



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

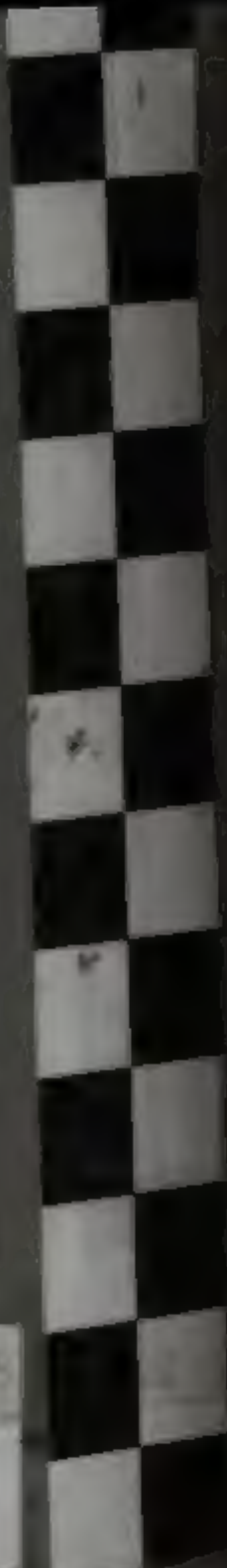
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 06182493 8



18

LETTRES

DE MONSIEUR

ANTOINE ARNAULD

DOCTEUR DE SORBONNE,

TOME III.



A N A N C Y,

Aux depens de JOSEPH NICOLAI.

MDCCXXVII.

2. M. 7. 7.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1897.

TABLE

DES

LETRES

Contenues en ce Volume.

ETRE CLII. *A M. de Harlai Archev.
de Paris. Sur diverses choses qui se fai-
sient au préjudice de la Paix de l'Eglise.*

ETRE CLIII. *Au même. Il se plaint
d'un Prédicateur Jésuite, qui le calom-
niait dans ses sermons.* 6.

ETRE CLIV. *A M. le Camus Ev.
de Grenoble. Sur l'usure.* 8

ETRE CLV. *Au Prince Ernest Land-
grave de Hesse-Rhinfelz. Il le remercie
de lui avoir envoyé un livre qu'il avoit
composé, & il lui propose de faire écrire
sur les persecutions que souffrent ceux qui
s'élèvent contre les erreurs populaires.* 14.

ETRE CLVI. *Sur l'affaire de M.
Foydeau, relegué par une lettre de ca-
chet.* 16.

ETRE CLVII. *A M. Brousse. Sur
l'obligation qu'ont les Ecclesiastiques de
donner leur superflu aux pauvres.* 18.

ETRE CLVIII. *Au Cardinal Patron,
Nouveau Pape Clément X. Il le re-*

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1927.

T A B L E

D E S

LETTRES

Contenues en ce Volume.

LETTRE CLII. *A M. de Harlai Archev. de Paris. Sur diverses choses qui se faisoient au préjudice de la Paix de l'Eglise.*

I.

LETTRE CLIII. *Au même. Il se plaint d'un Predicateur Jesuite, qui le calomnioit dans ses sermons.*

6.

LETTRE CLIV. *A M. le Camus Ev. de Grenoble. Sur l'usure.*

8

LETTRE CLV. *Au Prince Ernest Landgrave de Hesse-Rhinfeits. Il le remercie de lui avoir envoyé un livre qu'il avoit composé, & il lui propose de faire écrire sur les persecutions que souffrent ceux qui s'élèvent contre les erreurs populaires.*

14.

LETTRE CLVI. *Sur l'affaire de M. Foyseau, relegué par une lettre de cachet.*

16.

LETTRE CLVII. *A M. Brousse. Sur l'obligation qu'ont les Ecclesiastiques de donner leur superflu aux pauvres.*

18.

LETTRE CLVIII. *Au Cardinal Patron, Neveu du Pape Clement X. Il le re-*

mer-

T A B L E

<i>même sujet.</i>	133.
LETTRE CLXXVI. <i>A la même.</i> Il s'excuse de ne lui avoir point écrit sa maladie ; il lui parle de la disposition où doivent être les malades & les personnes qui leur sont unies.	135.
REQUETE au Roi. Pour demander permission de répondre au livre de M. Mallet contre la version de Mons.	140.
LETTRE CLXXVII. <i>A M. de Pomponne.</i> Sur les calomnies dont on s'efforçoit de prévenir l'esprit du Roi contre lui.	164.
LETTRE CLXXVIII. <i>Au Roi.</i> Sur le même sujet.	172.
LETTRE CLXXIX. <i>A Mad. de Fontpertuis.</i> Sur les maladies & la bonne maniere de se mortifier.	183.
LETTRE CLXXX. <i>A la même.</i> Sur le même sujet.	185.
LETTRE CLXXXI. <i>A la même.</i> Il lui recommande de mettre toute son affection en Dieu.	186.
LETTRE CLXXXII. <i>A M. l'Archevêque de Paris.</i> Il rend raison de sa retraite, à quoi ses ennemis l'avoient obligé par les mauvais offices qu'ils lui rendoient auprès du Roi.	188.
LETTRE CLXXXIII. <i>A M. le Chancelier.</i> Sur le même sujet que la précédente.	197.
	LET-

DES LETTRES.

Instructions de la creance des Orientaux
sur l'Eucharistie, & pour lui recom-
mander son secretaire. 88.

LETRE CLXVIII. A M. le Cardinal
de Retz. Sur l'abdication qu'il avoit
voulu faire du Cardinalat. 90.

LETRE CLXIX. A M. des Lions. Re-
flexions sur le Decret de Clement IX.
contre le Rituel d'Alet. 92.

LETRE CLXX. A M. le Card. d'Estrées.
Sur l'election d'Innocent XI. 98.

LETRE CLXXI. A M. de Pomponne.
Pour repondre à celle qu'il lui avoit
écrit de la part du Roi au sujet d'une
lettre au Pape que M. Nicole avoit
adressée à la priere de MM. les Evê-
ques de St. Pons & d'Arras. 102.

LETRE CLXXII. A M. le Cardinal
Cibo. Il se justifie sur la publication
qui s'étoit faite à son insçu de la let-
tre que cette Eminence lui avoit écrite
de la part du Pape. 108.

LETRE CLXXIII. A M. l'Evêque de
Castorie. Pour lui recommander M.
Prunsterer converti à la Religion Ca-
tholique. 130.

LETRE CLXXIV. A Mad. de Fanta-
peruis, pour l'engager à prévenir une
malice pour qui elle avoit de la froi-
deur. 132.

CLXXV. A la même. Sur le
mê-

T A B L E

- même sujet.* 133.
- LETTRE CLXXVI. *A la même.* Il s'excuse de ne lui avoir point écrit sa maladie ; il lui parle de la disposition où doivent être les malades & les personnes qui leur sont unies. 135.
- REQUETE au Roi. Pour demander permission de répondre au livre de M. Mallet contre la version de Mons. 140.
- LETTRE CLXXVII. *A M. de Pomponne.* Sur les calomnies dont on s'efforçoit de prévenir l'esprit du Roi contre lui. 164.
- LETTRE CLXXVIII. *Au Roi.* Sur le même sujet. 172.
- LETTRE CLXXIX. *A Mad. de Fontpertuis.* Sur les maladies & la bonne manière de se mortifier. 183.
- LETTRE CLXXX. *A la même.* Sur le même sujet. 185.
- LETTRE CLXXXI. *A la même.* Il lui recommande de mettre toute son affection en Dieu. 186.
- LETTRE CLXXXII. *A M. l'Archevêque de Paris.* Il rend raison de sa retraite, à quoi ses ennemis l'avoient obligé par les mauvais offices qu'ils lui rendoient auprès du Roi. 188.
- LETTRE CLXXXIII. *A M. le Chancelier.* Sur le même sujet que la précédente. 197.
- LET-

DES LETTRES.

LETTRE CLCXXXIV. *A M. de Pom-
pou. Sur sa retraite.* 203.

LETTRE CLXXXV. *A M. Nicole. Sur
l'éloignement qu'il avoit de s'engager de
nouveau à écrire sur les affaires de l'E-
glise.* 204.

LETTRE CLXXXVI. *A M. de Les-
diguieres, sur la mort de M. le Cardin-
al de Retz son Oncle.* 211.

LETTRE CLXXXVII. *A la Mere de
Fargis Abbesse de Port-Royal. Sur le me-
me sujet.* 213.

LETTRE CLXXXVIII. *Au Pape Inno-
cent XI. Sur son exaltation au Pontifi-
cat : il lui presente les derniers vol. de
la Perpennité de la Foi.* 216.

LETTRE CLXXXIX. *Au Cardinal Ci-
bo. Il le felicite sur le choix que le Pa-
pe avoit fait de S. E. pour son premier
Ministre; & lui envoie les ouvrages de
Port-Royal contre les Calvinistes.* 219.

REPONSE du Cardinal Cibo à la lettre
precedente. 221.

LETTRE CXC. *Au Pape Innocent XI.
Il lui rend raison de sa conduite. Il
lui fait un detail des maux de l'Eglise
de France, & le supplie d'y apporter
remede.* 225.

LETTRE de M. Fourni. Il mande à
M. de Retz de se rendre au Pape la let-
tre

T A B L E

LETTRE CCVIII. *Sur ce qu'on vouloit
l'engager d'écrire à M. l'Archevêque de
Paris.* 343

LETTRE CCIX. *A M. l'Archevêque de
Reims. Sur le titre de l'Apologie pour
les Catholiques qui avoit été faisi.* 347

LETTRE CCX. *A la Mère Angelique
de S. Jean. Sur l'Apologie des Catho-
liques, la mort d'une personne, & la
tranquillité où il se trouvoit.* 351

LETTRE CCXI. *Au P. Quesnel. Sur
différens Ecrits.* 354

LETTRE CCXII. *A M. du Vancel nom-
mé à Rome Valoni. Sur l'accommodement
qui se négocioit alors; les suites de
la fausse de l'Apologie pour les Catholi-
ques; & son prétendue prohibition de
sept points publiés dans les Pais-bas.* 357

LETTRE CCXIII. *Au même. Sur l'en-
prisonnement de quelques personnes, l'A-
pologie pour les Catholiques, les sept points
publiés dans les Pais-bas, & les 4. Ar-
ticles du Clergé.* 366

LETTRE CCXIV. *Au même. Sur la
sortie de M. Chertemps de la Bastille
les menaces qu'on lui faisoit à lui même
& sur l'Ecrit intitulé Antigaphum*

375

LETTRE CCXV. *Au même. Sur la mort
de M. Favoriti & le nom de Janseniste*

DES LETTRES.

LETTRE CC. A M. le Roi Abé de Haute-Fontaine. Il lui conseille de se demettre de son Abaie. 312.

LETTRE CCI. A la Mere Angelique de S. Jean. Il lui parle de la maladie, du zèle & de la maniere de vivre de M. l'Evêque de Castoris; des Missions étrangères & de la mort de M. Thauinas. 316.

LETTRE CCII. A Mad. Champagne. Sur la consoler de la mort de son mari & d'une fille unique. 320.

LETTRE CCIII. A M. de Nointel. Pour le consoler de sa disgrâce. 324.

LETTRE CCIV. A Mademoiselle Jupi-
sa. Du bonheur des souffrances. 327.

LETTRE CCV. A M. Dodart. Sur le silence des Evêques dans les affaires de la Regale, & sur les moiens que l'on employoit pour convertir les Huguenots. 333.

LETTRE CCVI. A la Mere Angelique de S. Jean. Sur la retenue que doivent avoir les gens d'Eglise à parler & à écrire des affaires d'Etat; qu'ils doivent ordinairement se borner aux affaires de l'Eglise. 337.

LETTRE CCVII. A la même- Sur quelques Remontrances qu'il avoit faites à son Neveu. Sur un Bref du Pape, & sur l'Ecrit de M. le Fevre contre le Renversement de la Morale. 342.

T A B L E

loit à Rome. Il lui parle de son *Apolo-*
gie pour les Catholiques. 422.

LETTRE CCXXIV. A M. du Vanc

Il lui parle de la Remontrance, de
sentimens sur l'infailibilité du Pape, &
des 4. articles du Clergé. 427.

LETTRE CCXXV. A M. Dodart. Sur
la suppression de l'Année Chrétienne. 432.

LETTRE CCXXVI. A M. du Vancel.

Il lui parle des Remontrances; du Prince
de Rhinfelds; des 4. Articles du Clergé;
de quelques Sermons de Jésuites; de l'U-
niversité de Louvain, & d'une lettre de
Donai au Roi sur les 4. articles du Cler-
gé. 437.

LETTRE CCXXVII. A MM. le Rec-

teur & les Docteurs de l'Université de
Donai. Sur leur lettre au Roi touchant
les 4. articles du Clergé. 441.

PROJET de Reponse à la lettre du P. Jo-

bert Jésuite pour le Prince Ernest de Hes-
se-Rhinfelds; sur la protection qu'il ac-
cordoit à ceux que l'on decrioit sous le
nom de Janseniste. 448.

LETTRE CCXXVIII. A Madame de

Fontpertuis. En la consolant sur sa ma-
ladie, il lui donne des regles de conduite
sur ses abstinences & ses austerités indis-
crettes. 464.

LETTRE CCXXIX. A la même. Sur

sa

DES LETTRES.

LETTRE CCXVI. *Au même. Sur les sept points qui avoient été prohibés par le S. Office.* 386.

LETTRE CCXVII. *Au même. Des perquisitions que l'on faisoit de lui. Du P. du Breuil, & de la conduite de l'Oratoire à son égard. De l'Inscription du Collège des Jésuites. D'un fanatique qui étoit venu en Sorbonne. De quelques livres de M. Bossuet Evêque de Meaux; & de M. de Pont-Chatcau.* 387.

LETTRE CCXVIII. *A M. l'Evêque de Castorie. Dessin d'une Remontrance au Roi.* 391.

LETTRE CCXIX. *Au même. Pour répondre à quelques difficultés que ce Prelat lui avoit proposées.* 395.

LETTRE CCXX. *A M. l'Archev. de Reims. Sur l'Apologie pour les Catholiques.* 399.

LETTRE CCXXI. *A M. du Vaucl. De l'opinion des Ultramontains sur l'Infaillibilité du Pape. Des biens que faisoient à Louvain MM. Viane & Huygens.* 407.

LETTRE CCXXII. *Au même. Sur la Remontrance au Roi.* 413.

LETTRE CCXXIII. *Au Prince Ernest, Landgrave de Hesse-Rhinfelds. Il le remercie de la reception honorable qu'il lui a faite M. du Vaucl. lorsqu'il étoit* 416.

T A B L E

au sujet d'une proposition de l'Archevêque
de Strigonie ; des peines qu'on y citoit
aux Docteurs de Louvain, des Theses
soutenues par les Jesuites ; du jugement
de M. de Meaux touchant l'Amor per-
nitens, & de quelques livres de Calvi-
nistes. 493.

LETTRE CCXXXVI. Au même. Sur
la condamnation de quelques livres faite
par les Congregations de Rome. 504.

LETTRE CCXXXVII. Au même. De
quelques retranchemens faits dans une de
ses lettres, sans avoir eu intention de dis-
simuler. Des sept points mis à l'Index.
Du livre de Gonzales. De celui de l'A-
bbé Grady. Des Theses de M. Huy-
gens. De la Philosophie de M. Descar-
tes. 507.

LETTRE CCXXXVIII. Au même. De
la conduite de M. Fleimat, Pasteur de
Braine-Sallen. 515.

LETTRE CCXXXIX. A M. l'Evêque
de Castorie. Jugement sur le livre des
Devoirs de la vie Monastique, & sur le
Summa Christiana Merbesii. 523.

LETTRE CCXL. Au même. Sur le même
sujet. 525.

LETTRE CCXLI. A M. du Vancel. Sur
le changement fait aux Remontrances,
auxquelles on donnoit le nom de Justifica-
tion. 525.

DES LETTRES.

la rechte ; la perte que feroient ses amis ;
 & Dieu la retiroit du monde ; & sur les
 larmes de M. son Fils. 469.

LETRE CCXXX. A M. du Vancel. Il
 lui parle de deux livres, l'un intitulé,
 le Triomphe de la doctrine chrétienne ;
 & l'autre, le Calvinisme & le Papisme
 mis en parallèle. 469.

LETRE CCXXXI. Au même. Sur la
 guerre dont on étoit menacé ; la nomination
 de l'Electeur de Cologne à un quatri-
 esme Eveché ; ce qu'il devoit répondre
 aux invitations du Prince de Rhinsfelds ;
 quelques theses de Rome ; quelques mira-
 cles qui s'y étoient faits, & de ceux de
 Port-Royal. 477.

LETRE CCXXXII. A M. Fixot. Pour
 l'engager à faire censurer en Sorbonne le
 livre de la Devotion de la Vierge du P.
 Crasset, dont le Ministre Jurieu abusoit. 479.

LETRE CCXXXIII. A M. du Vancel.
 Sur la simonie & quelques Decrets
 d'une Congregation des Jesuites. 481.

LETRE CCXXXIV. A Madame de
 Fontportuis. Sur un Projet de lettre au
 Roi, pour le desabuser au sujet du Jan-
 senisme. 487.

LETRE CCXXXV. A M. du Vancel,
 sur une assemblée de Sorbonne

T A B L E

au sujet d'une proposition de l' Archevêque
de Strigome ; des peines qu'on ju-
stifioit aux Docteurs de Louvain, des Theses
soutenus par les Jésuites ; du jugement
de M. de Meaux touchant l'Amor por-
nitens, & de quelques livres de Calvi-
nistes. 493

LETTRE CCXXXVI. Au même. Sur
la condamnation de quelques livres faite
par les Congregations de Rome. 504

LETTRE CCXXXVII. Au même. De
quelques retranchemens faits dans une de
ses lettres, sans avoir en intension de dis-
soudre. Des sept points mis à l'Index.
Du livre de Gonzales. De celui de l'A-
bbé Grady. Des Theses de M. Huy-
gens. De la Philosophie de M. Descar-
tes. 507

LETTRE CCXXXVIII. Au même. De
la conduite de M. Flenal, Pasteur de
Braine-Sallen. 515

LETTRE CCXXXIX. A M. l'Evêque
de Castorie. Jugement sur le livre des
Devoirs de la vie Monastique, & sur le
Summa Christiana Merbesii. 523

LETTRE CCXL. Au même. Sur le même
sujet. 525

LETTRE CCXLI. A M. du Vaucl. Sur
le changement fait aux Remontrances,
auxquelles on donnoit le nom de Justifica-
tion. 530

DES LETTRES.

sa rechute ; la perte que feroient ses amis ; si Dieu la retiroit du monde ; & sur les études de M. son Fils. 467.

LETTRE CCXXX. A M. du Vancel. Il lui parle de deux livres, l'un intitulé, le Triomphe de la doctrine chrétienne ; & l'autre, le Calvinisme & le Papisme mis en parallèle. 469.

LETTRE CCXXXI. Au même. Sur la guerre dont on étoit menacé ; la nomination de l'Electeur de Cologne à un quatrieme Eveché ; ce qu'il devoit répondre aux invitations du Prince de Rhensfeldt ; quelques theses de Rome ; quelques miracles qui s'y étoient faits, & de ceux de Port-Royal. 477.

LETTRE CCXXXII. A M. Fixot. Pour l'engager à faire censurer en Sorbonne le livre de la Dédotion de la Vierge du P. Grasset, dont le Ministre Furien abusoit. 479.

LETTRE CCXXXIII. A M. du Vancel. Sur la simonie & quelques Decrets d'une Congregation des Jésuites. 481.

LETTRE CCXXXIV. A Madame de Fontpertuis. Sur un Projet de lettre au Roi, pour le desabuser au sujet du Fanfouille. 487.

LETTRE CCXXXV. A M. du Vancel, parle d'une assemblée de Sorbonne

T . A . B . L . E &c.

*M. de Pont-Chateau. Il parle de M.
Arnauld qui étoit alors en Hollande.* 562.

ELOGE FUNEBRE de *M. Arnauld d'An-*
dilli fait par *M. Arnauld* son frere à
Port-Royal des Champs le 27. septembre
1674. 563.

LETRES

DE

ANTOINE ARNAULD,

DOCTEUR DE SORBONNE.

LETTRE CLII.

M. DE HARLAI, Archevêque de Paris. Sur diverses choses qui se faisoient au préjudice de la paix de l'Eglise.

Obéis, Monseigneur, à l'ordre que vous m'avez donné la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, de vous rendre compte de tout ce que j'apprendrois que l'on feroit au préjudice de la paix, à l'affermissement de laquelle je suis témoin que vous avez travaillé avec tant de zèle, pour ôter tout ce qui pourroit être une occasion de renouveler les disputes.

Tome III.

A

Vous

Vous pouvez, Monseigneur, vous souvenir de ce que je vous dis de M. Chamillard le jeune. Il n'y a rien de plus certain que le fâcher de la plainte que je vous en fis, & j'en eus encore hier une nouvelle assurance, car il n'oseroit nier qu'il n'ait donné à des jeunes filles un papier qui a pour titre : *Les maximes du Jansenisme recueillies de l'information faite contre l'abbé du S. Cyran*, qui est un recueil d'impostures qui a été réfuté il y a plus de trente ans par un livre imprimé qui est demeuré sans réplique *, & qu'il ne le leur ait donné dans le dessein de les persuader que le Jansenisme étoit une secte subsistante, qui tenoit effectivement toutes les hérésies de cet extrait, comme qu'il n'y a plus d'Eglise, que le Concile de Trente n'est pas un Concile œcuménique, que le Pape n'est pas Chef de l'Eglise &c. J'avoue, Monseigneur, que je ne comprends pas comment un Docteur qui fait profession de piété, se croit en état de dire tous les jours la Messe en calomniant son prochain d'une manière si excusable, & c'est plus son intérêt que le nôtre qui m'a porté à vous en faire des plaintes, dans l'espérance que votre justice & votre charité vous engageroient à lui faire connoître sa faute, & l'obligation

• L'A.
pour M.
de S. C. J.
1711.

LETTRES

DE

M ANTOINE ARNAULD,

DOCTEUR DE SORBONNE.

LETTRE CLII.

A M. DE HARLAI, Archevêque de Paris. Sur diverses choses qui se faisoient au préjudice de la paix de l'Eglise.

J'Obéis, Monseigneur, à l'ordre que vous m'avez donné la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, de vous rendre compte de tout ce que j'apprendrois que l'on feroit au préjudice de la paix, à l'affermissement de laquelle je suis témoin que vous avez travaillé avec tant de zèle, pour ôter tout ce qui pourroit être une occasion de renouveler les disputes.

Tome III.

A

Vous

CLII. Lettre de M. Arnauld

Vous pouvez , Monseigneur, vous souvenir de ce que je vous dis de M. Chamillard le jeune. Il n'y a rien de plus certain que le sujet de la plainte que je vous en fis, & j'en eus encore hier une nouvelle assurance, car il n'oseroit nier qu'il n'ait donné à des jeunes filles un papier qui a pour titre : *Les maximes du Jansenisme recueillies de l'information faite contre l'Abé. de S. Cyran*, qui est un recueil d'impostures qui a été réfuté il y a plus de trente ans par un livre imprimé qui est demeuré sans réplique *, & qu'il ne le leur ait donné dans le dessein de les persuader que le Jansenisme étoit une secte subsistante, qui tenoit effectivement toutes les hérésies de cet extrait, comme qu'il n'y a plus d'Eglise, que le Concile de Trente n'est pas un Concile œcumenique, que le Pape n'est pas Chef de l'Eglise &c. J'avoue, Monseigneur, que je ne comprends pas comment un Docteur qui fait profession de piété, se croit en état de dire tous les jours la Messe en calomniant son prochain d'une manière si excusable, & c'est plus son intérêt que le nôtre qui m'a porté à vous en faire des plaintes, dans l'esperance que votre justice & votre charité vous engageroient à lui faire connoître sa faute, & l'obligation

• L'A-
pologie
pour M.
de S. Cy-
ran.

Docteur de Sorbonne.

tion qu'il a de la réparer par le démenti de ces calomnies, sans quoi, comme dit un ancien auteur, S. Pierre même n'a pas reçu le pouvoir de lui en donner l'absolution.

On sait aussi qu'il a menacé de refuser l'absolution à des personnes qui se confessoient à lui, parce qu'elles lisoient le livre *De la Frequent Communion*, & qu'il les a contraintes par ce refus de lui promettre de ne le plus lire. Et vous jugez sans doute, Monseigneur, que c'est un renversement manifeste de l'ordre & de la discipline de l'Eglise, & un abus visible du ministère des clefs, qu'un particulier comme M. Chamillard ait prétendu avoir droit de défendre aux fideles sous peine d'être exclus de l'absolution, la lecture d'un ouvrage approuvé par tant d'Evêques, & auquel tout le credit de ceux qui l'ont combattu avec tant de passion, n'a jamais pu faire donner la moindre atteinte.

Il n'y a rien non plus, Monseigneur, de plus certain, que ce que je vous ai dit d'un Pere de la Doctrine Chrétienne de la maison de S. Charles, nommé le P. Ricard. Il y a environ 6. semaines, qu'un Dimanche après vespres faisant le grand Cathecisme dans leur Eglise, il dit en propres termes: *Que les Jansenistes*

soutenoient que tout ce qui se faisoit , lorsqu'on est en état de peché , étoit peché. En quoi sans doute il ne peut être excusé d'avoir commis deux grands excès : l'un d'abuser de la chaire pour entretenir le peuple dans cette fausse opinion , qu'il y a une secte d'heretiques dont il se faut garder , en contrevenant ainsi formellement à l'ordre du Roi , qui a défendu expressément de se servir de ces noms de secte & de parti : l'autre en imputant très faussement à ceux qu'il a marquez par ce nom , une erreur damnable que l'on a réfutée par plusieurs ouvrages , & entr'autres dans le dernier chapitre de la Frequente Communion. On a fait avertir charitablement ce Pere de cet excès , on lui a marqué les endroits où cette calomnie étoit réfutée ; & cependant , on n'a pas oui dire qu'il en ait fait aucune réparation , quoi qu'il continue de dire la Messe & d'administrer les sacremens.

Il y a encore une autre chose , Monseigneur , dont je vous dois rendre compte , quoique je n'en sois pas tout à fait si assuré. C'est qu'au lieu que vous avez eu la bonté de me témoigner , que vous n'aviez jamais cru que nous eussions aucune part à ces libelles scandaleux que l'on fait courir , & que le
Roi

Docteur de Sorbonne.

ne nous en imputoit rien, on ne
que M. l'Abé du Plessis *
nd Vicaire, faisoit entendre
taire à plusieurs personnes, et
tant, que vous aviez fait de gr
ores contre nous sur le sujet d
les, & que le Roi en étoit den
ngement irrité contre tous
on tâche toujours de rendre odieux
des noms de secte & de parti. Je ne
pas en peine, de la
de en elle même. Je ne pas
ter que tout cela soit faux après
que vous m'avez la grace de me
d'une manière si pleine de bonté &
fection. Mais cela n'empêche pas
de semblables discours ne nous fas-
beaucoup de tort, s'il est vrai qu'u-
personne de la qualité de M. l'Abé
Plessis les ait tenus, parce qu'on a
la peine à croire qu'il ne soit pas bien
imé de ce qu'il dit, & que rien ne
s'expose plus aux médisances des per-
es prévenues ou passionnées contré
s, que l'opinion qu'on entretient par
ans le monde, que le Roi n'est pas
fait de notre conduite.

M. de
Brum-
lère,
si est
tort. Et
vique de
Salomon.

LETTRE CLIII.

A M. DE HARLAI, Archevêque de Paris. Il se plaint d'un Prédicateur Jesuite qui le calomnioit dans ses sermons.

MONSEIGNEUR

VOilà la copie de la lettre que vous m'avez donné ordre de vous en-voier, & sur laquelle vous avez eu la bonté de me promettre de parler au Roi. S. M. est trop juste pour ne pas reconnoître qu'il seroit contraire à l'équité naturelle de nous ôter la liberté de nous défendre contre ceux qui nous déchire-roient aussi publiquement & aussi outrageusement qu'a fait ce Jesuite. Et ainsi S. M. comprendra sans peine, que ce se-roit donner lieu à renouveler les conte-stations passées, que de ne pas reprimer de si grands emportemens. Elle y est particulièrement interessée, puisque c'est faire injure à S. M. que de violer d'une maniere si insolente les ordres qu'elle a donnez pour l'affermissement de la paix qu'elle a si glorieusement procurée à l'Eglise de France. Mais de plus, Mon-seigneur, vous jugerez que m'ayant fait
passer

le personnes, qui prennent pour vrai
ce qui se dit dans la chaire de vé-
de donner ordre qu'il ne commet-
us à l'avenir de semblables excès.
ne guerit pas un homme à qui on
de cruelles blessures, en ne lui en
t pas de nouvelles ; & la restitu-
de l'honneur n'étant pas moins de
naturel que celle de l'argent , si on
aider ce Pere à obtenir de Dieu le
n d'une calomnie si scandaleuse, on
xit pas , Monseigneur , qu'on le
dispenser d'une réparation propor-
ée & aussi publique que la diffama-
'a été. Et cela paroît d'autant plus
que ce n'est pas la première fois
a fait servir la chaire à me noircir
ne traiter d'heretique. Il a fait la
chose les trois années dernières à

8 *CLIV. Lettre de M. Arnauld*
culier & dont il gardera bien de se
vanter.

LETTRE CLIV.

Juin
1673.

A M. LE CAMUS, Evêque de Gre-
noble, sur l'usure.

POUR ce qui regarde l'usure, j'avoue
qu'à ne consulter que la raison, il
n'est pas aisé de trouver des raisons con-
vaincantes qui fassent voir qu'elle est
absolument condamnable dans les circon-
stances que vous marquez.

Mais si on s'arrêtoit à cela, & qu'on
n'eût point plus d'égard à la tradition &
à l'autorité de l'Eglise qu'à la raison na-
turelle, il y a bien d'autres choses que
l'on seroit tenté de tolérer, pour le plus
grand bien qu'il semble qu'il en arrive-
roit, si on les pouvoit souffrir. Il n'y
a rien, par exemple, qui empêche plus
la conversion de la plûpart des nations
Infidelles, que de ce qu'on ne peut les
admettre au batême qu'en les obligeant
de quitter toutes leurs femmes à l'excep-
tion d'une seule. Cependant il n'est
pas aisé de prouver que la polygamie soit
contre le droit naturel, & S. Augustin
semble enseigner manifestement le con-
traire. Il n'est point évident que les
Pa-

Discours de Sorbonne.
riches & tous les autres Juifs n'aient
plusieurs femmes que par un dispen-
sation de Dieu ; & à ne s'arrêter qu'aux
paroles de l'Evangile, sans y joindre
la doctrine des Peres, on ne convain-
cra aisément un homme qui sou-
haitoit que J. C. n'a point défendu
ment la polygamie. Et ainsi c'est
seulement la tradition & l'autorité
de l'Eglise qui fait qu'il n'y a personne
assez hardi pour admettre au bas-
Empire de la Chine qui ne voudroit se
faire Chrétien qu'à condition qu'on lui
donne toutes ses femmes. C'est par-
là que je juge de l'usure. Je n'exa-
mine point si les raisons que les Théo-
logiens apportent pour faire voir qu'elle
est contraire au droit naturel, sont con-
vaincantes. Je la vois condamnée par
les Peres ; par un grand nombre de
Conciles ; par tous les Papes qui ont été
sur cette matière, & ensuite
par tous les Théologiens qui sont en
bonne reputation de piété & de suffi-
sance. Cela me suffit pour la condam-
ner sans écouter toutes les raisons vrai-
semblables que je vois bien qu'on peut
alléguer pour l'exempter de péché, quand
elle paroît pas blesser la charité. Je
crois de plus que ce que dit David,
que la condition pour entrer au ciel est

de n'avoir point donné son argent à usure, & ce que dit Ezechiel contre ceux *qui accipiunt super abundantiam*, a toujours été expliqué par l'Eglise comme obligeant tous les Chrétiens. Il suffit de voir ce qu'en dit le I. Concile de Carthage au Canon 17, où marquant de quelle manière on doit punir les Ecclesiastiques qui prêteroient à usure, il dit d'eux qu'ils ont oublié cette parole de l'Ecriture: *Qui non dedit pecuniam suam ad usuram*; à quoi il faut joindre le 13 Canon du premier Concile de Carthage sous Gratus, qui fait voir trois choses.

La 1. qu'on ne peut point alleguer la défense faite aux Clercs de ne point prêter à usure pour une preuve qu'on le permettoit aux laïques. Car il paroît par ce Concile, qu'on ne le défendoit particulièrement aux Clercs que parce qu'ils étoient plus sous la main de l'Eglise, & qu'elle veilloit davantage à les tenir dans la discipline; mais qu'on regardoit cela comme devant être condamné dans tous les Chrétiens.

La 2. que c'est sur l'Ecriture qui ne regarde pas plus les Clercs que les laïques, que l'Eglise fonde la condamnation de l'usure.

La 3. que cette condamnation de l'usure
usure

l'usure par l'Ecriture ne paroïssoit pas à l'ancienne Eglise une chose douteuse, mais très claire. On voit tout cela dans le Canon : *Abundantius Episcopus Aduentinus dixit : In nostro Concilio statutum est ut non liceat clericis fœnerari. Quod si & sanctitati tue & huic Concilio videatur, presenti placito designetur. Gratius Episcopus dixit. Novella suggestiones quæ vel obscuræ sunt vel sub genere latent, inspecta à nobis, formam accipient. Ceterum de quibus APERTISSIME divina Scriptura sanxit, non differenda sententia est, sed potius exequenda : proinde quod in laicis reprehenditur, id multo magis in Clericis oportet prædamnari. Universi dicunt : Nemo contra Prophetas, nemo contra Evangelia facit sine periculo.*

Puis donc que nous devons expliquer l'Ecriture Sainte par la Tradition, quand l'usure ne seroit pas défendue par le droit naturel, nous avons sujet de croire qu'elle l'est par le droit divin positif, puisque la Tradition nous enseigne que l'Eglise a cru qu'elle est condamnée par les Prophetes & par l'Evangile.

Le consentement unanime de tous les Théologiens me paroît aussi fort confidentiable dans cette matiere ; car il est certain qu'ils ont trouvé dans l'Eglise ce qu'ils ont enseigné, que l'usure étoit

mauvaise , & que tout ce qu'on leur peut attribuer est d'avoir tâché d'appuyer ce sentiment par des raisons naturelles , que l'on pourroit croire n'être pas suffisantes pour l'établissement de cette opinion , si on n'avoit que cela. Mais comme ce ne sont point ces preuves , qui les ont fait entrer dans ce sentiment ; mais que c'est à cause qu'ils y étoient , qu'ils ont cherché des preuves pour l'appuyer , quand on ne seroit pas persuadé de leurs raisons , on les peut toujours regarder comme témoins de la doctrine de l'Eglise dans leur tems , qui avoit reçu de ses Peres ce qu'elle croioit sur ce point de morale.

On doit dire de même des Decrétales Les Papes n'ont fait qu'y confirmer ce qu'ils ont trouvé établi dans l'Eglise par les Peres & par les Théologiens. Elles ont de plus force de loix aiant été reçues généralement dans toute l'Eglise. On est donc obligé maintenant de regler sur cela la conduite des Chrétiens.

Enfin les Ordonnances de nos Rois ont réglé les choses conformément à tout ce que nous venons de dire , & on n'en trouvera aucune qui permette ce qui est passé en usage dans votre Province.

Cependant c'est à ces loix , sur tous
lors

Docteur de Sorbonne.

lorsqu'elles se trouvent conformes aux canons, qu'on doit se conformer dans les choses temporelles & dans la juste possession des biens, sans s'arrêter à un usage abusif dans lequel il est visible qu'on élude la loi, quoi que cet usage soit toléré par des Parlemens qui n'ont point d'autorité de pouvoir changer les loix de l'état, mais seulement de les faire observer.

Voilà, Monseigneur, ce qui me détermineroit, si j'étois en votre place, à travailler de tout mon pouvoir pour reformer la coutume des prêts usuraires & pour introduire en leur place les rentes constituées, comme on fait dans tout le ressort de Paris. Ce parti est au moins certainement le plus sûr. Et ainsi quand il y auroit des doutes, il faudroit toujours suivre la règle, *In dubio tutius pars eligenda.*

L E T T R E C L V.

7 Janv.
1674.

Au PRINCE ERNEST Landgrave de Hesse-Rhinfels. Il le remercie de lui avoir envoyé un livre qu'il avoit composé, & il lui propose de faire écrire sur les persecutions que souffrent ceux qui s'élèvent contre les erreurs populaires.

M O N S E I G N E U R

APrès avoir prié Dieu qu'au renouvellement de cette année il verse de nouvelles graces sur V. A. S. & sur toute son illustre famille, elle trouvera bon que nous l'assurions aussi du renouvellement de nos respects, & de la joie que nous avons eue de recevoir pour un nouveau témoignage de son souvenir, un écrit aussi édifiant (a), qu'est celui qu'elle nous a fait l'honneur de nous envoyer. Nous en avons déjà oui parler, & on nous avoit mandé de Flandres qu'il y fai-

(a) Ce livre est le *Verus, sincerus & discretus catholicus contractus*, composé par ce Prince Allemand. C'est un in 4. de 150. pages d'abord imprimé en Allemand en 1666. & dont on imprima un Abregé en la même Langue en 1673. & enfin en Latin.

faisoit beaucoup de bruit, mais nous ne l'avions pas encore veu. Il étoit digne de la piété de V. A. S. & du zele qu'elle a pour la beauté de l'épouse du fils de Dieu, que ces superstitions desiguent, de le faire imprimer dans ses états. Mais je ne sai s'il ne seroit point encore digne de ce même zele, si V. A. S. a quelque ami à Rome, de lui écrire avec un peu de force, afin de faire entendre aux Messieurs de ce Pais-là, que la persécution, que l'on fait quelque fois à ceux qui parlent avec liberté contre des erreurs populaires, est une des choses qui nuisent le plus à l'Eglise, & qui mettent le plus d'obstacle à la conversion des protestans, parce que cela les confirme dans les fausses idées que leurs ministres leur donnent de notre foi. Cette remontrance très juste en elle-même, ne peut être mieux reçue que de la part de V. A. S. parce qu'ayant quitté l'hérésie pour retourner à l'Eglise, & étant environnée des Protestants avec lesquels elle converse tous les jours, elle peut mieux savoir que personne ce qui sert à les affermir dans leur separation, & ce qui serviroit au contraire à leur faire paroître la doctrine de l'Eglise plus favorable. C'est une vue que j'ai eue pour proposer à V. A. S. elle en fera

16 CLVI. Lettre de M. Arnauld
ra ce qu'elle jugera à propos , &c. Je
suis &c.

L E T T R E C L V I.

2 Fe-
ier
74+
A M. * *Sur l'affaire de M. Feydeau
Docteur de Sorbonne & Théologal de
Beauvais, relegné par une Lettre de
Cachet.*

Extremis malis extrema remedia.

JE vous avois mandé, ce me semble ;
dès le commencement de cette tem-
pête, que le Prelat devoit venir en Cour
pour l'appaiser. Il ne l'a pas fait. Il
n'y a plus rien à esperer pour ce qui est
de remettre les choses dans l'état où elles
étoient avant la Lettre de Cachet. Car
on ne recule point en ce pais là. Mais
c'est au Prelat à voir s'il peut consentir
à une si étrange oppression de l'Eglise :
or c'est y consentir que de ne pas faire
connoître que l'on sent la plaie qu'elle
reçoit, en parlant ouvertement & avec
une vigueur épiscopale contre ceux qui
la mettent dans les fers. Un ennemi dé-
claré fait moins de mal qu'un ennemi
couvert. Tant qu'un seul homme par-
lera au Roi des affaires de l'Eglise , &
qu'il lui fera entendre les choses, comme
il

il lui plaît, les Evêques doivent s'attendre que l'autorité que Dieu leur a donnée, sera asservie à ses caprices. Il faut que quelqu'un se sacrifie pour la liberté commune. Jamais occasion n'en a été si belle que celle-ci, parce que jamais on n'a rien fait qui ait moins d'ombre de justice. Mais si on prenoit ce parti (ce que je ne crois pas que l'on fasse) il n'y auroit point de mesures à garder. Il faudroit parler avec une force terrible du tiran de l'Eglise tant au Roi, qu'à lui-même. Il faudroit lui dire nettement; qu'il n'a que faire de remettre tout sur le Roi, qu'on sait très-bien que le Roi n'est animé contre les prétendus Jansénistes, que depuis ses audiences des ~~sa-~~medis; qu'il étoit auparavant très satisfait de la paix; qu'on sera obligé d'avertir tous les Evêques de la maniere inouïe, dont il porte le Roi à traiter l'Episcopat; que le Roi d'Angleterre qui se dit Chef de l'Eglise d'Angleterre ne traite pas si servilement cette Eglise, que lui Evêque porte le Roi à traiter celle de France; qu'on se plaindra au Pape de cette horrible oppression de la liberté ecclésiastique; & qu'on lui fera savoir la vie & les mœurs de l'auteur de ces conseils violens. Il est certain que si on lui parloit avec cette force, il se trouveroit

roit bien embarrassé, & il se pourroit bien repentir d'avoir porté les choses à une si grande extrémité. Car où en est l'Eglise, si un Roi Chrétien prétend avoir droit de dire à un Evêque : je veux que vous depossediez un Theologal très-canoniquement pourvû, & que vous en choisissiez un autre qui me soit agréable; c'est-à-dire, qu'il faudra doresnavant que les Evêques aient l'agrément du Roi pour choisir ceux à qui ils confieront le ministère de la parole de Dieu. Y eut-il jamais une plus honteuse servitude ? Si les Evêques la souffrent, il faudra dire d'eux ce que la lacheté des Senateurs de Rome, fit dire à Tibere : *O homines ad servitutem paratos.* Tout cela peut-être vous passera pour un zèle trop emporté.

L E T T R E C L V I I.

A M. BROUSSE. Sur l'obligation qu'ont les Ecclesiastiques de donner leur superflu aux Pauvres.

JE ne puis, Monsieur, résister au mouvement que Dieu m'a donné de vous parler d'une peine que j'ai eu depuis quelque tems, & que la mort si prompte de notre bon ami Monsieur de la

La Lane m'a encore augmenté. Je serois bien ingrat si je n'étois point touché du zèle si constant que vous avez fait paroître non seulement pour la vérité en général, mais aussi pour ma personne en particulier. Mais ma reconnaissance ne seroit pas telle que Dieu la demande, si elle n'étoit conforme aux devoirs essentiels de l'amitié Chrétienne, dont le principal est que les amis s'entraident les uns les autres dans la seule & unique affaire que nous avons dans le monde, qui est d'assurer notre salut. C'est ce qui m'oblige, Monsieur, de vous déclarer la peine que j'ai eue, lorsque j'ai appris que vous étiez plus riche qu'un Ecclesiastique ne le devroit être selon les règles de la conscience, par lesquelles Dieu nous jugera. Vous avez toujours fait profession de suivre la morale de l'Evangile & de ne vous point arrêter aux relâchemens pernicioeux des nouveaux Casuistes; & vous ne pouvez pas ignorer que, selon l'esprit de l'Evangile, la doctrine des Peres & les règles des Canons, les biens d'Eglise sont le patrimoine des Pauvres, & qu'ainsi on leur ravit par une cruauté sacrilege, ce sont les paroles de S. Bernard, tout ce que les ministres de l'Eglise qui ne sont que les dispensateurs & non pas les maîtres & les

les possesseurs de ces biens, se retiennent outre le vivre & le vêtement. Les Casuistes même les plus relâchez n'ont osé aller plus loin, que d'exempter de l'obligation de restituer ce qu'on avoit consumé inutilement de ces biens ; mais ils ont toujours avoué en même tems, qu'il y a péché mortel à ne point employer en de bonnes œuvres tout ce qui en reste après en avoir pris son entretien.

Et ainsi, Monsieur, je ne vois point sur quoi un Ecclesiastique qui amasse des biens considerables des revenus de ses benefices ou des retributions de ses sermons, peut assurer sa conscience, puisque les auteurs mêmes qui ont le plus travaillé à favoriser la cupidité des hommes, ont été contraints de reconnoître qu'il est en état de péché mortel de retenir pour soi, ce qu'au moins par un droit indispensable de la charité, il étoit obligé de donner aux pauvres. Or qu'importe à un homme si le peché pour lequel Dieu la condamnera, est contre la charité ou la justice. Je sai bien qu'il n'y a que trop de gens que se sont enrichis du bien de l'Eglise, à qui l'on n'en fait point de scrupule ; mais voudriés-vous fonder votre repos sur cela ? La foule de ceux qui se perdent, consolera-t-elle ceux qui sont de ce nombre ?
Je

Je viens de rencontrer par hasard un passage du Cardinal Bellarmin, dans les avis qu'il donne à son neveu, qui me paroît capable de reveiller les plus endormis : *Si quis velit in tuto salutem suam collocare, is omnino debet certam veritatem inquirere, & non respicere quid multis hoc tempore dicant aut faciant: si rei certitudo non posset ad liquidum apparere, debet omnino tutiorem partem sequi, & nulla ratione, nullius imperio, nulla utilitate temporali propensa ad minus tutam partem declinare. agitur enim de summa re cum de aeterna salute tractatur, & facillimum est conscientiam erroneam exemplo aliorum inducere, & temerè, conscientia non remordente, ad omnia loca descendere, ubi vermis non moritur & ignis non extinguatur.*

Je crois, Monsieur, ne vous avoir rien dit en tout cela, que de tout à fait indubitable. Que si néanmoins vous croiez que je me trompe ou dans le fait ou dans le droit, il me semble que la moindre chose que vous êtes obligé de faire, est d'exposer sincèrement l'état de votre bien & de consulter des gens pieux & savans, pour savoir ce que vous devez faire pour vous mettre en état de comparaître devant Dieu avec la confiance que doivent avoir en sa miséricorde tous ceux qui ont travaillé sérieusement à se
con-

22 *CLVIII. Lettre de M. Arnauld*
conformer aux regles de son Evangile,
pour se mettre à couvert de cette parole
terrible du grand Apôtre: *Horrendum est*
incidere in manus Dei viventis. Voilà,
Monsieur, ce que je me suis senti pres-
sé de vous dire. Je ne vous en fais
point d'excuse, parce que je ne doute
point que vous ne le preniez pour une
des plus grandes marques de la charité
que j'ai pour vous, qui me fait être par-
faitement votre très-humble & très-obeis-
sant serviteur.

L E T T R E C L V I I I .

* Le
Cardinal
Altieri.

Au CARDINAL PATRON, Ne-
veu du Pape CLEMENT X. Il le
remercie de sa protection, & le prie de
vouloir bien remettre au Pape la Let-
tre & les livres qu'il lui adressoit.*

M O N S E I G N E U R

Q Uelque dessein que Dieu m'ait don-
né de me produire de moi-même le
moins que je puis, je n'ai pu apprendre
tant de témoignages si obligeans de l'ex-
trême bonté de Votre Eminence. envers
moi, & des bons offices qu'il lui a
plu de me rendre auprès de sa Saint-
se.

été *, sans me croire indispensablement
 engagé à lui en témoigner ma reconnois-
 sance. Ce ne peut être, Monseigneur,
 qu'un effet du zèle que Dieu a donné à
 Votre Eminence, pour les intérêts de la
 Religion, qui l'a portée à vouloir bien
 parmi ses grandes & continuelles oc-
 cupations, donner tous les jours quelque
 tems à la lecture de ce qu'on a fait pour
 la défense de l'Eglise. Et c'est au mê-
 me zèle si saint & si louable que l'on
 doit attribuer de ce que S. S. daigne se
 faire lire un de ces ouvrages, & qu'elle
 a même témoigné à un de mes amis,
 qu'elle ne seroit pas fâchée d'avoir ceux
 qui ont été faits avant son Pontificat.
 J'ai pris, Monseigneur, ce souhait de
 S. S. pour un commandement dont elle
 me faisoit la grace de m'honorer, & au-
 quel ce m'étoit un bonheur extrême d'ob-
 béir. Et ne pouvant pas le faire par un
 entremetteur plus favorable que Votre
 Eminence, j'ai cru qu'elle n'auroit pas
 désagréable que je lui adressasse la lettre
 que je me suis donné l'honneur d'écrire
 à sa Sainteté, pour lui être un témoi-
 gnage de ma très-humble reconnoissance
 & de ma parfaite vénération; & que je
 le priasse aussi de lui présenter les livres
 auxquels je la supplie de vouloir donner
 la benediction Apostolique, afin que les
 graces

* Cl.
 ment X.
 Volonté
 Lettre
 d'un
 François
 p. 247.
 du Vol.
 de la
 Justifi-
 cation.

24 *CLIX. Lettre de M. Arnauld*

graces qui en découlent, les rendent plus efficaces pour la conversion de ceux que le schisme & l'hérésie tiennent séparés de l'unité du corps de J. C. hors laquelle il n'y a point de salut. Je prie Dieu, Monseigneur, qu'il la conserve longtemps pour le bien de son Eglise, & qu'il donne à Votre Eminence les graces dont elle a besoin pour l'aider à la bien conduire. Ce sont les vœux continuels de celui qui s'ose dire avec un profond respect.

L E T T R E C L I X.

4. Sept. 1674. *A la MERE ABESSE DE SAINT DIZIER. Il lui donne des avis par rapport au gouvernement de son Abaies.*

NOUS saurons par nos amis qui vous vont voir, quel ordre vous avez mis dans votre maison; & si vous avez distingué les heures de l'office, comme on en étoit convenu. C'est une des principales parties de la regularité. Mais tout cela n'est rien sans la piété intérieure & solide qui doit être le fondement de toute votre réforme, & dont l'édification sera le plus puissant moyen pour faire rentrer vos Sœurs en elles mêmes. Car ce n'est rien de jeûner, de veiller,
de

de travailler, si on ne fait tout cela par l'esprit de Dieu, qui est un esprit de charité & d'humilité, qui ne méprise point les exercices extérieurs, mais qui ne s'en élève point, les regardant comme fort peu de chose, quoique nécessaires pour la conservation du bon ordre dans les maisons Religieuses, & pour accôûtumer la chair à être assujettie à l'esprit. Prenez garde sur tout de ne pas regarder vos Sœurs les plus déréglées avec un esprit de Pharisienues. Regardez en elles ce que vous seriez, si Dieu ne vous avoit pas fait miséricorde. Gémissiez pour vous & pour elles, étant peut-être plus coupable qu'elles, parce que vous avez plus reçu. Travaillez à les gagner à Dieu plus par votre exemple que par vos paroles. Evitez d'entrer jamais avec elles en des contestations qui leur puissent faire croire que vous conservez quelque aigreur contre elles. Si vous êtes quelquefois obligée d'user de correction ou de reprimande, qu'il y paroisse toujours de la charité & de la bonté, & que vous puissiez au moins vous rendre ce témoignage, que c'est l'affection que vous avez pour elles qui vous fait agir. Assurez-vous, mes Sœurs, que si vous tenez cette conduite, & que vous mettiez toute votre

26 *CLX. Lettre de M. Arnauld*
confiance en Dieu, il bénira une entreprise aussi sainte qu'est celle de retablir la sainteté religieuse dans une maison qui lui est consacrée depuis si long-tems.

LETTRE CLX.

A DEUX RELIGIEUX. Sur ce qu'il avoit contribué à ce que les differens des Religieuses de S. Dizier fussent jugés, selon que l'Abesse le demandoit, par M. l'Evêque de Châlons.

MES REVERENDS PERES

JE ne vous faurois dire par quelle rencontre il est arrivé que je n'ai lu que très tard la premiere lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Et comme je pensois à y faire réponse, j'ai reçu la seconde, par laquelle vous me temoignez être fort surpris de l'Arrêt que vous supposez que j'ai obtenu en faveur de Madame de S. Dizier. Toute la part que j'y ai eue, est que j'ai appuyé auprès de M. de Pomponne la demande qu'elle lui a faite d'être jugée par M. de Châlons. Mais je vous avoue que je suis extrêmement surpris de votre surprise, & de ce que vous entreprenez

prenez de me persuader, que c'est avoir mis un obstacle à la paix de cette maison, & s'opposer aux justes desseins de ceux qui n'ont eu pour fin que la gloire de Dieu, d'en faire terminer les différens par un Prelat si sage, si éclairé, & si rempli de zèle & de charité pour le bien des ames. Est-il possible, mes Reverends Peres, que vous ayez pu vous étonner & regarder comme une mauvaise action dont vous ne m'avez pas cru capable, que j'aie trouvé bon que l'on commît à un Evêque d'un si grand mérite, & qui a autant de lumiere que de piété, le jugement d'une affaire qui regarde un Monastere de Religieuses de son Diocese, & qui n'est proprement que la suite de celle qu'il a déjà terminée avec tant de connoissance de cause, en faisant cesser le scandale de cette maison par la punition de celles qui l'entretenoient, & qui s'étoient rendues dignes d'être traitées avec bien plus de sévérité, par l'attentat qu'elles avoient commis contre leur Abesse & deux Religieuses de qualité qu'elle avoit fait venir dans sa maison pour la reformer.

Mais si on vous en croit, mes Peres, les choses sont bien changées de face depuis ce tems-là. Les coupables d'a'ors sont devenues innocentes ; & c'est sur

leur temoignage comme fort digne d'être considéré, que l'on décrie leur Abbessé & les deux autres Religieuses qu'elles avoient traitées avec tant d'outrage. Le juge même vous est suspect. Il ne peut que tout gâter dans cette maison, qui naturellement lui devoit être soumise, s'il y a encore de l'autorité ; & vous trouvez fort étrange que j'aie contribué à la lui faire donner ; mais vous vous consolez en prophetisant que l'Arrêt qui lui donne pouvoir de juger de vos Ordonnances conjointement avec M. de Cîteaux *ne sera que comme une nuée qui se dissipera en faveur de ceux qui n'ont pour fin que la seule gloire de Dieu, c'est-à-dire, de vous, mes Reverends Peres.* Pour moi je ne fais point le Prophete. Je laisse à Dieu la connoissance de l'avenir. Je me conduis dans le present par la vue de la charité & de la prudence chrétienne. L'une veut que l'on juge en bien plutôt qu'en mal, & me défend de prendre des Religieuses élevées dans la crainte de Dieu dès leur enfance, pour des personnes qui n'auroient non plus de religion que des païennes ; (c'est l'idée que vous en donnez) & l'autre me porte dans les jugemens opposez que font de la même affaire un Evêque dont la piété & la sùffisance me sont connues de-

depuis quarante ans, (pour ne pas dire qu'elles le sont de toute la France) & deux Religieux que je ne connois point, à prendre plutôt le parti de l'Evêque qui ne désapprouve pas la conduite d'une Abbesse, que celui de ces deux Religieux qui en parlent avec tant d'emportement qu'ils rendent fort suspect tout ce qu'ils en disent. C'est tout ce qu'on peut faire de plus sage dans les choses qu'on ne peut savoir par soi-même, de pencher plutôt du côté de la plus grande autorité.

C'est pourquoi vous ne pouviez rien faire qui fut plus capable de m'empêcher d'ajouter foi aux invectives de votre précédente lettre, que de reconnoître comme vous faites dans celle-ci, *Que M. de Châlons est prévenu pour la conduite de l'Abbesse, & qu'il vous l'a tenu à vous-mêmes.* Ce m'en est assez, mes Peres, pour ne la pas croire si méchante que vous la faites, & pour me savoir bon gré d'avoir contribué à faire qu'un Prélat d'une si grande vertu s'instruisît de cette affaire, & dissipât par sa lumière les nuages dont elle a été obscurcie. Je le crois trop homme de bien pour être capable de favoriser personne aux dépens de la vérité & de la justice; & c'est, je ne vous la dissimule point, le

desir qu'a temoigné Madame de S. Dizier, de vouloir être jugée par lui, qui a commencé à me faire avoir assez bonne opinion de sa conduite, nonobstant les bruits délavantageux que l'on faisoit courir contre elle. Car je n'ai pu m'imaginer que si elle eut été aussi dereglée qu'on la faisoit, elle eût voulu être examinée par un juge si clairvoiant & si ennemi du désordre. Ainsi, bien loin de m'opposer à ce qu'elle souhaitoit d'avoir M. de Châlons pour juge, je me suis employé très volontiers à le lui faire donner.

Il y a deux autres choses qui ont encore beaucoup contribué à m'empêcher de croire tout le mal qu'on disoit d'elle. L'une est la malice qu'on a de lui faire un crime de la bonne intelligence avec laquelle elle a vécu avec sa Sœur & l'ancienne Abesse, afin que le temoignage qu'elles eussent pu rendre en sa faveur, ne fut pas considéré. On a traité de cabale cette union si nécessaire pour le bon gouvernement de la maison, & qu'on ne pouvoit trop louer; & on a cru qu'il suffiroit pour la rendre odieuse de les appeller les trois Abesses qui n'en sont qu'une. Mais, pour ne parler que de l'ancienne Abesse, elle a laissé une si bonne opinion d'elle à Port-Royal, &

dan

dans l'esprit de tous ceux qui l'ont connue, particulièrement lorsqu'elle étoit à Paris, que rien ne rend plus incroyable, ce que l'on dit de celle qui lui a succédé, *Que c'est une fille sans religion*; que de dire en même tems, qu'elle est parfaitement unie avec celle qui l'a choisie pour être Abesse après elle par un mouvement de conscience, & qui ne pourroit être que dans la douleur si elle étoit convaincue qu'elle se feroit dépouiller pour ne mettre en sa place qu'une fille sans vertu, & qui ne feroit rien qui vaille. L'autre chose, qui m'a rendu suspectes ces invectives emportées, est le témoignage que m'a rendu de sa conduite une Demoiselle de Paris qui a certainement bon sens, & qui paroît avoir de la piété. Elle a demeuré deux mois au dedans du Monastere, dans le dessein d'examiner ce qui s'y passoit, pour juger de là si elle y engageroit ou n'y engageroit pas ses filles. On découvre bien des choses dans un séjour de deux mois au dedans d'un Monastere, sur tout quand on n'y est que dans le dessein de juger de la conduite qu'on y tient, & de la regularité qui s'y observe. Cependant elle m'a assuré qu'elle n'y avoit rien vu dont elle n'ait été satisfaite; & en effet elle y a fait prendre l'habit à ses filles

les. On dira que c'est que l'Abesse a fait l'hypocrite pendant ces deux mois; mais on a bien de la peine à soutenir si long-tems un personnage emprunté. Quand il faut être toujours en masque exposé aux yeux de ceux qui nous voient à toute heure, il est presque impossible qu'on ne se demente souvent, & qu'on ne se trouve sans y penser dans son naturel. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, mes Reverends Peres, sur ce que vous dites de la paix, en deux ou trois endroits de votre lettre. Rien n'est plus désirable que la paix; mais c'est un mot dont on abuse étrangement. Ce n'est pas mettre la paix dans un Monastere que d'ôter aux Superieures l'autorité de reprimer leurs inferieurs, lorsqu'elles sont déréglées. Cependant il paroît que c'est l'idée que vous avez de ce mot de *paix*, car vous dites: *Qu'elle est sortie de cette Maison depuis l'entrée de cette Abesse.* Vous croiez donc qu'elle y étoit avant son entrée; & par consequent vous prenez pour *paix* la conspiration dans le mal de neuf ou dix Religieuses ennemies de toute regularité, & qui aiant secoué le joug de leur Abesse & de deux Religieuses réformées qu'elle avoit fait venir dans la Maison pour la remettre dans la regle, ne pensoient qu'à boire, à manger,

ger, à rire & se divertir, aiant aussi peu de crainte de Dieu que s'il n'y en avoit point eu. Voilà ce que ces bonnes filles vous ont fait prendre pour une paix que cette nouvelle Abesse est venue troubler. Et il est bien certain qu'à moins que Dieu ne les ait bien converties, elles ne se trouveront jamais en paix ni contentes, qu'on ne les ait remises en cet état.

Voilà, mes Reverends Peres, ce que j'ai cru devoir repondre à vos deux lettres. Je ne conclus pas de là que Madame de S. Dizier soit sans faute, & qu'elle ait tout ce qui seroit à desirer pour être une parfaite Abesse. J'en conclus seulement, que je n'ai pas lieu de croire tout le mal qu'on dit d'elle, & que j'ai très bien fait de m'en rapporter au jugement qu'en rendra M. de Châlons. C'est par où j'ai commencé, c'est par où je finis. Je suis, mes Reverends Peres, votre &c.

L E T T R E C L X I.

16. De-
cembre
1674.*A M. DES TOUCHES. Sur la
mort de M. de la Houssaie.*

JE vous demande pardon, Monsieur, si je ne suis pas le premier qui vous apprens la triste nouvelle de la mort de M. votre neveu. L'accablement où je me suis trouvé depuis, a été cause de ce retardement; mais je veux en recompense vous faire part de ce qui vous peut plus consoler dans cette affliction, en vous rendant compte des graces singulieres que Dieu lui a faites, qui ne permettent pas de douter que Dieu ne lui ait fait misericorde.

Il y avoit plusieurs années qu'il soupiroit après la retraite, & qu'il ne demeureroit qu'avec peine dans les emplois qui l'attachoient au monde. Il y avoit même un peu d'excès dans ce desir, parce qu'il étoit trop découragé de la vie qu'il menoit, & trop persuadé qu'il n'y pouvoit faire son salut.

Etant tombé malade, il y a environ six mois, il désira de me parler, & me pria de me charger de sa conscience, souhaitant de me faire une confession générale de toute sa vie. Il me parla dès
cette

cette première fois d'une manière si touchante que je n'avois garde de lui refuser l'assistance qu'il me demandoit. Mais je ne voulus rien faire qu'on n'en eût demandé la permission à M. le Curé de S. André, qui l'accorda très volontiers. Sa difficulté de parler a été cause qu'il a été très longtems à achever sa confession. Je l'allois voir tous les jours, & il ne pouvoit parler qu'environ un quart d'heure. Mais il examinoit sa conscience avec tant d'exactitude & une si grande droiture, que je n'en sortois jamais qu'avec une édification merveilleuse. Il avoit si peur d'avoir fait des fautes dans l'exercice de sa charge, qu'il me proposoit 9. ou 10. cas à consulter, où il craignoit être obligé à quelque restitution. Mais les ayant examinées par sa permission avec des personnes très intelligentes & exactes, nous ne trouvâmes point qu'il y fût obligé en aucune sorte. Les dispositions que Dieu avoit mises dans son cœur, outre une fort grande douleur de ses pechez, étoient principalement une humilité très profonde qui le portoit à s'estimer beaucoup plus criminel qu'il n'étoit en effet, comme il l'a même témoigné par son testament, & une parfaite soumission à la volonté de Dieu pour la vie & pour la mort, accompa-

gnée d'une ferme resolution de quitter sa charge pour ne plus vivre que pour Dieu seul s'il lui redonnoit la santé. Et comme Madame sa femme étoit autant que lui dans cette même pensée, on ne peut pas douter qu'ils n'eussent executé ce dessein. Environ au bout de deux mois sa confession étant achevée, dans l'appréhension que donnerent les Médecins du danger qu'il ne mourut tout d'un coup si le crachement de sang revenoit, je crus le devoir disposer à recevoir la sainte Communion. Il reçut avec grande joie la proposition que je lui en fis; mais en témoignant néanmoins apprehender que ce ne fut trop tôt, & qu'il ne fût pas assez bien préparé. Mais sur ce qu'on lui dit que craignoient les Medecins, il se rendit, & communia pour la premiere fois vers la fin du mois d'Aout. Je ne me souviens pas bien quel jour ce fut. Depuis ce tems-là je ne l'ai plus vu que de deux jours l'un, & sa vie étoit si réglée, & si entremêlé d'exercices de pieté, qu'il n'avoit rien à me dire de sa conscience, & ainsi notre entretien se passoit à lui parler sur quelque chose de l'Evangile que je lui lisois, & qu'il écoutoit avec une attention & une devotion merveilleuse.

Sur la fin du mois de Novembre il
com-

commença à être plus mal, & les Médecins n'en esperoient plus rien. C'est ce qui fit penser à le communier de nouveau. Je lui en parlai le 1. de Decembre. Il reçut cette nouvelle non seulement avec sa tranquillité ordinaire; mais avec un grand desir d'aller à Dieu, & c'étoit sa volonté, & il regardoit comme une singuliere grace de pouvoir communier, quoique son humilité fut si grande, que s'en estimant indigne il n'osoit le demander. On prit jour au Mercredi suivant à une heure après minuit. Je vins dès le soir & je couchai chez lui. Il ne pouvoit parler qu'avec difficulté, ni même s'appliquer beaucoup, de sorte qu'on ne lui pouvoit parler que par intervalle. Il étoit fort aise qu'on lui parlât de la grande miséricorde de Dieu, parce que le grand sentiment qu'il avoit de son indignité, avoit besoin d'être temperé par une grande confiance en la bonté de notre Seigneur: & il me témoignoit beaucoup de reconnaissance, quand je lui disois quelque chose de touchant qui lui en pouvoit donner. Aiant passé cette journée auprès de lui, j'y retournai le Vendredi après-diné, & le Samedi matin; & comme je n'eus pas qu'il fut si mal, je pensai que le Lundi; mais on me

vint querir le Dimanche matin, parce qu'il étoit beaucoup empiré, & je lui parlai de recevoir l'extrême-onction ce matin là même; de quoi il fut fort aise, & il écouta avec beaucoup de devotion l'explication que lui fit M. de Sainte Beuve qui se trouva là, de tout ce qui se fait dans ce Sacrement. Je m'imaginai qu'il seroit assez à tems de le communier en viatique le lendemain matin, (parce que le Mercredi d'auparavant il avoit communiqué à jeun) mais son oppression augmentant on vit bien qu'il pourroit n'aller pas jusques là. Ainsi on envia dire à M. le Curé qu'on le prioit de le venir communier sur-le soir; & il avança même un peu le tems qu'on avoit pris, en priant deux ou trois fois qu'on se hâtât, parce qu'il sentoît bien qu'il empireroit. Il reçut donc l'Eucharistie sur les 4. heures avec sa devotion ordinaire qui étoit plus interieure qu'exterieure, parce qu'il ne parloit point, ne le pouvant faire qu'avec beaucoup de peine. Après qu'on eut reporté notre Seigneur, ses enfans qu'il n'avoit point vu qu'une fois pendant sa maladie, parce qu'on craignoit que cela ne l'attendrît trop, s'approcherent de son lit pour recevoir sa benediction, qu'il leur donna sans en paroître ému, étant déjà com-
me

la mort à toutes choses par la disposition de son cœur : car pour l'esprit il l'avoit aussi present que jamais.

Ne pouvant parler il me pria de leur dire, ce qu'il leur auroit voulu dire lui-même, ce que je fis. Sur les six heures ; comme il baïssoit, il témoigna qu'il seroit bien aise qu'on lui dît les prieres de l'agonie. Mais comme cela n'alloit pas si vite, on ne les acheva pas, & comme on pensa que cela pourroit durer jusques au matin, une partie de ceux qui étoient auprès de lui allerent manger un morceau, comme il fit lui-même, ayant pris un peu de jus de viande, & une rôtie au sucre. Mais on nous vint quérir bientôt après, ne pouvant plus lui tout parler, quoiqu'il entendit bien ce qu'on lui disoit, & environ un quart d'heure après il rendit l'esprit à Dieu, n'ayant été sans connoissance avant que de mourir, qu'environ l'espace d'un *mi-septier*. Je ne vous dis rien en tout cela de Madame sa femme. Tout ce que vous pouvez vous imaginer de vertu & de pieté dans une femme chrétienne, elle la fait paroître en cette rencontre : & quoique sa douleur soit extrême, elle est accompagnée d'une admirable soumission aux ordres de Dieu. J'ai cru, Monsieur, que ces particularitez pourroient servir

servir à vous consoler, comme en effet il n'y a rien qui en soit plus capable, quand on regarde comme vous faites les choses en Dieu. Jamais personne n'a été plus regretté ni plus universellement estimé. Ses pauvres enfans sont bien à plaindre : mais ce leur est un grand avantage, que toutes les personnes que Dieu leur laisse n'ont que le même but qu'auroit eu leur Pere de les élever dans sa crainte. C'est à quoi, Monsieur, il y a déjà long-tems que votre charité s'emploie ; & cette perte fera sans doute que vous vous y appliquerez encore davantage. Je voudrois être assez heureux que d'y pouvoir contribuer quelque chose. Vous pouvez vous assurer que je le ferai toujours de très grand cœur, m'y trouvant engagé par tant de considérations, qui m'obligent de regarder comme une faveur particuliere de Dieu, la liaison sainte que Dieu a mise entre nous.

L E T T R E C L X I I .

Sur la mort de M. de la Houffaye.

VOUS apprendrez sans doute par beaucoup de lettres la mort de M. de la Houffaye. Il avoit commencé à passer beaucoup au commencement de la semaine; ce qui fut cause que l'on pensa à le communier. Et comme il l'avoit déjà fait une fois en viatique, il le fit à jeun à une heure après minuit, il est aujourd'hui huit jours. Il demeura ensuite presque au même état; mais le Samedi s'étant trouvé plus mal, on l'envoia querir Dimanche au matin, & il témoigna desirer beaucoup de recevoir l'Extrême onction. J'approuvai fort son dessein, & lui dit que cela n'empêcheroit pas qu'il ne communiat encore en viatique le lendemain matin. On envoya donc querir l'Extrême onction, & il la reçut sur les dix heures avec toute la même application que s'il eût été en pleine santé.

Mais comme on vit qu'il empirait, & qu'il s'en appercevoit bien lui-même, on pensa à le communier en viatique sur le soir. Se sentant affoibli & plus oppressé qu'à l'ordinaire, il pria qu'on se hâtât, &

42 CLXII. Lettre de M. Arnauld

& aussi-tôt après vêpres on lui apporta le S. Sacrement, qu'il reçut avec une joie & une devotion merveilleuse, & il donna ensuite sa benediction à ses enfans. Sur les six heures son oppression augmenta, & il pria qu'on lui dit les prieres de l'agonie, ce que l'on fit.

Il ne mourut pas si tôt, mais seulement sur les huit heures & demie dans la plus grande paix & la plus grande tranquillité que l'on puisse s'imaginer. J'ai cru que vous seriez bien aise de savoir ce 'petit détail. Pour ses dispositions, elles ont été les mêmes dans toute la maladie qui a été de six mois; un parfait détachement de toutes choses; une soumission entiere à la volonté de Dieu, la vie & la mort lui étant indifferentes, & ne pensant à la vie que pour se consacrer entierement à Dieu, & que pour ne la passer que dans la retraite & les bonnes œuvres; une humilité prodigieuse qu'il ne s'est pû même empêcher de témoigner par son testament où il se représente comme le plus grand pecheur du monde.

Vous pouvez, sans que je vous le dise, vous imaginer quelle est la desolation de toute sa famille; mais vous auriez de la peine à comprendre combien il est regretté generalement de tout le monde.

LET-

L E T T R E C L X I I I .

MAD. LA PRESIDENTE Les COIGNEUX. *Sur le mariage de* Mad. A. avec M. le Marquis de R. auquel on trouvoit fort à redire dans le monde. 1672

J'E m'étois quasi résolu, Madame, de ne point répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire pour ne point m'exposer à des contestations qui me font toujours beaucoup de peine; mais comme il y a d'autres personnes que je n'ai point consulté, qui se mêlent de régler ma conscience, & qui ne se contentent pas de me donner des conseils que je crois très opposés à l'esprit du Christianisme; mais les exécutant par avance, en donnant parole pour moi, sans en avoir aucune charge, que je ferai ou ne ferai pas telle ou telle chose, parce qu'ils s'imaginent qu'il y va de mon honneur d'en assurer le monde: je ne sens obligé de m'ouvrir plus que je n'aurois fait sans cela, & de dire mes pensées sur les avis qu'on me donne d'une manière si décisive, afin que le monde ne soit pas trompé, s'il me voit faire quelque jour ce qu'on lui auroit fait

enten-

entendre , que je ne ferai jamais. C'est ce JAMAIS, Madame, qui fait toute la question. Car s'il ne s'agissoit que de se conduire avec prudence, de chercher des temperamens & de prendre des mesures pour ne faire rien de mal à propos, je n'y aurois aucune peine, & j'écouterois toujours sur cela toutes les personnes éclairées. Mais que l'on me prescrive comme une loi inviolable, que je me dois résoudre à ne voir jamais cette personne, que je la dois oublier entierement , & que cela est nécessaire afin que le monde voie que non seulement je n'ai point de part à ce qu'elle a fait, mais que je l'ai en horreur ; c'est , Madame , je vous l'avoue, ce qui me revolte & ce qui me paroît si contraire à ce que Jesus Christ nous a appris dans son Evangile, que je ne me croirois pas en état de dire la Messe, si j'étois dans cette disposition.

Je ne suis point d'humeur, Madame, à me paier d'autoritez sans raison , ou plutôt à me paier de l'autorité des hommes dans les choses qui doivent être réglées par l'autorité divine , comme est la conduite d'un Chrétien & d'un Prêtre. Jesus Christ nous assure dans l'Evangile, qu'il est notre seul & unique maître; & c'est à lui que le Pere nous ren-

renvoie en nous commandant de l'écouter... Voions ce qu'il nous enseigne sur ce sujet tant par ses paroles que par son exemple. On ne trouve dans l'Evangile que des invitations aux pecheurs de venir à lui. Ceux qui sont le plus accablez du poids de leurs pechez, & de leur misere, sont ceux qu'il appelle avec plus de tendresse & plus d'amour. Une des marques que les Prophetes avoient donné pour reconnoître le Messie, est qu'il ne briseroit point le roseau cassé, & qu'il n'acheveroit point d'éteindre la méche qui fume encore. Il declare lui-même qu'il est venu pour les pecheurs, & non pour les justes; & il nous fait voir dans la parabole de l'enfant prodigue une image si tendre de son amour envers les pecheurs qui retournent à lui après les plus grands égaremens, qu'il faut avoir le cœur de pierre pour n'en être point touché. Trouvera-t-on en tout cela, & en une infinité d'autres choses semblables, qu'il seroit inutile de rapporter, quelque fondement au conseil que l'on me donne, ou plutôt à la loi que l'on m'impose de ne voir jamais cette personne.

On en trouvera peut-être quelque ombre dans l'esprit des Pharisiens qui vouloient imposer à Jesus Christ une loi semblable de ne point voir les pecheurs,
&

& qui ne pouvoient comprendre comment il souffroit qu'une femme de mauvaise vie l'eût abordé ; mais je ne vois pas de quelle sorte on pourroit s'imaginer l'avoir trouvé dans celui de Jesus-Christ.

On me dira sans doute (car je ne veux rien dissimuler) que cette douceur envers les pecheurs, que notre Seigneur nous a tant recommandée , n'empêche pas qu'on ne soit quelquefois obligé d'user envers eux d'une severité salutaire , en leur refusant au-dehors les marques de la charité qu'on ne laisse pas de leur conserver dans le cœur : qu'on imite en cela Jesus-Christ , qui parût d'abord rebuter la Chananée jusques à la traiter de chienne ; & que l'on se conforme à l'esprit des Apôtres qui ont défendu aux fideles toute communication avec certains pecheurs , ce que l'Eglise observe encore envers ceux qu'elle excommunie ; qu'ainsi on a pû de même , sans rien faire de contraire à l'esprit de Jesus-Christ , ni aux devoirs de la charité , me porter à oublier entierement cette personne , & à ne la voir jamais. Voilà tout ce qu'on peut dire sur cela de plus raisonnable ; mais afin de juger s'il l'est en effet , il faut voir si les exemples dont on voudroit appuyer le conseil que l'on me donne ont lieu en cette rencontre ; & s'ils prouvent ce que l'on prétend. II

Il est vrai que Jesus-Christ rebuta la Chananée ; mais la raison qu'il en rendit, est qu'il n'étoit envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. Celle dont il s'agit n'est-elle point de ces brebis ? Est-elle étrangere du peuple de Dieu ? Et si ce qu'elle a fait, la doit faire regarder comme une brebis perdue, est-ce une raison de l'abandonner pour jamais, & n'en est-ce pas plutôt une de l'aller chercher, à l'exemple du bon Pasteur, qui en laisse quatre-vingt-dix-neuf pour en aller chercher une qui s'étoit perdue, & la rapporter sur ses épaules ? Mais toute étrangere que fût cette pauvre Chananée, la conduite que Jesus-Christ tint envers elle, a-t-elle quelque rapport à celle que l'on voudroit que je tinsse avec cette personne ? La chassait-il de devant lui pour ne la plus jamais voir, qui est ce qu'on pretend que je dois faire ? Bien loin de cela, il ne la rebute en apparence que pour lui faire plus sentir le besoin qu'elle avoit de lui, que pour l'exciter davantage à implorer son secours. Il ne la traite de chienne, que pour la faire devenir enfant par le mérite de son humilité, & la rendre capable de manger le pain qu'on ne doit donner qu'aux enfans, au lieu des miettes dont elle se contentoit. Peut-on prescrire

48 *CLXIII. Lettre de M. Arnauld*

scrire à ceux qui conduisent les ames , un plus excellent modele que celui-là , & peut-on trouver à redire qu'ils s'efforcent de s'y conformer ?

L'exemple des Apôtres n'est pas plus propre à établir la prétention qu'on a. Il est vrai que saint Paul ordonne aux Corinthiens , que si quelqu'un d'entre les freres étoit fornicateur , ou avare , ou idolâtre , ou médifant , ou ivrogne , ou ravisseur du bien d'autrui , ils ne mangassent pas même avec lui. Mais je ne vois pas que cette personne puisse être mise au rang de ceux que l'Apôtre veut que l'on traite de cette manière , si ce n'est par les Montanistes qui condamnoient les secondes nopces , comme une impureté , & une fornication tolérée par les loix humaines.

On ne lui appliquera pas non plus ce que le même saint Paul ordonne touchant les hérétiques ; qu'il les faut éviter après les avoir avertis une ou deux fois , parce qu'ils sont pervertis , & qu'ils pechent étant condamnés par leur propre jugement ; & cela même est bien différent de ce que l'on me prescrit : car il veut qu'on les ait averti auparavant une ou deux fois , supposant qu'ils pourroient se rendre à ces avertissemens , & qu'ainsi on ne seroit pas obligé de les éviter. Mais
ici,

ici, comme si cette personne étoit non seulement hérétique, mais qu'elle le fût d'une certaine manière si maligne & si incurable, qu'il fût impossible qu'elle en revint, on veut que sans observer cette précaution ordonnée par saint Paul, de l'avertir une ou deux fois, je rompe tout d'un coup avec elle, à ne la revoir jamais.

On ne trouvera pas plus son compte dans l'ordre que donne saint Jean à une sainte Dame, de ne pas recevoir dans sa maison, & même de ne pas saluer ceux qu'il appelle des Antechrists & des Seducteurs qui corrompoient la doctrine de l'Incarnation ; quelque affreuse idée que vous aiez de son action, jusqu'à dire que depuis un siècle il ne s'est rien fait de si extraordinaire, cela ne va pas sans doute à la mettre jusques au nombre de ces Antechrists dont parle cet Apôtre ; & je ne pense pas non plus que vous la vouliez comprendre dans ce que dit Jésus-Christ, Si quelqu'un ne veut pas écouter l'Eglise, qu'il vous soit comme un païen & un publicain.

Rien sans doute ne lui convient moins que cela, puisqu'elle n'a rien fait, qui n'ait eu l'approbation de l'Eglise, & qu'elle a même cette consolation, que pendant que tant de personnes qui ne sont

50 *CLXIII. Lettre de M. Arnauld*
point ses juges, se mêlent de la juger, & de la condamner avec des emportemens incroyables, celui qui est chargé de son ame, & que sa qualité de Pasteur oblige d'en répondre à Dieu, est satisfait de sa conduite, & qu'écrivant une lettre sur son sujet, il la finit en ces termes, *Je crois qu'ils vivront l'un & l'autre en très bons chrétiens, comme ils ont fait jusques ici.*

Mais permettez moi, Madame, de passer plus avant, & de vous dire que quand son prétendu crime auroit mérité les anathêmes de l'Eglise, & que toute communication seroit interdite avec elle, comme elle l'est avec les excommuniés, ils ne s'ensuivroit pas que je fusse obligé de ne la plus voir. Car tous les Théologiens demeurent d'accord qu'il y a des exceptions à cette défense générale, & que la première & la plus considérable est, qu'il est permis de leur parler des choses de leur salut; à quoi saint Thomas ajoute, qu'on peut aussi y mêler d'autres discours, afin que la familiarité qu'on a avec eux, leur fasse mieux recevoir ce qu'on leur dit pour les faire rentrer dans leur devoir.

Or c'est de quoi il s'agit, si je dois résister à toutes les instances qu'elle me feroit pour me porter à me charger de
non-

nouveau de sa conscience & l'aider à se sauver ; & ainsi quand elle seroit tombée, ce qu'à Dieu ne plaise, dans les plus horribles desordres, & qu'on l'auroit retranché du troupeau de Jesus-Christ comme une brebi infectée de peste , afin qu'elle ne gatât pas les autres, il ne s'en suivroit pas , selon les regles de l'Eglise, que lui étant ce que je lui suis depuis si longtems , je ne la dusse pas voir ; & c'est au contraire ce qui m'obligeroit davantage à la voir, pour travailler à la tirer d'un si misérable état.

Vous voyez donc , Madame , que quand cette personne seroit mille fois plus noire qu'on ne la fait , il n'y a rien dans les regles de notre conduite que Jesus-Christ & les Apôtres nous ont laissées, qui puisse appuier la nécessité que vous m'imposez de l'oublier entierement , & de ne la revoir jamais. Il est vrai aussi que ce n'est pas par là que vous le prenez , & que vous ne m'alleguez que des considérations humaines prises des circonstances de cette affaire, que vous croiez être suffisantes pour m'y obliger. On les peut reduire à trois , dont la premiere est le fondement des deux autres.

Car vous me faites premierement remarquer, que comme elle est ma paren-

52 *CLXIII. Lettre de M. Arnauld*
te & de mes amies, ce qu'elle a fait ;
donne lieu à des discours fort desagréa-
bles ; d'où vous concluez dans la suite
que je dois rompre avec elle, & ne la
revoir jamais. Ajoutez, s'il vous plaît,
qu'outre qu'elle est ma parente & de mes
amies, c'est encore l'une des personnes
du monde, à qui j'ai le plus d'obliga-
tion, m'ayant reçu chez elle dans les tems
les plus fâcheux, avec une bonté & une
générosité qui n'ont gueres d'exemple ; &
de là, vous me permettrez de tirer une con-
clusion toute contraire à la vôtre, qui est
que n'y ayant aucune loi de Dieu qui m'o-
blige de rompre avec elle, comme je vous
l'ai fait voir, je serois le plus lâche & le
plus ingrat de tous les hommes, si pour
avoir donné lieu à quelques discours des-
agréables que l'on fait de moi, je n'ou-
bliois pas seulement toutes les obligations
que je lui ai, mais que je prisse moi-mê-
me cette resolution barbare & inhumai-
ne, de la traiter comme ma plus grande
ennemie, en déclarant publiquement que
je ne la verrai jamais. Car que pour-
roient faire de pis des particuliers con-
tre ceux qu'ils haïroient le plus, que de
rompre avec eux d'une maniere si publi-
que & si offensante. Mais afin, Ma-
dame, que vous sachiez combien c'est
perdre sa peine, que de me donner de
tels

tels conseils, il faut que je vous decouvre mon cœur, & que je vous laisse ensuite juger vous même, s'il y a de l'apparence que je puisse jamais entrer dans ce que l'on me propose.

Je ne sai, Madame, s'il y a beaucoup de gens qui soient plus sensibles que moi à l'amitié & à la reconnoissance : je ne prétens pas que ce soit vertu ; ce n'est peut-être qu'un peu de cœur, & de naturel. Mais il est certain qu'on ne sauroit m'aimer que je n'aime, ni m'obliger, que je n'en sois reconnoissant d'une manière non commune. Ce n'est pas que je sois de ceux qui ont tant de paroles pour temoigner leur affection & leur gratitude, j'en ai toujours plus dans le cœur, qu'il n'en paroît au dehors. J'ai même un éloignement naturel de tout ce qui a l'air de compliment ; c'est un langage que je n'ai jamais bien appris, & je ne sai ordinairement que répondre à ceux qu'on me fait ; mais Dieu qui voit le fonds de mon ame, fait que j'aime bien ce que j'aime, que j'aime constamment ceux que j'ai une fois aimés, que je ne suis point ingrat envers ceux qui m'ont rendu quelque service, & que si je ne puis faire autre chose, je suis au moins dans une disposition continuelle & sincere de leur en temoigner ma reconnoissance.

Cette attache à mes amis, & à ceux à qui j'ai obligation, produit en moi deux ou trois sortes d'inclinations.

L'une est d'avoir bonne opinion d'eux, de ne croire pas facilement qu'ils manquent aux devoirs de l'amitié, & d'interpréter toujours le plus favorablement que je puis, ce qu'ils font à mon égard.

L'autre est, que quand je suis forcé de ne le pas approuver, & que je m'en trouve choqué, cela ne va jamais jusques à être tenté de leur en vouloir du mal, & de ne les plus tenir pour mes amis.

A quoi, Madame, je puis ajouter que les plus grandes peines que j'aie jamais eu en ma vie, n'ont point été les persecutions de mes ennemis, ni leurs injures & leurs calomnies; mais les violences que j'ai été contraint de me faire, quand les mouvemens de ma conscience n'ont pû s'accorder avec les sentimens de mes amis, & qu'il auroit fallu agir contre mes lumieres pour me rendre à ce qu'ils desiroient de moi. Cela n'est pas arrivé souvent, parce que Dieu m'a fait la grace d'avoir des amis fort éclairés; mais cela n'a pas laissé d'arriver quelque fois, & Dieu fait, Madame, ce que j'ai souffert alors par le déchirement

rement de mon cœur, qui se trouvoit partagé entre le desir de ne leur point déplaire, & la necessité de ne point manquer à ce que je croiois être de mon devoir.

C'est l'état où je suis presentement; car les mêmes principes de reconnoissance & d'amitié qui me feroient souhaiter de me pouvoir rendre à ce que vous me conseillez, me le rendent impossible; parce que je ne le pourois faire sans y manquer d'une maniere qui me seroit plus insupportable, en ce qu'elle me paroît tout à fait injuste; & que tant s'en faut que votre seconde raison me fasse voir que j'ai droit de ne m'y pas arrêter, que c'est par la même que je me tiens plus obligé d'y avoir égard.

Car vous dites, Madame, que ce qui me doit porter à ne la revoir jamais, est qu'elle s'est rendue indigne de cette grace, non qu'elle ait rien fait que l'Eglise ne permette; mais parce qu'à mon égard elle a manqué à ce qu'elle me devoit d'une maniere si extraordinaire, que je ne la dois point voir quelque instance qu'elle puisse faire.

Je ne veux point, Madame, entrer dans l'examen de la grandeur de l'offense que vous supposez que j'en aie reçu, cela nous meneroit trop loin, & n'est

Cette attache à mes amis, & à ceux à qui j'ai obligation, produit en moi deux ou trois sortes d'inclinations.

L'une est d'avoir bonne opinion d'eux, de ne croire pas facilement qu'ils manquent aux devoirs de l'amitié, & d'interpréter toujours le plus favorablement que je puis, ce qu'ils font à mon égard.

L'autre est, que quand je suis forcé de ne le pas approuver, & que je m'en trouve choqué, cela ne va jamais jusques à être tenté de leur en vouloir du mal, & de ne les plus tenir pour mes amis.

A quoi, Madame, je puis ajouter que les plus grandes peines que j'aie jamais eu en ma vie, n'ont point été les persecutions de mes ennemis, ni leurs injures & leurs calomnies; mais les violences que j'ai été contraint de me faire, quand les mouvemens de ma conscience n'ont pû s'accorder avec les sentimens de mes amis, & qu'il auroit fallu agir contre mes lumieres pour me rendre à ce qu'ils desiroient de moi. Cela n'est pas arrivé souvent, parce que Dieu m'a fait la grace d'avoir des amis fort éclairés; mais cela n'a pas laissé d'arriver quelque fois, & Dieu fait, Madame, ce que j'ai souffert alors par le déchirement

rement de mon cœur, qui se trouvoit partagé entre le desir de ne leur point déplaire, & la nécessité de ne point manquer à ce que je, croiois être de mon devoir.

C'est l'état où je suis presentement par les mêmes principes de reconnoissance & d'amitié qui me feroient souhaiter de me pouvoir rendre à ce que vous me conseillez, me le rendent impossible; parce que je ne le pourrois faire sans y manquer d'une maniere qui me seroit plus insupportable, en ce qu'elle me paroit tout à fait injuste; & que tant s'en faut que votre seconde raison me fasse voir que j'ai droit de ne m'y pas arrêter, que c'est par la même que je me tiens plus obligé d'y avoir égard.

Car vous dites, Madame, que ce qui me doit porter à ne la revoir jamais, est qu'elle s'est rendue indigne de cette grace, non qu'elle ait rien fait que l'Eglise ne permette; mais parce qu'à mon égard elle a manqué à ce qu'elle me devoit d'une maniere si extraordinaire, que je ne la dois point voir, quelque instance qu'elle puisse faire.

Je ne veux point, Madame, entrer dans l'examen de la grandeur de l'offense que vous supposez que j'en aie reçu, cela nous mettroit trop loin, & n'est point

point nécessaire pour juger si la conclusion que vous en tirez , est bonne ou mauvaise. Souvenez vous seulement de ce que je vous ai déjà dit, que je ne suis pas d'humeur à me tenir fort offensé de ce que me font mes amis, & qu'ainsi ces sortes de raisons ne sont gueres capables de m'ébranler, quand il s'agit de me porter à rompre avec eux.

Mais supposons que l'offense qu'elle m'a faite en se remariant sans m'en demander avis , soit si grande, & si extraordinaire qu'il vous plaira , comment ne voiez-vous pas , Madame , que ce que vous me proposez comme un avis de conscience, est justement le renversement de l'Evangile? Car il faut considérer deux sortes d'offenses ; celles que l'on fait à Dieu, & celles que l'on nous fait à nous mêmes. Si nous sommes vraiment chrétiens, nous devons être fortement touchés des premières, & ne l'être point des dernières. C'est l'exemple que nous a donné Jesus-Christ. Il a témoigné une patience toute divine dans ses propres injures, jusques à se saouler d'opprobres, comme dit l'Ecriture ; mais au regard de celles que l'on faisoit à son Père, telle qu'étoit la profanation du temple, il s'est armé d'un zèle brulant , & d'une sainte colère pour les vanger ; & c'est

c'est ici tout le contraire. On n'y trouve point de crime contre Dieu , ni d'infraction des loix de l'Eglise qui doive allumer mon zele , car on demeure d'accord qu'il ne s'y est rien fait que l'Eglise ne permette ; mais on y trouve un grand mépris qu'on a fait de moi , & qu'on y a manqué d'une maniere tout à fait extraordinaire , à ce que l'on me devoit ; & on conclut de là , que je m'en dois vanger impitoyablement , en la regardant comme indigne de me voir jamais , quelque instance qu'elle puisse faire , pour obtenir de moi cette grace. En vérité , Madame , vous n'y auriez pas bien pensé , & pour peu que vous y fassiez de reflexion , vous reconnoîtrez-vous même que si j'étois dans la disposition où vous voudriez que je fusse , il n'y a point de prêtre éclairé qui me put donner l'absolution tant que j'y demeurerois. Ce sont les premiers élémens de la religion chrétienne , & il seroit inutile de s'y arrêter davantage. Je vous supplie seulement , Madame , de songer un peu avec quel front je pourrois presser les autres de se reconcilier avec ceux qui les auroient offensé , si j'ôtois moi même toute esperance de la reconciliation à une personne qui est ma parente , qui est mon amie , & qui m'a rendu de très grands services , à

§ 8 *CLXIII. Lettre de M. Arnauld*
cause seulement qu'elle auroit manqué
une fois à me rendre ce qu'elle me
doit.

Mais avec quelle justice pouvois-je
prendre cette resolution inflexible de ne
la point voir, quelque instance qu'elle en
puisse faire? C'est une des premières loix
de la nature, de ne condamner personne
sans l'ouïr, sur tout quand il demande à
être entendu. C'est ce qu'on ne refu-
seroit pas à un Turc qui voudroit être
ouï avant qu'on le condannât. Comment
donc pourois-je sans une injustice mani-
feste refuser de voir une personne qui
sachant bien que je n'ai pas approuvé ce
qu'elle a fait, voudroit m'en rendre rai-
son, & me faire voir que si elle a com-
mis une faute, elle n'est pas si grande
que l'on s'imagine?

Que si l'on passe de ces devoirs com-
muns de l'humanité à ceux qui sont at-
tachés à l'emploi des prêtres, qui sont
appellés à la conduite des ames, on ver-
ra bien mieux combien cette loi, qu'on
me voudroit imposer, y seroit contraire.
Il n'y a plus alors lieu d'alleguer qu'elles
se sont rendues indignes qu'on les assiste,
leurs besoins les en rendant dignes, quel-
que indignes qu'elles en fussent par elles-
mêmes; & comme souvent plus elles se
sont rendues indignes de l'assistance des
Mi-

Ministres de Jésus-Christ, plus elles en ont de besoin, on peut dire que leur indignité n'est pas une raison qui doive faire qu'on les abandonne, mais que c'en est une au contraire qui doit porter à les secourir avec plus de charité & plus d'application.

C'est ce que leur a enseigné par son exemple le souverain Pasteur, sur le modèle duquel ils sont obligez de se former, comme étant les Vicaires de son amour, aussi bien que de sa puissance sacerdotale. Les hommes ne s'étoient-ils point rendus indignes, par leur desobéissance & par une infinité de crimes qu'ils avoient ajouté au péché commun, que le Fils de Dieu vint lui même vers eux pour les racheter & les reconcilier à Dieu son Pere? Les Anges auroient-ils dû le dissuader de ce dessein en lui représentant que de si misérables creatures étoient indignes qu'il l'exposât pour elles à de si étranges rabaissemens. Ceux qui le crucifioient avec tant de cruauté, après avoir reçu tant de biens de lui, ne s'étoient-ils point rendus indignes qu'il songeât plus à eux? Cette raison l'a-t-elle empêché de commencer par eux son office de mediateur des hommes envers Dieu, le priant de leur pardonner un si grand crime? On en peut dire autant de

saint Pierre. C'étoit assurément se rendre bien indigne de l'amour que son maître avoit pour lui, que de le renoncer par trois fois avec exécution; & cependant Jesus-Christ le favorise d'une apparition particuliere, après qu'il fut ressuscité, & continua à le traiter comme le Chef des Apôtres.

Les saints ont agi par le même esprit. On fait l'exemple de saint Jean l'Evangéliste. Un jeune homme élevé par un Apôtre s'étoit bien rendu indigne que cet Apôtre pensât plus à lui en se faisant chef de voleurs. Il y pensa néanmoins, & sans attendre qu'il se reconnût, il alla lui-même le chercher, & le retirer du milieu de ses desordres.

Le solitaire Abraham n'en fit pas moins pour sa Nièce, quelque indigne qu'elle se fut rendue de voir son saint Oncle par sa chute honteuse dans le desordre même, & par la vie débordée qu'elle avoit menée depuis.

Vous voyez donc que ce n'est pas une raison à proposer à un Prêtre, pour ne voir jamais une personne qui peut avoir besoin de son assistance, que de lui dire qu'elle s'est rendue indigne de cette grace; si Dieu l'y engage, il ne la lui peut refuser. La maladie n'est pas une raison à un medecin de ne pas voir un mala-

malade qui le demande; il n'auroit que faire de lui s'il se portoit bien. Ce qui fait l'indignité à l'égard des ames, est leur maladie même; c'est donc cela même qui fait que les medecins spirituels ne les doivent pas abandonner. Vous ne pretendez, Madame, que cette personne est indigne qu'on la voie, que parce que vous trouvez qu'elle a fait une grande faute; si cela est, c'est ce qui oblige davantage ceux qui ont été une fois chargés de son ame d'en avoir pitié, & d'être toujours prêts à l'aider à s'en relever.

Saint Jean dit que l'amour de Dieu ne demeure point en celui qui voit son Frere en necessité lui ferme son cœur & ses entrailles. Cela n'est-il vrai que des necessitez corporelles? Les spirituelles ne sont-elles point plus considerables? Et cette parole si terrible des saints Peres : *Si non pavisti, occidisti*; Vous avez tué celui que vous n'avez pas nourri, n'est-elle à craindre qu'au regard de la nourriture du corps, & ne l'est-elle pas encore davantage au regard de celle de l'ame? Il est vrai que cela n'a pas lieu quand une personne s'est mise en un tel état qu'on ne la peut plus servir. C'est la seule excuse legitime que pourroit alleguer celui qui refuseroit d'assister une ame dont il

auroit été chargé par l'ordre de la providence, mais se rencontre-t-elle ici? L'état où s'est mise cette personne, est-ce un état de damnation dont il soit impossible de la retirer. C'est ce qui ne se pourroit prétendre sans hérésie. On me dira peut-être que je la servirai davantage en ne la voyant point, parce que cela la fera rentrer en elle même, & reconnoître la grandeur de sa faute. Mais premièrement il faudroit savoir de ceux qui parlent ainsi, quel droit on a de lui faire un crime, de ce qui n'est défendu par aucune loi ni de Dieu, ni de Eglise, contre la parole de saint Paul, qu'il n'y a point de péché où il n'y a point de loi violée; & de plus la conduite que j'ai tenu envers elle jusques ici, est plus que suffisante pour ce que l'on desire obtenir par là, puisqu'elle n'ignore pas que je n'aie été extrêmement touché de ce qu'elle a fait. Mais je ne conçois pas ce que l'on peut attendre de bon de cette entière rupture, que l'on voudroit que je fisse avec elle, en lui déclarant que je ne la verrai jamais; & pour moi je vois plus clair que le jour, qu'elle ne pourroit produire que de très mauvais effets, dont j'aurois sujet d'apprehender que Dieu ne me demandât compte, comme au contraire j'en vois de très bons à espérer de la

maniere dont on se peut servir de son humiliation même , pour la faire marcher dans la voie de Dieu avec plus de fidélité, & plus de perfection.

Je veux bien, Madame, vous marquer en peu de mots les uns & les autres. Les mauvais qu'il y a lieu de craindre d'une entiere rupture, sont que l'injustice & la dureté avec lesquelles elle croira qu'on la traite, sont capables de lui causer ou un abattement extreme & une tristesse excessive, ou une aigreur mortelle contre les personnes qu'elle s'imaginera m'avoir donné ce conseil ; ce qui iroit bien loin , puisqu'elle en pourroit soupçonner avec raison tous mes amis, à moins que de la supposer tout à fait sainte, ce qui est bien contraire à l'idée qu'on s'en forme presentement ; il est sans doute que l'une ou l'autre de ces deux dispositions , & même l'une & l'autre, doivent être l'effet naturel d'une rupture si offensante.

Or ne fera-t-on point de conscience de causer sans nécessité, de telles plaies dans une ame que Jesus-Christ a rachetée de son sang ? Il semble qu'il n'y ait qu'une sorte de tentation au monde ; l'on crie, & avec raison, contre l'immodestie des femmes, parce qu'elles peuvent être à ceux qui les voient un sujet de tentation, contre
la

la chasteté ; & on n'aura point de scrupule d'être une occasion à des âmes foibles de s'accabler sous le poids d'une tristesse mortelle , qui leur fera perdre tout le goût de la piété , ou de s'empoisonner par des mouvemens de haine , dont elles ne reviendront peut-être jamais. Saint Paul étoit bien éloigné de cette dureté , & de cette negligence pour le salut de ses Freres. Si en mangeant de quelque chose , dit-il , vous attristez votre Frere , dès lors vous ne vous conduisez plus par la charité : ne faites pas perir par votre manger celui pour qui Jesus-Christ est mort. Il croit donc qu'en attristant son Frere on le peut faire perir , & il nous conjure d'y prendre garde par deux raisons qui nous doivent bien toucher ; l'une , qu'agir de la sorte , & ne nous pas mettre en peine si notre Frere est attristé de ce que nous lui faisons , c'est ne nous pas conduire selon la charité ; l'autre , que c'est faire injure au sang de Jesus-Christ en faisant périr celui pour qui il est mort. Que l'on fasse si peu d'état que l'on voudra de ce danger , pour moi il me suffit que je croie que je m'y exposerois en agissant comme on voudroit que je fisse , pour n'en vouloir pas prendre le hazard.

Je vois encore par un autre endroit de cet Apotre , combien la veritable charité

de soins d'épargner aux ames ces excès de tristesse qui les pourroient accabler. Si jamais on a eu droit d'user d'une juste sévérité, ç'a été envers celui qui avoit deshonoré l'Eglise naissante par une impureté qui auroit fait honte à des païens. Cependant après que ce grand pécheur eut été quelque tems en pénitence, saint Paul veut qu'on use d'indulgence envers lui, & qu'on le console, de peur, dit-il, qu'il ne soit accablé par un excès de tristesse; à quoi il ajoute dans la suite, afin que Satan n'ait rien sur nous, car nous n'ignorons pas ses pensées & ses artifices. Puis il expose un des artifices de Satan, est de ramener les ames à Jesus-Christ en les plongeant dans la tristesse. On me pardonnera bien si j'évite de faire une chose qui lui pourroit donner sujet d'user de cet artifice pour perdre une ame dont j'ai tant d'intérêts de procurer le salut; & il me semble, Madame, que ce qui lui est arrivé, ne m'en ôte pas le moyen, & n'empêche point qu'il n'y ait beaucoup de bien à esperer d'une conduite opposée à celle qu'on voudroit que j'adopte. Il y a des ames qui ont de la peine à s'ouvrir à d'autres qu'à ceux à qui elles ont confiance depuis longtems, & il est bien difficile de leur bien servir en ne les consultant que superficiellement. C'est un effet

effet ordinaire de l'humiliation de nous disposer à souffrir qu'on nous parle plus fortement de nos imperfections, & qu'on nous presse de pratiquer avec plus de fidélité les moïens propres pour en sortir. Un nouvel engagement se pouroit faire à de nouvelles conditions, de veiller plus sur soi même, de mortifier davantage ses passions, & de travailler avec plus de ferveur à s'avancer dans la piété. C'est encore un bien considérable, que de remettre l'union dans une famille divisée ; je puis dire que personne n'y est plus propre que moi ; mais comment y pourrois-je travailler étant toujours brouillé avec celle qu'il faudroit reconcilier avec les autres ? Je puis aussi n'être pas inutile aux enfans qui ont toujours croiance en moi ; mais comment les servir étant résolu de ne voir jamais la mere ; & serois-je propre à leur inspirer le respect & l'affection qu'ils lui doivent, ma conduite envers elle ne pouvant que leur en donner une très-mauvaise opinion ? Mais j'ai peur, Madame, que tout ce que j'ai dit jusques ici, ne serve de rien, parce qu'on m'opposera qu'il est vrai qu'ordinairement tout cela est veritable ; mais qu'il y a ici une circonstance, qui doit faire avoir d'autres pensées, qui est l'obligation indispensable que j'ai de conserver ma reputa-

putation , ce qu'on prétend que je ne puis faire que par le moien que l'on propose.

C'est , Madame , votre troisième raison à qui vous donnez toute la force qu'elle peut avoir. Il seroit fâcheux , dites-vous , que l'on pût vous soupçonner d'avoir consenti à une si folle affaire , & si vous voiez cette personne dans quelque tems , on ne manqueroit pas de le dire , & d'y ajouter tant d'autres sottises , qu'il faut , autant que vous pouvez , qu'il paroisse toujours que vous avez de l'horreur pour cette affaire.

C'est donc ce qu'il faut examiner , si n'y aiant point de raisons , ni de la part de la personne de cette Dame , ni de la part de la mienne , (laissant à part le bruit que ce mariage a fait) qui ne m'obligeât plutôt , selon l'esprit de Dieu , à ne la point abandonner , qu'à rompre avec elle ; la seule considération de ce bruit m'oblige à le faire , parce que mon honneur , & ma réputation s'y trouvent intéressés. Or il me semble qu'avant toutes choses , il est bon de remarquer que le mot d'*honneur* est équivoque ; car il se prend quelquefois pour le devoir , comme il se voit pas ces vers de Monsieur de Pi-brac.

Aime

*Aime l'honneur plus que ta propre vie ;
 J'entens l'honneur qui consiste au devoir ,
 Que rendre on doit , selon l'humain pou-
 voir ,*

A Dieu , au Roi , aux Loix , à la patrie.

Et quelquefois pour la bonne opinion que les hommes ont de nous : & ce qui est bien à considérer , est qu'il se rencontre souvent , que ces deux sortes d'honneur sont tellement opposez, qu'on ne peut conserver l'un sans perdre l'autre, comme il arriva à Suzanne, qui se trouvant dans cette extrémité d'être deshonorée devant les hommes par la calomnie des vieillards , si elle ne se deshonoroit elle-même devant Dieu en consentant à leurs mauvais desirs , résolut de perdre plutôt la dernière sorte d'honneur , qui est la réputation , que la première qui consistoit en ce qu'elle devoit à Dieu.

Il est donc certain que la conservation de son honneur pris au premier sens , est d'une obligation indispensable , parce qu'il n'est jamais permis de manquer à son devoir. Il est vrai aussi qu'il faut conserver son honneur pris au dernier sens, autant qu'on le peut , parce que c'est être cruel envers soi-même , dit saint Augustin , que de négliger sa réputation ; mais
 je

je soutiens que cela a des bornes, & que ce seroit une erreur pernicieuse que de prétendre qu'il n'y eût rien qu'on ne dût faire pour cela. Cependant c'est à quoi tend tout ceci. On voudroit qu'un prêtre fut tellement amoureux de son honneur, que ce fût la souveraine regle de ses actions. On voudroit qu'il s'en fit une idole à laquelle il sacrifiât tous les devoirs de l'humanité, de la parenté, de l'amitié, de la gratitude. On voudroit que tout cedât à cette raison, On dira de vous telle & telle chose, si vous ne faites ce que toutes vos lumieres vous font croire être entièrement opposé à la charité & à la justice; il faut donc que vous le fassiez. Il me souvient que dans un écrit contre la Comedie, on represente comme un sentiment horrible celui d'un Gentil-homme qui se vouloit battre en duel contre son ami, parce qu'on le croioit auteur d'une chose dont il le jugeoit lui-même innocent : ce que Corneille exprime en ces vers.

C'est peu pour négliger un devoir si puissant

Que mon cœur en secret vous déclare innocent ;

A l'erreur du public c'est peu qu'il se refuse ;

Vous

70 CLXIII. Lettre de M. Arnauld

Vous êtes criminel tant que l'on vous accuse ,

Telle est de mon honneur l'impitoyable loi.

N'y a-t-il pas ici quelque chose de semblable ? Car ne faudroit-il pas que disse à cette personne , pour lui parler sincèrement : Je ne suis pas persuadé que vous aiez mérité que je rompe entièrement avec vous ; mais le monde tiendra de moi des discours desagréables , si je ne le fais : il faut donc que je le fasse.

Telle est de mon honneur l'impitoyable loi.

J'ai cru qu'il me suffisoit de déclarer que je n'ai point su le dessein que vous aviez ; mais on me soupçonnera de l'avoir su si je vous vois : il faut donc que je ne vous voie jamais.

Telle est de mon honneur l'impitoyable loi.

Et ainsi toute ma justification sera renfermée dans ce vers barbare , qu'on n'auroit pas souffert sur le Theatre d'Athenes. Mais à Dieu ne plaise que je sois jamais possédé d'une si furieuse passion de mon propre honneur. J'ai appris de l'Apôtre que les Ministres Evangeliques doivent se résoudre de servir Jesus-Christ

per.

per infamiam & bonam famam, par la bonne & la mauvaise renommée. J'ai déclaré que je n'avois point de part à ce mariage, & qu'il m'avoit causé beaucoup de douleur. Si les hommes s'en contentent, à la bonne heure, ma réputation ne sera point intéressée, & ainsi je servirai Dieu *per bonam famam*. Mais s'ils sont assez injustes pour ne s'en pas contenter; s'ils veulent outre cela que je renonce cette personne, que je la lapide, que je l'abime, & que je la traite d'une manière que je ne crois pas permise à l'égard du plus grand de mes ennemis, en lui déclarant que je ne la verrai jamais; c'est assurément ce que je ne ferai pas. Qu'il en arrive ce qui pourra, que ma réputation en souffre, quand je devrois être l'objet des plus sanglantes railleries, je rendrai justice à qui je la dois, & je tacherai à servir Dieu, *etiam per infamiam*.

Vous croiez peut-être, Madame, que je me fais un grand effort pour ne point appréhender ce qui vous paroît si terrible, & pour me mettre au-dessus de ces discours désagréables qui vous font tant de peine par l'affection que vous avez pour moi; mais je vous proteste que non. Je suis accoutumé depuis longtemps à en entendre bien d'autres. On m'a

m'a déchiré par cent libelles comme un hérésiarque pire que Luther & Calvin. On m'a dit que je ne devois proposer mes nouveautez que la corde au col, afin que l'on m'étranglât aussi-tôt, si elles n'étoient pas approuvées. On a demandé ma tête aux puissances, & on leur a représenté qu'elles devoient se servir de l'épée que Dieu leur a mise entre les mains pour exterminer ce prétendu Chef des heretiques, Arnauldistes, Cyraniſtes, Jansenistes. On m'a fait un des principaux auteurs d'une assemblée tenue à Bourg-fontaine pour ruiner la Religion, quoiqu'on eût si mal ajusté cette imposture, qu'il se trouvoit que je n'avois que neuf ou dix ans au tems qu'on disoit que s'étoit tenue cette assemblée; & enfin on a prétendu avoir des preuves convaincantes par le témoignage de deux Sorciers convertis, que j'allois au Sabat, & que j'y haranguois à merveilles, sur les moïens de détruire l'Eglise, jusques à me faire admirer des Diables mêmes. Après cela quelque tendre que j'eusse pû être d'abord aux piqueures de la médisance, n'y aurois-je pas dû être endurci? Mais, à vous dire le vrai, ce n'est pas cela seul qui me rend si peu sensible à ces discours désagréables que l'on fait de moi. C'est qu'en

qu'en vérité, Madame, quand je les considère de sang froid, je me voudrois du mal à moi-même si je crains de si peu de chose, & si j'en étois si effrayé, comme me pouvant faire beaucoup de tort.

Car si on y prend bien garde, on trouvera que les gens du monde ne parlent de moi en cette rencontre d'une manière qui mortifie mes amis, qu'à cause de la fausse idée qu'ils se forment des personnes qui font profession de piété, & sur tout des directeurs à qui l'on attribue quelque lumière & quelque zèle pour le service des âmes. Autant qu'ils sont larges pour eux; & qu'il n'y a point de relâchement, pour ne rien dire de pis, qu'ils ne se permettent; autant sont-ils étroits pour les autres: & semblables à ces Pharisiens dont Jésus-Christ dit, qu'ils lient des fardeaux pesans & insupportables, & qu'ils les mettoient sur les épaules des hommes; mais que pour eux, ils n'auroient pas voulu les remuer du bout du doigt: il n'y a point de quartier avec eux, tout ou rien, on n'est point dévot à leur mode, si on n'est impeccable & exempt de tout défaut. On n'est point directeur tel qu'ils voudroient que l'on fût pour être dans leur approbation, si on

74 *CLXIII. Lettre de M. Arnauld*

n'est infallible dans sa conduite, c'est-à-dire, si on n'a un don tout particulier de faire marcher si droit dans la voie du Ciel toutes les ames que l'on conduit, que jamais aucune ne s'en détourne. Que si on n'est pas toujours si heureux, & qu'il arrive quelque apparence de chute à une personne dirigée par un homme de quelque reputation, on doit s'attendre qu'ils en prendront un grand sujet de scandale, & qu'ils se vangeront par des discours très désobligeants, d'avoir été trompez dans la trop bonne opinion qu'ils avoient conçue de ce directeur.

Voilà justement, Madame, ce qui est arrivé; mais je ne vois pas quel si grand mal on en doit craindre pour moi. Car cette perte de ma reputation qui vous allarme si fort, n'aboutira qu'à corriger la trop bonne opinion qu'ils avoient prise de moi, & à me faire descendre de ce haut point d'élevation, où leur fantaisie m'avoit guindé pour me remettre dans mon assiette naturelle. Ils ne s'imagineront plus que je doive rendre saints tous ceux qui auront de la confiance en moi. Ils me reduiront au nombre des directeurs du commun, qu'on ne rend point responsables de beaucoup plus grandes chutes des personnes qu'ils conduisent. Je vous assure,

re,

re, Madame, que je croirai qu'en cela ils me traiteront avec justice, & que rien au monde ne me sera plus facile à supporter. Ceux qui me connoissent plus particulièrement, savent que je souffre avec plus de peine les louanges excessives que les injures, & que je suis plus confus & plus interdit des unes, que je ne suis touché des autres. Ce n'est pas que je sois humble, mais c'est qu'il me fâche qu'on me prenne pour un autre, & que je crains que ceux qui ne m'aimeoient qu'en supposant en moi des qualitez que je n'ai point, venant à se détromper, ne cessassent aussi de m'aimer.

Je pourrois, Madame, vous en dire presque autant de ce grand bruit qu'on a fait contre la personne, lequel on veut faire retomber sur moi. Il est aisé d'y remarquer le génie des gens du monde, qui ne content pour rien les plus grands désordres dans ceux qui sont du monde, & qui déchirent impitoyablement les personnes de piété, pour peu de sujet qu'ils en aient. Cette femme est une libertine, qui n'a ni pudeur, ni religion, qui ruine son mari par son jeu & son luxe, & le deshonnore par ses galanteries; cela n'est rien, personne n'en fait de bruit. Cette veuve qui faisoit

profession de piété, s'est remariée ; tout est perdu, c'est la plus ridicule, & la plus extravagante folie qui fut jamais. Et pourquoi cela ? Qu'y a-t'il en cela de si criminel ? C'est qu'on ne s'y étoit pas attendu ; la surprise en fait tout le crime : on s'y accoutumera, on cessera d'en être surpris, & il n'y aura plus de crime.

J'ai fait une autre reflexion sur cela, qui n'est pas moins véritable. Je suis assuré que si chaque personne s'étoit contentée de juger cette action en son particulier & selon l'idée qu'il en a, plusieurs n'y auroient guere trouvé à redire ; & ceux qui l'auroient le plus improuvée, l'auroient fait pourtant d'une maniere assez molle, & infiniment éloignée des clameurs qu'on en fait. D'où est donc venu ce déchainement si terrible ? Car il faut avouer qu'il a été grand. C'est que chacun a regardé, non simplement ce qu'il en devoit penser selon les regles de la vérité, mais ce qu'en penseroient les autres, selon l'effet ordinaire que ces sortes de surprises causent dans le monde. Et ainsi ce qui s'est présenté à l'esprit de chacun, n'est point l'idée simple de la chose telle qu'elle est en elle-même, mais une idée grossiere & composée de toutes les idées désavantageuses qu'on s'est ai-
sé-

si vite emportées, parce qu'il en
est dans ces rencontres de ne pas
le torrent, sur tout quand on ne
peut nier qu'il n'y ait quelque cho-
se d'une action généralement improu-
vée qui a au moins l'apparence d'un
manque de vertu, quand les hom-
mes n'ont pas droit de la condam-
ner.

C'est une preuve qu'il y a en cela plus
de violence que de raison, c'est
qu'en parle avec tant d'ex-
pression si peu conforme aux im-
pressions ordinaires que les objets font
sur nous, qu'on y remarque plutôt, si
on prend garde de près, les mouve-
mens convulsifs d'un esprit qui n'est pas
comme les mouvemens naturels d'un
esprit tranquille.

tristes effets de la foiblesse humaine, causent de la pitié & font trembler pour soi-même, si on a de la charité & de l'humilité; & qu'il n'y a que les pechez de malice & les grands crimes, qui nous causent de l'horreur.

Cependant on ne se contente pas que regardant cette action comme extraordinaire, j'en aie témoigné de la surprise; que la regardant comme une foiblesse, j'en aie témoigné de la douleur; on veut encore que j'en aie de l'horreur, quoiqu'on ne puisse sans hérésie y trouver de crime; & on juge cela si nécessaire, qu'on ne craint point de me dire que pour conserver ma reputation, *Il faut qu'il paroisse toujours que j'ai de l'horreur pour cette affaire.* Si cela est, ma reputation est perdue sans ressource; car je ne suis point résolu d'employer pour la conserver, une aussi lâche dissimulation que seroit celle de faire paroître que j'ai de l'horreur d'une chose qui m'a affligé pour beaucoup de raisons; mais que je n'ai jamais crû être de nature à me devoir donner de l'horreur.

Je ne trouve pas moins les marques d'un langage de passion, & non de raison, dans les mots de folle & de folie qu'on emploie si souvent dans cette affaire. On auroit sans doute été plus retenu,

ment, si on avoit fait plus d'attention à ce que dit Jesus-Christ dans l'Evangile, *que celui qui appelle son frere fol, mérite d'être condamné au feu d'enfer.* Mais il me semble sur tout que c'est une étrange hyperbole de dire, comme ont fait des personnes d'ailleurs fort vertueuses, que c'est la plus ridicule & la plus extravagante folie qui fut jamais. Qu'il seroit à desirer que cela fût ! Que le monde seroit sage, s'il ne s'y faisoit point de plus grande folie ! Que l'Eglise seroit florissante, si elle n'avoit point d'autres désordres à pleurer que les foiblesses de quelques veuves, qui n'auroient pas eu la force ou la volonté de demeurer dans un état que S. Paul leur a permis de quitter quand elles voudroient, en se contentant de leur dire qu'elles seroient plus heureuses d'y demeurer !

Mais oserois-je, Madame, vous dire une parole qui me fait trembler. Si c'est une folie à une veuve d'avoir trompé l'attente publique en se remariant lorsqu'on s'y attendoit le moins (car dans la vérité ce n'est que cela qui a causé ce grand vacarme) quoiqu'elle le pût faire sans péché ; n'est-ce point une grande folie de se mettre au hazard de beaucoup offenser Dieu, par l'autorité qu'on se

donne de juger & de condamner si durement celle qu'aucune loi ne condamne, contre ce que nous ordonne si expressément J. C. de ne point juger pour n'être point jugé, de ne point condamner pour n'être point condamné; & de ne point craindre ce reproche de l'Apôtre: *Qui êtes-vous qui osez ainsi juger la servante d'autrui; si elle tombe, ou si elle demeure ferme, cela regarde son maître: mais elle demeurera ferme, parce que Dieu est tout-puissant pour l'affermir.* Car ce que veut dire l'Apôtre par ces paroles, selon la remarque de S. Augustin, est que quand une chose n'est point mauvaise d'elle-même, & qu'elle peut être bien ou mal faite, selon les dispositions intérieures de celui qui la fait, il ne nous est pas permis d'aller fouiller dans son cœur pour le juger selon nos imaginations; & nos conjectures. Or c'est le cas présent, puisqu'une veuve qui se remarie ne faisant rien que la loi de Dieu ne lui ait permis; nous ne la saurions juger que sur les bonnes ou mauvaises raisons qu'elle a eu de le faire: & c'est ce que S. Paul nous défend, parce que ces raisons dépendant des dispositions de son ame, & des secrets de son cœur, c'est une temerité injurieuse à Dieu, que de les vouloir pénétrer.

Mais

Mais ce n'est pas, Madame, à quoi je m'arrête, car vous avez pû voir par tout ce que j'ai dit jusques ici, que je ne fonde point la difficulté que je trouve à suivre le conseil que vous me donnez, sur la justification du mariage que l'on condamne si aigrement. Je le laisse pour ce qu'il est, Dieu en jugera. Je me reduis uniquement à ce point, que ce que vous me proposez de rompre entièrement avec elle, & de me resoudre à ne la voir jamais, ne me paroît ni honnête, ni chrétien; & qu'ainsi il me seroit impossible de prendre cette resolution, quand toute la terre me le diroit, tant que je n'aurai point d'autres lumieres que celles que j'ai maintenant. Mais je vous repete encore ce que je vous ai dit dès le commencement, que pour ce qui est du tems, des manieres, & des mesures que la prudence voudroit que l'on prît, je ne me suis encore déterminé à rien, & que je suis prêt d'écouter tout ce que les personnes sages auront la bonté de me conseiller là-dessus.

Et pour vous dire le vrai, je crois que ce tempérament met tout le monde d'accord. Car je suis assuré que quand cette premiere émotion sera passée, & que les parens de ton premier mari, qui ont le plus fait de bruit, recommence-

82 *CLXIV. Lettre de M. Arnauld*

ront à la voir comme auparavant : on ne se mettra plus en peine , si je la vois ou non , on oubliera en quelque sorte ce qui s'est passé ; & si , comme je l'espère , on ne voit rien que de chrétien & de pieux dans sa conduite , bien loin de continuer à être acharné contre elle , on aura plutôt quelque regret de l'avoir traité si durement.

LETTRE CLXIV.

*A M. LE CARDINAL BONA,
qui lui avoit fait present de son ouvrage
de la Liturgie.*

MONSIEUR

Vers
1675.

QUOIQUE j'estime infiniment l'honneur que m'a fait V. E. de me faire present de son livre , je n'ai pas dû en être surpris. Cette faveur a été précédée de tant d'autres que j'ai pu y prétendre quelque droit , par cette raison , que les personnes généreuses s'imposent à elles-mêmes une espee d'obligation de donner en toutes les rencontres de nouvelles preuves de bonté à ceux à qui ils ont commencé de témoigner de la bienveillance. Mais je suis bien mortifié , Monseigneur , de n'avoir pu encore
jouir

jouir d'un aussi agréable entretien que celui que me fournira la lecture de tant de recherches de l'antiquité chrétienne, touchant le plus saint de nos mystères. On ne peut rien attendre que de fort achevé d'une étude si consommée, d'un jugement si exact, d'un esprit si éclairé & d'une piété si solide. Et plut à Dieu que sa providence disposât les choses de telle sorte, que tant de grandes parties fussent employées encore plus utilement pour le bien général de toute l'Eglise ! Quelle joie pour tous ceux qui aiment véritablement la beauté de la maison de Dieu, qui ne consiste pas dans l'éclat d'une magnificence humaine, mais dans l'établissement d'une sainte discipline, qui contribue à mettre les Chrétiens dans un état digne de ce nom ! Que l'on mourreroit content si l'on voioit un homme plein de ces pensées, & capable de les exécuter, assis sur la chaire de S. Pierre, pour n'en point tirer d'autre avantage que d'être véritablement & par l'esprit d'une humilité sincère, & non seulement par un titre dont la vanité se flatte, le serviteur effectif des serviteurs de Dieu ! Car tout est compris dans cette parole bien entendue, & il est bien à craindre que ce ne soit l'arrêt de la condamnation de la plupart de ceux qui

se contentent de se faire honneur de ce nom, sans se mettre en peine de remplir les devoirs auxquels il engage. Mais nous avons bien sujet d'apprehender que nos pechez ne nous rendent indignes d'un si grand bonheur, & que nous n'éprouvions dans ce siècle malheureux, la vérité de ce que dit S. Gregoire, que Dieu punit souvent les pechez des peuples en permettant qu'on leur donne pour pasteurs des personnes incapables de les bien conduire. Je ne sai, Monseigneur, comment je me suis engagé dans ce discours. C'est qu'on a de la peine à résister à la douceur que l'on ressent de s'entretenir dans la pensée de ce que l'on souhaite avec d'autant plus d'ardeur qu'on ose moins l'espérer. Mais V. E. ne me doit point savoir gré de ce delir, puisque c'est si peu Elle que je regarde en cela, que je reconnois qu'on ne peut gueres faire de souhaits moins obligeans pour ceux qui connoissent le peril de ces grandes elevations, & à qui la foi n'y fait envisager qu'un engagement terrible à une sainteté proportionnée à la plus sainte dignité qui soit parmi les hommes. J'espere, Monseigneur, vous envoyer bien-tôt un nouveau livre contre la morale des Calvinistes*; & c'est l'empressement où je me suis trouvé

*L'im-
piété de
la mora-
le des
Calvinis-
tes.

vé pour l'achever joint à quelques indispositions qui m'a empêché jusqu'ici de penser à autre chose. Souffrez, Monseigneur, que je l'offre à V. E. comme un témoignage de la vénération que j'ai pour son mérite, & du profond respect avec lequel je suis &c.

L E T T R E C L X V.

A M. DE NOINTEL. Pour lui re- 1 Mai
commander un de ses amis. 1675.

JE suis bien aise, Monsieur, qu'il se trouve une occasion de renouveler notre commerce, & qui vous donne en même tems un sujet d'exercer votre générosité. Le fils de Madame Angran, qui a l'honneur de vous appartenir, étant allé à Rome pour l'année sainte, & ayant sù que M. de Morosini devoit partir après l'Ascension pour Constantinople en qualité d'Ambassadeur de la République, l'envie lui a pris de se servir de cette occasion pour faire un voyage, où il aura le bien de profiter de vos lumières, & de voir mieux toutes choses sous votre protection. Il a toujours eu grande inclination pour les lettres & pour les sciences, & il s'est extrêmement fait depuis qu'il est parti de Paris, s'étant

accoutumé à écrire avec bien de l'esprit & du jugement. Mais il a fait sur tout paroître autant de sagesse que de piété dans le changement de Madame sa mere, qui s'est remariée contre l'attente de tout le monde, par un certain engagement qu'il seroit trop long de vous expliquer. La maniere dont il a pris cela, en ayant reçu la nouvelle lorsqu'il étoit encore à Rome, a été si honnête & si chrétienne, que tous ceux qui l'ont sù, & principalement Monsieur le Cardinal d'Estrées, en ont conçu de lui une estime très-particuliere. Vous savez, Monsieur, qu'il a été élevé auprès de moi, & que beaucoup de considerations m'obligent de le regarder comme mon fils. C'est pourquoi j'aurai la même reconnaissance de toutes les faveurs qu'il recevra de vous, que si vous me les aviez faites à moi-même, & je vous en serai infiniment obligé. J'ai fait mettre entre les mains de Me. Mare deux livres nouveaux contre les heretiques, afin qu'elle cherche quelque voie pour vous les envoyer. On continue par l'un à faire voir l'impiété de leur morale: & l'autre est touchant la créance des Grecs sur l'Eucharistie, que votre zele & vos soins ont mis dans un si grand jour, qu'il n'y a plus que des aveugles volontaires

Docteur de Sorbonne. 87
taires qui puissent en douter. Je suis
&c.

LETTRE CLXVI.

A M. DE NOINTEL. Sur le même 23. Août
sujet. 1675.

N'Aiant point encore reçu de nouvelles de M. Angran depuis qu'il est parti de Venise pour Constantinople: je ne sai s'il y est arrivé, & s'il vous a rendu la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire. Nous aurons, Monsieur, bien de la joie qu'il se forme quelque tems auprès de vous, & qu'il s'instruise de ce que l'on peut apprendre dans la Capitale d'un si grand Empire. Mais nous ne pouvons approuver que l'ardeur de voiage le fasse aller plus loin, & nous vous supplions, Monsieur, de le détourner de cette pensée s'il l'avoit. Il est tems qu'il revienne en France pour penser à son établissement, & se disposer à prendre un état fixe. Y étant, il pourra épargner quelque chose de son revenu, au lieu qu'il est à craindre qu'il ne diminue son fond par la dépense des voiajes. Vous nous obligerez donc, Monsieur, de le porter à s'en retourner bien-tôt, & à ne se point engager
dans

88. *CLXVII. Lettre de M. Arnauld*
dans le voiage de la Terre sainte, qui
n'est point sans peril, & où il n'y a
rien à apprendre qu'on ne puisse savoir
par des livres très exacts. Il n'y a rien
de nouveau pour les affaires de l'Eglise,
& pour celles du monde nous n'en fa-
vons rien qui ne vous soit mandé par
beaucoup d'autres personnes. Je suis
&c.

L E T T R E C L X V I I .

25. Octo-
bre 1675. *A M. DE NOINTEL. Pour le re-
mercier de lui avoir envoyé des attesta-
tions de la créance des Orientaux sur
l'Eucharistie, & pour lui recommander
son Secrétaire.*

COMME vous êtes toujours bien-fai-
sant, je vous suis toujours redeva-
ble, & je n'ai point d'autre occasion de
vous écrire, que la nécessité où je me
trouve de vous remercier des obligations
que je vous ai. La maniere dont vous
avez traité M. Angran, & dont vous
m'en écrivez, me met, Monsieur, hors
d'état de vous en pouvoir témoigner as-
sez ma reconnoissance. Vous avez ac-
compagné tout cela de la continuation
de vos soins pour faire triompher la foi
de l'Eglise des impostures des hérési-
ques,

ques, & les 4. nouvelles attestations que vous avez pris la peine de nous envoyer, acheveront de convaincre tout le monde de leur mauvaise foi, quand ils osent assurer que les Chrétiens d'Orient ne sont pas du même sentiment que nous touchant l'Eucharistie. Je ne ressens pas moins ces services que vous rendez à la Religion, que s'ils me regardoient en particulier, puisqu'en effet ils nous touchent un peu plus que le commun des Catholiques, en ce que nous avons servi d'occasion à votre zele. C'est ce même amour de la Religion qui vous porte à vous employer avec tant de soin à faire rendre aux Catholiques l'Eglise du S. Sepulchre. Sur quoi, Monsieur, vous me permettrez de vous dire que si cette affaire pouvoit réussir, ce vous seroit une occasion favorable d'envoyer en France votre premier Secretaire pour en porter la nouvelle au Roi. Car quoique vous ne soiez pas content de sa conduite, je ne doute point que vous n'ayez assez de bonté pour vouloir bien qu'il se retire d'auprès de vous d'une manière qui ne puisse pas lui faire tort, ni lui ôter le moyen de faire quelque chose dans le monde. Il seroit nécessaire pour cela que vous lui donniez quelque com-
mit-

90 *CLXVIII. Lettre de M. Arnauld*
mission ou quelque message, ou au
moins quelque recommandation qui
couvrît un peu sa retraite. C'est ce
que j'attends, Monsieur, de l'affection
que vous m'avez toujours témoignée, &
je vous assure que je vous en serai très-
obligé, n'ayant gueres de plus grand a-
mi que M. Dodard son beau-frere, qui
m'a prié de vous le recommander. Je
suis &c.

L E T T R E C L X V I I I.

*A M. LE CARDINAL DE RETZ.
Sur l'abdication qu'il avoit voulu faire
du Cardinalat.*

9. Aout
1675.

QUoiqu'il n'ait pas plu au Pape ni au
College des Cardinaux d'accepter
votre abdication, je suis tellement per-
suadé qu'elle a été reçue dans le Ciel;
que je ferois conscience de vous traiter
autrement que comme n'étant plus revê-
tu d'une dignité que Dieu vous a fait
juger être un obstacle à votre salut, pour
les raisons que vous avez exposées à sa
Sainteté, & que je ne doute point qui
ne vous aient fait ressentir l'accablement
du poids dont vous vous êtes déchargé,
d'une maniere beaucoup plus terrible que
vous n'avez osé l'exprimer. C'est pour-
quoi.

qu'oi je ne saurois appréhender que vous repreniez jamais ce que vous avez quitté par un motif si chrétien, quelque résistance qu'y puissent apporter ceux qui ne s'opposent à un dessein qui a rejoui les Anges, que parce qu'ils craignent qu'on ne leur applique un exemple qui les condamne. Et je me tiens sur tout assuré que quelque commandement que l'on vous fît de sortir de votre solitude, pour aller prendre part à une action qui est d'ordinaire d'autant plus profane & plus criminelle qu'elle Le Conclave devroit être plus sainte, vous prendrez tout ce qu'on vous en pourra dire pour une tentation si visible & si grossière, que vous n'aurez pas de peine à y résister. C'est de quoi je pense que vos amis peuvent assurer tout le monde sans craindre d'y être trompez. Mais j'ose dire que tout cela est encore fort peu de chose, puisqu'il n'est besoin que d'un courage humain pour ne pas reculer après une déclaration aussi éclatante qu'a été la vôtre. Il faut donc prier Dieu que ce soit sa grace qui non seulement vous maintienne dans l'état où elle vous a mis; mais qui vous fasse goûter les douceurs que doit ressentir une âme, qui a sujet de croire que Dieu veut rompre les liens de ses pechez pour
la

92 *CLXIX. Lettre de M. Arnauld*

● Port-
Royal.

la faire jouir de la liberté des enfans de Dieu. Il n'y a peut-être point de lieu au monde où l'on fasse plus de prières pour cela que celui* d'où vous est envoiée la personne qui vous rendra cette lettre; & je m'estimerai bien heureux, si les miennes y peuvent ajouter quelque chose; puisqu'on ne peut pas être à vous avec plus de sincérité & plus de respect, & , si je l'ose dire, avec plus de tendresse, que votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

L E T T R E C L X I X .

A M. DES LIONS, Docteur de Sorbonne & Doyen de Senlis (a). Reflexions sur le Decret de Clement XI. contre le Rituel d'Alet.

C E même Prêtre de Marseille qui inquiete les Ecclesiastiques de votre Seminaire, m'est venu voir, & m'a proposé les mêmes objections contre le Rituel d'Alet. Cette

(a) La date de la Lettre n'étoit pas marquée; mais elle paroît avoir été écrite en 1677. M. de Toulon aiant condamné aiors le Rituel, sur quoi il y eut des lettres écrites par lui & par M. de S. Pons, un des Approbateurs de ce Rituel, qui ont été imprimées.

Cette prétendue censure* n'étant que générale, comment y peut-on répondre que par des raisons générales? Car comment M. d'Alet & ceux qui ont de l'estime pour son Rituel, peuvent-ils convaincre ces Censeurs de Rome qu'ils ont eu tort de trouver des erreurs dans telles & telles propositions, puisqu'ils se sont contentez de dire en l'air, qu'il y a dans ce Rituel des propositions erronées, sans oser en marquer aucune en particulier? On est donc réduit de combattre cette censure par des raisons générales: & il n'y en eut jamais contre qui on en ait pu apporter de si fortes.

* Il entend le
Decret de
Clement
IX. contre
ce
Rituel.

1. Tous les Théologiens demeurent d'accord qu'on n'est pas obligé d'avoir égard à un Decret qui contient une *erreur intolérable*. Or c'en est une qui renverse l'Episcopat & l'équité naturelle, que de condamner un livre fait par un saint Evêque pour l'instruction des Ecclesiastiques de son Diocèse, sans lui avoir fait aucunes plaintes de ce qu'il y pouvoit avoir à redire dans ce Livre, sans l'avoir exhorté à corriger lui-même ce qu'on prétendoit n'être pas bien. On demeure d'accord qu'on ne peut pas excommunier légitimement un pecheur public, sans lui avoir fait auparavant trois monitions canoniques. N'est-ce pas u-

ne espece d'excommunication, que d'ôter à un Evêque la créance qu'il doit avoir parmi tous ceux que J. C. a soumis à sa conduite? c'est donc violer manifestement l'équité naturelle, que de lui avoir fait un tel outrage, sans avoir tenté auparavant si on ne pouvoit point remédier au prétendu mal de ce Rituel par des voies plus douces.

2. C'est une erreur intolérable, que d'avoir voulu diffamer un aussi saint Evêque que celui-là, par des reproches vagues d'erreur & de mauvaise doctrine, qui lui ôtent également le moien, & de se justifier, s'il est innocent; & de se corriger, s'il est coupable en quelque chose. Rien n'est plus contraire à l'esprit de J. C. qu'un procédé si déraisonnable. Chaque Evêque tient la place de J. C. dans son Eglise. Les peuples sont obligez de les écouter comme le Sauveur même: ce qu'il a dit des Apôtres s'entendant aussi de leurs Successeurs: *Qui vos audit, me audit.* On ne peut donc défendre de les écouter, à ceux à qui Dieu même commande de le faire, sans marquer au moins les crimes ou les erreurs qui leur ont fait perdre le pouvoir qu'ils ont de droit divin, de se faire écouter par ceux dont ils doivent rendre compte à Dieu.

3. Rien n'est plus défendu aux ministres de J. C. que la domination. Jesus-Christ dit expressément en parlant à ses Apôtres: *Reges gentium dominantur eorum: vos autem non sic.* S. Pierre: *Non dominantes in cleris;* & S. Paul: *Non dominamur fidei vestrae.* Or y eut-il jamais une domination plus insupportable & plus odieuse, que de traiter non de simples fideles, mais les successeurs des Apôtres, comme on a fait par ce Bref ? Peut-on plus dominer dans le Clergé, que de commander à tous les Ecclesiastiques d'Alet de mettre au feu le livre de leur S. Pasteur, qui ne leur avoit paru rempli que de très saintes maximes, sans leur dire pourquoi ? Peut-on plus dominer sur la foi d'un Evêque, que de lui dire, comme font en effet ces censeurs de Rome : Nous voulons que vous croiez qu'il y a des erreurs dans votre livre, sans qu'il nous plaise de vous dire où elles sont, ni quelles elles sont ?

3. Rien n'est plus capable de jeter les Ecclesiastiques & les peuples dans l'erreur, que cette censure générale du Rituel d'Alet. Car on ne peut nier qu'il n'y ait un grand nombre de maximes severes, mais très véritables touchant la pénitence, la vocation aux Ordres,

dres, la résidence, la pluralité des benefices, la pureté avec laquelle on y doit entrer, l'éloignement de toute avarice dans l'administration des biens de l'Eglise, & le compte terrible qu'on aura à en rendre à Dieu. Il est de plus manifeste que d'une part il y a sur ces mêmes matieres quantité de très méchantes opinions des nouveaux Casuistes, & que de l'autre la corruption naturelle donne à une infinité de gens une grande pente à suivre des relâchemens qui les flattent, plutôt que des vérités qui les condamnent. Voiant donc un Decret de Rome qui condamne ce livre, qui contient tant de choses opposées à leurs déreglemens, quel sujet n'en peuvent-ils point prendre de se confirmer dans leurs méchans sentimens, & de prendre pour des doctrines erronées que ce Bref censure, les maximes les plus saintes qui se trouveront contraires à leur cupidité?

5. La maniere horrible & tout-à-fait indigne dont un des plus saints Evêques de ce dernier siecle est traité dans ce Decret, est un étrange préjugé de l'injustice de la censure dans le fond, parce que c'est une preuve sensible, que c'est la passion & non la raison qui a présidé dans ce jugement. On censure tous les jours à Rome de très méchans li-

livres. On y a censuré celui d'*Amadeus Guimenius* *, où il est dit que la sodomie est un moindre péché qu'un larcin de 4. ou 5. Pistoles. Cependant on se contente d'interdire la lecture de ces livres abominables. Mais pour le rituel d'Alet, qui passe en France pour un des ouvrages les plus édifiants qui se soient faits en ce tems ici, la fureur des ennemis de ce saint Prélat n'a point été satisfaite, qu'ils n'aient fait ordonner qu'on le bruleroit avec la dernière ignominie. Peut-on avoir un peu de zele pour la dignité sacrée des Evêques, & n'être pas touché d'indignation de la voir si cruellement outragée?

6. Vingt-neuf Evêques ont approuvé le Rituel, & leur approbation a été imprimée dans une édition qui s'en est faite à Louvain depuis ce Decret de Rome. Y a-t-il un homme de bon sens qui ne préfère le jugement de ces Prélats à celui de sept ou huit Consultants, dont la plupart entendent fort peu la langue dans laquelle ce livre est écrit, & qu'on peut aisément croire avoir suivi l'impression de la Cour de Rome, qui étoit en ce tems très disposée à faire piece à M. d'Alet, parce qu'il n'avoit pas voulu exécuter la Bulle d'Alexandre VII. pour la signature du formulaire, sans distinguer les diver-

• An-
tremens
le P.
Moia,
Jesuite
Espa-
gnol.

98 *CLXIX. Lettre de M. Arnauld*

ses soumissions dues au droit & au fait. Car il faut remarquer que ce Decret a été rendu avant la paix de l'Eglise, lors qu'on avoit mis fort mal M. d'Alet dans l'esprit des Romains, comme un Evêque qui n'avoit pas une obéissance aveugle pour tout ce qu'ordonnoit le Pape. Voilà la véritable cause de ce Decret, & on peut dire dans la vérité que ceux qui le relevent maintenant & le veulent faire valoir après tant de tems qu'il étoit demeuré dans l'oubli, sont les vrais ennemis du S. Siege, qui ne se soucient pas de publier des choses qui ne peuvent être que defavantageuses à un Pape qu'ils avoient surpris, pourvû qu'ils satisfassent leur passion.

L E T T R E C L X X.

En 1679 *A M. LE CARDINAL D'ESTREES.*
Sur l'élection d'Innocent XI.

M O N S E I G N E U R

ON ne sauroit être vraiment chrétien sans aimer l'Eglise, qui est l'épouse de Jesus-Christ; & pour peu qu'on ait d'amour pour elle, on ne peut qu'on ne soit touché sensiblement du service que Votre Eminence lui vient de
100

rendre en travaillant avec tant de succès à lui donner pour Chef un si saint Pasteur, dont il y a lieu d'attendre tout ce qu'un zele très sage, & une piété très éclairée peuvent apporter de remede aux maux qui la defigurent, & aux scandales qui la font gémir. Ce qui augmente cette esperance est le choix que l'on dit que S. S. a fait d'un des plus habiles & des plus pieux du sacré College pour l'aider à porter le poids d'une charge si terrible, & pour partager des soins qui se doivent étendre sur toute la terre, & embrasser toutes les nations que Jesus-Christ a acquises par son sang. Il n'y a personne, Monseigneur, qui ne benisse le sacré College d'avoir fait un si digne choix; mais il y en a peu qui en sachent l'importance, parce qu'il faut être plus éclairé que le commun du monde & plus pénétré de douleur de l'état déplorable où se trouve réduite presentement la religion chrétienne, pour reconnoître à fond l'extrême nécessité qu'a l'Eglise d'un homme vraiment Apostolique qui soit assis sur la chaire de S. Pierre, afin de pourvoir de là à tous ses besoins, de rallumer le feu d'une veritable & solide piété parmi les Catholiques, d'y faire honorer le merite & la vertu en ne souffrant pas qu'on la décrie par des accusations sans

preuves & des calomnies sans fondement; d'y faire regner la charité & la paix, qui sont le vrai caractère des disciples de Jesus-Christ; d'empêcher que les regles des mœurs ne soient corrompues par tant d'opinions licentieuses dont on a flatté dans ces derniers tems la cupidité de l'homme; d'arrêter le débordement des vices par l'établissement d'une sainte discipline; de bannir du sanctuaire tout ce qui le deshonne, & des Ordres religieux tout ce qui les a fait décheoir de leur ancienne pureté; de rappeler à l'unité du corps de Jesus-Christ ceux que le schisme & l'hérésie en a misérablement séparés; & enfin de faire annoncer l'Evangile d'une manière digne de Dieu, comme parle S. Paul, aux peuples à qui Jesus-Christ ne s'est pas encore fait connoître. Je ne parle point de la paix entre les Princes chrétiens, on ne doute point qu'étant le Pere commun de tous les fideles, il ne s'emploie de tout son pouvoir à la procurer; & on a sujet de croire que la vénération qu'ils auront tous pour un mérite si généralement reconnu, ne le porte à écouter favorablement les propositions qu'il leur en fera. Voilà, Monseigneur, ce que les gens de bien esperent d'un aussi grand Pape qu'est celui que Dieu vient de nous donner; c'est à nous à ne nous en

en pas rendre indignes , à ne pas éloigner par nos péchez ces dispositions d'amour & de bonté qu'une élection si canonique & si sainte, dont on ne doit pas douter qu'il ne soit l'auteur, nous fait voir qu'il a pour son Eglise, & à attirer par nos prieres les lumieres & les graces dont les plus grands hommes & les plus saints ont continuellement besoin pour faire les moindres choses qui regardent la gloire de Dieu, & à plus forte raison pour en accomplir de si grandes. Je crains, Monseigneur, que ce ne soit passer les bornes dans lesquelles la providence de Dieu semble m'avoir renfermé, que de ne me pas contenter moi-même de lui adresser mes vœux, & d'oser parler des desseins qu'il a pu avoir dans ce grand événement, qui faisoit l'attente de toute l'Europe, que j'aurois peut-être mieux fait d'adorer dans le silence. Cependant m'écartant une fois aller au mouvement d'un zele, qui peut être mal réglé, je ne sais jusqu'où il pourra m'emporter à l'avenir. Mais il faut au moins que je me retienne pour le present, & que rentrant dans moi-même je m'estime heureux, si Votre Eminence trouve bon que je l'assure qu'on ne sauroit être avec plus de sincerité & plus de respect que je suis, &c.

sommes mêlez en aucune sorte. Mais ce qui nous a empêché de voir que cela pût renouveler les contestations, c'est que cette lettre ne devant pas être publiée, mais seulement envoyée au Pape, on n'en eût rien sû auparavant que le Pape en eut jugé. Or ce jugement du Pape ne peut qu'appaiser & non exciter les contestations, & il n'y a personne qui puisse moins en disconvenir que ceux qui ont prétendu jusqu'à présent se distinguer des autres par la profession d'une obéissance aveugle pour le S. Siege. De sorte que ce ne seroit pas les croire sinceres, que de douter qu'ils n'eussent reçu avec une entiere soumission tout ce que le Pape eut déterminé sur les points importants de la Morale chrétienne, ensuite de cette lettre. Et aussi c'étoit une voie sûre d'arrêter les contestations qu'on a sur cela, puisqu'il n'y a pas lieu de croire que ceux qui sollicitoient le S. Siege de juger de ces matieres, ne fussent pas aussi dans la disposition de déférer à son jugement.

Je doute qu'on ait envoyé au Roi avec cette lettre, une liste des propositions dont on vouloit demander la condamnation: parce qu'elles ont quelque chose de si choquant & de si contraire, non seulement au salut des ames, mais aussi
au

au bien des états & à la sûreté des particuliers, qu'en les voiant on n'auroit pas pû n'en être pas frappé, & ne pas souhaitter qu'elles soient si solennellement condamnées, qu'aucun n'ait plus la hardiesse de les soutenir.

Mais pour revenir à moi, je ne sai si ce ne seroit point prendre trop de liberté de vous dire que S. M. pourroit être encore plus satisfaite de la parfaite obéissance que j'ai rendu à ses ordres, & à la passion si louable qu'elle témoigne avoir de maintenir une paix si glorieuse, si elle étoit informée des infractions continues qu'on y a fait de l'autre côté, & de la patience qu'il a fallu avoir pour souffrir, sans se défendre, les diffamations & les médisances publiques & particulières, dont on n'a pas cessé de nous déchirer en nous traitant d'hérétiques & de rebelles au S. Siege ; & décrivant tous les livres de piété auxquels on croit que nous avons part, comme dangereux & suspects, quelque approuvés qu'ils fussent par les Evêques & les Docteurs.

Mais ce qui a fait voir plus que toute autre chose combien la passion de nos ennemis est déraisonnable, c'est qu'après avoir pris toujours pour le plus grand prétexte des calomnies qu'on a répandu contre nous, notre prétendue séparation

d'avec le S. Siege: quand on a vu cette médifance détruite par les lettres d'un Pape dont la piété est fi généralement reconnue , & que le zèle de S. M. pour la religion a tant contribué à mettre fur le Siege de S. Pierre, on nous en fait un nouveau crime , & on a voulu faire passer le témoignage de fa Sainteté pour un effet de cabales, & on a prétendu qu'il étoit important de rabattre par des humiliations & des mortifications, le triomphe que l'on supposoit fauffement que nous faisions de cette bonne volonté du Pape. Desorte qu'à regarder les choses humainement, notre condition est bien malheureuse, puisqu'il n'y a rien qu'on ne tire en venin contre nous. Car si l'on s' imagine , quoique fans raison , qu'on est mal content de nous à Rome , nous sommes des rebelles & des schismatiques, qui ne voulons point de Pape; & aussitôt qu'il paroît qu'on y a de la bonté pour nous , nous meritions qu'on nous rabaisse & qu'on nous traite durement.

Je fai bien que S. M. est trop juste & trop équitable pour avoir ces pensées: mais il est certain qu'il y en a qui les ont, & on a sujet de craindre qu'on ne tache de les lui imprimer. Nous espérons néanmoins que le Roi dissipera ces nuages par les lumieres de sa sagesse, & qu'à l'exem-

l'exemple de ces grands Princes dont il possède si éminemment les qualitez heroïques, & qui ont mis leur plus grande gloire à ne condamner personne sans l'entendre, il voudra bien s'abbaïsser jusqu'à nous faire savoir ce qui lui pourroit faire de la peine dans notre conduite, comme il a daigné faire dans cette rencontre. La maniere si bonne dont vous témoignez que S. M. a parlé de mon ami & de moi, me fait prendre cette confiance; car il paroît qu'elle n'a pas regardé cette lettre comme une chose mauvaise en soi, & qui fut contraire au bien de l'Eglise & de l'Etat; mais seulement qu'elle a appréhendé qu'elle ne fit revivre les disputes passées. Je vous ai dit ce que j'en pensois; mais sans préjudice de ce que plusieurs autres plus éclairez que moi en pourront juger. Il me suffit que S. M. soit persuadée de la sincerité de mes intentions, & de la constance inébranlable de mon zèle pour son service. Ceseroit peut-être manquer de respect, que de souhaiter qu'on lui pût faire lire une si longue lettre: vous lui en direz donc ce que vous jugerez à propos.

Je n'ai reçu votre dernière lettre que ce matin. Je n'avois pas compris jusques là que S. M. eut souhaitée que vous me fîssiez savoir ce qu'elle vous avoit dit, &

108 *CLXXII. Lettre de M. Arnauld*
ainsi dans le doute si elle agréeroit que je
me justifiassé, je serois demeuré dans le
silence, en laissant à Dieu de faire con-
noître la droiture de mon cœur & l'ex-
trême éloignement que j'ai de troubler
l'Eglise.

Je n'ai rien à vous dire davantage: des
gens nourris dans l'obscurité d'un cabi-
net connoissant peu le grand monde, &
ne sachant gueres faire leur cour. Mais
je vous parle bonnement & sans façon,
parce que je remets à votre sagesse de
faire de ceci tel usage qu'il vous plaira.

LETTRE CLXXII.

*A M. LE CARDINAL CIBO. Il
se justifie sur la publication qui s'étoit
faite à son insçu de la Lettre que cette
Eminence lui avoit écrite de la part du
Pape.*

MONSIEUR

LE profond respect que j'ai pour V.
A. E. & la crainte de la détourner
de ses grandes & importantes occupations
m'ont empêché jusques ici de lui rendre
mes très-humbles actions de grâces pour
la lettre si obligeante & si pleine de bon-
té qu'elle a daigné m'écrire. Mais je
n'ose

n'ose presque temoigner à V. A. E. combien j'en ai été touché, & la consolation que j'ai reçue de la bonté extrême de sa Sainteté en mon endroit, puisque j'apprens qu'on m'accuse d'en avoir eu trop de sentiment, & qu'on attribue à un mouvement de vanité de ce que j'ai souffert que cela fût sù dans le monde. Rien sans doute, Monseigneur, ne me pouvoit être plus sensible que ce reproche. Nous perdons les graces de Dieu, & nous nous rendons indignes d'en plus recevoir, quand nous nous en élevons. Ne pourroit-on point dire quelque chose de semblable des graces du Vicaire de J. C. & que je m'en serois rendu très indigne, si au lieu de recevoir avec respect la consolation qu'il a bien voulu me donner, je m'en étois fait un sujet de vanité. Aussi est-il vrai, Monseigneur, que ce n'est point moi, qui ai publié cette lettre, & que cela est arrivé par un accident contre lequel j'avois pris toutes les précautions que l'on pouvoit desirer selon les regles les plus exactes de la prudence humaine.

Mais j'ajoute, Monseigneur, que quand j'aurois commis cette faute, je suis assuré que V. A. E. me la pardonneroit aisément, & ne soupçonneroit point que je l'eusse fait par vanité, si elle étoit infor-

110 *CLXXII. Lettre de M. Arnauld*
mée de ce qui se passe ici. -- Car elle est
trop éclairée pour croire que ce soit être
vain que de vouloir passer pour catholi-
que. Elle fait au contraire que c'est en
ce point plus qu'en tout autre qu'on ne
peut douter de la vérité de cette parole
de S. Augustin : *Qui negligit famam ,*
crudelis est ; que c'est être cruel , que de
négliger sa propre réputation en se con-
tentant du seul témoignage de sa conscien-
ce. Elle fait qu'il y a des calomnies que
l'on peut souffrir en silence par une pa-
tience chrétienne ; mais que les Peres nous
enseignent qu'il n'en est pas de même à
l'égard de l'accusation d'hérésie , & qu'on
est obligé de la repousser. Et si cela est
vrai au regard de tous les chrétiens , il
l'est bien davantage au regard des mini-
stres de l'Eglise & de ceux qui peuvent
y avoir quelque réputation de science &
de piété. Car comme leur chute , si
elle étoit véritable , pourroit être un su-
jet de tentation pour les foibles , comme
dit Vincent de Lerins de celle de Ter-
tullien , l'opinion de leur chute , quoi-
que fausse , peut avoir de mauvais effets ;
& il est certain que les ennemis de l'E-
glise ne manquent pas de s'en prévaloir
en représentant à ceux de leur commu-
nion , que des gens qui ont été nourris
dans l'Eglise Romaine , & qui s'y sont distin-

distinguez par leur capacité, abandonnent sa doctrine en divers points ; en ne se mettant pas en peine d'être traitez d'hérétiques par les autres Catholiques , qui n'ont pas tant de lumiere. On voit assez combien de tels discours fondez sur des bruits publics , qu'on n'auroit point eu soin de détruire , peuvent affermir dans l'hérésie ceux qui y ont été élevez & qu'on tâche d'en retirer. Et enfin, V. A. E. peut aisément juger quel obstacle c'est à tout le fruit que peuvent faire des Prêtres & des Docteurs par leurs discours ou par leurs livres , ou par l'exemple de leur bonne vie , quand on les soupçonne d'être hérétiques, & qu'une infinité de personnes ou passionnées ou prévenues s'efforcent par toutes sortes de moiens de les faire passer pour tels. Il est donc impossible qu'elles ne concluent que dans une telle conjoncture, la charité qu'ils doivent avoir pour l'Eglise aussi bien que celle qu'ils doivent avoir pour eux-mêmes, les oblige indispensablement de ne rien omettre de tout ce qui peut détruire une calomnie si préjudiciable à leur honneur & au bien des ames, qu'ils doivent servir aux dépens de leur propre vie ; & qu'ils pourroient être fort coupables devant Dieu , si lorsqu'il leur présente une occasion de se laver d'une tache

si

si honteuse par un moien très facile & tout à fait proportionné à l'intelligence de tout le monde , ils négligeoient de s'en servir, comme s'il leur étoit indifférent de passer pour Catholiques ou pour hérétiques.

Il est sans doute, Monseigneur, que tout cela considéré en général ne souffre aucune difficulté : or c'est précisément l'état où je me suis trouvé quand V. A. E. m'a honoré de sa lettre. Elle ne peut pas savoir jusqu'à quel point on s'est acharné à me décrier comme un hérétique, depuis que j'ai commencé à travailler pour l'Eglise. Le livre de la Frequent Communion approuvé par tant d'Evêques & tant de Docteurs, & contre lequel on a fait en vain tant d'efforts à Rome pour le faire censurer, m'a fait déchirer en pleine chaire comme pire que Luther & Calvin, & flétrir par un grand nombre de libelles diffamatoires, comme auteur d'une nouvelle secte à laquelle ils donnoient le nom d'*Arnaudistes*, & qu'ils exhortoient les puissances d'exterminer par le glaive & par le feu. La bénédiction que Dieu a donnée à cet ouvrage (n'y ayant presque aucun Diocèse en France où on n'en pratique les principales maximes, qui ne sont autres que celles du grand S. Charles) n'a pas empêché

pêché que ceux qui s'en étoient d'abord déclaré les ennemis, ne continuent à en traiter l'Auteur avec tous les outrages imaginables. Il n'y a que deux ou trois ans qu'un Capucin dit en prêchant, qu'on devoit avoir coupé le poing à celui qui l'a composé. On en a pris sujet en divers lieux en France & hors de France de me traiter publiquement d'hérétique. Il y en a eu d'assez emportez pour bruler ce livre dans des missions : & un Jesuite, nommé le P. Meynier, a eu la hardiesse d'imprimer un livre sous son nom avec ce titre scandaleux : *Port-Royal & Genève d'intelligence contre le S. Sacrement de l'autel.*

Les contestations sur la Grace ne m'ont pas fait traiter moins injustement, quoique ma conscience me rende ce témoignage, que je n'ai jamais tenu sur cette matiere que les sentimens de S. Augustin & de S. Thomas, que le Pape Alexandre VII. appelle *tutissima certissimaque dogmata*. Toute la France sait, Monseigneur, les pratiques & les violences qu'on a employées il y a plus de 20. ans pour faire censurer en Sorbonne une proposition que j'ai fait voir en divers écrits n'avoir pû être condamnée que par la plus grande injustice du monde : *Demonstravi enim, si verba spectes, veram,*

114 CLXXII. Lettre de M. Arnauld
ram, Catholicam, Theologicam, Patrum
& Scripturae verbis expressam esse: si sen-
sum, ad ipsa fidei fundamenta pertinere;
quippe quæ nihil aliud contineret quàm capi-
tale illud dogma contra Pelagianos defini-
tum, SINE GRATIA EFFICACI
NIHIL BENE FIERI, sive quod idem
est apud Patres, NIHIL BENE FIE-
RI POSSE. Neque enim iniquis illis
censoribus jus fuit huic propositioni Epistola
mea in quâ dixi: GRATIAM SINE
QUA NIHIL POSSUMUS PETRO,
CUM CHRISTUM NEGAVIT,
DEFUISSE, quæ sunt ipsissima Sancto-
rum Chrysostomi & Augustini verba, a-
liam sententiam affingere ab eâ quam in-
scriptis ante censuram editis expresseram:
DEFUISSE NIMIRUM PETRO
GRATIAM EFFICACEM SINE
QUA TENTATIO NUNQUAM
VINCITUR, ET SINE QUA NON
HABETUR EA POTESTAS, QUÆ
COMPLECTITUR OMNIA AD
AGENDUM NECESSARIA. Mais
quelque manifestement injuste que fût
cette censure, & quoiqu'elle fût contre-
dite par plus de 80. Docteurs, au lieu
que la Sorbonne n'a point accoutumé
d'en faire que d'un consentement unani-
me ou presque unanime: comme on ne
l'avoit entreprise que pour opprimer les
per-

personnes , on l'a accompagnée de rigueurs inouïes & tout à fait contraires aux usages de la Faculté de Théologie. Car quoique ce ne soit point l'ordre que les Docteurs signent les censures , la faction qui dominoit dans ces assemblées , ordonna que tous ceux qui ne voudroient pas signer celle-ci , seroient exclus de la Faculté , & qu'on n'y entreroit point à l'avenir sans l'avoir signée. Ce qui d'une part est tous les jours une occasion de péché à beaucoup de jeunes gens , qui connoissant l'iniquité de cette censure , ne laissent pas de la signer contre leur conscience , parcequ'ils veulent être docteurs ; & de l'autre , a été cause que plusieurs des plus habiles de ce corps ont mieux aimé en être retranchez que de prendre part à cette injustice. D'où il est arrivé que des Evêques d'une piété singulière , qui étoient Docteurs de la Faculté , n'ayant point voulu souscrire à cette censure , on les a retranchez après leur mort de la communion des prières de la Faculté ; en refusant de faire pour eux le service , qu'eux mêmes avoient fondé en passant Docteurs.

Tout cela est si insoutenable & dans le fond & dans les manieres , que toutes les personnes intelligentes demeurent d'accord qu'on en verroit bien-tôt la fin , si
on

on avoit la liberté de s'en plaindre devant quelque tribunal que ce soit, & si on vouloit même souffrir que la Sorbonne en délibérât presentement. Mais le même credit d'une faction puissante, qui a fait faire cette censure, la fait subsister. Il est vrai qu'elle fait presentement peu de tort à la vérité à cause du mépris que l'on en fait; & qu'il n'y a que les personnes & la Sorbonne même qui en souffre par la division & le schisme qu'elle a causé dans son corps. J'aurois lieu de craindre que V. A. E. ne fût importunée de ce detail, si je n'étois persuadé qu'aimant l'Eglise autant qu'elle fait, & seconquant avec tant de zèle les desirs qu'a sa Sainteté d'y retablir la paix, elle ne sera pas fâchée d'être informée au vrai de ce qui la trouble & d'en pouvoir informer le Pape; & j'ai cru que ce qui regarde cette censure, étoit le moins connu à Rome. Car on n'y peut pas ignorer ce qui est plus général, & s'étend à plus de personnes, qui est le spectre d'une hérésie imaginaire qu'on attribue à qui l'on veut, sans qu'on veuille jamais ni marquer aucun mauvais dogme, en quoi il faudroit qu'elle consistât, ni s'engager à justifier par la moindre preuve que ceux que l'on en accuse, contredisent en quelque chose la
foi

foi de l'Eglise. On se contente de leur donner un nom de secte, sans que personne puisse dire ce qu'on entend précisément par ce nom. L'équité voudroit que l'on entendît par là ceux qui soutiennent les cinq propositions condamnées; mais on n'a garde de faire cette déclaration, parce que ceux que l'on veut rendre odieux par ce nom de secte, aiant déclaré une infinité de fois qu'ils condamnent très-sincèrement ces propositions, il est certain que si on attachoit cette notion au nom de Jansenistes, l'on n'en trouveroit point, & on en veut trouver pour bien des raisons, que V. A. E. peut aisément deviner.

Voici donc comme l'on s'y prend. Il y a des Théologiens, au nombre desquels on me met, qu'on a tâché depuis long-tems de rendre coupables de cette hérésie. Mais, quoiqu'ils s'en soient parfaitement justifiés, & qu'ils aient rendu si bon compte de leurs sentimens & de leur foi, que toutes ces contestations ont été heureusement apaisées par le Pape Clement IX. leurs ennemis, malgré les défenses que le Roi très-chrétien fit alors de donner à personne des noms de parti, se sont toujours opiniâtres à entretenir ce phantome d'une nouvelle hérésie, dont ils les faisoient les chefs. Et c'est par là qu'ils

qu'ils se donnent la liberté de décrier par le nom de Jansenistes une infinité de personnes qui ne savent pas seulement de quoi il s'agissoit dans les disputes sur la grace. Ils suposent comme une chose indubitable qu'il y a dans l'Eglise de nouveaux hérétiques , & que j'en suis un des principaux , & de là ils concluent qu'on doit tenir pour Jansenistes & pour suspects dans la foi tous ceux qui ont une union particuliere avec moi ; ceux même que je ne connois pas , mais qui sont amis de mes amis ; ceux qui témoignent de l'estime pour des livres de piété que l'on m'attribue ou à des personnes de ma connoissance , quoi qu'il n'y soit pas dit un seul mot des matieres contestées ; ceux qui ont quelque zèle contre la morale relâchée , parce que c'est un des caracteres de ces prétendus Jansenistes de ne pas aimer ces relâchemens ; ceux qui demandent ce que l'on entend par le nom de Jansenistes , quand on les presse de dire s'ils le sont ou non , (car comme rien n'embarasse davantage les auteurs de ces bruits , que de les obliger de s'expliquer avant que de leur répondre , il leur plaît de ne point douter que ceux qui leur font cette question , ne soient Jansenistes) & enfin tous ceux qui ne disent point de mal de ceux qu'on décrie

décrie sous ce nom , & qui ont de la peine de ces emportemens & de ces accusations temerares. Je crains, Monseigneur, que V. A. E. n'ait de la peine à croire, que le bruit si repandu d'une grande secte n'ait pour fondement, que des choses si déraisonnables. Mais elle peut s'assurer qu'il n'y a rien de plus vrai, & elle trouvera bon que je lui en apporte deux exemples remarquables. Elle fait sans doute quelle est la piété de l'Abé de la Trappe, qu'on peut appeller le S. Bernard de ce siecle. Il est constant qu'avant sa retraite il n'avoit pris aucune part à ces contestations, & la vie qu'il mene presentement avec les saints Religieux de ce Monastere, qui se passe toute dans la retraite, dans le silence & dans le travail des mains, laisse encore moins lieu de soupçonner qu'il y en prenne maintenant aucune. Cependant il court une lettre d'un Ecclesiastique prévenu de ce phantome du Jansenisme, où après avoir élevé jusqu'au ciel la sainteté de ce Monastere, il déclare avec douleur qu'on ne peut s'empêcher de croire que ce saint Abé ne soit Janseniste ; & les raisons qu'il apporte sont, qu'il a reçu avec bonté ceux de ce parti qui l'étoient allé voir, qu'il a dans sa bibliothèque tous les livres de piété qu'on leur attri-

120 *CLXXII. Lettre de M. Arnauld*
attribue, & qu'il ne dit point de mal ni
de leurs personnes, ni de leurs ouvra-
ges.

M. de
Maupas.

L'autre exemple est d'un Abé de con-
dition d'une fort grande piété, qui n'a
nulle liaison avec nous, & qui en a au-
contraire de fort étroites avec ceux qui
nous sont le plus opposez. L'Evêque
d'Evreux, que l'on fait être des plus
emportez contre ce que l'on appelle Jan-
senisme, l'avoit demandé au Roi pour
son Coadjuteur. Mais on le lui refusa,
parce que l'on crut à la Cour que cet
Abé ne pouvoit être si homme de bien
& si réformé, qu'il ne fût Janseniste. Je
puis ajouter à cela, Monseigneur, qu'il
y a de jeunes Abez de condition qui sont
mes parens assez proches, & qui ont
dailleurs beaucoup de mérite, qui n'o-
sent me venir voir, de peur que ce ne
soit un obstacle à leur fortune : tant
on a pris à tâche de me decrier & de
rendre suspects tous ceux qui m'apro-
chent. V. A. E. fera encore plus sur-
prise quand elle saura que la passion qu'ont
eu de certaines gens de me faire passer
pour ennemi de l'Eglise a été si avant,
qu'il est incroiable que des chrétiens
aient pû se porter à de si étranges excès.
Un Avocat du Roi de Poitiers nommé
Filleau, a publié il y a plus de vingt ans un
livre

livre intitulé : *Relation juridique*, avec son nom à la tête. Il feint dans ce livre qu'il a appris d'un Ecclesiastique de condition qui passoit par Poitiers, une histoire horrible, qui fait voir, dit-il, que la secte des Jansenistes est une cabale qui n'a qu'une fausse aparence de la piété qu'ils professent; & qu'au lieu de les appeller Jansenistes, il faut les appeller **D E ï S T E S**, c'est-à-dire, des personnes qui croient simplement qu'il y a un Dieu, mais sans J. C. sans ses Sacremens, & sans son Evangile. Cette prétendue histoire est qu'en 1621. ou au commencement de 1622. il se fit à Bourg-fontaine une assemblée de plusieurs personnes qu'il désigne par les premières lettres de leurs noms & surnoms, dans laquelle il prétend qu'ils formerent le dessein abominable de ruiner l'Incarnation & tous les mysteres de la Religion chrétienne; mais par des moïens spécieux, dont on ne se pourroit pas douter. Il me donne une place honorable dans cette assemblée, qui auroit été de démons plutôt que d'hommes, si ce n'étoit une pure fable, ou plutôt une imposture diabolique. Il me marque par les premières lettres de mon nom & de mon surnom; il me fait prendre pour ma part dans ce dessein aussi exécration-

122 CLXXII. Lettre de M. Arnauld
qu'imaginaire, le soin d'attaquer les deux
Sacremens les plus fréquentez par les adul-
tes, qui sont ceux de la Penitence & de
l'Eucharistie; & il dépeint ensuite mon
livre de la Fréquente Communion com-
me entrepris sur ce plan, en disant:
*Que le moien, que je m'étois proposé
pour y parvenir, avoit été de procurer l'é-
loignement de la Penitence & de la sainte
Communion, non en témoignant aucun
dessein de faire en sorte qu'ils fussent moins
fréquentez, mais en en rendant la pratique
si difficile, qu'ils restassent comme inac-
cessibles, & que dans le non-usage fondé
sur ces belles apparences, on en perdît peu,
à peu la foi.* Il ne m'auroit pas
mieux marqué, quand au lieu de ces
deux lettres (A. A.) il auroit mis tout
du long (*Antoine Arnauld*.) Mais Dieu
a permis que voulant rendre sa fable
plus croiable en en marquant le lieu
& le tems, il ait dit que cela étoit
arrivé en une année, qui n'étoit au-
plus que la dixieme de mon âge.
Vous croiez sans doute, Monsei-
gneur, que la calomnie ne pouvoit
pas aller plus loin. Que dira donc
V. A. E. quand elle saura qu'on a
fait encore courir le bruit que des
forciers convertis avoient assuré qu'ils
m'avoient vû au Sabat, & que j'y a-
vois

vois harangué si éloquemment contre la religion, que le diable en avoit été ravi ? Peut-on rien concevoir de plus horrible en matiere de calomnie ?

Je ne fai néanmoins si V. A. E. ne trouvera point que l'animosité de mes ennemis a encore plus éclaté dans la maniere dont ils m'ont traité, quand nous avons commencé à écrire, un de mes amis* & moi, contre l'hérésie Calvinienne. Car il a paru qu'elle étoit tellement la passion dominante de leur cœur, qu'elle a étouffé tous les sentimens d'amour & de zèle qu'ils devoient avoir pour l'Eglise. On fait que le Ministre Claude aiant repondu au premier livre de la Perpetuité, qui a été l'ouverture de cette longue dispute, d'une maniere assez spécieuse ; mais qu'on a fait voir depuis n'avoir qu'une fausse lueur sans aucune solidité, ils ne pûrent s'empêcher de temoigner de la joie de l'avantage qu'ils croioient qu'il avoit sur moi ; qu'ils contribuerent à le faire venir à Paris ; qu'ils leverent par leur credit, l'obstacle que les Magistrats avoient mis au débit de son livre ; qu'il se vendit publiquement par un libraire Catholique de leurs amis, comme un livre fait contre les Jansenistes ; que la reputation

qu'il

* M. N.
cole.

qu'il eut d'abord, vint principalement de l'estime qu'ils en faisoient en l'élevant beaucoup au-dessus de ce qu'on avoit écrit contre eux; & que ce Ministre s'est vanté, qu'ils lui avoient donné des memoires contre moi, & que c'est ce qui l'avoit porté à me traiter d'homme suspect dans mon parti même, & de desavoué par mon Eglise. Il est clair que ce sont ces médisances de mes ennemis qui ont donné la hardiesse à ce Ministre de me reprocher par une horrible calomnie, *d'avoir du chagrin contre les principaux mysteres de la Religion Chrétienne*; qui ont fait qu'il a osé me soupçonner de ne pas croire la Transubstantiation, & d'en écrire seulement par politique & par une prudence de la chair & du sang; qui lui font prendre sujet de ce qu'on parle souvent contre les Calvinistes, de confirmer ce même soupçon, *qu'on est d'intelligence avec eux* par l'infame comparaison d'une femme dereglée, qui affecte de parler contre celui qu'elle aime pour cacher sa passion. Enfin tout

M. Mer-
lze.

nouvellement un Ministre de Xaintes, dans un livre fait contre moi, n'osant plus dire que je les favorise, parce qu'ils sentent trop l'effet des livres qu'on a fait contre eux, emploie pour me noircir les calomnies mêmes de mes adversaires,

res, en m'accusant comme eux, par une malice noire, de ne tenir pour le bon grain de l'Eglise Romaine que les seuls Jansenistes, & me reprochant que tout ce que je fais contre les Protestans, est plutôt dans le dessein de faire une nouvelle Eglise & une nouvelle religion, que pour les attirer à l'Eglise Catholique.

Ainsi, Monseigneur, de quelque côté que je me tourne, & quoique je fasse, le prétendu Jansenisme est une occasion de ruiner tout ce que je puis faire de bien, soit pour édifier les enfans de l'Eglise, soit pour en confondre les ennemis. Je me trouve donc dans le cas où on est indispensablement obligé de faire ce que l'on peut pour détruire une calomnie, qui nuit encore davantage à l'Eglise & au prochain, qu'à nous-mêmes. Et cela étant, ne semble-t-il pas que Dieu m'en présentant un moien si facile & si capable de détromper ceux qui ne se seroient laissé emporter à ce faux bruit, que par une crédulité sans malice, j'étois obligé de m'en servir. Or c'est sans doute ce qui convient parfaitement à la lettre dont V. A. E. m'a honoré. Je ne parle point de la maniere trop avantageuse dont elle a daigné y parler de moi, &

qu'en effet ils en eussent reçu des nouvelles qui détruisoient leurs vains soupçons, soit qu'ils aient vû qu'on s'en moquoit, ils n'ont plus osé revoquer en doute la vérité de la lettre. Mais bien loin d'en laisser conclure qu'on pourroit bien se tromper en prenant pour des hérétiques ceux que le Pape reconnoissoit pour de très-bons Catholiques, ils ont employé tout leur credit à persuader aux puissances, qu'on les devoit plus humilier & plus maltraiter qu'à l'ordinaire, pour empêcher qu'ils ne s'élevassent par l'avantage qu'ils vouloient tirer de ces lettres. Et c'est dans cette vue qu'ils ont eux-mêmes repandu par tout, celle que V. A. E. m'a fait l'honneur de m'écrire, & qu'ils ont écrit de tous côtez que j'en faisois de grands triomphes, afin que s'il ne leur étoit plus si facile de me faire passer pour un hérétique, ils me fissent passer au moins pour un homme glorieux & indiscret, qui abuse de l'honneur qu'on lui fait, pour contenter sa vanité. Ainsi, Monseigneur, la malignité de mes ennemis trouve toujours occasion de me déchirer. Si la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, n'eut point été vue: comme on savoit dans le monde par les nouvelles de Rome, qu'elle m'a-

voit

venir par de faux bruits , auxquels ils avoient ajouté foi trop legerement , ont reconnu leur erreur par la lecture de cette lettre , & ont beni Dieu de ce qu'il les en avoit retirez. Et ceux qui ont honte de se dédire , sont contraints au moins de se taire , & n'osent plus soutenir ce qu'ils assuroient auparavant avec tant de hardiesse. Il y en a seulement un très petit nombre , dont l'animosité s'est envenimée par ce qui la devoit guérir. Ils ont dit d'abord que le bruit de cette lettre étoit une fausseté , & qu'il n'y avoit point d'apparence que le Pape m'eût fait écrire d'une manière si avantageuse. Ils ont assez long-tems amusé le monde par le doute où ils l'ont mis , si ce n'étoit point une imposture des Jansenistes : & si on n'eût fait voir la lettre à personne , ou à très peu de gens , on n'auroit su qu'en croire , & j'aurois couru fortune de passer pour un imposteur. N'ayant pû tenir dans ce poste ; depuis que la lettre se fut repandue , ils se sont avisez de dire , que j'en avois retiré les véritables copies pour en laisser courir de fausses , dont on avoit retranché ce qui m'étoit désavantageux ; & ils assuroient qu'ils en avoient écrit à Rome , & qu'ils en feroient bien-tôt la vérité. Enfin soit

230 *CLXXII. Lettre de M. Arnauld*
 facile de me soutenir contre tous leurs efforts, puisqu'outre le témoignage que ma conscience m'a toujours rendu, j'aurai encore la consolation de pouvoir penser que mon innocence est connue de V. A. E. & qu'elle le pourra être de la Sainteté. C'est tout ce que j'ai cherché dans cette lettre, & je puis protester devant Dieu qui voit le fond des cœurs & qui penetre le secret des consciences, que je n'y ai point eu d'autre dessein. Il ne seroit pas juste que je demandasse de nouvelles faveurs après celles que j'ai déjà reçues. Je m'en trouve comblé, Monseigneur, & je supplie très-humblement V. A. E. d'être persuadée que rien ne peut égaler ma reconnaissance, & la passion avec laquelle je suis &c.

LETTRE CLXXIII.

A M. l'ÉVÊQUE DE CASTORIE. Pour lui recommander M. Prunsteret, Gentilhomme Livonien, converti à la Religion Catholique.

Ms. Mm
1678.

JE n'ai, Monseigneur, qu'à exposer à votre charité l'état du Gentilhomme dont je vous écris, pour être assuré que vous ferez pour lui tout ce qui sera en

VO-

vosre pouvoir. Il est de Riga en Livonie, fils d'un Pere fort riche, mais Lutherien, comme tout le monde l'est en ce pais-là. Il a voiaagé par toute l'Europe en fort bon équipage, parce que son Pere ne le laissoit manquer de rien ; mais Dieu l'ayant touché, il a embrassé la Religion Catholique il y a environ deux ans, & abjuré le Lutheranisme entre les mains de M. l'Evêque d'Angers, ce qui l'a jetté dans de très grandes extrêmités, parce que son Pere en ayant été averti, ne lui a plus rien envoyé. Il s'en retourne présentement en son pais, pour tâcher de fléchir son Pere & d'en tirer quelque chose pour sa subsistance. Comme il m'a été recommandé par M. d'Angers, je l'ai fait subsister depuis 7. du 8. mois du mieux que j'ai pu, & lui ai aussi procuré quelque chose pour son voiage : mais il n'y a pas d'apparence que cela lui suffise, & ainsi je me trouve obligé de le recommander à toutes les personnes puissantes & charitables des lieux par où il passera, pour en être au moins protégé. Je sai bien, Monseigneur, que dans l'état où est reduite votre pauvre Eglise, elle a plus besoin d'être assistée, qu'elle n'est capable d'assister les autres ; mais il aura au moins cette consolation, que si vous ne le pou-

132 *CLXXIV. Lettre de M. Arnauld*
vez autrement, vous l'aidez au moins
par vos conseils & par vos prières, &
attirerez sur lui & sur le voiage qu'il
entreprend les graces du Ciel par votre
benediction. Je suis &c.

LETTRE CLXXIV.

30. Aout
1678.

*A MADAME DE FONTPER-
TUIS. Pour l'engager à prévenir une
personne pour qui elle avoit de la froi-
deur.*

JE ne vous puis dissimuler, ma très-
chere Sœur, que j'ai de la peine de
vous voir si peu échauffée pour satisfaire
à un devoir de charité que vous savez
que j'ai un peu à cœur &, ce me sem-
ble, avec raison. Car c'est Dieu prin-
cipalement que j'y regarde, quoiqu'il
soit vrai qu'il m'est un peu dur de voir
deux personnes, qui ont toutes deux
beaucoup de confiance en moi, vivre si
froidement ensemble. Je serois donc
bien aise qu'avant que nous allassions à
Port-Royal vous l'eussiez vue, & que
ce fut d'une maniere plus cordiale &
plus capable de la disposer à sortir elle-
même de sa froideur : car je vous avoue
que je ne suis pas plus content de l'une
que de l'autre. Mais je m'adresse à
vous

votre pouvoir. Il est de Riga en Livonie, fils d'un Pere fort riche, mais Lutherien, comme tout le monde l'est en ce païs-là. Il a voiaagé par toute l'Europe en fort bon équipage, parce que son Pere ne le laissoit manquer de rien; mais Dieu l'ayant touché, il a embrassé la Religion Catholique il y a environ deux ans, & abjuré le Lutheranisme entre les mains de M. l'Evêque d'Angers, ce qui l'a jetté dans de très grandes extrêmités, parce que son Pere en aiant été averti, ne lui a plus rien envoié. Il s'en retourne présentement en son païs, pour tâcher de fléchir son Pere & d'en tirer quelque chose pour sa subsistance. Comme il m'a été recommandé par M. d'Angers, je l'ai fait subsister depuis 7. ou 8. mois du mieux que j'ai pu, & lui ai aussi procuré quelque chose pour son voiage: mais il n'y a pas d'apparence que cela lui suffise, & ainsi je me trouve obligé de le recommander à toutes les personnes puissantes & charitables des lieux par où il passera, pour en être au moins protégé. Je fais bien, Monseigneur, que dans l'état où est reduite **vo**tre pauvre Eglise, elle a plus besoin d'être assistée, qu'elle n'est capable d'assister les autres; mais il aura au moins cette consolation, que si vous ne le pou-

134 *CLXXV. Lettre de M. Arnauld*
de pouvoir, aiant l'une & l'autre tant
d'amitié pour moi. Cette même croix
est encore plus pesante d'un autre côté
où j'y vois moins de remède : c'est
que je ne suis pas assez bon, pour obte-
nir de Dieu ce que je ne lui demande
que parce qu'il me paroît que le vrai
esprit du Christianisme voudroit que les
choses fussent autrement qu'elles ne sont,
& qu'on eut plus d'égard aux plus
essentiels de tous les devoirs qui sont
ceux de la charité & de la gratitude,
qu'à de certaines considerations de regu-
larité, dont on se dispense en beaucoup
d'autres rencontres, pour de moindres
raisons. Qui auroit jamais cru qu'après
avoir autrefois tant témoigné combien
on étoit obligé à une personne qui m'a-
voit reçu chez elle avec tant de bonté &
tant de generosité dans les plus mauvais
tems, je fusse réduit ensuite à n'oser pas
seulement demander pour elle, qu'elle
pût avoir la consolation de voir la pau-
vre defunte avant que de mourir &
d'entendre de sa propre bouche les té-
moignages d'amitié qu'elle lui a rendus
jusqu'à la fin, quoique d'abord elle eût
été des plus prévenues contre elle.
Quoique je ne dise plus rien, parce que
je n'aime pas à me commettre inutilement
avec des personnes que j'aime plus que
ma

ma vie, & que je crois aussi avoir quelque sujet de m'aimer: je ne laisse pas d'en être toujours extrêmement touché & de demeurer persuadé, quoiqu'on en puisse dire, qu'on n'agit point en cela selon les regles de l'Evangile. J'en ai écrit mes pensées, & je ne vois pas qu'on y ait opposé autre chose qu'une attache inflexible à ce qu'on a une fois résolu. Je crains quelque chose qui seroit encore bien plus dur, que je n'ose envisager. Priez Dieu qu'il me console, & qu'il m'éclaire, si je me trompe.

L E T T R E C L X X V I.

*A MADAME DE FONTPER-
TUIS. Il s'excuse de ne lui avoir
point écrit sur sa maladie; il lui parle
de la disposition où doivent être les ma-
lades & les personnes qui leur sont u-
nies.*

30 Dec.
1678.

JE vous avoue, ma très-chère Sœur, que vous avez sujet de vous plaindre de ce que je ne vous ai point écrit pendant une aussi grande maladie qu'a été la vôtre. Je pourrois m'excuser sur la mienne: mais le plus court & le plus sincère est de reconnoître ma faute, & de

136 *CLXXVI. Lettre de M. Arnaud*
de vous en demander pardon. J'ai de
la peine néanmoins à discerner de quelle
nature elle est, & tout ce que j'en puis
dire, est qu'elle vient d'une paresse natu-
relle, & d'une certaine abstraction d'es-
prit, qui est cause que je ne m'applique
pas assez aux devoirs communs de la ci-
vilité & de l'amitié qui ne me paroîs-
sent pas essentiels, & que j'y manque
d'autant plus facilement, que j'ai plus
d'estime pour les personnes à qui je les
devrois rendre, parce que je m'imagine,
que connoissant le fond de mon cœur,
ils ne prendront pas garde de si près à
ces petits manquemens. Je crois que
c'est là tout le tort que j'ai. Car ce se-
roit moi qui aurois tout-à-fait sujet de
me plaindre de vous, si vous aviez pris
ma negligence pour une marque que je
n'ai pas toute l'affection, toute la cha-
rité, toute la tendresse, & toute l'esti-
me pour une personne à qui Dieu a fait
tant de graces, que je ne lui vois pres-
qu'un seul défaut, qui est un zèle mal
reglé pour des austeritez exterieures, qui
affligent tous ses proches avec quelque
raison, & qui les fait murmurer contre
tous ceux qui la conduisent, & parti-
culierement contre moi, de ce que je ne
l'empêche pas de ruiner sa santé par des
jeûnes excessifs & des veilles indiscrettes.
Mais

Mais il n'est pas nécessaire de vous en faire des reproches, puisque vous trouvez dans votre faute même, un moyen de la reparer par une penitence bien rude. Il suffit de vous exhorter de considérer davantage cette parole de S. Paul: *Corporalis exercitatio ad modicum utilis est, pietas ad omnia utilis est.* C'est l'état, ma très-chère Sœur, où notre Seigneur vous met. Il a réduit tout ce que vous voudriez faire pour lui à la seule piété, qui consiste principalement dans l'adoration intérieure en esprit & en vérité, à laquelle il a lui-même réduit toute la Religion qu'il est venu établir dans le monde; & les maux mêmes qu'il vous envoie, vous donnent lieu de vous confier que vous êtes de ces véritables adoratrices, puisqu'il vous fait la grace de les recevoir de sa main paternelle comme des effets de l'amour qu'il vous a porté dans l'éternité. Heureux donc parmi les plus rudes épreuves, celui qui peut dire avec confiance, comme vous le pouvez sans doute: *Qui dilexit me & tradidit semetipsum pro me.* Oui, ma Sœur, il vous a aimée & s'est livré pour vous, & il s'y livre encore tous les jours en offrant à Dieu vos souffrances comme une partie de son sacrifice, afin qu'elles lui soient agréables. Car il ne s'offre point

138 CLXXV. Lettre de M. Arnauld
point à son Port, soit dans le Ciel, soit
sur nos autels, qu'en même tems il n'of-
fre avec lui toute son Eglise qui est son
corps, & chaque membre de ce corps.
La tranquillité où l'on nous assure que
vous avez toujours été parmi vos plus
grandes douleurs, est l'effet de cette di-
vine oblation, & c'est ce qui console
ceux qui vous aiment, & qui adoucit
la plaie que ressent leur cœur par l'ap-
préhension de vous perdre. On ne fait
en vérité dans quels sentimens on doit
être en ces rencontres. A ne regarder
que votre bien, on devroit être bien ai-
sé que Dieu vous retirât de ce lieu de
misères, pour vous faire jouir de son é-
ternelle félicité: mais la nature ne peut
se résoudre à ces tristes séparations, &
on se flatte que Dieu vous conservera
pour l'éducation de ce cher enfant, à
qui vous êtes encore si nécessaire. C'est
ce qui nous est bien permis de deman-
der à N. S. mais en ajoutant, selon l'ex-
emple qu'il nous en a donné lui-même : *Verumtamen non mea voluntas, sed
tua fiat.* Et il faut bien que nous soions
d'un & l'autre dans la même disposition
sur ce qu'il semble vouloir que nous ne
nous voions pas sitôt. Adorons ses or-
dres, & contentons-nous cependant de
nous voir en lui, & de le prier l'un
pour

pour l'autre qu'il nous remplisse de son
esprit, par lequel & dans lequel tous
les vrais chrétiens ne sont qu'un,
quelque absens de corps & quelque
éloignez qu'ils soient l'un de l'au-
tre.

A V I S

Sur la piece qui suit.

EN 1676. un Docteur de Sorbonne,
nommé M. Mallet, entreprit d'é-
crire contre le Nouveau Testament
de M^{onsieur} de Meaux. Comme il accusoit les Tra-
ducteurs d'un grand nombre de falsifica-
tions, & même d'avoir une morale cor-
rompue touchant la chasteté, M. Arnauld
se vit obligé de travailler à une Nou-
velle Défense de cette version, qu'il a
déjà justifiée par un autre ouvrage
contre le P. Maimbourg. Mais lorsqu'il
fut sur le point de publier le 1. volume,
il fut averti qu'il étoit à propos d'en
demander la permission au Roi, il s'y
travaila, & dressa la Requête que l'on
voit ici très exacte, & corrigée sur un
copie d'un ami particulier de M. Ar-
nauld, à laquelle cet ami avoit mis en

M. Do-
dard.

[C'est

[C'est ici la vraie Requête de M. Arnauld. Si on en trouve d'autre exemplaire imprimé, on n'y doit avoir nul égard à cause des changemens qu'on y a faits, qui ne sont pas de M. Arnauld. Mais cette copie est transcrite sur son original qu'on garde, lequel a été vu & approuvé des plus habiles de ses amis, sans parler de M. le Prince qui l'ayant lue lui-même en présence de Madame de Longueville sa Sœur, lui dit ensuite, que c'étoit là une piece admirable, & qu'il falloit la présenter au Roi sans y rien changer.]

R E Q U E T E

A U R O I.

Pour demander permission de repondre au Livre de M. Mallet contre la version de Mons.

S I R E

CE n'est que par l'extrême respect que j'ai pour V. M. & pour fuir l'ombre même de ce qu'on pourroit craindre qui ne lui seroit pas agréable, que je me suis resolu de lui demander u-
ne

de grace dont j'aurois pû croire n'avoir pas besoin sous le regne d'un Roi si juste, & qui mettant sa plus grande gloire à rendre ses sujets heureux, n'a garde de leur ôter ce que leur donne l'une des premières & des plus naturelles de toutes les loix. Il n'y en a gueres, Sir, qui le soit davantage que celle qui permet aux innocens calomniez de ne pas demeurer dans le silence, & de défendre leur honneur, ou par une réponse publique à des outrages publics, qui en fasse voir l'injustice, ou en s'adressant aux juges pour leur demander réparation, des manieres injurieuses dont on les auroit traitez.

Ces deux voies dont l'une est plus simple, & l'autre de plus d'éclat, n'ont jamais été fermées aux coupables mêmes: & le public a intérêt qu'elles leur soient ouvertes, parce qu'on n'a presque que ce moyen de reconnoître au vrai s'ils sont criminels, ou s'ils ne sont point accusés par de fausses accusations. J'avois donc quelque sujet d'appréhender que ce ne fût faire tort à V. M. de douter qu'il ne manquât bon que l'on se servît dans son Royaume d'une liberté si légitime. Mais comme ce n'est pas se défier de la bonté de Dieu, que de lui demander ce que nous nous assurons qu'il

qu'il ne nous refusera pas; j'ai crû que ce ne seroit pas aussi me défier de celle de V. M. que de lui faire connoître l'obligation où je me trouve de ne pas souffrir que l'on nous ait dépeints, mes amis & moi, dans un livre public & imprimé, avec des couleurs si noires que nous serions indignes de voir le jour, si ce que l'on y dit de nous étoit véritable.

Je m'imagine, SIRE, que V. M. est déjà prévenue en notre faveur, pourvu que je ne suppose rien qui ne soit constant, c'est-à-dire, qu'elle est disposée non seulement à nous accorder la liberté de nous défendre, mais même à nous y obliger, si nous pouvons lui faire voir qu'on nous ait traités aussi injustement que je le prétends. C'est donc ce que nous avons à lui représenter, pour lui donner lieu de faire connoître à tout le monde, que les grandes ames, comme la sienne, se rendent toujours à la raison & à la justice, & qu'il n'y a rien qui soit capable de les empêcher de la suivre.

Le sujet de mes plaintes, SIRE, est un livre qui a pour titre: *Examen de quelques passages de la traduction Française du Nouveau Testament de Mon*
On l'a d'abord négligé, parce q

l'on a crû que n'étant digne que du mépris des honnêtes gens, il tomberoit de lui-même ; mais aiant vû qu'on en a déjà fait deux éditions, que l'on se dispose à en faire une troisieme, qu'il y a des gens qui ont entrepris de le répandre par tout, & qu'on le fait lire dans plusieurs communautéz, comme un fort bon livre, pour les entretenir dans l'aversion des personnes qu'on a voulu décrier, on a cru qu'on ne pouvoit en conscience le laisser plus long-tems sans repartie : & comme V. M. a daigné plusieurs fois nous faire connoître qu'elle n'auroit point désagréable que l'on s'adressât à Elle-même dans ces sortes d'occasions, j'ai jugé que je devois commencer par lui en faire mes très-humbles remontrances. Mais parce qu'on pourroit m'arrêter d'abord en disant que j'ai tort de prendre pour moi ce qui est dit dans ce livre contre les traducteurs de Mons, puisque je n'y suis point nommé, & que cette traduction a toujours paru sans nom d'auteur, c'est à quoi, SIRE, je me trouve obligé de satisfaire avant toutes choses.

Il est vrai que la traduction de Mons, qui n'a été publiée qu'avec toutes les approbations nécessaires selon les plus rigoureuses loix de l'Eglise, a paru sans
nom

nom d'auteur, parce que plusieurs y aiant travaillé, personne n'a voulu s'en faire un mérite particulier. Mais on n'a jamais douté dans le monde qu'on ne nous dût attribuer cet ouvrage, & on n'en feroit pas plus assuré quand on y auroit mis mon nom ou celui de quelqu'un de mes amis. Nous ne l'avons jamais désavouée, ni usé de la moindre dissimulation pour empêcher qu'on ne nous en crût les auteurs. On ne s'est point plaint qu'elle nous eût été attribuée par ceux mêmes qui l'ont le plus outrageusement déchirée en pleine chaire.

On a justifié tous les passages qu'ils ont attaqués. On a fait voir à tout le monde le peu de fondement qu'ils avoient de déclamer contre nous avec tant d'emportement; mais on ne leur a jamais fait le moindre reproche, de ce qu'ils vouloient nous rendre responsables d'un ouvrage où notre nom ne paroissoit point.

J'ai fait plus, SIRE, dans la confiance que j'ai toujours eue que V. M. étoit trop équitable pour ne pas agréer que le moindre de ses sujets se justifiât des crimes qu'on lui auroit imposez, quand il s'en croiroit injustement accusé : car je n'ai point fait de difficulté de me déclarer

rer à Elle même dès l'an 1668. pour un des auteurs de cette traduction dans une Requête imprimée, signée de ma main, pour répondre à celle d'un Prélat*, qui s'étoit déclaré avec beaucoup de chaleur contre cet ouvrage; & V. M. me pardonnera bien si j'ose la faire souvenir de la bonté qu'elle eut de ne pas trouver à redire en ce tems-là, ni au dessein où nous étions de *satisfaire aux objections de ce Prelat par des écrits à part* qui parurent en effet bien-tôt après, ni à la liberté que nous prîmes de lui représenter, que nous étions prêts de la convaincre devant les plus savans Docteurs de Sorbonne, que ce qu'il avoit avancé pour nous condamner d'attentat, d'herésie & d'impiété, ne pouvoit être soutenu par aucun Théologien, ni par qui que ce soit qui eût une médiocre intelligence dans la science de l'Ecriture. Aurois-je tort, SIRE, de croire que V. M. est toujours la même? Que les raisons d'équité & de justice ont toujours le même pouvoir sur Elle, & qu'elle a plus que jamais dans l'esprit qu'un des plus indispensables devoirs des Rois est d'empêcher que le fort n'opprime le foible, & que l'innocence privée des moïens légitimes de se défendre, ne demeure accablée sous la violence de la calomnie.

* M.
d'Aubus-
son de la
Feuilla-
de, Ar-
chevêque
d'Em-
brau.

Je n'ai garde, SIRE, de juger autrement de V. M. & je n'en pourrois avoir d'autres pensées sans lui faire injure. La bonté & la justice sont des qualitez qui vont toujours en croissant & en se perfectionnant de plus en plus dans les grands Princes. Ils n'ont pas toujours occasion d'exercer leur valeur, de forcer des villes, de conquérir des provinces, ni de signaler leur sagesse & leur moderation en terminant une glorieuse guerre par une paix encore plus glorieuse : mais ils en ont toujours de faire du bien à leurs peuples, d'être favorables à tous sans exception de personne dans les choses qui sont de justice, de ne condamner jamais sans donner lieu à celui qui est accusé de répondre à ceux qui l'accusent, de ne point souffrir que les gens de bien soient exposez à devenir suspects par des discours vagues, & qui ne sont accompagnez d'aucune preuve; & enfin d'imiter ce saint Roi qui se rend ce temoignage à lui-même, qu'il persecutoit & chassoit de sa Cour comme des pestes d'Etat ceux qui tâchoient de perdre leur prochain par des médisances secretes.

Il se rencontre, SIRE, tant d'occasions d'exercer ces actions de justice, & elles sont une partie si essentielle de la vertu des grands Princes, qu'il n'y a pas lieu d'apprehender que V. M. qui est si
ferme

ferme à ne se point relâcher de ce qu'elle a une fois jugé être digne du rang où Dieu l'a fait naître, né soit encore aujourd'hui dans la même disposition au regard de ce que j'attends de sa justice & de sa bonté, qu'elle étoit il y a dix ans.

C'est, SIRE, le plus grand sujet de ma confiance. Car si Dieu se laisse toucher par le souvenir des graces qu'il a déjà faites pour en accorder de semblables, & s'il n'y a rien de plus commun dans les Pseaumes du Prophete-Roi, que les instances qu'il fait à Dieu de ne pas oublier les bien-faits dont il avoit autrefois comblé son peuple, pour l'engager à lui continuer sa protection ; ne puis-je pas espérer que V. M. n'aura pas désagréable, que je regarde la bonté dont Elle a daigné user envers nous en ce tems-là, comme un gage de celle qu'elle voudra bien nous faire ressentir encore aujourd'hui, dans une occasion & des circonstances incomparablement plus favorables ? Car il est juste, SIRE, de croire que V. M. n'ayant pas jugé il y a dix ans nous devoir ôter la liberté de nous défendre sur le même sujet du N. T. contre un des plus illustres Prélats de son Roiaume, elle ne nous refusera pas la permission de nous justifier de nouveau

contre un adversaire beaucoup moins considérable & en mérite & en dignité , & qu'elle n'écouterait point ceux qui seroient assez injustes pour nous en vouloir faire un crime , puisque personne n'a jamais osé dire que nous eussions alors en cela violé aucune loi , ni de l'Eglise ni de l'Etat.

Mais ce qui fait , SIRE , que je ne puis douter que V. M. ne nous laisse en cette rencontre-ci encore plutôt que dans l'autre , la liberté qui nous est acquise par toute sorte de droit naturel , divin & humain , de répondre à un livre qui nous perd d'honneur dans l'esprit d'une infinité de personnes qui sont trompées par des calomnies dont elles ne peuvent pas d'elles-mêmes découvrir la fausseté , c'est que mettant à part l'obligation que nous avons de ne ~~pas~~ demeurer dans l'infamie que l'Auteur de ce livre a voulu attirer sur nous , il y va de la gloire de V. M. & de la réputation de l'Eglise de France , qui passe aujourd'hui , & avec raison , pour la plus savante de toutes les Eglises du monde , qu'on n'ait pas laissé sans repartie , & sans vanger le public de l'injure qu'on lui a faite , un si prodigieux amas de faussetez , d'ignorances , d'erreurs & de bassesses , dans un sujet aussi important qu'est l'examen d'une
tra-

traduction du plus divin livre qui fut jamais.

J'avoue, SIRE, que je serois coupable non seulement d'imprudence, mais d'une étrange temerité si je parlois en cette maniere à V. M. sans être bien assuré de ce que je dis. Les Rois nous tiennent sur la terre la place de Dieu, & il seroit à souhaiter que tout le monde fut bien persuadé que comme on ne sauroit tromper Dieu, on ne sauroit sans crime tromper les Rois, ni leur donner de fausses impressions qui les empêchent de tenir la balance droite dans les jugemens qu'ils font de ceux que Dieu a assujettis à leur puissance, & dont il leur a mis l'honneur & la vie entre les mains. C'est le crime, SIRE, que je pourrois avoir commis, si la peinture affreuse que je viens de faire de ce livre n'étoit pas entièrement conforme à la verité. Mais il n'y a point de mauvais traitement auquel je ne sois prêt de m'exposer, si je ne fais voir d'une maniere très évidente, que l'idée que j'en ai donnée est peut-être encore au-dessous de ce que toute la France en jugera, quand j'aurai détruit par une réponse claire & sincere cet ouvrage de ténèbres.

On peut, SIRE, reduire à deux chefs tout ce qu'il contient : aux passa-

ges qu'il nous accuse d'avoir falsifiez, & aux inductions qu'il a tirées de ces pretendues falsifications; c'est-à-dire, aux jugemens temeraires & scandaleux qu'il a porté ses lecteurs à faire de nous à l'occasion de ces passages.

Pour le premier, cet Auteur déclare qu'il en a trouvé 125. à reprendre, & il prononce généralement sur cette traduction, qu'elle est remplie *d'une infinité de depravations importantes qui favorisent ouvertement diverses erreurs.* Ce sont ses propres termes. Cependant, SIRE, je m'offre à être condamné à un perpetuel silence, si je ne montre que les jugemens qu'il a fait de tous ces passages ne sont autre chose que des effets d'une ignorance honteuse, & qu'il ne rencontre par tout *des depravations importantes* dans une traduction si fidelle, que parce qu'il n'entend ni le Grec, ni le Latin, ni le François, qu'il ne connoît point les vrais sentimens de l'Eglise au regard des originaux & des versions de l'Ecriture; & que croiant étourdir le monde par les noms odieux de *Beze* & de *Geneve*, il s'est imaginé que les simples prendroient pour des falsifications tout ce qui se trouveroit approchant de ces traductions herétiques: & enfin, parce que son ignorance le rendant hardi, il s'engage par un

un aveuglement incroyable, à combattre comme mauvais, comme digne de censure, & comme préjudiciable à la Religion, les sens les plus autorisez par les SS. Peres par les Commentateurs catholiques, & par les autres traducteurs François.

Voilà, SIRE, ce qui a donné lieu à cet Auteur de trouver à redire à tant de passages du N. T. de Mons. Mais on verra de plus que Dieu a permis, par un juste jugement, que lorsqu'il accuse les autres d'avoir *affoibli les veritez catholiques* par de fausses interpretations de l'Ecriture, il soit tombé lui-même dans les excès qu'il leur reproche. Car il est facile de le convaincre, que non seulement il s'est joint aux Pélagiens pour faire en sorte qu'on ne voie plus dans l'Evangile, que c'est la grace qui nous fait vouloir; mais qu'il s'est joint aussi aux Sociniens, en detournant les passages qui établissent le plus fortement la divinité de J. C. aux mêmes faux sens que ces herétiques leur donnent pour les rendre inutiles à prouver ce principal article de notre Religion.

Quand il n'y auroit dans ce livre que ces sortes de défauts, ce seroit une honte qu'il ne se trouvât personne qui prît l'intérêt de la verité si indignement traitée

par cet Ecrivain. Mais le second chef, qui nous regarde en particulier, parce que ce sont les calomnies atroces dont il nous a noircis, nous met, SIRE, dans une nécessité indispensable de ne le pas laisser sans réponse. Car il n'y eût jamais de diffamation plus maligne ni plus scandaleuse, & il ne paroît que trop que le but de cet Auteur n'a pas été seulement de trouver des fautes dans la traduction de Mons, mais de prendre occasion de ces fautes prétendues d'en déchirer les traducteurs, & de décrier également leurs mœurs & leur foi.

Il ne s'est pas contenté de reprendre sans raison une version très fidelle de la parole de Dieu; il a voulu que l'on crût que nous l'avions falsifiée par des intentions si détestables, qu'on n'en pourroit soupçonner que des libertins & des impies. C'est à quoi il s'est particulièrement appliqué dans tout son ouvrage, & il nous y associe sans cesse aux hérétiques, pour nous faire conspirer tous ensemble contre les principaux points de la Religion. Mais la plus ordinaire de ces méchantes intentions qu'il nous attribue, est d'être ennemis de la chasteté, & il croit avoir bien prouvé par les falsifications prétendues de quelques passages, que nous avons *une morale très corrompue*.

ce sont ses termes, dont on auroit lieu d'être surpris. Car si jusques ici il s'est trouvé des gens qui ont attaqué notre foi en nous imposant diverses erreurs, ils n'avoient pas cru pouvoir réussir en nous calomniant au regard des mœurs : le public nous a fait au moins justice sur ce point; & si on a accusé des personnes * qui ont souffert à cause de nous un traitement assez rude, *d'avoir un orgueil de Démon*, ç'a été en avouant *qu'elles étoient pures comme des Anges* †. Mais cet Auteur, SIRE, a jugé qu'il étoit plus sûr de ne nous épargner en rien, de ne mettre point de bornes à ses médisances, & de décrier nos mœurs aussi bien que notre foi.

Je sai bien, SIRE, que les preuves qu'il emploie pour donner ces soupçons de nous, paroîtront ridicules à tous les sçavans qui les voudront examiner : mais il n'en est pas de même des simples, qui sont en beaucoup plus grand nombre; & il est impossible qu'ils n'en soient surpris, tant que personne n'en découvrira la fausseté. Ils seroient moins susceptibles de ces méchantes impressions, si le livre dont nous nous plaignons, étoit de ces libelles diffamatoires que personne n'ose avouer : mais ce livre-ci n'est pas de cette nature. Quoique celui qui l'a fait

* Les Religieuses de P. R. pour le refus de la signature du Formulaire.

† Tout le monde sait que c'est ce que M. de Percefixe leur Archevêque avoit dit d'elles à l'occasion de leur présentation desobéissance.

n'y ait pas mis son nom, on n'a jamais ignoré qui en étoit l'auteur. On fait que c'est M. Mallet Docteur de Sorbonne, Chanoine & Archidiacre de l'Eglise de Rouen. Il l'a donné à imprimer. On en fait les presens en son nom ; & enfin on ne connoit ce livre ni à Rouen, ni à Paris, ni à la Cour, que sous le nom du livre de M. Mallet contre le Nouveau Testament de Mons. Ce Docteur d'ailleurs s'est acquis par divers moïens un grand nombre de partisans, qui donnent une merveilleuse autorité à son livre, & fortifient de telle sorte les calomnies qui y sont répandues, que ce seroit un miracle si elles n'étoient pas reçues comme de grandes veritez par une infinité de personnes.

Nous devons donc nous attendre, SIRE, que le livre de cet auteur nous fera passer parmi tous ces gens là pour avoir une morale corrompue touchant la chasteté, & pour être coupables de toutes les autres erreurs dont il nous accuse ; tant que les fondemens sur lesquels il a appuyé ses étranges calomnies ne seront point détruits ; ou par une réfutation aussi répandue que cet ouvrage l'a été, ou par un jugement public rendu en connoissance de cause, qui le condamne comme plein d'erreurs, de faussetez & d'impostures. Cela

Cela est inévitable, SIRE, & j'ose dire à V. M. que dans le comble de puissance que Dieu lui a donnée pour le bien des hommes, Elle ne peut empêcher ces suites scandaleuses du livre de ce Docteur, que par l'un ou l'autre de ces deux moiens. Car il n'y a que Dieu, dont la puissance soit sans bornes & indépendante de tous moiens. Celle des hommes, quelque grande qu'elle soit, y est assujettie. V. M. a fait de plus grandes choses, de plus glorieuses & de plus avantageuses à cet Etat, qu'aucun des Rois qui l'ont précédé, quoiqu'ils aient porté si haut la gloire de cette Monarchie. Mais les auroit-Elle pu faire par sa seule volonté & par d'autres voies, que celles que sa sagesse lui a fait juger être les plus propres pour l'exécution de ces grands desseins? Auroit-Elle remporté tant de victoires sans de puissantes armées? Auroit-Elle mis ses armées en état de vaincre tant d'ennemis & de résister à toutes les forces de l'Europe jalouse de sa grandeur, sans l'ordre & la discipline qu'elle y a mise Elle-même, sans la valeur des chefs & des officiers que sa personne anime, & que son exemple a élevez à un degré si extraordinaire de générosité, qu'il ne s'étoit encore rien vû de semblable en

France? Auroit-elle pu venir à bout de tant de grandes entreprises sans s'y appliquer Elle-même avec une vigilance infatigable, & les conduire avec un secret si miraculeux & des ressorts si cachés, qu'il n'a point été au pouvoir de ses ennemis ni de les prévoir ni d'y mettre obstacle? S'il est donc permis de comparer ce qui est petit devant les hommes, & ne l'est peut-être pas devant Dieu, à ce qu'il y a de plus grand dans le monde, V. M. voit, par l'exemple, même des merveilles de sa vie, que quelque volonté qu'elle eût par le mouvement de sa bonté & de sa justice, d'empêcher le progrès d'une diffamation aussi scandaleuse qu'est celle qu'a déjà commencé de faire le livre de M. Mallet, sa bonne volonté seroit sans effet si elle n'y emploioit les moïens propres, & sa lumière lui fera connoître sans peine qu'il n'y en a point d'autres qui soient capables de l'arrêter, que les deux dont je lui ai parlé, & principalement le premier. Car on ne force point les hommes par la seule autorité à quitter une opinion défavantageuse qu'ils ont conçue contre quelqu'un, sur tout s'ils ont quelque créance en ceux qui la leur ont donnée. Il n'y a que la voie de la persuasion qui leur puisse véritablement
faire

faire changer de pensée. Il faut ôter aux mauvaises raisons qui les ont persuadés, l'apparence de vérité qui les a surpris. Il faut faire connoître les calomniateurs pour tels qu'ils sont, non par des récriminations mal fondées, ce qui n'est jamais permis ; mais par une conviction évidente de leurs faux raisonnemens & de leur mauvaise foi. Il faut leur ôter par là le moyen de nuire en leur ôtant le crédit dont ils abusent pour tromper les simples. Et c'est, SIRE, ce qui ne se peut faire que par une réponse solide qui dissipe les nuages dont ils auroient noirci la vérité.

Mais si cette voie est nécessaire pour les accusations qui regardent les mœurs, elle l'est bien davantage pour celles qui regardent la foi. Or ce que M. Mallet a particulièrement entrepris, est de nous faire regarder comme des ennemis couverts des principales vérités de notre Religion. Il n'a point voulu que l'on doutât de son dessein, il l'a fait connoître dès l'entrée de son livre. Car quoique les seuls titres de ces recueils : *De la chasteté, & de l'impudicité : de la virginité de la mere de Dieu : de l'Eucharistie : de la Divinité de J. C. &c.* fissent assez entendre qu'il n'y avoit réduit les prétendues fautes de notre traduction,

que pour faire croire qu'elle donnoit atteinte à ces vérités, il s'en est voulu expliquer lui-même en ces termes : *J'ai cru*, dit-il, *qu'il étoit à propos de joindre ensemble tous les passages qui regardent un même sujet, afin que le lecteur puisse connoître plus facilement, si ç'a été par inadvertance, ou bien à dessein, que l'on a fait un si grand nombre de falsifications qui affoiblisent une même vérité catholique.*

Nous sommes donc, selon cet Auteur, des falsificateurs de la parole de Dieu ; &, s'il en est cru, il y a lieu de nous soupçonner d'avoir eu dessein d'affoiblir les vérités catholiques *de l'Eucharistie, de la Divinité de J. C, de la virginité de la mere de Dieu, &c.* C'est ce qu'il tâche d'insinuer d'abord, & il le confirme en divers lieux de son livre. Il nous accuse en un endroit d'avoir approuvé les dépravations de Geneve en des sujets de conséquence & qui regardent la foi : & voulant faire entendre dans la préface de son dernier recueil, que nous n'avons pas dû traduire le Nouveau Testament : la raison qu'il en apporte ne nous sauroit être plus injurieuse. *C'est*, dit-il, *qu'il ne doit pas être permis aux personnes suspectes d'y mettre la main, parce que celui qui n'a pas de bons sentimens de la Religion, ne peut*
se

se persuader que le vrai sens de l'Ecriture soit celui qui condamne les erreurs.

Enfin , pour achever de nous dépeindre comme des gens suspects dans la foi au regard des principaux articles de notre Religion , il commence en ces termes son huitieme recueil qui a pour titre : DE LA DIVINITE' DU FILS DE DIEU. *C'est une chose étonnante que la traduction n'ait presque touché à aucune vérité catholique , à laquelle elle n'ait donné quelque atteinte , & que même les anciennes herésies qui n'ont presque plus de Sectateurs , comme celles des Ariens & des Nestoriens , y aient pu trouver leur appui.*

Sont-ce là , SIRE , des calomnies que l'on puisse souffrir ? Parleroit-on autrement du livre d'un Socinien ? Pouvons-nous donc nous taire en cette rencontre , & ne rien opposer à des accusations si atroces , dont tant de gens se sont déjà laissez prévenir ? Ce ne seroit pas , SIRE , une patience louable : ce seroit plutôt une prévarication lâche & criminelle. Car nous devons , dit S. Augustin , notre conscience à Dieu , & notre réputation aux hommes. L'une nous peut suffire au regard de celui qui voit le secret des cœurs ; mais l'autre nous est nécessaire pour l'édification de
notre

notre prochain. C'est pourquoi, ajoutez ce Pere, c'est être cruel envers soi-même que de négliger sa propre réputation. Or on ne sauroit la négliger davantage que de demeurer dans le silence, quand on nous impose publiquement des crimes dont nous prévoions qu'on nous pourra croire coupables, si nous ne nous en justifions. Et cela est encore plus à craindre touchant l'hérésie, parce qu'y aiant des exemples de toutes sortes de personnes qui y sont tombées, il n'y a guères d'accusation qui trouve plus facilement créance parmi le peuple, quand on ne la repousse pas. C'est la raison pour laquelle les Peres ont cru qu'il n'étoit pas permis d'être patient en ces rencontres; & si cela est vrai au regard de tous les Chrétiens, il l'est bien davantage quand il s'agit des Ministres de J. C. sur tout s'ils ont quelque réputation de science & de piété. Car comme leur chute, si elle étoit véritable, pourroit être un sujet de tentation pour les foibles, ainsi que dit Vincent de Lerins de celle de Tertulien, l'opinion de leur chute, quoique fausse, ne peut avoir que des mauvais effets; puisqu'il est certain que les ennemis de l'Eglise ne manquent pas de s'en prévaloir, en représentant à ceux de leur

com-

communions que des gens nourris dans l'Eglise Romaine, & qui ont même combattu leur parti, abandonnent sa doctrine en divers points, & ne se mettent pas en peine d'être traitez d'herétiques par d'autres catholiques qui n'ont pas tant de lumiere.

Votre Majesté voit assez combien de tels discours fondez sur des livres publics qu'on auroit laissez sans repartie, peuvent affermir dans l'herésie ceux qu'Elle s'efforce elle-même d'en retirer. Elle n'a donc garde d'approuver qu'on mette obstacle à la conversion des herétiques, qui seroit le comble de sa gloire. Et ainsi elle jugera sans peine qu'il est contre le bien de son service de laisser répandre cette opinion dans son Roiaume, au lieu qu'il lui est très-avantageux que ceux qu'elle regarde, s'en justifient & la détruisent.

Voilà, SIRE, ce que j'avois à représenter à V. M. Mais quoique la justice de notre cause & l'importance de l'affaire me donnent lieu d'espérer qu'elle ne désapprouvera pas la liberté que j'ai prise de m'adresser à Elle-même, je ne dois pas néanmoins finir cette requête sans la supplier très-humblement de m'en pardonner la longueur. Je ne me suis resolu de parler que dans des circon-

stan-

stances où j'ai crû qu'il ne m'étoit pas permis de me taire, & je supprime beaucoup de choses pour ne pas abuser plus long-tems du loisir & de la bonté de V. M. Ses lumieres suppléeront à tout, & la droiture de son esprit & de son cœur suffira sans doute pour nous la rendre favorable, & l'obliger à nous accorder la très-humble demande que nous lui faisons. L'Eglise, SIRE, a quelque intérêt que ceux qui ont paru chargez dans ces derniers tems de la défendre contre les herétiques, ne demeurent pas noircis par des diffamations publiques, & accablez par les intrigues de leurs ennemis : & j'ose dire qu'il importe pour la gloire de V. M. qu'on ne puisse pas dire un jour, que des Théologiens, dont le nom ne sera peut-être pas tout-à-fait inconnu à la posterité, aient été opprimez sous son regne, & qu'on ait employé sa puissance pour autoriser les calomnies repandues contre eux, & pour les empêcher d'y répondre. Que si parmi ceux qui ont l'honneur de vous approcher, il s'en trouve quelques-uns qui se déclarent contre nous, je ne doute pas que l'équité ne soit plus puissante auprès de V. M. que toutes leurs sollicitations, & qu'elle ne veuille meriter en cette occasion, aussi bien que dans

dans toutes les autres, cet éloge que le plus savant des Juifs a donné autrefois aux premiers Empereurs Romains : Que dans les affaires de ceux qui leur étoient le moins considérables, ils prenoient un soin tout particulier de se dégager de toutes sortes de préventions ; qu'avant que de rien prononcer ils donnoient une audience également favorable aux accusateurs & aux accusés, & que perdant de vue les qualitez personnelles des parties, pour ne considérer que le fond & la nature des choses, ils ne faisoient dépendre leurs jugemens que des regles immuables de la vérité & de la justice. C'est, SIRE, ce que nous attendons de V. M. Nous espérons qu'elle nous mettra en état de justifier notre innocence. Nous croions même l'avoir déjà fait en quelque sorte en lui demandant la permission de le faire. Car si cette première démarche ne suffit pas pour détruire toutes les mauvaises impressions que les accusations formées contre nous peuvent avoir laissées dans les esprits, elle suffit au moins pour obliger ceux qui liront le livre dont nous nous plaignons, à suspendre leur jugement jusques à ce que nous aions été entendus.

Cependant, SIRE, nous ne cessons point d'offrir à Dieu nos prières
&

164 CLXXVII. *Lettre de M. Arnauld*
& nos sacrifices pour V. M. & de le
supplier qu'il la remplisse de ses graces
& de son esprit: qu'il ajoute de nou-
veaux succès aussi avantageux pour son
Etat que pour le bien commun des hom-
mes, à tant de gloire & de prospérité
dont il l'a comblée; & qu'enfin a-
près l'avoir fait regner long-tems sur la
terre, il la fasse regner plus heureuse-
ment & plus glorieusement dans le
Ciel.

L E T T R E C L X X V I I .

6. Mai
1679.

*A M. DE POMPONNE, ni ache-
vée, ni envoyée: sur les calomnies dont
on s'efforçoit de prévenir l'esprit du Roi
contre lui.*

J'Ai été occupé toute la nuit de ce que
vous me dites hier au soir, & je
vous avoue que quoique depuis près de
40. ans aiant été en bute à la calomnie,
j'y dûsse être accoûtumé: je ne puis
penser sans émotion & sans trouble, à ce
qu'on a pû dire de moi à S. M. afin de
me faire passer dans son esprit pour un
homme d'intrigue & de cabale, qui
tiendrait des assemblées dangereuses &
capables d'apporter quelque préjudice à la
Reli-

Religion & à l'Etat. J'admire sur tout qu'on lui ait voulu rendre suspectes les visites que je rendois à feu Madame de Longueville. Aurois-je pû refuser l'honneur qu'elle me faisoit de me témoigner de l'affection ? Elle ne s'en cachoit point, & S. M. se peut souvenir qu'elle a eue la bonté de lui parler quelquefois de moi, quand elle avoit appris qu'on me décrioit sans raison. Et cela étant, pouvois-je me dispenser de lui rendre mes devoirs, aussi bien que d'autres personnes qui se trouvoient logées auprès d'elle, quoique sans dessein, puisqu'elles y étoient avant qu'elle se fut retirée près des Carmelites ? Mais jamais rien a-t-il eu moins l'air d'assemblées dangereuses que les visites qu'on lui rendoit à toute heure, tantôt une personne, tantôt une autre, sans aucun rendez-vous, & ne s'y trouvant quelquefois deux ou trois ensemble que par un pur hazard, la porte toujours ouverte à toutes sortes de gens qui la venoient voir sans distinction, sans affectation, tout s'y passant le plus simplement du monde & comme par tout ailleurs, hors qu'on n'y jouoit point, & qu'on n'y médisoit point. Je ne sai donc sur quoi peut être fondée cette idée de rendez-vous, que vous m'avez fait entendre qu'on

qu'on avoit donnée sur cela à Sa Majesté. Mais il faut assurément qu'on lui ait représenté les choses tout autrement qu'elles n'étoient, & que sur de pures imaginations, dont je suis très-assuré qu'on ne sauroit apporter aucune preuve, on lui ait changé les conversations les plus innocentes & les plus simples, en de grandes & importantes consultations sur les affaires de l'Etat & de l'Eglise, dans des assemblées qu'on lui a voulu faire croire qui se tenoient chez cette Princesse. C'est par de semblables préventions que l'on tache aussi de me rendre suspect de tenir chez moi de pareilles assemblées. Il est vrai que je suis plus visité que je n'en voudrois, & je vous assure que j'en suis fort importuné, & que je serois fort aise que cela fut autrement. Mais j'ai beaucoup de personnes de qualité qui sont mes parens ou mes amis. Leur fermerai-je la porte? Le ferai-je à des Evêques, quand ils me font l'honneur de me venir voir? J'ai quelque réputation dans le monde: cela m'attire jusqu'à des Allemans & des Anglois. Ce que j'ai écrit contre les Huguenots fait que bien des gens qui pensent à se convertir, s'adressent à moi. D'autres me viennent consulter sur des cas de conscience, quoique d'ordinaire je

je les renvoie aux Docteurs qui en font leur principale occupation. On me croit plus habile que je ne suis ; & sur cette imagination plusieurs d'entre les savans en toutes sortes d'arts & de sciences me viennent voir pour me faire part de leurs pensées. Si on a pris ces visites de tant de différentes sortes de personnes pour des marques de cabale , je ne m'étonne pas qu'on m'ait rendu suspect. Mais que puis-je faire pour en effacer le soupçon ? J'aurois bien voulu me retirer à la campagne une partie du tems. Mais vous savez que depuis quelques années je n'y saurois passer deux ou trois jours sans être malade à mourir, & vous pouvez vous souvenir de l'état auquel vous m'y trouvâtes à la Toussaint dernière. J'ai cru de plus que pour ne point faire parler de moi , je devois éviter qu'il y eut rien d'affecté ou de singulier dans ma conduite, & il m'a semblé que cela m'obligeroit à souffrir, comme les autres hommes, la servitude des visites, dont il y en a quatre importunes pour une agréable.

Ce n'est pas aussi à quoi S. M. trouve à redire, autant que je l'ai pû comprendre de ce que vous avez pris la peine de me dire de sa part. Elle desireroit seulement que je ne fasse rien qui ressen-

te la cabale , & c'est de quoi je vous supplie de l'assurer que je serai toujours très éloigné. Vous n'aurez pas sans doute de peine à donner cette parole pour moi , & je ne sache personne qui me connoisse , qui ne soit persuadé que jamais homme n'a eu moins d'habileté à former des intrigues quand il le voudroit , ni moins de volonté quand il le pourroit. Que si ceux qui ne me connoissent pas ont d'autres sentimens sur mon sujet , ce n'est que sur des suppositions qui donneroient quelque vraisemblance aux faux jugemens qu'ils font de moi , si elles étoient véritables. On suppose qu'il y a dans la France un parti de nouveaux herétiques qu'on n'a pû encore détruire & qui seroit capable de faire de grands maux à la Religion & à l'Etat , si on n'empêchoit qu'il ne se fortifiât ; & on veut que je sois un des principaux chefs de ce malheureux parti. Si cela étoit ainsi , on n'auroit pas tort d'attendre de moi & de ceux qu'on m'associe dans ce détestable dessein , ce qu'ont toujours fait ceux dont on nous fait jouer le personnage , & de nous attribuer les intrigues & les cabales dont on s'est toujours servi , quand on a entrepris d'établir dans un Etat une nouvelle Religion. Mais qui sera en sûreté , quel-

quelque innocent qu'il puisse être, si on traite les gens en coupables, non après avoir prouvé qu'ils le sont, mais en le supposant sans aucune preuve, ou en prenant pour de légitimes preuves les signes du monde les plus équivoques. Ce n'est point assurément ce qu'entend S. M. Elle est trop juste pour autoriser un procédé si peu équitable; & quand il lui plaira d'y faire un peu de réflexion, elle le trouvera sans doute qu'on en fait trop ou trop peu. Car si on a de quoi nous convaincre d'avoir de mauvais sentimens contre la foi, de soutenir une nouvelle hérésie, & d'employer divers moyens pour la répandre par tout, que ne nous fait-on notre procès dans les formes, & que n'arrête-t-on par une punition exemplaire les maux qu'on auroit très grand sujet d'appréhender, si les bruits que l'on fait courir depuis tant d'années, avoient un fondement raisonnable? Mais s'ils n'en ont point, & si on ne peut être plus innocent que nous; le sommes de ce crime d'une nouvelle hérésie qu'on nous impute depuis tant de tems en ne nous laissant aucun lieu de nous en justifier, & nous fermant tous les tribunaux où nous pourrions nous défendre contre ceux qui nous calomnient; il est en vérité bien étrange qu'on

270 CLXXXII. Lettre de M. Arnauld
ne veuille ni nous absoudre , ni nous condamner ; & que sur des soupçons en l'air qui se dissiperoient d'eux-mêmes si on vouloit les approfondir , on nous traite d'une maniere trop dure pour des innocens , & trop douce pour des coupables.

On n'allegue contre nous que des maximes générales , que nous n'avons garde de contester. On représente les maux que les hérésies de Luther & de Calvin ont causez à toute l'Europe pour n'avoir pas été étouffez dans leur naissance. On dit que rien n'est plus capable de troubler les Etats que les nouveautez en matiere de Religion. Mais qui ne fait que les vérités les plus certaines peuvent engager dans les plus grandes injustices , quand on les applique mal ? On en peut juger par un exemple tout recent. Rien assurément n'est plus funeste à la société humaine que les empoisonnemens , & on ne peut trop louer le soin que le Roi prend en veritable pere de la patrie , pour empêcher qu'un si horrible crime étant devenu commun , ne desole son Roiaume. Mais S. M. auroit-Elle trouvé bon qu'on lui eut proposé pour en venir plutôt à bout , de bannir & de proscrire tous ceux qu'on auroit soupçonnez d'être empoisonneurs , sans les ouïr ni leur

leur donner lieu de se défendre; comme étant une voie plus courte que celle des formalitez de justice qui demandent plus de soin & plus d'application, mais qu'on a jugées nécessaires pour ne se pas mettre au hazard de faire souffrir à des innocens la peine due aux coupables? S. M. fait bien voir par un procedé tout contraire qu'Elle a voulu que l'on tint pour arrêter ce désordre, combien Elle auroit rejeté une si injuste proposition. Pourquoi ne seroit-ce pas ici la même chose? Et ceux qui nous veulent faire passer pour des empoisonneurs d'ames, seront-ils assez injustes pour trouver mauvais, que nous demandions pour toute grace d'être traitez avec la même rigueur que ceux qui sont accusez d'être empoisonneurs des corps? Car nous consentons qu'on n'use envers nous d'aucune indulgence, si après avoir marqué les crimes qu'on nous impute, & nous avoir donné lieu de nous en défendre, nous en demeurons convaincus. Mais il est juste aussi qu'on reconnoisse notre innocence, & que l'on cesse de nous décrier, s'il se trouve après un juste examen, qu'il n'y a rien de solide dans toutes les accusations qu'on fait contre nous. Or c'est ce que nous sommes assurés qui se trouvera aussi-tôt qu'on

172 *CLXXVIII. Lettre de M. Arnauld*
nous aura fait la grace de nous enten-
dre, ou d'examiner cette affaire par les
regles du bon sens & de l'équité.

L E T T R E C L X X V I I I .

A U R O I. *Sur le même sujet.*

S I R E

J'Ai reçu ce que Votre Majesté m'a
fait dire par M. de Pomponne avec
tout le respect que je dois, & que je
rendrai toute ma vie à tout ce qui me
viendra de sa part. Et j'ai appris de-
puis avec bien de la joie, qu'Elle a paru
satisfaite de ce que je l'ai prié de lui re-
présenter sur ce sujet. Que je serois
heureux, Sire, s'il n'y avoit que cela
que V. M. trouvât à redire dans ma
conduite ! car elle n'auroit qu'à me pres-
crire ce qu'il lui plait que je fasse, com-
ment elle veut que je vive, & si elle de-
sire que je change de quartier ; & je la
supplie très-humblement d'être persua-
dée que personne n'exécutera jamais ses
ordres avec plus d'exactitude & plus de
fidélité.

Mais oserois-je demander à V. M.
qu'elle me permette de lui dire, que ce
qui me penetre de douleur, est que l'on
ne

~~Le Duc de Berry~~
ne peut s'empêcher de voir, qu'on ne
lui fait penser à moi & à ce qui se passe
dans mon logis, que parce que l'on con-
tinue toujours à me représenter à V. M.
comme un des principaux chefs d'un
parti de factieux répandu par toute la
France, mais dont on prétend que les
plus considérables se sont réunis au quar-
tier où je tiens, pour y tenir plus fa-
cilement des assemblées, où l'on suppo-
se que se traitent diverses choses préju-
diciales à son service & à la Religion.
On fait, Sire, que c'est l'idée que l'on
a eue de donner à V. M. de ce qu'on
appelle jansénisme. C'est le nom de ce
prétendu parti, & on n'en pourroit trou-
ver de plus propre au dessein qu'on a pris
certaines personnes de rendre odieux à
V. M. tous ceux qui n'approuvent pas
leurs sentimens. Car comme il ne si-
gnifie rien de précis & de déterminé,
ils l'appliquent à qui ils veulent, & il
est bien difficile qu'on ne soit janséniste
par quelque endroit, quand on a des
ennemis qui ont intérêt qu'on passe pour
tel. Il suffit pour cela, ou d'avoir de
l'estime pour la doctrine de S. Augustin,
ou de ne pas approuver les relâchemens
des Casuistes, ou de demander ce que
c'est qu'être janséniste, ou de soutenir
qu'il n'y en a point, en prenant ce nom

194 *CLXXVIII. Lettre de M. Arnauld*
pour un nom de secte, ou de lire des
livres de piété, quelque édifiants qu'ils
puissent être, quand on croit qu'ils vien-
nent de gens qu'on dit être de ce parti,
ou enfin de me connoître & de dire du
bien de moi. Et ce dernier est si cer-
tain que des Abbez de qualité dont j'ai
l'honneur d'être parent, n'oseroient me
venir voir, quoiqu'ils logent tout pro-
che de moi, parce qu'ils sont persuadés
que ce leur feroit une exclusion pour les
dignitez ecclesiastiques. J'ai donc,
Sire, un intérêt tout particulier de pren-
dre pour moi ce qui se dit & ce qui se
pense de ces prétendus Jansenistes, puis-
qu'on m'en attribue tout le bien & tout
le mal ; & que ma condition est telle,
que je ne puis être innocent tout seul
dans l'esprit de V. M. étant impossible
qu'elle n'ait de moi divers soupçons
tout-à-fait défavorables, tant qu'elle
demeurera persuadée de ce qu'on lui dit
d'un parti à la tête duquel on me met.
Je me trouve donc, Sire, dans une fâ-
cheuse nécessité ou de parler pour plu-
sieurs, ce que l'on me fait entendre
que V. M. n'agrée pas, ou de demeu-
rer toute ma vie dans la mauvaise opi-
nion qu'elle doit avoir de moi, sur des
accusations générales que personne n'ose
démêler, & dans lesquelles je suis tou-
jours

jours enveloppé des premiers. Car elles sont d'une nature à ne m'en pouvoir défendre, qu'en défendant avec moi ceux que l'on peut dire qui font mon crime comme je fais le leur, chacun de nous étant innocent quand on le considère séparément de tous les autres, & n'y ayant qu'un nom commun qui nous rende tous également criminels.

Ce n'est pas, Sire, que pour parler au nom de plusieurs, nous parlions comme faisant corps, ce qu'on m'a dit encore ne plaire pas à V. M. C'est au contraire la première & la plus juste de toutes nos plaintes, de ce que sans raison & sans apparence, on veut faire malgré nous un même corps & une même communauté de tous ceux à qui il plaît à nos ennemis de donner le même nom, c'est-à-dire, à une infinité de personnes qui ne se connoissent pas, qui ne se sont jamais vûs, & qui n'ont entre eux ni liaison, ni dépendance, ni la moindre ombre de société. Mais à Dieu ne plaise, Sire, que j'entreprenne la défense de ce corps imaginaire, je me réserve dans ceux de mes amis que l'on me joint ordinairement dans les calomnies qu'on fait contre moi, & dont je puis répondre comme de moi-même.

Notre conscience nous rend témoignage, qu'on ne nous peut rien reprocher ni à l'égard de l'Eglise à qui nous devons rendre compte de notre foi & de notre doctrine, ni à l'égard de V. M. pour qui Dieu fait que nous avons les sentimens du plus profond respect, de la plus parfaite obéissance, & de la plus inviolable fidélité que les meilleurs sujets puissent avoir pour leur Prince. Ainsi rien assurément ne nous peut être plus sensible que de nous voir regarder par V. M. comme des hommes dangereux à l'Eglise & à l'Etat, & capables de troubler l'un & l'autre, si on ne les reprimoit. Mais qui sera en sûreté, Sire, quelque innocent qu'il puisse être, si on traite les gens en coupables, non après avoir prouvé qu'ils le sont, mais en le supposant sans aucunes preuves, ou en prenant pour de légitimes preuves, les signes du monde les plus équivoques? Ce n'est point certainement ce que prétend V. M. Elle est trop juste pour autoriser un procédé si peu équitable; & quand il lui plaira d'y faire un peu de réflexion, elle trouvera sans doute qu'on en fera trop ou trop peu. Car si on a de quoi nous convaincre d'avoir de mauvais sentimens contre la foi, de soutenir une nouvelle hérésie, d'employer di-

vers

De l'Esprit de S. Louis.
part-moisem, pour la répondre par tout,
et de causer par là des brouilleries & des
troubles dans le Royaume: que ne nous
fait-on notre procès dans les formes, &
que s'arrête-t-on par une passion exem-
plaire les maux qu'on auroit grand sujet
de craindre, si les bruits que l'on fait
contre de nous depuis tant d'années n'
avoient un fondement raisonnable? Mais
s'ils n'en ont point, & si nous pouvons
dire, comme S. Paul, que ceux qui
ont entrepris de nous décrier ne sau-
roient prouver aucun des chefs dont ils
nous accusent, il est en vérité bien é-
trange qu'on ne veuille ni nous absou-
dre, ni nous condamner, & que sur
des soupçons en l'air qui se dissiperoient
d'eux-mêmes, si on vouloit les approfon-
dir, on nous traite d'une manière trop
dure pour des innocens, & trop douce
pour des coupables. Ne feroit-il donc
pas de l'intérêt de V. M. qu'elle voulut
bien s'éclaircir une bonne fois de la ve-
rité ou de la fausseté de ces bruits, & ne
peut-on pas dire qu'elle doit cela à sa
bonté, à sa justice, & même à sa gloi-
re?

Il n'y auroit pour cela, Sire, qu'à
ordonner ce qui est prescrit par toutes
les loix & divines & humaines, qui est
que ceux qui répandent contre nous tant

178 CLXXVII. *Lettre de M. Arnauld*
de médifances vagues , se déclarent &
parlent ouvertement , & que marquant
chaque accusation en particulier , ils se
soumettent à la peine des calomniateurs
s'ils n'ont de quoi les prouver. On est
assuré qu'ils n'oseroient l'entreprendre.
Car tout ce qu'ils disent se réduit ou à
des choses qu'on nous impose fausse-
ment , & qui sont très éloignées de nos
sentimens : ou à des points de doctrine
très-innocens , très-purs , & très-ortho-
doxes , dont ils ne laissent pas de nous
faire des crimes parmi le peuple. A l'é-
gard du premier , nous ne croions pas
que ceux qui font ces accusations contre
nous osassent les soutenir devant V. M.
ou devant tels autres juges qu'il lui plai-
roit de nommer , parce qu'il seroit trop
facile de les confondre par une infinité
d'écrits publics, où nous avons condam-
né & détesté ces erreurs. Et à l'égard
de ce que nous tenons véritablement ,
nous aurons autant de défenseurs de no-
tre innocence qu'il y a des gens versez
dans la science ecclésiastique. Car nous
n'en recusons aucun , hors ceux qui
sont notoirement engagez à nous décrier
& nous nous efforçons de forcer ceux-
là mêmes en présence de V. M. d'avouer
que dans nos véritables sentimens il n'y
a rien qui ne soit reçu , approuvé & en-
sei-

Discours de Servant. 179
seigne dans les plus célèbres écoles catholiques, & dans Rome même.

Mais, Sire, il y auroit encore une voie plus courte que celle-là pour éclairer V. M. sur ce que nous sommes. Elle n'a qu'à faire connaître qu'elle veut bien qu'on l'en éclaircisse, & qu'elle se sera encore plus aise de nous trouver innocens que de nous croire coupables. Dans ce moment, Sire, elle verra une infinité de bouches, que la seule crainte d'aller contre ses sentimens tient fermées, s'ouvrir en notre faveur. Car nous pourrions dire que notre crime ne subsiste que par l'impression que nos ennemis ont su jeter dans l'esprit de tout le monde, que c'en est un que de nous croire innocens, & encore plus de parler pour nous. Et dès que V. M. voudra bien rassurer le monde là-dessus, il n'y a personne dans son Royaume, hors nos ennemis déclarés, qui ne lui rende témoignage de notre innocence.

J'ose donc, Sire, conjurer V. M. par les entrailles de la miséricorde de J. C. de ne refuser pas son application & sa lumière, pour dissiper tant de faux prétextes dont on tâche d'obscurcir la vérité, & de ne pas souffrir qu'on puisse dire que sous un regne aussi doux & aussi juste que le sien, des innocens ont été

182 *CLXXVII. Lettre de M. Arnauld*
soit devoir être la cause de leur perte ?
aussi devons-nous tout attendre de sa mis-
ericorde , & nous ne désespérons pas
qu'il ne fasse enfin connoître à V. M.
ce que nous sommes , & sur tout à l'é-
gard de la fidélité & de l'attachement
inviolable que nous avons pour sa per-
sonne & pour son service. Nous bor-
nons tous nos desirs à cela. Ce n'est ni
l'ambition , ni l'intérêt qui nous fait sou-
haitter que V. M. soit persuadée de la
sincerité de nos intentions & de la pu-
reté de nos sentimens. Mais nous nous
croirions indignes d'avoir pour maitre le
plus grand Prince du monde , s'il nous
étoit indifférent d'être bien ou mal dans
son esprit. C'est pourquoi , Sire , j'es-
pere que V. M. bien loin de condamner
la liberté que j'ai prise , elle la regardera
comme un de ces mouvemens de zèle &
d'affection , qu'un transport violent ar-
rache du cœur d'un serviteur fidèle ,
quand on le soupçonne de manquer à
son devoir & qu'on lui veut ravir les
bonnes graces de son maitre , & que ce
lui sera un témoignage qu'on ne peut é-
tre avec une plus profonde vénération
que je suis &c.

*M. de Pomponne à qui M. Arnauld a-
voit adressé cette Lettre pour la présenter*
AN

au Roi, ne veut pas devoir le faire, comme on le voit par cet extrait d'une Lettre qu'il lui en fit le 8. Mai 1679.

„ J'ay reçu ce matin la lettre que vous
 „ m'avez adressée : mais vous juge-
 „ rez, je m'assure, assez, que je ne la
 „ dois pas rendre. Je vous marquai, ce
 „ me semble bien précisément, que le
 „ Roi ne m'avoit ordonné de vous par-
 „ ler que pour vous seul. Cependant
 „ vous écrivez au pluriel, & comme
 „ parlant pour d'autres personnes que
 „ pour vous. C'est justement ce que
 „ l'on ne veut pas ; ces manieres de
 „ corps & de communitez sont ce que
 „ l'on veut le moins. Ainsi je répon-
 „ drai pour vous seul, comme vous
 „ m'aviez chargé de le faire. Adieu,
 mon très-cher oncle. Je suis.

LETTRE CLXXIX.

A MADAME DE FONPERTUIS.

*Sur les maladies, & la bonne maniere
 de se mortifier.*

22. Fev
 1679.

JE suis, Madame, extrêmement en
 peine de votre santé. Je croiois
 qu'elle se rétablissoit, & j'en avois
 bien de la joie : mais j'ai appris avec dou-

184 *CLXXIX. Lettre de M. Arnauld*
douleur par une lettre de M. de Luzancy, que si vous êtes quelques jours mieux, vous redevenez après plus mal, & qu'ainsi on a bien sujet de craindre que vous n'y succombiez à la fin. J'attends avec impatience que le beau tems soit revenu pour avoir la consolation de vous voir : cependant je vous recommande à Dieu le plus que je puis, & je lui représente le besoin qu'a encore de vous votre cher enfant, afin qu'il vous laisse en ce monde, jusqu'à ce que vous l'aiez mis en état de marcher tout seul dans les voies de Dieu. Comme je ne doute point de la confiance que vous avez aux personnes qui vous conduisent, je ne saurois croire que vous ne vous rendiez sans peine à tout ce qu'elles jugent nécessaire que vous fassiez pour votre santé, & qu'ainsi vous ne mettiez votre dévotion à pratiquer ce que J. C. a dit autrefois à ses Apôtres : *Manducate quæ apponuntur vobis*, & à reconnoître la verité de cette parole de S. Paul : *Non est regnum Dei esca & potus*. Il y a bien d'autres manieres de se mortifier, que l'abstinence & le jeûne. Le renoncement à sa propre volonté en est une des plus nécessaires & des plus agréables à Dieu. Rien ne lui plait davantage que le sacrifice de l'obéissance.

L E T

L E T T R E C L X X X .

MADAME DE FONPERTUIS.

Sur le même sujet.

29. Juil.
let 1679.

Je fais, Madame, dans une étrange
 peine de ce que l'on me mande que
 de plusieurs vous ont repris & que
 vous êtes toujours fort mal. Dieu me
 appe par l'endroit le plus sensible. Il
 voulu que mon départ se trouvât joint
 à malades de trois personnes p^{re}mières
 m'avoit donné beaucoup d'amitié, &
 ne auroient eu droit de me demander
 ue je ne les quittasse point dans cet é-
 it. Il y en a déjà une qui est allée à
 Dieu, bien-tôt après que je suis parti*,
 qui vous a laissé chargé de ce qu'elle
 voit de plus cher. Je tremble pour les
 eux autres, qu'il ne leur en arrive au-
 tant. Car quel sujet n'a-t-on point de
 raire pour vous? & je reçois présen-
 tement une lettre de Madame de Ste.
 leuve, qui me mande qu'elle est hy-
 ropique, & qu'elle appréhende bien de
 e me revoir jamais. Ne doutez point,
 Madame, que je ne vous recommande
 ien à Dieu. Si ma niece Olimpe est a-
 ec vous, comme je n'en doute point,
 quoi-

* Il étoit
parti le
17. pour
le Pais-
Bas.

quoique personne ne m'en ait écrit, assurez-la, s'il vous plaît, que j'ai été sensiblement touché de la perte qu'elle a faite; que j'en écris à M. son pere, & que je ne manquerai jamais de faire pour elle tout ce qui sera en mon pouvoir. L'accablement où je suis d'avoir écrit plus de 20. lettres, me servira d'excuse si je ne vous entretiens pas davantage. Mais assurez-vous qu'on ne peut être plus avant dans mon cœur que vous y êtes.

L E T T R E C L X X X I .

21. Aout 1679. *A MADAME DE FONTPERTUISA*
Il lui recommande de mettre toute son affection en Dieu.

VOUS pouvez bien croire, ma très-chere Sœur, que je n'avois pas vû votre lettre du commencement de Juillet, lorsque je vous ai écrit la dernière fois. Elle avoit été oubliée, & il n'y a que deux jours que je l'ai reçue. Elle est si pleine de tendresse & de bonté pour moi, que vous avez bien prévu que je me souviendrois du reproche que je vous ai fait autrefois que vous en aviez trop. Un cœur, qui n'est fait que pour Dieu, ne doit point tant aimer

pour les créatures, lors même qu'il ne les
fait que pour Dieu, parce qu'il faut
craindre qu'il ne s'y glisse toujours quel-
que chose de l'amour propre, & que
nous ne mettions quelque partie de nous
en confiance en l'homme, au lieu que
nous la devons mettre toute entière en
Dieu. Vous voyez bien qu'il ne vous
l'a donné pas, puisqu'il vous a substi-
tué à ma place un homme si plein de
Dieu, & si capable de vous entretenir
dans la volonté qu'il vous a donnée d'être
toute à lui. J'estime ma petite nièce
heureuse après la perte qu'elle a faite,
d'avoir trouvé un vous si bon, si sûr,
si bon & si charitable. Je prie Dieu
qu'elle use bien de l'avantage qu'elle a,
et qu'elle apprenne à être une véritable
chrétienne à quoi que ce soit qu'il l'appelle.
Mais je lui souhaite la part de
Marie qui est certainement la meilleure.

LET.

L E T T R E C L X X X I I .

Aout
1679.

A MONSIEUR L'ARCHE-
VEQUE DE PARIS. *Il rend rai-
son de sa retraite, à quoi ses ennemis
l'avoient obligé par les mauvais offices
qu'ils lui rendoient auprès du Roi.*

MONSIEUR

Q Uand mon devoir & mon inclina-
tion ne me porteroient point à
vous rendre compte de ma con-
duite comme à mon Archevêque, les
bruits que j'apprens que l'on fait courir
de ma retraite, m'y obligeroient dans
cette rencontre, parce qu'il n'y a per-
sonne qui soit mieux informé que vous
des diverses choses qui m'en ont donné
la pensée, & que j'aurai lieu d'espérer
que vous aurez la bonté de représenter
à Sa Majesté, combien les raisons qui
m'ont fait prendre cette résolution sont
éloignées de celles qu'on m'attribue. Je
ne doute point, Monseigneur, que
vous ne lui aiez fait savoir, qu'aussi-tôt
que j'eus appris qu'elle ne trouvoit pas
à propos que je demeurasse davantage au
Faubourg S. Jaques, je me suis mis en
devoir de lui donner sans retardement
des

reuve de mon obéissance. Mais
tant ce desir de Sa Majesté avec
ce qu'Elle avoit déjà daigné de me
montrer, de ne point souffrir qu'on
m'assemblât chez moi, j'ai bien vu
qu'il ne pouroit être que pour cela
de souhaittoir que je changesse de
lieu. & c'est ce qui m'a jetté dans une
grande inquiétude. Car étant
sûr qu'il ne s'étoit point tenu chez
l'assemblée, & qu'ainsi la pensée
que le Roi a eue, n'a pu venir que de
ceux qui me persécutent depuis près de
vingt ans, qui lui ont fait passer pour des af-
faires qui lui doivent être suspectes,
de de mes parens, de mes amis, &
de ceux qui me viennent consulter ou
sur des difficultés de conscience, ou dans
quelque affaire qu'ils ont de se convertir à la
religion Catholique, ou quelquefois
sur des matieres de science: je n'ai
pu voir à quoi ce changement de lieu
pouroit me servir pour ôter à mes
ennemis l'occasion de me calomnier au-
vant Sa Majesté, & de changer leurs
maux reproches en cette nouvelle accu-
sation de cabale, à quoi vous avez eu la
bonté de me faire entendre que se redui-
roit maintenant ce que l'on disoit contre

est une obligation, Monseigneur,
que

que je vous ai, & dont je vous sens toujours & très reconnoissant, & très obligé. Vous avez bien voulu me faire savoir que si vous avez fait souffrir par

*Les Religieuses de P. R. à qui on avoit dé fendu de prendre des Pensionnaires & de recevoir des Novices.

l'ordre du Roi a des personnes* qui m'étoient étroitement unies, un traitement assez rude, ce n'étoit pas à cause de ma doctrine dont le Roi ne se rend point le juge; que ce qui avoit déplu à Sa Majesté, est qu'il paroissoit dans ma conduite un air de cabale qui lui donnoit des justes soupçons contre ce parti dont on me regardoit comme un des principaux chefs; que ma maison ne se desemplissoit point de monde; que s'il y avoit quelque Ecclésiastique mécontent, dans les provinces, il s'adressoit à moi, comme on l'avoit reconnu par des lettres interceptées; qu'on est informé de tout ce qui se passoit chez moi, des personnes qui y venoient, & des discours qui s'y tenoient par des gens que je croiois être de mes amis, & qu'il ne s'y passoit rien dont le Roi ne fut averti. Je vous rend grace, Monseigneur, de m'avoir fait donner ces avis. Mais plus j'y fais de réflexion, plus je reconnois qu'en quelque lieu de Paris que je demeure, on aura toujours ce même prétexte de me rendre ce mauvais office auprès de Sa Majesté. Car tous jugent bien

De l'usage de l'écriture 173
ne pour loger en un autre quar-
tier de l'habitation de Jacques, cela s'ensui-
vit par que les mêmes personnes ne
peuvent voir, & que des Ecclé-
siastiques de Province ne s'écritent, s'il
ne prend satisfaction. On aura donc
eu la même couleur de rendre ma
vie suspecte à Sa Majesté, en lui
faisant croire que je continuois toujours à
des assemblées préjudiciables à l'Etat,
en supposant que je fais trahir
des gens à qui je me confie, & qui
me trahissent, & en prenant oc-
casion de la première lettre interceptée
pour n'aurois pas seulement vue, de
me tenir dans l'opinion que je me mé-
ritois.

ne me mettrois pas beaucoup en
de tout cela, & je me tiendrois
sur le témoignage de ma con-
science contre ces calomnies, si je ne
sentois qu'il est de la vénération que je
dois avoir pour un aussi grand Prince
celui sous lequel Dieu m'a fait
naître, de n'être pas indifférent au re-
gard de la bonne ou mauvaise opinion
qu'on lui peut donner de moi ; mais
je n'ai jamais eu, grâces à Dieu, ni moi,
ni ceux de ma famille, qu'un zèle
pour le Roi & une inviolable fidélité pour le
service du Roi, il me doit assurément
être

être bien sensible, que des médisances si mal fondées me fassent passer dans son esprit pour un homme d'intrigue & de cabale, sur qui on doive veiller pour prévenir les maux que je pourois faire à l'Etat. C'est ce qui m'oblige (toutes les voies que je pourois avoir d'éclaircir sa Majesté m'étant fermées) d'ôter au moins à mes ennemis, ce que j'apprens, Monseigneur, avoir été le prétexte de me noircir auprès d'Elle. Ils n'en auront plus quand on ne me viendra point voir, & qu'on ne pourra plus m'écrire des provinces; & je n'ai point de moyens plus sûrs pour empêcher l'un & l'autre, que de me soustraire à la connoissance du public, en me remettant au même état où je me suis vu réduit pendant 24. années par la providence de Dieu.

On n'aura plus de lieu alors de rendre compte à sa Majesté de ce qui se passe en mon logis pour me faire dire ce que je n'ai jamais pensé, & de changer les visites les plus innocentes en des assemblées criminelles.

Je serai comme si je n'étois plus au regard de ceux qui ne pensent qu'à envenimer tout ce qu'ils savent ou qu'ils se vantent faussement de savoir de moi. Je tâcherai de faire auprès de Dieu avec plus

plus de loisir & plus de repos ce que ma mauvaise fortune m'empêche de faire auprès du Roi. Je le prierai de prendre en main la protection de mon innocence, & j'espère que comme il tient entre ses mains les cœurs des Rois, il tournera quelque jour en ma faveur celui de sa Majesté, en lui faisant connoître avec combien de malice & d'aveuglement on lui a donné de moi des impressions si éloignées de toute apparence. Car vous avouerez sans doute, Monseigneur, que rien n'est plus surprenant que le tour que mes ennemis prennent maintenant pour me noircir dans l'esprit du Roi.

Ils n'ont jamais rien eu que de faux à m'imputer ; mais leurs anciennes accusations, toutes fausses qu'elles étoient, avoient au moins plus de vrai-semblance. Il s'agissoit des véritez de la penitence & de la grace, sur lesquelles il est facile d'imposer à ceux qui ne sont pas Théologiens. L'événement a fait voir qu'ils avoient tort, & que leurs emportemens sur ces matieres étoient très mal fondez ; & c'est ce qui les leur a fait abandonner maintenant. Mais n'ayant point changé l'envie qu'ils ont de me perdre, dans l'appréhension qu'ils ont eu que leurs calomnies sur des sujets ecclesiastiques

194 CLXXXII. *Lettre de M. Arnauld*
étant portées à Rome, où ils s'étoient
toujours adressez pour m'accabler pen-
dant tout le tems des troubles de l'Egli-
se de France, elles n'y fussent pas bier
reçues, ils se sont jettez sur la politi-
que & sont reduits à me faire passer au-
près du Roi pour un de ces gens de ca-
bale, dont on a droit de se défier com-
me pouvant exciter quelque brouillerie
dans son Etat.

C'est assurément ce qu'ils n'auroient
osé entreprendre, si j'avois le bonheur
d'être connu de sa Majesté, parce
qu'elle découvreroit sans peine que l'on
n'a jamais fait un reproche plus incroia-
ble que celui que l'on s'avise de substi-
tuer à tant d'autres qu'on n'a plus la
hardiesse de soutenir ; car un assez grand
nombre de gens d'honneur dont je suis
connu, peuvent être autant de temoins
irreprochables qui assureront sa Majesté,
que je suis également incapable, & de
réussir dans un dessein de cabale quand
j'aurois la volonté de l'entreprendre, &
d'en avoir la volonté quand j'y pourrois
réussir ; que je ne sai qu'aller droit où
mon devoir m'appelle, sans déguisement
& sans artifice ; qu'on ne peut guères
être moins remué que je le suis par les
deux grands ressorts des cabales, qui
sont l'interêt & l'ambition ; & si j'ai
quel-

quelque fermeté pour ne pas trahir ma conscience, en manquant de rendre à la vérité le témoignage que je lui dois, je n'en ai pas moins pour ne pas manquer à ce que les principes de ma religion, aussi bien que les devoirs de la naissance, obligent un sujet de rendre à son Prince.

Cependant il faut que les intrigues de mes ennemis aient été bien artificieuses & bien envenimées, s'ils sont venus à bout de la chose du monde la plus incroyable & la plus hors d'apparence. Car qui peut s'imaginer que l'appréhension des prétendues cabales d'un simple Théologien sans bien & sans appui, & que 24. années d'une vie cachée doivent avoir rendu fort mal propre à caballer dans un Etat, ait pu occuper un seul moment une aussi grande ame que celle d'un Roi qui n'a pas craint toute l'Europe conjurée pour arrêter ses conquêtes, & qui ne les a bornées que par une paix glorieuse dont il a lui-même prescrit toutes les loix ! Mais il y a sujet d'espérer que toutes ces craintes des troubles que je pourois causer par mes intrigues, se dissiperont quand on n'aura plus lieu de les entretenir, en faisant des contes de moi qui y donnent de nouvelles couleurs. On n'aura plus de

I 2

moien

moien de faire appréhender ni mes as-
semblées, ni ces recours qu'on veut
qu'aient à moi tous ces mécontents des
Provinces. Quand je serai inconnu au
monde, sa Majesté reconnoitra que je
suis bien éloigné d'avoir ces pensées d'in-
trigue & de remuement qu'on m'attri-
bue; & comme rien ne l'empêchera plus
de suivre les mouvemens naturels de son
équité & de sa justice, il y a lieu de
s'attendre qu'Elle changera par des nou-
veaux ordres plus conformes à sa bonté,
ceux qui ont mis une maison sainte dans
la dernière désolation. On espere, Mon-
seigneur, que vous y contribuerez de
votre part tout ce qui sera possible, puis-
que vous avez assez voulu faire enten-
dre que ce n'a été qu'à regret que vous
avez executé les premiers. Pour moi
je m'estimerai trop heureux, si je puis
croire avoir donné quelque occasion à
cet heureux changement, en me déro-
bant à la vue des hommes pour n'être
plus exposé à des medifances qui ont eu
des effets si déplorables, & en sacrifiant
au renouvellement du calme & de la
paix de l'Eglise, la plus douce consolation
qu'on puisse avoir en ce monde, qui est
de vivre avec ses amis, & de mourir
entre leurs bras. Je ne saurois croire,
Monseigneur, que vous n'approuviez
cette

cette resolution : mais je vous serai infiniment obligé si vous voulez bien faire entendre à sa Majesté les raisons qui me l'ont fait prendre , & la confiance que j'ai qu'elle la regardera comme une des plus grandes marques que je pouvois lui donner de mes respects & de mon obéissance , puisque je ne pouvois executer plus fidelement que par ce moien ce qu'elle a témoigné désirer , que je vécusse sans bruit , & sans attirer trop de monde dans ma maison. Je suis avec un profond respect &c.

L E T T R E C L X X X I I I .

A M. LE CHANCELIER. *Sur le même sujet que la précédente.*

AOÛT
1679.

M O N S E I G N E U R

ETant si peu considérable dans le monde & n'y tenant aucun rang qui puisse attirer ses yeux sur moi : j'aurois regardé comme une vanité ridicule de m'imaginer que l'attention à ce que je fais, pût détourner un seul moment le plus grand Prince de la terre , de ces soins importans qui doivent faire le repos & la felicité de tant de peuples. Mais ce qui auroit semblé me devoir être un

198 *CLXXXIII. Lettre de M. Arnauld*
sujet de vanité, me l'a été d'une doul-
leur très sensible, quand j'ai appris de-
puis quelque tems, que la malignité de
mes ennemis avoit trouvé un moien bien
défavorable pour moi, d'engager Sa
Majesté à jeter ses regards sur une per-
sonne qui le méritoit si peu en toutes
manieres. Car ç'a été, Monseigneur,
en me représentant à'un Prince si vigi-
lant & si appliqué à prévenir tout ce qui
peut causer quelque trouble dans son E-
tat, comme un homme d'intrigue & de
cabale qui a des liaisons & des corres-
pondances par tout, qui se mêle de tout,
à qui s'adressent tous les mécontents des
provinces, & qui tient chez lui des as-
semblées dont les suites sont à craindre.
Je n'aurois jamais cru, Monseigneur,
que le Roi dût s'occuper de moi; mais
j'aurois encore moins cru pouvoir être
assez malheureux pour lui être présenté
sous une face si hideuse, & que je puis
dire être telle qu'on n'en pouvoit choi-
sir une qui me ressemblât moins, & dont
tous les traits fussent plus contraires au
bien & au mal qui peut être en moi.
Car comme tous ceux qui me connois-
sent rendront témoignage que je ne suis
pas assez méchant pour avoir de tels
desseins, ils savent aussi, ce que je n'ai
pas de honte de reconnoître, que je n'ai
pas

pas assez d'esprit & d'habileté pour les executer, si j'étois assez abandonné de Dieu pour les avoir.

Cependant, Monseigneur, on ne peut douter, après ce qu'en a dit M. l'Archevêque de Paris, & ce qu'il a bien voulu me faire savoir, que ce ne soit l'impression qu'on a donné de moi à S. M. Il a témoigné qu'il ne s'agissoit point ici de ma foi & de ma doctrine, & qu'il n'avoit fait qu'exécuter les ordres du Roi qui n'avoit en vue que d'assurer le repos de son Etat, & d'arrêter les cabales qui le pourroient troubler. C'est à quoi se rapporte aussi ce que S. M. m'a fait dire par M. de Pomponne, que je ne souffrisse point qu'on tint d'assemblée chez moi; & ce qu'on a appris de M. de Paris, qu'il y avoit ordre d'intercepter les lettres que j'écrivois & que l'on m'écrivoit, jusques là qu'une de mes parentes étant fort malade, & ayant désiré que je demeurasse auprès d'elle pour lui parler de Dieu, & la disposer à bien mourir, parce quelques personnes qui avoient affection à moi, m'y étoient venues trouver, on a su qu'on en a rendu compte à S. M. & qu'on lui a fait passer ces visites pour une continuation de ces assemblées qu'Elle ne veut point souffrir. Je ne doute

206 *CLXXXVII. Lettre de M. Arnauld*
point, Monseigneur, qu'ayant tant de justice & tant de bonté vous ne me plaigniez d'être tombé par des médisances si peu vrai-semblables dans une disgrâce que je n'ai point meritée, & à laquelle je ne vois point de remede humain. Car quelque persuadé que je sois, que ce seroit manquer à ce que je dois à sa Majesté que de souffrir sans douleur qu'on m'ait noirci dans son esprit d'une si étrange maniere, & qu'il n'y eût rien que je ne voulusse faire pour me laver d'une tache si honteuse, en l'éclaircissant de la pureté de mes intentions & de l'ardeur de mon zèle, je me trouve réduit à n'avoir aucun moien de le faire, tant mes ennemis ont tâché de m'en fermer toutes les voies, jusqu'à porter S. M. à me faire un crime à moi seul, de ce qu'elle a jugé être de sa gloire de permettre au moindre de ses sujets. Vous le savez, Monseigneur, & M. de Paris l'a confirmé de nouveau, aiant eu la bonté de me faire dire que ce qu'on avoit su d'une Requête* que je voulois présenter au Roi, m'auroit attiré de fort mauvaises affaires, s'il n'en avoit détourné le coup.

* La Requête pour demander la permission de publier une reponse au Livre de M. Mallet contre le N. T. de Mons.

Ne pouvant donc travailler à ma justification en la maniere que je le souhaiterois, je me trouve obligé d'ôter au moins

moins en tout ce qui dépendra de moi, ce qui peut servir de matière à la calomnie. Et ainsi, comme elle n'est fondée que sur des commerces innocens que l'on fait passer pour criminels, sur des visites que l'on me rend & sur des lettres que l'on m'écrit, je me suis persuadé que Dieu demandoit de moi que je me réduisisse au même état où j'ai été durant tant de tems, afin qu'étant comme les morts qu'on oublie, & tant de gens que je ne puis empêcher de s'adresser à moi tant que je paroissais en public, ne pouvant plus ni me visiter ni m'écrire, l'on ne puisse plus aussi fonder, comme on a fait jusques ici, des accusations de cabale sur des visites que l'on me rendroit, ni sur des lettres que l'on m'écrirait.

Je ne crois pas, Monseigneur, qu'il y ait personne qui n'approuve cette résolution, qui ne la regarde comme l'une des plus grandes marques de la passion que j'ai de ne rien faire qui puisse déplaire au Roi, ou qui au moins n'avoue qu'on peut appliquer ici cette grande parole d'un ancien : *Latere liceat, nulla libertas minor à rege petitur.* Ce n'est pas que je n'aie bien prévu que l'état où je me réduis pour autant de tems qu'il plaira à Dieu, peut être pe-

nible à un homme de mon âge ; qu'on se trouve privé de beaucoup de secours & d'assistance dont la vieillesse peut avoir besoin ; & que la nature a de la peine à se soutenir n'étant point appuyée sur la plus grande douceur qu'on ait en ce monde , qui est la compagnie de ses amis ; mais Dieu tient lieu de tout à qui sacrifie tout pour lui , & je crois faire pour Dieu ce que je fais pour ôter au Roi l'inquiétude qu'on lui donne de mes prétendues cabales , & pour lui fournir par là quelque occasion de remettre les choses dans le calme qui n'a pu être troublé que par ces langues trompeuses dont le Prophete Roi demande d'être délivré.

C'est , Monseigneur , ce que j'ai cru que vous ne trouveriez pas mauvais que je prisse la liberté de vous écrire , ne l'osant faire à Sa Majesté même. Je suis si mauvais courtisan & si malhabile pour traiter avec le grand monde , quelque dangereux Cabaliste que l'on me fasse , que je ne fais pas même quelle priere je vous dois faire sur cela , ni s'il est à propos que je vous en fasse aucune. J'ai désiré seulement que vous soiez persuadé de mon innocence. Votre zele pour la justice fera le reste , selon les vues que lui donnera cette sagesse consommée qui en
regle

regle toutes les démarches ; & quoi qu'il en arrive , je serai toujours avec un profond respect. & une inviolable fidélité.

LETTRE CLXXXIV.

A M. DE POMPONNE. Sur sa re- Aout
1679.
traite.

JE ne doute point que vous n'avez été surpris de la résolution que j'ai prise de ne plus paroître dans le monde. Mais j'espère que vous ne la desapprouverez pas , quand vous en aurez su les raisons. Je les ai marquées dans les Lettres que j'ai cru en devoir écrire à M. l'Archevêque & à M. le Chancelier , dont je vous envoie les copies. Ce n'a été que pour ne vous point embarrasser dans nos misérables affaires (*secundum hominem dico*) que je ne vous ai point dit que j'eusse cette pensée avant que de l'exécuter. Il sera mieux en toutes façons , que vous puissiez dire , que vous n'en avez rien su , comme c'est la vérité. Vous n'aurez à répondre de rien ; & si mes ennemis sont assez injustes pour me faire un nouveau crime de leur avoir ôté tout sujet de me faire tous les jours des pièces , & d'envenimer tout ce qu'ils savoient & ne savoient pas de moi , je se-

204 *CLXXXV. Lettre de M. Arnauld*
 rai seul chargé de confondre leur malice.
 Vous ne m'en aimerez pas moins pour ne
 pas prendre de part à ce que je ferai se-
 lon les lumieres que Dieu me donnera &
 les mouvemens de ma conscience. *Unus-*
quisque suum onus portabit. Et je ne
 doute point que vous n'aiez de la joie,
 quand vous saurez que je suis gai & que
 je me porte bien ; que j'envisage sans
 inquietude tout ce qui peut arriver, &
 que Dieu me fait la grace d'abandonner
 tout à sa providence.

LETTRE CLXXXV.

9. Août 1679. *A M. NICOLE. Sur l'éloignement*
qu'il avoit de s'engager de nouveau à
*écrire sur les affaires de l'Eglise. **

* M. Ni-
 cole fut
 obligé
 d'écrire
 diverses
 lettres à
 ce sujet
 que l'on
 peut voir
 dans le
 II. To-
 me de
 ses lettres
 de l'édi-
 tion de
 Lille.

JE vous suis obligé de ce que vous m'a-
 vez bien voulu décharger votre cœur.
 Vous ne le sauriez faire à personne qui
 entre plus dans vos peines & qui y com-
 patisse davantage. Et quoi que je ne
 puisse pas toujours être de votre senti-
 ment, je ne prétendrai jamais que vous
 soiez obligé d'être du mien, sur tout
 quand il s'agira d'entrer dans des engage-
 mens où vous auriez trop de repugnan-
 ce. J'aurai toujours la reconnoissance
 que je dois des assistances que vous m'a-
 vez

vez rendues; mais cela ne me donne pas droit de vous en demander de nouvelles; & c'est assez que Dieu ne vous en donne pas la volonté, pour me faire accepter cette privation comme un ordre de sa providence. Je n'approuve donc point que l'on parle de vous comme l'on fait, & je trouve sur tout qu'on a grand tort de le faire de la lettre à M. de Paris *. * C'est la lettre 50. qui est dans le II. Tome des lettres de M. Nicole de l'édition de Lille pag. 239.

Car puisque ce sont vos amis qui vous ont porté à la faire, & que vous la leur avez envoyée toute ouverte, c'est à eux plutôt qu'à vous que ceux qui ne l'approuvent pas, s'en doivent plaindre. Il est vrai que je ne vois pas de nécessité de l'écrire, parce que c'est une vieille affaire que j'avois, ce me semble, suffisamment éclaircie dans la lettre à M. de Pomponne † dont le Roi avoit été satisfait, & qu'il n'y a rien à espérer de tous les éclaircissemens que l'on donne à cet homme *. Il se plaint parce qu'il veut se plaindre & qu'il cherche noise: mais c'est une folie de penser qu'il vous en voudra moins de mal, parce que vous vous ferez bien justifié. Il en a au contraire du dépit, parce que c'est lui faire voir qu'il n'a pas raison, & qu'il se plaint sans fondement de ce qui le devroit édifier.

† C'est la lettre qui est ci-dessus pag. 102. * M. de Harlai Archevêque de Paris.

Il n'y auroit qu'un moien de l'appaiser,

ser, ce seroit de lui faire des bassesses, dont je suis certain que vous n'êtes pas plus capable que moi : car les Peres de l'Oratoire en sont-ils mieux pour avoir scandalisé tout le monde par leur honteux abaissement ? Le P. Perré Supérieur d'Angers vient d'en être chassé par une lettre de Cachet, parce qu'une Religieuse l'a accusé à la Cour d'être Janseniste, & rien n'est plus infame que le Memoire présenté à M. de Paris (dont on vous a envoyé copie) pour la justification de ce Pere. Car c'est en protestant qu'il n'y a rien qu'il n'ait fait pour porter M. d'Angers à favoriser les Molinistes, & à satisfaire les Jesuites, jusqu'à lui conseiller d'ôter tous les livres de P. Roial de ce Monastère, dont la supérieure lui a fait envoyer la Lettre de Cachet. Je suis donc persuadé qu'il n'y a rien à faire par la voie de la négociation. Mais je n'ai presentement aucune pensée que d'achever mon ouvrage *. J'aurois voulu seulement qu'on ne se fût engagé à rien, & qu'on se fût laissé conduire par les ouvertures que Dieu pourra donner à l'avenir. Ainsi ce que je ne puis approuver, est que vous aiez tant d'éloignement pour des écrits semblables à ceux qu'on a faits autrefois, & que Dieu a visiblement benis. J'admire sur tout que

vous

* La
nouvelle
Défense
contre
M. Mal-
lot.

vous m'allegués les dogmes de M. de *
 de le jugement de M. de S. Cyran †
 de M. Guillebert contre l'Apologie †
 de Port-Royal. Je sai que feu M. l'E-
 vêque d'Aler l'a fort estimée, & qu'elle
 a été fort bien reçue dans le public. Ce
 n'est pas néanmoins ce à quoi je m'ar-
 rête. Il y a d'autres regles de la bonné
 d'un ouvrage que ce qu'en dit le tiers &
 le quart : *Vera dicere, & cum causa*, ne
 rien dire que de vrai, & ne le dire mé-
 me, que quand il s'agit de défendre ou
 la vérité abandonnée, ou l'innocence op-
 primée, *Esipere pauperem à patre, &*
pauperem aut non erat adjutor.

J'ai remarqué depuis peu deux versets
 dans le 4. Chapitre de l'Ecclesiastique
 qui nous donnent, ce me semble, deux
 grandes regles, l'une générale, & l'autre
 qui en est une exception. La générale
 est, *Noli resistere contra faciem potentis*, Eccl.
 & ne coneris ire contra ichum fluvii. Voi- 32.
 là à quoi la prudence humaine & chré-
 tienne nous oblige ordinairement, De
 n'aller point contre le torrent, & de ne
 s'attirer point de fâcheuses affaires en cho-
 quant les personnes puissantes. Mais voi-
 ci l'exception : *Pro justitia agonizare pro*
anima sua; & usque ad mortem certa pro
justitia, & Deus expugnabit pro te inimicos
tuos. Ce qui est plus clair dans Vata-
 ble :

208 *CLXXXV. Lettre de M. Arnauld*
ble: *Ad mortem usque decerta pro veritate, anima tua causa contende pro justitia, ut Domino Deo adversus inimicos expugnatus*: Comme si le Sage disoit, quand il ne s'agira que de vos intérêts, cedez au plus puissant que vous, & ne vous attirez pas sa colere en lui résistant; mais quand il s'agira de défendre la verité, combattez jusqu'à la mort, & croiez qu'en cela vous agissiez pour votre ame, & n'aprehendez point la haine de ceux qui la voudroient opprimer, parce que Dieu sera votre protecteur en vous délivrant de vos ennemis.

Je doute fort qu'il faille d'autre vocation en ces rencontres là, que ce commandement général, quand la providence semble l'appliquer à quelques personnes particulieres par la liaison qui est entre eux & ceux que l'on persécute; par la connoissance qu'ils ont de l'injustice qu'ils souffrent, & du préjudice qu'en reçoit l'Eglise: & par une confiance raisonnable, qu'ils peuvent avoir en la bonté de Dieu, que la cause de la verité & de la justice ne sera pas tout à fait abandonnée, s'ils en prennent la défense. Si des pauvres étoient en danger de mourir de faim à mes yeux faute d'assistance, & que je les pusse assister, douterois-je si je le dois faire, parce que je crai-

craindrois de n'en avoir pas la vocation ? Ne peut-on pas appliquer aux violences qui vont à la destruction d'une communauté entière , & qui peuvent être la cause de la mort de plusieurs ames ce que le Sage dit dans les Proverbes , *Eme* (Al. Erue) *eos qui ducuntur ad mortem, & qui trahuntur ad interitum liberare ne cesses : Si dixeris, Vires non suppetunt, qui inspector est cordis, ipse intelligit, & servatorem animæ tuæ nihil fallit, reddetque homini juxta opera sua.* N'y a-t-il point autant de sujet de trembler de ce côté là que du côté qui vous fait craindre ? Le Sage a prévu que plusieurs s'excuseroient de secourir les opprimez, en disant que cela est audessus de leurs forces, & qu'ils n'y pourroient rien faire, & c'est, ce me semble, tout ce qu'on pourroit dire de plus raisonnable pour se dispenser de ce devoir de charité. Mais parce que c'est souvent la timidité qui se couvre de ce prétexte, le Sage envoie ceux qui se servent de cette excuse, à celui qui voit le fond des cœurs, & il les fait souvenir qu'il rendra à chacun selon ses œuvres. Et alors l'Ecriture dit qu'il y a à craindre d'être souverainement puni pour avoir manqué à ces devoirs, auxquels il est à craindre que notre pusillanimité (permettez moi de me servir de ce mot) ne

Prov. 24

11.

nous

210 *CLXXXV. Lettre de M. Arnauld*
nous empêche de satisfaire. On peut
tomber dans la disgrâce de son Seigneur
pour avoir manqué de faire profiter un
talent qu'il nous avoit donné. Le talent
que vous avez d'écrire en Latin est très
rare; & on en peut user très avantageu-
sement pour l'Eglise, sur tout dans la con-
joncture d'un Pontificat tel qu'est celui-
ci. Vous l'enfouissez quand vous té-
moignez une si grande pente à ne vous
mêler de rien. Excusez ma chaleur; c'est
peut-être un zèle mal réglé qui me fait
dire toutes ces choses. Il me semble pour-
tant que je n'ai point d'autre intérêt que
celui de Dieu & de la vérité. Adieu,
aimez moi toujours, & assurez vous que
je ne prendrai point de part à tous les co-
quets du monde; & quelque parti que
vous preniez, la petite peine que j'en
pourrois avoir, ne m'empêchera jamais de
vous regarder comme mon ami à la mort
& à la vie, me consolant de votre ab-
sence, si je ne puis autrement, par ces pa-
roles de S. Augustin. *Quamvis non vi-
deamus nos oculis carnis, animo tamen in
fide Christi, in gratia Christi, in membris
Christi tenemus, amplectimur, osculamur.*

L E T T R E C L X X X V I .

*A M. LA DUCHESSE DE LES-^{1 Sep.}
DIGUIERES. Sur la mort de M. 1679
le Cardinal de Retz, son Oncle.*

JE ne pouvois, Madame, recevoir une nouvelle qui me touchât davantage que celle que l'on me vient de mander d'une mort si peu attendue, & que tant de considérations me rendent sensible. Il y avoit 45. ans que celui que Dieu vient d'appeller à lui, m'honoroit de son amitié. Et si la providence divine m'avoit donné moyen de lui rendre quelque service, il m'en a témoigné tant de gratitude, que j'avois de la confusion de la manière si pleine de bonté, dont il reconnoissoit le peu que j'avois tâché de faire pour lui. Mais ce n'est pas ce qui m'afflige davantage. C'est la perte que fait l'Eglise d'une personne d'autant plus capable de la servir, que par un sentiment rare d'humilité & de penitence il s'étoit depouillé volontairement de la dignité qu'il possédoit, pour s'ensevelir dans une retraite, où étant mort à toutes choses, il ne vécut que pour Dieu. Sachant aussi certainement que je le fai, combien ce dessein a été sincère, je ne puis

puis douter que Dieu n'ait accepté son sacrifice, quoiqu'il ait permis qu'il ne l'eût pu exécuter. Mais depuis aussi il lui a fait la grace que ce qu'il craignoit davantage pour sa conscience, au lieu de lui être une occasion de l'engager, lui en a été une de rendre à l'Eglise le plus grand de tous les services, en lui donnant pour chef un si saint Pasteur & si appliqué à son devoir par un zèle fervent & une charité toute apostolique, que pour peu qu'on ait de sentiment de religion on se sent porté à en rendre à Dieu de continues actions de grâces.

Ce sont les vues, Madame, qui nous doivent consoler, puisque si nous aimons véritablement nos amis, nous devons être plus touchés pour l'amour d'eux de la miséricorde que nous avons sujet de croire que Dieu leur a faite, qu'affligez pour l'amour de nous de ce que nous perdons en les perdant. Il est vrai, Madame, qu'il n'y a que la foi qui puisse donner ces sortes de consolations, & que vous en avez eu besoin d'une grande pour vous soutenir dans une occasion aussi douloureuse pour vous, que l'a été celle-là. On se représente assez les sujets que vous avez eu d'en être accablée, si Dieu ne vous avoit fait la grace de recevoir en chrétienne un si rude coup. Les
sé-

séparations de personnes si chères & si étroitement unies par le sang & par l'amitié, ne se font point sans un déchirement de cœur, que rien ne peut plus adoucir qu'un humble retour vers Dieu, qui fait qu'on lui offre en sacrifice pour celui-même que l'on pleure, la douleur que l'on ressent de sa perte. J'espère, Madame, qu'il vous aura mise dans cette disposition, & je le prierai de tout mon cœur, qu'il vous y affermissé de plus en plus; & que cet exemple qui vous touche de si près, vous fasse tellement comprendre le néant du monde, que vous le jugiez indigne d'occuper une ame créée pour jouir éternellement de Dieu.

LETRE CLXXXVII.

À la MERE DU FARGIS, Qui est
Abbesse de Port-Royal des Champs. 1679.
Sur la mort de M. le Cardinal de Retz
son Cousin.

Est une triste aventure, ma très chère Mere, que la première fois que je vous écris depuis mon départ, je vous parle d'une nouvelle aussi douloureuse qu'est la mort de notre pauvre Cardinal. Mais ce nous doit être néanmoins une grande consolation que Dieu ne

M. le
Cardinal
de Retz.

ne l'ait appelé à lui qu'après lui avoir inspiré de si bons sentimens, lui avoir donné le desir de se dépouiller de sa dignité par esprit de pénitence, lui avoir fait exécuter ce dessein autant qu'il étoit en lui, & lui avoir fait éviter les écueils du dernier Conclave, que l'on craignoit si fort pour lui, en lui faisant la grace de contribuer à l'élection d'un des plus saints Papes que l'Eglise ait eu depuis plusieurs siècles. Après cela l'on peut bien compter comme le dernier sceau de sa predestination, de ce qu'il est mort entre les bras d'un très-bon Religieux, comme on me le mande, dans des sentimens très-humbles & très-pénitens, & de ce que par les soins qu'il a eu des pauvres dans sa petite principauté, il s'est fait des amis qui le recevront dans les tabernacles éternels. Je vous ai vu tant de fois, ma très chere Mere, dans une si grande inquiétude pour son salut, lorsqu'on n'avoit pas encore toutes ces raisons d'en bien esperer, que je ne doute point que le changement que Dieu a fait depuis en lui, ne serve efficacement à diminuer votre douleur & à souffrir patiemment la perte du bien qu'il auroit sans doute fait à la maison, s'il avoit vécu encore trois ou quatre années. Dieu vous marque par

A que vous devez regarder comme votre partage les persecutions , les croix & le denuement de tout appui humain , afin que vous n'ayez point d'autre recours , que de mettre en Dieu seul toute votre confiance. Vous êtes heureuses de vous trouver toutes dans cette disposition. Cela vaut incomparablement mieux que les plus grandes prosperitez. Ce n'est pas que Dieu ne veuille bien que nous ressentions les afflictions qu'il nous envoie. Il suppose que nous pleurerons pendant que le monde se rejouira. Mais il nous promet d'essuier nos larmes , & de les changer en une joie que personne ne nous pourra ravir. Je suis tout à vous , ma très chere Mere , ce que je vous écris , sera aussi , s'il vous plaît , pour la M. Ang. & pour Mademoiselle de Vertus.

L E T T R E C L X X X V I I I

200. *AN* P A P E I N N O C E N T X I. *En*
 1676. *lui écrivant sur son Exaltation au Pon-*
tificat, il lui présente les derniers volu-
mes de la Perpétuité de la Foi.

B E A T I S S I M E P A T E R

TAnta est & tam justa orbis Christia-
 ni exultatio, quod Sanctitatem ves-
 tram in Petri sede videt divinitus con-
 stitutam, ut in hac publica omnium or-
 dinum lætitia nemini non liceat in qua-
 vis gaudii, gratulationisque signa pro-
 rumpere. Quis enim qui se modò me-
 mīnerit inter Christi membra censerī, non
 hoc singulare in totum Ecclesiæ corpus,
 & in se privatim Dei beneficium putet,
 illum Ecclesiæ datum esse Pastorem, qui
 veras ejus utilitates nec ignoraturus sit,
 nec neglecturus; cui nec zelus defuturus
 sit, quo deformatæ tot corruptelis Ec-
 clesiæ mederi suscipiat, nec animi firmi-
 tas, quo suscepta semel exequi pertes-
 dat. Jam verò quis Christi sacerdoti
 quocumque demum gradu particeps non
 exultet, id sacerdotali ordini, divino
 munere, caput esse præpositum, in quo
 omnium virtutum, omnis sanctitatis ex-
 emplar

emplar cernere sit, & à quò meritò expectet fore ut instauratâ Ecclesiæ disciplinâ tot pollutum sordibus sanctuarium aliquando expurgetur, & prophanis ejus violatoribus aditus obstruatur.

Me verò, Beatissime Pater, ut immixtus gratulantium turbæ Sanctitatis Vestræ pedibus advolverer, tum illæ communes, tum privatæ quædam rationes perpulerunt. Quantum enim & quàm grave vulnus, Calviniana hæresis Ecclesiæ imposuerit, tot christianis ab ejus sinu excussis, tot membris de corpore avulsis, novit profectò Sanctitas vestra, & pro suo in Ecclesiam amore vel acerrimè dolet; atque adeo dubitare fas non est, quin gratum acceptumque ipsi futurum sit, quicquid demum reducendis in viam salutis errantibus vel leviter conferre possit. Ejusmodi autem quiddam, tum nostro, tum amici pridem mecum studiorum societate conjuncti, labore & opera effectum esse videri potest. Neque enim temerè apud Sanctitatem vestram affirmare possumus, iis libris, quibus pro nostrarum mediocritate virium Calvinianos revincere studuimus errores, multos resecta veritatis luce ad Ecclesiæ catholicæ gremium revocatos. Sed licèt illi longè paucioribus profuissent, non indignos tamen apostolica benedictione Sanc-

218. *CLXXXVIII. Lettre de M. Ar*
titati vestræ visum iri, ideo confid
quòd vel unius animulæ Christi san
ne redemptæ, quæ dignitas, quæ
stantia, quod pretium, pro sua pietat
tis agnoscat. Quamobrem ut olim
bus decessoribus vestris priora volu
obtulimus, qui ea quàm gratè acc
fent, nobis etiam significare dignati
sic nunc totam disputationis istius
absolutæ seriem, pluribus volumin
comprehensam, Sanctitati vestræ off
dam duximus, ejusque judicio a
censuræ tota animi demissione subji
dam; ut illa Vestræ Sanctitatis,
qua qui non colligit spargit, benedi
nè donata, uberiores adhuc afferant
tus. Id me à Beatitudine vestra i
traturum meritò sperare mihi videor
terimque ipsi quàm potero arden
mis votis ac precibus diuturnam in
ris, æternam in cœlis foelicitatem a
cabor.

L E T T R E C L X X X I X.

AU CARDINAL CIBO. *Il le fé-²⁶ cite sur le choix que le Pape avoit fait ^{02.} de S. E. pour son premier Ministre : & ^{10, 6.} lui envoie les ouvrages de Port-Royal contre les Calvinistes.*

E M I N E N T I S S I M E C A R D I N A L I S

Collati in Ecclesiam divinitus beneficii, cum tot virtutum ornamentis instructum Pontificem accepit, non exigua pars est quod ille Eminentissimam Celsitudinem vestram, primo statim Pontificatus ingressu, in laborum ac sollicitudinum suarum societatem adscivit, & maximis quibusque negotiis tractandis præposuit. Quacumque enim vel doctrina, vel sanctitate polleant, qui vasta illa & perinde difficilia munia sustinent, soli ad omnia pares esse non possunt. Fidelibus igitur ipsis opus est administris, quorum opera, consilio, diligentia utantur, tum ad cavendas malorum fallacias, tum ad ea discenda quæ per se ipsi scire non possunt, tum ad ea quæ utiliter consulta, provisâ & decreta fuerint exequenda. His destitutus vel optimus Pontifex abesse vix potest, quin in grege

K 2

Christi

Christi regendo sæpiùs offendat. Nam improbitas ipsi sæpè specie probitatis obte-
pit, & calumniis innocentiae conflatur in-
vidiam, quo fit ut bono licèt animo &
sincero Religionis zelo, minùs tamen
perspecta veritate, in malos plerumque
indulgentior sit, in bonos iniquior. Quo-
rum vel gravissimorum malorum atque
incommodorum cum una cautio & pro-
visio sit, si excutiendis Ecclesiae rebus
integerrimi simul & perspicacissimi viri
præficiantur, merito sic Innocentium XI,
in supremo apostolicæ sedis apice colloca-
tum gaudemus, ut simul illud summis lau-
dibus efferamus, quòd Eminentia vestra
sibi in præcipuum ministrum adhibita,
lætitiâ nostram plenior, firmior,
ac solidior fecit. Hinc enim meritò
in eam spem omnium animi erecti sunt,
fore ut sub tanto Pontifice cujus initia
tam faustis ominibus in posterum prælu-
cent, Ecclesia reflorescat. Huic loco
ne diutiùs immorer, Eminentia vestra
pudor ac modestia vetat: sed cum sin-
gulare ejus in animarum salute promo-
venda studium omnibus quoque notissi-
mum sit, atque hinc intelligi liceat li-
bros fidei catholicæ adversus Calviniano-
rum errores vindicandæ dicatos, quos
summo Pontifici offerendos duximus,
Eminentia quoque vestra non ingratos
futu-

futuros, hos quoque ipsi mittendos putavimus, nostræ in Eminentiam vestram venerationis testes, ejusque studii sponsores, quo necessaria ipsi in tanto munere gerendo gratiæ subsidia continuis precibus efflagitamus.

R E P O N S E

De CARDINAL CIBO *à la Lettre* 2. Janv. 1677.
précédente.

PERILLUSTRIS ET ADMODUM REVERENDE DOMINE

L'Æto benignoque vultu excepit & attentè legit Sanctitas sua, litteras quibus ipsi magnâ cum gaudii, & filialis obsequii tui significatione, Pontificatum maximum gratulatus fuisti: in iisque congruentes mœrori suo, ob labefactatam hominum temporumque injuriâ Ecclesiæ disciplinam, pietatis tuæ sensus libenter agnovit. Eruditionis enim & ingenii laudem, quâ jam pridem apud omnes inclaruisti, collaturum te sperat pro virili tua in malorum medelam quæ tam piè ac tam dolenter meritò defles: procul verò eos affectus habiturum, quibus nonnulli egregii cæteroqui viri & omni
K 3 laude

222 *Réponse de Cardinal de Noailles*
laude præstantes, ita aliquando abripi se
patiuntur, ut non tam in fide errores,
quàm in disputatione adversarios infec-
tentur.

Libros quos à te adversus Calvinianam hæresim editos Sanctitati suæ offers, pari animi benignitate excepit; aliquam temporis partem gravissimis curis detractura, ut illis evolvendis impendat, quos singulari studio & doctrinâ, nec minori eloquentiâ & ingenio elaboratos, omnium manibus teri jam inaudivit.

Cæterum paternæ charitatis, quâ te Sanctitas sua, virtutemque tuam amplectitur, uberes significationes tibi præstabunt opportunitates ornandi tui: cujus interim pignus & ad preces quas polliceris, & quibus Sanctitas sua plurimam confidit, incitamentum, accipies apostolicam benedictionem quam tibi, me interprete, amanter elargitur.

Ego verò dum Sanctitatis suæ iussu exequor, gratias humanitati tuæ deamantissimo officio & de præclaro munere plurimas habeo, libentissimè relaturus si frequentes se dederint occasiones de tua eximiâ virtute, pietate, eruditione bene merendi. Ac precor Deum lata tibi omnia cum diuturna incolumitate largiatur.

LET-

L E T T R E C X C.

*Au P A P E I N N O C E N T X I. Il lui 1679:
rend raison de sa conduite. Il lui fait
un détail des maux de l'Eglise de Fran-
ce, en le suppliant d'y apporter remede.*

BEATISSIME PATER

CUm primum me iterum è conspectu hominum subducendi tandem consilium cepi, atque eas latebras seu tenebras repetendi, in quibus iniquitas temporum longè maximam ævi mei partem trahere me coegit, nihil mihi prius venit in mentem quàm ut ad tuam Sanctitatem confugerem, atque ad eam de omnibus meis rebus rationibusque referrem. Quid enim dulcius vexato filio, quàm sinus patris atque illius potissimum etiam minimorum amantissimi, & cujus propensæ in me voluntatis in tantâ meâ tenuitate, tot, tanta & tam prolixa extabant argumenta? Hæsitavi tamen usque, Beatissime Pater, dubitans num christiani hominis, imò sacerdotis modestiæ magis conveniret suo silentio Domini Jesu Christi patientis imitari & colere silentium, & Dei tempora manere, & Sanctitatis tuæ nutus, quam & suus in Deum amor satis sollici-

224 *CXC. Lettre de M. Arnold*
tat, & Ecclesiæ Gallicanæ calamitas, ex
quâ mea privata sic pendet, ut nec ego
sine illâ velim malorum meorum exitum
invenire, nec illa suorum possit, quia
me secum in eandem salutem vindicet. Ve-
rùm dum etiam atque etiam hoc apud me
reputo, id ipsum me hoc facere compu-
lit quod distuleram. Veritus sum enim
quum eadem ferè de meâ causâ apud te
dicenda sint quæ T. S. scire de publicâ
necesse est, ne de meâ tacendo publicam
desererem, cui me deberi totum intelli-
go.

Quod officium quanquam ad Episco-
pos maximè pertinere videatur, quorum
saltem nonnullos in re tanta confido tandem
ufuros occasione, quam tua caritas sin-
gulari, nec unquam satis prædicando
Dei beneficio, jam dudum offert eorum
zelo ad pacandam Ecclesiam Gallicanam,
tamen cum in me potissimum incubuerit
ea tempestas, quâ tamdiu percellitur Ec-
clesia Gallicana, paucique supersint Epi-
scoporum qui harum rerum initiis inter-
fuerunt, arbitratus sum & ad me perti-
nere rei totius primordia, processus, hi-
storiam denique apud T. S. enarrare,
cujus unius est rei tantæ cum finem im-
ponere, quem omnes boni cupiunt, spe-
rant, precantur.

Atque hanc laudem cum tibi servasse vi-

videatur Deus opt. max. tum me unum
de multis in felicia tui Pontificatus tem-
pora fortasse voluit superstitem, quamvis
tot molestiis, valetudinibus, ægritudi-
nibusque jactatum, ut quæ tuâ pluri-
mum interest scire, nec abunde haurire
facile licet, hæc ego omnia omnium ho-
minum qui supersunt, in primis totius
rei gnarus & quantuluscumque sum,
pars tamen magna, hanc apud te singulari
fide summâque diligentia & cautione
proponerem. Quamquam enim ex his
quæ in hac causâ scripta sunt, ea ut-
cunque excerpti possent, tamen & magni
laboris est & paucorum hominum hanc
molestiam suscipere, & multa tunc vul-
gò nota in his omissa nunc supplenda ve-
niunt.

Quod si ex animi mei sententiâ perfe-
ro, & huic officio erga Deum Opt.
Max. satisfecero, tum verò mihi apud
Dominum gratulabor, quod secundum ver-
bum suum, servum suum in pace dimise-
rit, cui dedit videre dies beatissimos
Pontificis tam sancti, nihil ut in his de-
siderari possit ad Ecclesiæ solatium, quàm
ut ejus mala tam sedulo Pastori innotē-
scant; sed cum tam longam malorum se-
riem capere non possint epistolares angu-
stia, libello rem complectar. Nihilque
dicam quod non & argumentis documen-

tisque certissimis & sanctissimorum hujus Ecclesiæ Episcoporum testimonio constat. Breviter omnia, ne tuis temporibus, tuâque benignitate abuti viderentur, sed ita tamen ut meridianâ luce christi innotescat, quod in Gallia palam est, non aliud meum crimen esse, & eorum quos Jansenianos vocant, quàm quod morum christianorum sanctitatem adversus Jesuitarum profligatam indulgentiam, S. Augustini seu potius Ecclesiæ doctrinam de Gratiâ defenderint adversus *Hyssopum*, ut ipse Mariana vocat, *Ludovici Arelatensis commenta*, quorum patrocinium Jesuitæ, quo jure, quâ injuriâ adversus majorem suorum placita & Generalium scilicet suscepserunt.

Quorum autem procacitatis & vehementiæ in hoc incepto processerint, videbit T. S. nec adversus me tantum aut Theologos amicitiae atque doctrinae vinculo mecum conjunctos, sed adversus canobium virginum quarum pietas in Galliâ celebratur, quarum unicum crimen est quòd matrem meam, forores sex, totidem ex fratre neptes suscepierint, atque inde mihi aliqua apud eas fides & quasi familiaris necessitudo cum iis intercesserit.

Videbit T. S. inde telorum omnium scopum factum hoc Monasterium, cujus sancti-

sanctitati nec inimici quidem infensissimi testimonium derogare potuerunt, atque innocentissimi Portus-Regii nomine, postquam non suos, sed morum corruptissimorum atque novæ doctrinæ inimicos complexi sunt, adversus larvam quam fixerant omnibus calumniis insurrexissent.

Videbit odio in eas sanctimoniales eorum abreptos, ut præfixo unius ex suis nomine palam libellum ederent cui titulum fecerunt : *Portus-Regius cum Genèva conjuratus adversus sanctissimum altaris sacramentum*; atque in me ita exarsisse, ut sub hominis sibi conjunctissimi nomine fictis atque editis in eam rem instrumentis fabularentur me conventiculo Deistarum quorundam interfuisse adversus Religionem Christianam conjuratum, measque in hac conjuratione partes fuisse Pœnitentiæ & Eucharistiæ Sacramenta funditus evertere, idque facere conatum per librum *De Frequenti Communionis*, qui vehementissimè eo nomine petitus apud Sanctissimos Decessores tuos, intactus ab omni censuræ labe ad nos rediit.

Atque id unum satis superque docet quantum maledicendi libidine excæcari non æquitatis tantum & humanitatis, sed etiam secularis prudentiæ compositæ ma-

lignitatis limites transgressi fuerint, totum ex ipsâ ratione temporum constat monachum tantum annos natum fuisse eo ætate cui hanc conjurationem assignant. Magnum hoc. At quantò majus quod non minori confidentiâ libris editis commentum sunt, Portus-Regii sanctimoniales nunquam ad sacram synaxim accedere, sanctorum imagines non colere.

Nam quod ad superiorem calumniam attinet, quæ me spectat, aliquâ saltem computatione temporum opus fuit, et eam refutandam. Posterior autem in maximo totius Galliæ theatro, Lutetia scilicet, atque in apertâ luce patentibus sacelli Portus-Regii valvis oculis ipsius immensæ multitudinis quotidie confutari facile poterat. Cætera nunc taceo, præpediem ordine & enucleatius propositurus. Nunc quod attinet. Postquam Constitutiones quibusdamnatae sunt quique illæ propositiones quas nos defendere utique prædicaverant, omni reverentiâ suscepimus, atque eo pacto se & ibi confutatos vident, & conditionibus sub Clemente IX. pactis sublatam tandem, quam tantis studiis atque vehementiâ retinuerant ansam nostri calumniandi, quid superesse videbatur nisi ut Galliâ totâ in verba summorum Pontificum juratâ, nullâ vel umbrâ veteris vel occasione novæ crimina-

minationis superstitie, altâ pace fruere-
mur, nebulæ malè conceptarum de nobis
opinionum quas aut Aulæ ignaris vel malè
credulis obduxerant sponte, ipsâ die,
reipsâ discussæ sensim evanescerent.

Halcyonia revera aliquandiu fuerunt.
Aula jam diu præconceptas de nobis opi-
niones ex animo abjecisse visa est. Rex
ipse me ad salutandum admissum amicis &
urbanitatis plenis verbis dignatus est.

At quibus perspectum fuit Jesuitarum
ingenium, jam inde augurari paucorum
dierum futuram eam tranquillitatem.
Quippe non obscurè præ se tulerant adver-
sarii, non tam quinque propositiones iis
invisas, quàm Divi Augustini doctrinam,
quam cum post superiores concertationes
inclaruisse, atque ab erroribus quos huic
inferere destinaverant, magis magisque
vindictam fuisse vident, ipsâ pace cujus
conditiones interturbare non potuerant,
insensiores facti, quod nos ficto crimine
liberatos viderent, ipsi suum manifestum
fecerunt, dum non errorum odio, quo-
rum ne umbra quidem supererat, sed odio
nostri in ipsam veritatem incitati, decla-
mationibus, susurris omnibus, denique
suis artibus nos petere non destiterunt.

Itaque de integro apud Regem nos
mordere, calumniari, captare nescio quas
occasiones ut fucum facerent. Et quod

250 CXC. *Larva de Jansenismo*
aperto Marte sensissent, sed non tam facile
convelli atque dirui, omnia enim
ex insidiis agere, atque eo perfectius
quod quid nobis objici posset, facile
ignoraremus.

Inde Regis animus à nobis magis et
magis sensim abalienari, atque
eorum qui ad aulæ dictata sentiant,
de factum, S. P. ut illa, illa, inquit,
larva, quæ Jansenismus dicitur, quan-
tumvis larva, quantumvis nihil sit, quan-
tumvis nihil sonet, tamen tanto terribilior
pessimis artibus facta sit, quod tam Jansenis-
libet imponere liceat, hoc est his rebus
quibus Religio est, cum Jesuitis
de doctrinâ morum, aut de Gratiâ Christi
sentire, ut dum qui Janseniani dicuntur
moribus atque doctrinæ suæ omnes bo-
nos habent suffragantes, tamen non tan-
tum ab omnibus Ecclesiasticis officiis et
que Beneficiis repellantur, quod ad eos
nisi Ecclesiæ nomine non pertinet, sed
etiam instar hæreticorum habeantur
plerisque omnibus, quibus absurdum
quidem videtur pro hæreticis eos haberi
quorum nulli proferuntur errores, sed
tamen iisdem non minus videtur incredi-
bile de nihilo tantum turbatum excitari;
itaque rumoribus in suspensiones aut odium
transversi abripiuntur.

Mirum fortasse T. S. videbitur in
Re-

Regno Christiano sub tanto Rege reman-
 diu jactatam, tam celebrem, tam aper-
 tam ed tandem erupisse. Sed mirari desi-
 net dum apud se reputaverit Regem à
 pueritiâ Jesuitis assuetum, eadem sem-
 per ab eâ factione eâ de re etiam atque
 etiam apud eum inculcata, eos quos ad-
 vic sibi conscientiae arbitros hoc convictum
 quasi per manus traditum acerrimè urge-
 re non destitisse, atque in officio hoc si-
 ne ullâ penitentiae, imò nec habitationis
 quidem vel levissima significatione ad fu-
 premum judicium migrasse; corruptissimam
 doctrinae perniciem summâ curâ, famulis
 artibus fucatum; atque in primis quantum
 Jesuitis in eâ potissimum causâ sua de mo-
 ribus doctrina fidem omnem derogat,
 nulli plausibiliorem esse quam in nullâ
 doctrinam assentatricem, quae ipsa per se
 his auctoritatem & fidem in aliis conciliat,
 nullo propè non in omnibus libenter assen-
 tiente his quibus suâ interest in aliquâ re
 fidem à se & ab aliis haberi; optimos
 Episcoporum qui gregi sibi commisso in-
 vigilant ab aula remotissimos. Qui in eâ
 versantur atque apertos ad Regem habeat
 editus, non eos esse qui sibi negotium
 facessere velint. Si qui sint, quorum
 facundia, libertas metuitur, jam dudum
 Jansenianae, ut loquuntur, factionis fu-
 cator esse factos; Archiepiscopum Pa-
 ri-

222 CXC. *Lettre de M. Arnauld*
silienfem ſolum ſuper eâ re audiri, Jeſuitæ
ita conjunctum, ut unus animus, una
mens, una cauſa, una ratio dici poſſit.
Denique etiam optimis Epiſcopis ſub-
eſſe nonnihil timiditatis, ut dum quiſque
horum veretur ne fidei Catholicæ loquen-
do nihil proſit, ſuæ non parum faciat
præjudicii, omnes coram Rege ſuper re
tanti momenti ne mutire quidem aude-
ant.

Dixi, B. P. quibus quaſi gradibus
hunc quem vides miſerrimum ſtatum
Eccleſiaſtica apud nos devoluta ſit, qui
jam ad omnis boni ruinam præcipitat &
feſtinare videtur ad eventum quem vir in-
ter aulicos maximus & ſapientiſſimus diu
jam præſenſit, ſcilicet brevi ſuperfuturum
apud Francos inanem tantum religionis ſpe-
ciem; quòd, cum nulla ſit certa forma hu-
jus figmenti, quod Janseniſmum vocant,
omnibus affingatur, quæ libidines huma-
nas tardare aut coercere poſſunt. Si quis æ
evangelicâ normâ loquitur, ſcribit, con-
cionatur, Jansenianus audit; ipſa continuo
doctrina, quantumvis vera & ſancta, erro-
ris inſtar habetur, proſcribitur.

Imo & inde ſequitur (vix credibile
quidem) ſed neceſſario ſequitur ut ipſa
ipſa virtus, vitaque innocens & ad Chri-
ſti legem ſeriò & ſeverè exacta jam tole-
rari nequeat. Fruſtrâ Chriſti mandata
alios

alios non docent, quibus est satis silentio sibi in Christo vivere. Nec sic vivere impunè licet. Qui sic vivit, exemplo docet; qui sic docet, nomen dedisse videtur adversus eos, qui mandatis vim & fucum faciunt. Incredibile, B. P. sed vereor ut novissimo Portus Regii casu plus satis constet. Mitto jam veteres iras & gratis conceptum in hujus Monasterii Magistros atque Rectores odium hæreseos affectatâ suspicione velatum. Quid post pactam Ecclesiæ pacem novi in Jesuitas criminis admiserunt fideles Agni sponsæ? An quod huic pro more suo psallentes, silentes in deserto, summâ fide servierunt. Quid sacerdotes qui sive audiendo sive admonendo his in Christo ministrarunt? An quod ad Dominum viam monstrarunt, & ipsi cæterâ perpetuo sic addicti silentio, ut per eos non steterit quin eorum vitam & memoriam perpetua apud homines obliteraret oblivio.

Itaque S. P. nullus vel levissimus color quæsitus est, nulla causa prætexi potuit mandati regii, quod Archiepiscopus Parisiensis dum exequitur, in ipso articulo palam & sponte professus est nihil esse in sanctimonialium moribus, vitâ, puellarum illis commissarum educatione quod arguat, item nec in sacerdotibus, quamobrem se non prohibere quin omnia in suâ
dix-

234 **CXX. De Portu Regii**
diaceſi munia eccleſiaſtica fungatur; &
Regem nolle hos ibi diutius vivere, in-
terdicere ſanctimonialibus ne puellas in
poſterum ſuſcipiant educandas, item ne
novitias admittant, priuſquam numerus
earum quæ voverunt, ad quinquagena-
rium redierit. Ita res tanta ſine cauſa pa-
trata eſt, eo ipſo conſistente per quem
patrabatur. Quanquam poſtmodum in-
terroganti cuidam, *quid admiſſerit miſer,*
aut qui his bene volunt qui tunc in ve-
rem damni aut in diſcrimen ſine reſpon-
ſione cauſatus eſt omnes hos de **Pl. 8.**
Decreto adverſus Caſuiſtarum de moribus
doctrinam gaudii nimium præ ſe tulit.

Sic Deus cordium ſcrutator, verum
ſecreta manifeſtat, ut omnes agnoſcant ve-
ritatem Chriſtianam ipſam peti eorum ſolito
qui hanc proſequentes Jeſuitis invidi ſunt,
nec alio nomine vexari ejus vindictæ &
aſſectas, Jeſuitis triumphos veritatis il-
los ulciſcentibus, quos inimicos habere
volunt, atque inde induratis & inſolentibus
unde reſipiſcendi & ſuos faſtus emen-
tendi his offertur occaſio.

Inde apud eos decretum illos eradicare
& perdere quos quaſi unoſ novis doctri-
nis obices videri volunt. Itaque ſub ſua
tempus, cum eorum iras vulnus ſanctimo-
nialibus Portus-Regii inſlictum non ex-
pleviſſet, initum conſilium de diſſipandis
his

his omnibus quibus aliqua cum Portu-
regio conjunctio superesset. Causa decessit.
Prætextitur me & meos amicos in subur-
gium quâ iter est ab urbe ad Portum-re-
gium, ex condicto jam diu migrasse eo con-
silio ut facilius conferremus occulta confi-
lia, quæ jam diu fingunt à nobis de rebus
novis ecclesiasticis & politicis agitari. Gen-
tis ut cætera; cum, nobis ea crimina ut
proferrentur flagitantibus, nihil unquam
sponsurum. Ergo mihi & nonnullis meis
amicis Regis verbis denuntiatur, ut inde
doveremus; nostra consilia jam comperta,
nisi desistamus, Regem vindicaturum.

Quid Regis indignatio, quid inimico-
rum artes nobis prælagirent, B. P. re-
spondimus: nec ullum nos Regis in-
clinandi, aut inimicorum os occludendi
consilium esse tutius quam in secessum ab-
spici nos recipere, in quo non minus ab
amicis recti, quam ab inimicis tuti viveremus.

Inde susceptum discedendi consilium,
de quo inter initia hujus Epistola. Ne-
que quod omnibus votis optavi, scilicet
ut apud T. S. memoratones, meam doctri-
nam omnem exponerem, vel ætas jam affec-
ta, vel gravis frequensque valetudo me
recusasset. Sed in hoc verum statum veritas
sum ne romano inire inimici mei in su-
gendis confirmandisque Regis suspicioni-
bus videretur. Reverti de his rebusque
meis

meis nihil est quod apud T. S. *agitur* meam tranquillitatem, meas rationes (est Deo gratia) in una veritatis victoria collocatas existimo, quam pro captu viribusque, quantulascumque mihi Deus indulgit, promovendi necessitas mihi incubuit. Mei rationem seorsim haberi nec æquum arbitror, neque peto. Nec est quod T. S. mei vindicem petam, quam satis scio veritatis futuram. Casuisticam indulgentiam atque corruptelam magis ac magis urget, expugnet; propugnet Augustinum; cuius doctrinæ tot verè Maximi Pontificis tam apertè suffragati sunt. Duo *capita* quibus Augustiniana doctrina; pietas, humilitas Christiana continetur ab omnibus argutiis & suspicionis labe vindicet. doceat Jansenismum esse nullum, si nemo sit qui quinque capita seu propositiones damnatas defendat; hoc uno verbo tempestas omnis sedabitur, desinet bonorum persecutio. Nec erit jam quod præterant improbi calumniis, quibus optimos quoque magno Ecclesiæ damno vel à ministerio removent, vel in ministerio reddunt inutiles. Omnia ubique pacata, sua legibus Evangelicis autoritas, sunt justitiæ atque sanctitati constabit honores. Fremant licet adversarii & bella spirent, & multos instigare non desinant, superest tamen inter christianos homines ea *ex* *sc-*

sedem apostolicam reverentia, ut uno verbo omnia T. S. facile sit compositura. Dissentiunt, dissident animi quod Episcopi parum inter se consentire videantur. Loquatur T. S. omnes consentient. Rex ipse ad rationum momenta aut inaccessus tut innotus, cum nullius Episcoporum apud eum satis valeat autoritas ad eum super eâ re confirmandum, ad vocem tunc Sanctitatis statim acquiescet. Quidquid enim eâ de re in animum induxerit, nihil aliud in eâ querere videtur præter rem ipsam; hoc est, rei veritatem. sed eam tot interpolatis offuciis aperte videre nequit, quas vereor ne ipse augeat magis ac magis, non tantum eâ animi inductione quâ credit his quibus nulla debetur fides, sed ita loquendo, ut omnes ad ejus sensum vultus sensusque componant, nemo tuos apud eum aperiat.

Ad præeunte T. S. omnia solventur ora quæ clausit secus sentiendi Religio, & quod ubique præterquam in aulâ inter cordatos omnes dici solet, mediâ in aulâ liberè dicetur Jansenismum jam nihil esse præter nudum & inane nomen; cum nemo non quinque propositionum damnationi subscripserit, etiam quicumque maxime dicitur Jansenismus, atque fide optime subscripserit. Doctrinam Augustini & germanam Ecclesiæ de Gratiâ

238. *CXC. Lettre de M. de Meaux*
tiâ Christi doctrinam, prædicationem
gratuitam, gratiam per se efficacem ad
omnem pium actum necessariam, constantem
inconcussa Ecclesiæ Catholice dogmata
Casuistarum dissolutas de moribus opinio-
nes atque in primis de Probabilitate
Christianam pietatem atque leges veteris
evangelicas pessumdaturum iri. Hæc sine
quam, omnia, B. P. te præeunte tam
liberè in aulâ, quàm Roma discurrunt.
Inde miserrimorum temporum, nunquam
aliunde speranda, pendet & expectatur
mutatio. Quam si per Te nobis Deus
induxerit, nihil jam erit quod optetis
hî, qui in veritatis triumpho omnes
rationes, divitias, spem, gaudium, opor-
tunes denique necessitudines positas arbitror
qui, dum vixi, dumque vivam, nulli nisi
veritati addictum me velim. Quidquid
enim de me dictum sit, palam est me Jan-
senium nec vidisse unquam, nec novisse,
meque ante editum ejus Augustinum me-
diâ Sorbonâ eadem disputasse de Augu-
stini doctrina, quæ postmodum defenden-
da sum arbitratus. Huic uni me manci-
patum volui, quam Ecclesiæ esse intellexi
quam tot Pontifices Maximi adoptarunt.
Non ergo dubitem, S. P. me coram T.
S. eadem fiduciâ sistere, quâ coram Agrip-
pa Rege Divus Paulus, atque ut ille ait
Regem: *Credis, Rex Agrippa. Propheta est.*
Scio

Scio quia credis. Ita & ego ad te. Cre-
dis B. P. Auguſtino? Credis Innocen-
tio? Credis Celeſtino? Scio quia credis.
Verum quod ſupereſt, quòd Rex quan-
quam Prophetis fidem haberet, tamen in
profitendâ Chriſti veritate hæſitabar, quod
minus amaret; tu contra B. P. cui non
minus amoris, quàm intelligentiæ datum
eſt, tuâ erga Eccleſiam & veritatem pie-
tate urgeris æquius quàm ut à quoquam
incitari te ſit neceſſe. Ita quibus utra-
que eſt cordi, iis id unum relinquitur
optandum, ut ſanctiſſimum Patrem Deus
Optimus Maximus Eccleſiæ diù ſervet
incolumem. Quod ut faciat omnibus
votis etiam atque etiam dum ſpirabo, con-
tinuè non deſinam.

L E T T R E

*De M. FAVORITI. Il mande à M. 9. Avril
Arnault qu'il a lu au Pape la lettre pre- 1680.
cedente.*

TERRUS planè ſit qui tenere lacrimas
poſſit intuens ex unâ parte eximiam
eloquentiam, eruditionem, pietatem
tuam, de catholica Religione tam præ-
clare meritas; ex altera verò miſerum, in
quo verſaris, fortunæ ſtatum, & con-
ſta-

flatam malevolorum calūnniis tempestatem, quā huc illuc divulsus à patriæ & charorum amplexu jactaris, affectā jam ætate & valetudine, cū maximè deccret te in domestico otio honoribus opibusque florentem vitæ per summam virtutem actæ, & diuturni gloriosique laboris fructum uberrimum capere. Quod si hæc consideratio apta est, vel duriora inimicorum pectora ad misericordiam æquitatemque inflectere, æstimare facile potes, quo erga calamitatem tuam sensu paterna Sanctitatis suæ viscera afficiantur. Quanquam si verum fateri volumus, & non ex vulgi, sed ex sapientium virorum placitis de hujusmodi casibus judicare, invidiā potius quā commiseratione dignus videris, cū persecutio ipsa præclaram nomini tuo laudem afferat, animo verò solatium afferre debeat singulare, declarans esse te in eorum numero qui volunt piè vivere in Christo Jesu.

Legi Sanctissimo Domino nostro literas tuas, quarum sententia cum plurium aliorum præstantium virorum sensu, qui ad Sanctitatem suam de eodem argumento scripsere, planè consentit, in eo discrepans, quòd elegantius omnia & nervosius ac majore quodam spiritu fundis. Conditio temporum non patitur remedia quæ proponuntur statim aggredi. Sed hæret hæc

hæc Pontificio cordi infixæ cura, in omnem intenta occasionem eliminandi errores, & paci Ecclesiæ reddendæ. Nonnulla dissimulanda sunt; nonnulla in tempus magis idoneum differenda. Non tamen propterea filebit interim vox supremi Pastoris videntis lupos in ovile irruentes. Illud pro explorato habere te velim, vir Illustrissime, nihil mihi accidere posse jucundius vel testimonio amoris & humanitatis in me tuæ, quod accipio ex tuis litteris, vel opportunitatibus declarandi studium & observantiam, quâ virtutem tuam colo & desiderium quo flagro, si in manu meâ esset sublevandi fortunam: Ac lætiora tibi omnia à Deo auguror. Romæ die 3. Aprilis 1680.

L E T T R E C X C I.

A. M. DE PONT-CHATEAU. Pour 15.08.
justifier M. Nicole de quelques plaintes 1681.
que l'on faisoit de lui.

J'Apprends par une lettre de M. Nicole qu'on s'est terriblement laissé prévenir contre lui, par de méchantes raisons, sur une affaire où il a tout à fait raison.

Ne s'acoutumera-t-on jamais à ne point condamner les gens sans les avoir entendus? Mais si l'infirmité humaine nous

fait souvent tomber dans ces fortes de fautes, parce que nous ne sommes pas assez sur nos gardes contre les préventions, nous devrions au moins revenir de bonne foi en reconnoissant l'injustice de nos jugemens teméraires. On en fait de bien étranges sur son sujet.

On l'a accusé d'opiniâtreté en ne voulant pas se rendre à l'avis de tous les autres, quoi que d'une part cela ne fût pas vrai, puis que j'ai toujours été de son sentiment; & que de l'autre, ce qu'on désiroit de lui, étant manifestement injuste, il n'est obligé de se rendre à l'avis de personne.

On a supposé qu'il agissoit par un bas intérêt, ce qui n'avoit garde d'être vrai, puis qu'il a toujours déclaré qu'il ne regardoit ce bien là * que comme le bien des pauvres.

* La part
qu'il
avoit à
Nord-
strand.

Je ne puis m'empêcher de dire qu'il semble qu'en toutes choses on prenne à tâche de le décrier, comme on l'a fait encore au sujet de la permission qu'il a eue de demeurer chez lui. Quoi que cela se soit proposé par un ami sans sa participation*, & sans qu'on y ait apporté aucune condition, on n'a pas laissé d'en prendre sujet de le taxer de lâcheté: ce qui me paroît la plus grande injustice du monde.

* Par M.
Robert
depuis
Peniten-
cier de
Paris, &
Profes-
seur de
Sorbonne.

N'est-il pas utile qu'il soit en repos, a-
fin

fin qu'il puisse travailler pour l'Eglise?
Ne le fait-il pas toujours d'une maniere
ou d'autre?

N'est-il pas juste que chacun agisse selon son don? N'a-t-il pas rendu d'assez grands services pour lui en sçavoir gré, & ne le pas traiter comme un esclave qui n'auroit pas la liberté de faire ce qu'il lui plairoit?

Il a de très belles vues, & qui sont de la dernière importance; & au lieu d'y entrer, & de lui donner moien de les suivre, on voudroit qu'il s'appliquât à des choses auxquelles il n'a pas d'inclination: & parce qu'il ne le fait pas, peu s'en faut qu'on ne le traite de deserteur. Cela m'a toujours paru si déraisonnable que vous me pardonnerez bien si je n'ai pu m'empêcher de vous en decharger mon cœur dans l'occasion que m'en a donné cette nouvelle affaire de Nordstrand.

L E T T R E CXCII.

A La MERE DU FARGIS, alors 17.02.
Prieure de Port-Royal des Champs, sur 1681.
les obligations des Grands.

J'Ai bien de la joie, ma très chere Mere, de votre convalescence: & ce m'en est un surcroit de ce que l'on me mande

244. *CXCII. Lettre de M. Arnauld*

Mad. la
Duchesse
de Lesdi-
guieres.

aussi de bonnes nouvelles de votre chere
niece.* Je lui souhaite de tout mon cœur
un bon guide, car elle en a bien besoin;
les grands aiant une infinité d'obligations
dont ils ne s'aperçoivent point d'eux-mêmes,
& dont presque personne ne prend
la liberté de leur parler. Quand ce ne
seroit que l'aumône; on tremble quand
on considere ce qui en est dit dans l'E-
vangile & dans S. Paul. Cependant
on ne sçait si ceux mêmes qui en font, en
font assez pour s'aquitter de cette obliga-
tion: car on la doit faire à proportion
de son bien, & S. Thomas dit, que
donner la dixme de son revenu n'est que
la justice des Juifs, qui ne suffit pas aux
chretiens; que sera-ce donc des riches
qui ne le font pas? Il se trouve de plus,
qu'en qualité de Seigneurs de grandes
terres, ils sont obligez d'y faire autant
qu'ils peuvent connoître & servir J. C.
Combien y en a-t-il peu qui pensent à
cela, qui aient un grand zèle d'y faire
mettre de bons Curez, quand ils le peu-
vent; de bons maîtres & de bonnes maî-
tresses d'Ecoles, ce qu'ils peuvent pres-
que toujours en les fondant? Et il n'y a
gueres d'argent mieux employé que celui-
là: car il me semble qu'entre les chari-
tez on doit toujours préférer celles qui
vont au bien des ames; ce qui me fait
beau-

beaucoup estimer ceux qui contribuent à faire prêcher J. C. parmi les Infideles. Je voudrois, ma très-chere Mere, que vous lui recommandassiez de bien lire le livre de M. le Prince de Conti, des Devoirs des Grands. Ce ne sont point des idées. C'est ce que Dieu lui avoit mis dans le cœur, & ce que sa grace lui a fait pratiquer à lui même autant qu'il a pu. Je ne sai comment je suis entré dans ce discours; mais c'est aussi tout ce que vous aurez de moi aujourd'hui.

L E T T R E CXCIII.

Au P. QUESNEL. Sur les Livres contre M. Mallet & sur quelques sentimens du P. Malebranche. 18. Janv. 1680.

JE suis assuré que nos amis seront contents pourvu que les Livres* paroissent, & que le public n'y trouvera rien de trop fort. Ce qu'on mande de Rouen, fait voir la nécessité de faire connoître ce furieux & cet insolent, pour aussi impertinent qu'il est, afin que ceux qui le mettent en besogne en aient la confusion qu'ils meritent. Je ne crois pas qu'il soit à propos de faire par avance une apologie † de la force avec laquelle on le traite. Car le premier volume n'en a pas besoin, + Il le fit toute-fois par

L 3

aiant

une Let-
tre écrite
au P. Q.
qui suit.
Les Jé-
suites
l'ont fait
imprimer
dans un
Libelle
fausse-
ment in-
titulé,
Apologie
de M. Ar-
naud On
avoit
faisi un
ballon a
M. le
Tour-
neux, où
il y en
avoit une
copie.

ayant été fort adouci : & il suffit pour le second que cette matiere soit traitée dans le 1. Chapitre du dernier livre. Je suis fort en repos sur tout cela, & je suis assuré que tous les honnêtes gens approuveront la maniere dont j'ai traité un declamateur si envenimé & si ridicule tout ensemble. Je suis plus en peine des voies qu'on prendra pour faire entrer ces livres où ils doivent être débités. C'est une difficulté que j'ai bien prévue, mais qui ne m'a pas empêché de me charger de l'impression, parceque je suis certain que l'imprimeur y auroit eu autant de peine que nous ; & s'il y a de la perte à faire, il est plus juste qu'elle tombe sur moi que sur lui ... Mes recommandations, s'il vous plaît, au P. Malebranche. Voici une difficulté que je le prie de me résoudre, sur ce qu'il dit que nous ne connoissons notre ame que par sentiment, & que nous n'avons pas d'idée de ce qu'elle est substantiellement. Si cela est, je ne fais donc autre chose, sinon que la pensée est une modification de mon ame, sans savoir precisement ce qu'elle est en elle même. Si cela est, dira un libertin, qui m'empêchera de croire que la pensée est à mon ame, ce que le mouvement est à la substance étendue. Et cela étant, dira-t-il, quelque immortelle que l'on fasse l'ame,

par-

parceque rien ne s'aneantit dans la nature, rien n'empêchera qu'elle ne puisse être sans pensée, comme le corps peut être sans aucun mouvement : & qu'étant sans pensée, elle ne soit incapable de bonheur & de malheur. Il n'y aura donc point de demonstration certaine par la seule raison naturelle, de l'immortalité de l'ame telle que la foi l'enseigne, puisqu'on ne peut pas prouver que n'étant plus jointe au corps, elle ait aucune pensée, sans quoi elle ne peut être ni heureuse, ni malheureuse. Comme cela m'est venu dans l'esprit en vous écrivant, j'ai cru que c'étoit la même chose que si je le lui écrivois à lui même.

L E T T R E C X C I V.

*Au PERE QUESNEL. Avec une en 1680.
dissertation pour la justification de cer-
tains termes que le monde estime durs
dans les écrits.*

JE n'ai pas besoin, Monsieur, de vous assurer que j'ai reçu comme je devois, les témoignages si tendres que vous me donnez de votre amitié. Vous connoissez mon cœur comme je connois le vôtre, & nous pouvons dire reciproquement, que nous sommes chacun dans celui de

l'autre *ad commoriendum & convivendum*.

Je voudrois seulement que vous m'eussiez plus épargné, & que vous n'eussiez pas entrepris de me faire envisager des riens, comme de grandes persecutions, qui me doivent être d'un grand merite. Je ne souffre rien, & hors l'absence de mes amis, qui est une peine que j'ai sacrifiée de bon cœur à Dieu, je n'ai jamais été dans une meilleure santé, ni dans une plus grande tranquillité d'esprit. Je vous dirai néanmoins que si quelque chose la trouble, ce sont les contradictions qui se rencontrent au regard d'un ouvrage* que je me suis persuadé ne devoir pas être inutile à la Verité & à l'Eglise.

*La nouvelle Défense de la version de Mons contre le livre de M. Mallet.

J'en ai de trois sortes. On veut que j'en abandonne l'impression à un libraire, & que je ne m'en charge pas moi même, comme je suis resolu de le faire pour bien des raisons que j'écrirai à une autre personne qui pourra vous les montrer.

On veut aussi qu'il ne paroisse point que c'est moi qui aie donné ce livre à imprimer, mais que l'on fasse dire au libraire qu'il lui est tombé entre les mains, ce qui me paroît une si basse & si mechante finesse, que j'aimerois mieux laisser tout là que de m'en servir. M. Mallet vient de se déclarer pour auteur de l'Examen, dans la preface d'un livre imprimé sous son

D I S S E R T A T I O N

Selon la methode des Geometres, pour la justification de ceux qui emploient en écrivant dans certaines rencontres, des termes que le monde estime durs.

I. D E F I N I T I O N.

J'Appelle moiens legitimes ceux qui ne sont défendus par aucune loi, & que l'on peut justifier par l'Ecriture & par l'exemple des Saints.

II. D E F I N I T I O N.

J'Appelle termes durs ceux dont les hommes ont coutume de s'offenser, & dont ils ont droit en effet de se blesser, lors que l'on s'en sert contre eux au préjudice de la verité, ou sans que l'on en ait un juste sujet. Tels sont les termes de calomnie, de mensonge, d'impertinence; & ainsi ce sont des termes durs que ceux par lesquels S. Augustin commence son premier livre contre Julien: *Con-
tumelias & maledicta tua, Juliane, si me
contemnere dixerim, mentiar.*

III. D E F I N I T I O N.

J'Appelle refuter avec douceur ou refutation douce, quand on a pour but en refutant quelqu'un, de l'épargner autant que l'on peut sans trahir la cause de la verité, d'excuser ses fautes, de couvrir ses defauts & de ne donner aucune attein-

te à sa reputation. On ne peut en avoir un plus beau modele que dans une lettre de S. Augustin, où il refute une lettre de S. Jérôme, sur ce qui se passa à Antioche entre S. Pierre & S. Paul.

IV. D E F I N I T I O N.

J'Appelle refuter fortement & non doucement en ce qui regarde la douceur extérieure (car pour l'intérieure on doit toujours l'avoir dans le cœur) quand on a pour but (l'intérêt de la vérité & de l'Eglise le demandant ainsi) d'humilier & de confondre un écrivain emporté qui emploie toute sorte de méchans moyens pour décrier la vérité, & qui peut lui nuire beaucoup par la bonne opinion qu'un grand nombre de personnes ont de sa probité & de sa suffisance ; ce qui oblige, afin de le faire connoître pour tel qu'il est, de ne point dissimuler ses excès en les représentant fortement, mais sans exagérer au delà de ce qui en est.

V. D E F I N I T I O N.

J'Appelle agir charitablement ou avec charité, de n'avoir en vue que l'honneur de Dieu & l'intérêt de la vérité & de l'Eglise, & même le bien véritable de celui avec qui on agit, soit que ce soit avec douceur, soit que ce soit avec force, selon cette belle parole de S. Augustin : *Et virga Charitatem habet ; sed aliud est*

est Charitas severitatis, aliud Charitas mansuetudinis: imo una eademque Charitas, quæ diversa in diversis operatur. Lib. 3. adv. Ep. Parm. Cap. 1.

VI. D E F I N I T I O N.

J'Appelle manquement de sincerité, quand on abuse des mots, en voulant qu'on les prenne dans des idées tout à fait différentes de celles qu'ils forment naturellement selon leur vrai usage. Et ainsi je ne crois pas que ce soit être sincère que de dire, comme on fait souvent, que l'on a refuté son adversaire avec toute la douceur possible, quand on l'a refuté fortement, & que l'on s'est cru obligé de le faire; car ce n'est point ce que signifient les termes de doux & de douceur, & c'est ou une restriction mentale, ou un abus visible des mots, que d'entendre simplement par cette douceur que l'on dit avoir gardée, que l'on a conservé la charité dans son cœur, ou que l'on est demeuré dans les termes de la vérité; car c'est une erreur de confondre la charité avec la douceur dans les paroles, & de vouloir que tout ce qui est charitable soit doux en cette manière.

F. A X I O M E.

Quand on s'est proposé une fin bonne, louable, importante: on fait bien de choisir entre les moyens legitimes, ceux qui

254 *CXCIV. Lettre de M. Arnault*
sont les plus propres pour arriver à cette fin.

II. A X I O M E.

QUand il y auroit quelque inconve-
nient à se servir de certains moiens
que l'on jugeroit les plus propres pour
arriver à sa fin , on ne devroit pas laisser
de le faire , pourvu que l'on ne pût l'évi-
ter par d'autres moiens ; ou quand on ne
pourroit pas l'éviter , que le bien que l'on
fait en se servant de ces moiens , soit beau-
coup plus considerable que le mal que
l'on craint de cet inconvenient.

III. A X I O M E.

Comme la charité nous porte plus à la
douceur qu'à la force , l'on doit autant
que l'on peut refuter avec douceur selon
l'idée que l'on en a donné dans 3. défini-
tion. Mais il y a des rencontres où l'on
est obligé , en conservant la douceur dans
le cœur , d'user de refutation fortes , selon
ce qui est marqué dans la 4. définition.

IV. A X I O M E.

Les termes durs doivent être bannis des
refutations douces : mais on peut s'en
servir dans les refutations fortes ; & c'est
souvent un moien non seulement légiti-
me , mais nécessaire pour arriver à la fin
que l'on se propose dans ces fortes de re-
futations. Il faut seulement prendre
bien garde d'observer ces deux conditions,
vera dicere , & cum causa. Ne les em-
ploier

ploier que quand ils sont incontestablement vrais; & quand de plus on a un juste sujet de s'en servir. Je mets cette proposition en axiome, parce que je la suppose prouvée dans le chapitre dont je vous envoie la copie.

V. A X I O M E.

ON doit défendre autrement une cause qui a contre soi de grands préjugés, qu'une cause qui en a de grands pour soi. Car quand une cause a pour soi de grands préjugés, elle est comme en possession d'être tenue pour vraie; elle n'a donc qu'à s'y maintenir, & pour cela il suffit presque toujours que ceux qui la défendent montrent que ceux qui l'attaquent, n'ont rien de convaincant à alleguer contre elle. C'est comme font avec succès plusieurs controversistes qui défendent la foi de l'Eglise contre les hérétiques de ce tems. Mais quand au contraire une cause a contre soi de grands préjugés, il faut renverser plus fortement les raisons que l'on allegue pour achever de l'accabler, & comme je suppose que ces grands préjugés qu'elle a contre elle, sont des préjugés d'autorité, rien n'est meilleur ni plus à propos que de faire voir, si on le peut, que les raisons dont on tâche d'appuyer ces préjugés d'autorité, ne sont que des extravagances, des impertinences, des ignoran-
ces,

ces, & des faussetés, parce qu'alors on affoiblit les préjugés contraires par un autre préjugé très fort & très capable de faire revenir les personnes prevenues, qui est qu'une cause doit être bonne, quand on ne peut la combattre que par des impertinences & des faussetés.

VI. A X I O M E.

POUR un esprit pénétrant, qui n'a besoin pour être persuadé que de la seule lumière de la vérité, & qui en concoit plus que l'on ne lui en dit, il y en a cent qui ont besoin que l'on remue leur imagination par quelque chose de vif, & qui ne portent pas leur pensée au delà de ce qu'on leur dit grossièrement & clairement. Cela se voit d'une part en ce que ceux qui parlent en public avec confiance & d'un ton ferme, en assurant qu'ils ne disent rien que de véritable, & que leurs adversaires n'ont rien que de ridicule à leur opposer, se font toujours croire par le plus grand nombre de ceux qui les écoutent, au moins tant qu'ils parlent; & de l'autre on ne fait que trop que les esprits communs n'enchérissent point par dessus ce qu'on leur dit, & ne croient point, par exemple, qu'un raisonnement soit extravagant, ou une censure tout à fait impertinente, si on ne le leur dit point, & que l'on se contente de montrer que l'un ne conclut

clut pas, & que l'autre n'est pas juste.

I. D E M A N D E.

JE demande que l'on convienne de bonne foi, que la cause de la version de Mons a contre soi de grands préjugés; un Bref de Clement IX. les censures de plusieurs Evêques, un Arrêt du Conseil d'Etat, un autre du Parlement de Provence, une cabale puissante qui la décrie par tout.

II. D E M A N D E.

Comme je diviserai cette justification en deux points, établissant dans le premier la chose en elle même, & répondant dans le second aux inconveniens que l'on propose contre, je demande en grace que l'on ne se détourne point l'esprit à penser à ces inconveniens en lisant le premier point, mais que l'on attende au second à les examiner.

P R E M I E R P O I N T.

I. P R O P O S I T I O N.

C'Est une fin toute louable & toujours agreable à Dieu, que de se proposer de défendre un livre pieux, édifiant, & qui peut beaucoup servir au salut des ames, comme est une traduction du Nouveau Testament, supposé qu'elle soit telle qu'elle doit

258 *CXCV. Lettre de M. Arnauld*
doit être, quand il est attaqué injustement. Or nos amis conviennent que celle de Mons est de cette sorte ; on peut donc, & on doit par le premier axiome employer à la défendre ceux d'entre les moyens légitimes qui sont les plus propres à arriver à cette fin.

II. P R O P O S I T I O N.

IL y a encore des fins subalternes attachées à celle là, qui ne sont pas moins louables, comme premierement de relever des gens de bien que l'on expose à être opprimés par des calomnies que l'on répand contre eux dans le livre que l'on réfute.

2. D'abattre & de desarmer un ennemi de la verité très emporté & très acharné à la combattre, en faisant connoître qu'il n'a ni probité, ni jugement, ni science.

3. De détourner, par la confusion qu'on lui fera recevoir, d'autres du même genie, de s'engager dans de semblables entreprises.

4. D'humilier par le même moyen ceux que l'on fait qui ont estimé ce livre, & de découvrir par là que l'opinion qu'on a de leur suffisance est très mal fondée.

5. D'empêcher que l'on n'introduise dans l'Eglise des erreurs pernicieuses, comme que le Grec du Nouveau Testament que nous avons, est alteré & corrompu

en une infinité d'endroits; qu'il n'est jamais permis de le préférer à la Vulgate, qu'il n'est pas même permis d'en faire mention, quoi que ce ne soit pas en le préférant au Latin; sans parler de ces Pelagianismes sur la Predestination & sur la grace. Tout cela est si avantageux à l'Eglise, dans l'état surtout où sont les choses présentement, que l'on ne peut douter que l'on ne fasse très bien de les avoir en vue en répondant à M. Mallet. D'où il s'ensuit par le premier Axiome, que l'on doit choisir entre les moyens permis, ceux qui sont les plus propres pour arriver à ces fins.

III. P R O P O S I T I O N.

LE moyen le plus propre pour arriver à la fin marquée par la I. proposition, est de nommer les choses par leurs noms, & appeler impertinence ce qui est impertinence. Car par la I. demande, la cause de la version de Mons a contre elle de fort grands préjugés d'autorité; il faut donc par le V. Axiome opposer, si l'on peut, à ces préjugés d'autorité un autre préjugé de raison, qui est qu'un livre doit être bon quand on ne peut le combattre que par des impertinences. Or par le VI. Axiome, c'est ce que l'on ne persuadera pas à la plupart des gens qui n'ont qu'un esprit commun, qu'en le leur disant clai-

260 *CXCIV. Lettre de M. Arnauld*
rement & grossièrement. Il est donc à propos & nécessaire pour bien défendre celivre, de le leur dire ainsi. On ne peut donc raisonnablement trouver mauvais qu'on le fasse. *Quod erat demonstrandum.*

Mais parce que c'est en cela que consiste le principal point du différent entre nos amis & moi, je crois devoir m'y étendre davantage. Je les supplie de considérer qu'il y a bien de la différence entre montrer seulement, que tout ce qu'on objecte contre le Nouveau Testament de Mons n'est point solide, & faire voir qu'il est tellement impertinent qu'il n'a pu être proposé par un homme qui eût du sens commun. J'avoue que l'on n'auroit point été obligé de se servir de termes durs pour le persuader à des gens d'esprit & capables d'entrer dans des questions de Critique & de Theologie, sur la véritable intelligence des passages contestés. Mais je soutiens que l'on y a été obligé au regard des esprits communs qui n'entrent point dans le fond des choses par le fond même, afin de les y faire entrer par quelque sorte d'autorité, & encore plus pour leur persuader que l'on ne peut opposer que des impertinences contre le Nouveau Testament de Mons. Car il est évident par les principes que j'ai posés, que l'on ne le
fe-

fera jamais en se contentant de leur éclaircir l'esprit par une solide discussion des matieres dont il sont peu capables; mais qu'il faut de plus remuer leur imagination par quelque chose de vif, & les forcer à croire que l'on a raison de traiter d'impertinence tout ce que dit M. Mallet, en l'assurant si fortement & le repetant si souvent qu'ils ne puissent en douter, à moins que l'on ne leur fasse voir que l'on a tort de l'assurer, & que ce que dit ce Docteur n'est pas si extravagant qu'on le dit: ce que je ne crains pas que l'on entreprenne.

Nous voions tous les jours les plus mauvaises causes se soutenir par ce moien. Un Avocat qui parle avec confiance se fait écouter, & se fait croire au moins tant qu'il parle. Le premier livre de M. Claude a fait d'abord triompher tous les Huguenots, & a troublé beaucoup de Catholiques par la maniere ferme dont il assuroit ce qu'il avançoit pour soutenir sa créance, & par le mepris qu'il faisoit de ce qu'on avoit allegué contre lui. Il est vrai, comme on l'a vu même par l'exemple de M. Claude, que dans les mauvaises causes, ce n'est qu'un avantage passager, quand on a en tête un adverfaire qui peut montrer que cette confiance étoit mal fondée: mais ici je n'ai besoin que de faire l'impression que je désire, & que je soutiens être ne-
ces-

262 *CXCIV. Lettre de M. Arnauld*
cessaire pour bien défendre le Nouveau
Testament de Mons. Car je suis certain
qu'il ne sera pas au pouvoir de M. Mal-
let ni de qui que ce soit, de la changer,
parce qu'il faudroit pour cela faire voir
que ce que j'appelle impertinence, ne l'est
pas. Or je supplie nos amis de s'en repo-
ser sur moi, & de croire que jamais je
n'appelle de ce nom & d'autres semblables,
que ce qui est certainement tel ; qu'il ne
faut qu'avoir un peu de sens commun pour
être convaincu que je n'exagere point, &
que je ne dis précisément que ce qui est
evidemment vrai ; & ainsi je n'ai pas su-
jet d'appréhender que l'avantage que je
prétens que la vérité tirera de là, ne soit
que passager, comme est celui des Avocats
de mauvaises causes, parce que je suis
persuadé, que qui sera une fois convaincu
de la justice de ces reproches, le sera tou-
jours, y aiant des choses que l'on peut
mettre dans un tel degré d'évidence, qu'il
n'est plus possible de les faire passer pour
fausses.

Mais il faut encore remarquer que l'on
ne peut entreprendre de combattre la justi-
ce de ces reproches, que cela ne soit avan-
tageux à la cause que l'on défend, qui
est la justification de la version de Mons.
Car l'esprit de l'homme étant naturelle-
ment contredisant, on le porte plus aisé-
ment

à accorder une partie de ce qui est en
ion, quand on peut en contester
e partie; & c'est sur quoi est fondé
il y a longtems que sçavent tous les
urs, *iniquum petendum est, ut equum*
il faut demander au delà de ce qui
e la justice, pour obtenir ce qui est de
lice; & ce que disoit un auteur de ce
, qu'il n'étoit pas fâché de laisser dans
eces quelque chose que l'on pût blâ-
que c'étoit la part de l'envie, &
cela donneroit lieu d'estimer le reste,
que l'inclination que l'on a de trou-
quelque chose à redire dans les ouvra-
les autres, seroit contente par là, &
les envieux seroient satisfaits en di-
la piece étoit bonne, mais tels &
vers ne vallent rien. Il en sera de
e ici à l'égard des plus disposés à
er cette réponse. Ils n'oseront pas
s'ils ont un peu d'honneur à perdre,
l'on n'ait pas bien justifié ce que M.
let avoit repris; mais ils se retranche-
à dire que ses remarques ne sont point
impertinentes que l'on a voulu le faire
re. Et ainsi pendant que l'on dispu-
si elles sont impertinentes, il demeure
pour constant qu'elles sont injustes,
u'elles n'ont rien de solide : au lieu
si on s'étoit contenté de montrer
elles ne sont pas solides, comme ç'eût
été

été tout ce qu'on auroit pu faire si l'on avoit affecté cette grande douceur que nos amis me recommandent, l'avantage que l'on auroit retiré de là auroit été fort petit, pour bien des raisons que je ne ferai que toucher.

La premiere est, qu'il n'y a guere que les habiles gens, dont le nombre est petit, qui puissent bien juger du peu de solidité de ces remarques, quand on ne les combat que par des preuves de Theologie & de critique; mais il y a cent impertinences dans le livre de M. Mallet qui sont si palpables, que tout homme de bon sens en peut juger sans peines quand on les lui decouvre; quoi qu'il faille un peu d'adresse pour les représenter & les faire bien sentir.

La seconde est, que les objets des choses où la concupiscence & le cœur prennent part, font de plus fortes impressions dans l'esprit de la plûpart des gens, que ceux de la simple verité, à laquelle il y a très peu de monde qui s'interesse. Or le cœur & la concupiscence prennent d'ordinaire bien moins de part à des reprehensions qui ne regardent qu'un manquement de solidité, qu'à des reproches d'impertinence, qui flattent l'amour propre de ceux qui n'ont pas d'estime pour l'auteur à qui on les fait, & qui fâchant
ses

ses amis, les appliquent à les considérer pour l'en défendre s'ils pouvoient ; & ainsi les uns & les autres en sont certainement plus frappés que d'une froide discussion, si un mot grec ou latin est bien ou mal rendu par un tel mot françois. Il arrive de là deux choses ; l'une qu'on lit peu les livres où il n'y a de la pâture que pour l'esprit, & encore une pâture peu agreable ; l'autre, qu'il est à craindre que beaucoup de ceux qui les ont estimés en les lisant, ne demeurent guere fermes quelque tems après, dans le jugement qu'ils en ont porté. Car n'ayant plus presentes les raisons qui les ont persuadés, ils n'en jugeront plus que par une memoire confuse qui leur restera, qu'ils les ont trouvez bons quand ils les lisoient ; sur quoi ils ne seront pas difficiles à ébranler pour peu que quelque intérêt ou quelque crainte les incline d'un autre coté, parce que ces veritez nues & decharnées touchent peu la plûpart du monde, & ne laissent dans le cerveau que de legeres traces qui s'effacent aisément. Il n'en est pas de même quand un homme s'est trouvé bien persuadé en lisant un livre que celui que l'on y refute est un impertinent. Il n'est pas facile de le faire changer d'avis. On est plus frappé de ces sortes d'accusations, & les traces qu'elles laissent dans le cerveau

sont plus profondes. On voit qu'il ne faut qu'avoir du bon sens pour juger cela ; & c'est de quoi tout le monde se pique bien plus que d'avoir de la science & toute autre sorte d'habileté.

Et ainsi quiconque aura dit une fois qu'il n'y a que des impertinences dans le livre de M. Mallet, il aura honte de s'en dédire, parce que ce seroit avouer qu'il n'a pas eu l'esprit de discerner si ce qu'on lui a fait passer pour extravagance l'étoit ou non : en quoi il n'y a personne qui ne pense se connoître bien.

La troisième raison est, que comme on est porté en matière de conscience de prendre le plus sûr, pour peu qu'il soit douteux, s'il n'y a point de choses mauvaises dans le Nouveau Testament de Mons, & si les Evêques n'ont point eu raison de le condamner, on le laissera là. Et ceux-mêmes qui estiment beaucoup moins la traduction du P. Amelote, s'en contenteront, parce qu'ils pourront la lire sans aucun scrupule. On a donc besoin de quelque chose qui fasse une grande impression dans les esprits ordinaires pour lever tout doute, & c'est ce que je soutiens encore une fois, qu'on ne peut faire par la voie que nos amis voudroient que l'on prît, & que l'on fera beaucoup mieux par la voie dont ils trouvent mauvais qu'on se serve.

IV. PROPOSITION.

ON ne sauroit parvenir aux autres fins qui sont marquées dans la II. Proposition que par la même voie que nos amis paroissent ne pas approuver. Car par le VI. Axiome on ne peut guere persuader à la plupart des gens que l'homme dont il s'agit, est un impertinent, un ignorant, & un emporté, si on ne parle clairement de ses ignorances, de ses impertinences, de ses emportemens. Or c'est par là que l'on peut davantage relever ceux qu'il déchire, le rendre incapable de nuire à la verité, en détourner d'autres de s'engager dans de pareils excès, mortifier ceux qui ont estimé son livre, empêcher qu'on ne prenne pour des veritez les erreurs qu'il debite comme si c'étoient les sentimens communs de tous les Catholiques. On fait donc bien de parler clairement de ses impertinences, de ses ignorances, & de ses emportemens. *Quod erat demonstrandum.*

V. PROPOSITION.

C'Est encore une fin louable de détromper le monde d'une erreur qui devient très commune parmi les devots, qu'on ne puisse pas, sans blesser la charité & la douceur chrétienne, refuter fortement les ennemis de la verité, & user contre eux de termes durs, en obser-

vant les deux conditions marquées dans le IV. Axiome.

Je dis que c'est une erreur, puisqu'on ne peut être dans cette pensée sans regarder comme un manquement de charité & de douceur ce qu'a fait N. Seigneur J. C. quand il a appelé tant de fois les Pharisiens Hypocrites : ce qu'a fait S. Jean Batiste, quand il les a appelez engeance de viperes : ce qu'a dit S. Paul à Bar-Jesu : ce qu'ont écrit S. Pierre & S. Jude contre les disciples de Simon : ce que dit S. Policarpe à Marcion en l'appellant *primogenitum diaboli*.

Et il faut que cette erreur soit bien commune, puisque c'est principalement sur cela qu'est fondée cette délicatesse du siècle, à laquelle nos amis voudroient que je m'accommodasse. Mais je prétens que c'est tout le contraire, & qu'on ne doit pas laisser prendre racine à une opinion fausse, & qui est la source de beaucoup de jugemens teméraires que l'on fait des gens de bien, en les prenant pour des gens durs & sans charité, quand le zele qu'ils ont pour la verité les porte à parler ou à écrire avec quelque force contre ceux qui la detruisent par leur méchante doctrine, ou qui s'efforcent d'accabler les innocens par leurs calomnies. Or on n'aura jamais une plus belle occasion

on de justifier la liberté que l'Ecriture
ne de refuter fortement & durement,
comme dit S. Paul, ceux qui combat-
tent la verité avec insolence & avec une
hardiesse qui impose aux simples, que
celle de la refutation du livre de M. Mal-
le, parce que je crois pouvoir dire sans
hyperbole, qu'il n'y en a jamais eu à
qui on ait été si obligé de répondre de
cette sorte.

*Increp-
tilios du-
rè, ut
fani sine
in fide
Ad Tit.
1. 13.*

C'est un livre qui a fait bien du mal
par le soin qu'on a eu de le repandre par
tout, & par l'appui qu'on lui donne. Il
est d'un homme qui a été assez considéré
dans le monde par les qualités de Doc-
teur & de Grand Vicaire d'un Arche-
vêque, pour mériter qu'on s'applique à
lui, & qu'on ne le néglige pas; mais qui
n'est pas tant qu'on soit obligé de l'é-
viter & de le traiter avec respect.

C'est un homme plein de lui-même,
orgueilleux, emporté & bouffi d'orgueil
par le succès avantageux qu'il croit qu'a
son livre; qui ne s'étant pas nommé
dit qu'il a craint qu'on ne lui répondît,
au lieu de le faire dans la préface d'un au-
tre livre qui porte son nom, imprimé
depuis trois mois, où il prétend n'écrire
que pour l'intérêt de la Religion. On
voit par là qu'il est d'humeur à conti-
nuer ses emportemens & ses excès, si l'on

ne repousse sa temerité, & si l'on ne pratique envers lui cet avis du sage : *Ne perdis de stulto juxta stultitiam suam, ne sapiens esse videatur.*

Jamais livre n'a été rempli de plus de malignité, de plus d'ignorance, de plus de faussetés, de plus d'impertinences, & de plus de foiblesse; & jamais il n'a été si facile de convaincre un auteur de tout cela, pourvu qu'on ait quelque adresse à mettre les choses dans leur jour. On ne faut pas s'attendre que le commun du monde, de soi même, découvre les extravagances continuelles de cet auteur; il n'y a personne qui n'en convienne quand on les aura bien marquées.

On ne peut donc trouver d'autre profit d'une refutation dont il soit plus facile de montrer qu'elle est juste, raisonnée, nécessaire, avantageuse à l'Eglise, & plus conséquent qui soit plus capable de persuader qu'on a tort de blâmer ces sortes de refutations, comme contraires à la charité & à la douceur chrétienne.

S E C O N D P O I N T.

J'Ai promis de répondre dans ce second point aux inconveniens que l'on propose contre la manière d'écrire dont on se sert, mais appréhendant que je ne me serve

Tout ce que l'on m'en a mandé peut être réduit à quatre ou cinq choses.

La premiere est, que cet ouvrage doit être extrêmement moderé & avoir un caractère de douceur.

La seconde, que s'il est autrement, il nuira beaucoup de gens de bien, d'honneur, & de probité.

La troisieme, qu'il nuira à ma réputation.

La quatrieme, qu'il nuira aussi à la bonté de la cause que je prétens soutenir.

La cinquieme est l'autorité de mes amis qui sont dans cette pensée.

PREMIER AVIS.

LA pensée de tous nos amis est que cet ouvrage doit être extrêmement moderé, & qu'il doit avoir un caractère de douceur.

R E' P O N S E.

COMME je n'aime point les équivoques, je suis bien aise de savoir ce qu'on entend par cet *extrêmement moderé*. Si c'est qu'il ne doit y avoir rien d'outré & d'exageré, & qui ne soit dans une exacte vérité, ils n'ont qu'à dormir en repos; je leur répons que dans ce sens il n'y eut jamais de livre plus moderé que celui là; que si l'on entend par un ouvrage qui soit *extrêmement modere*, une refutation douce selon l'idée qu'en donne

ne reprime sa temerité, & si l'on ne pratique envers lui cet avis du sage : *Responde stulto juxta stultitiam suam, ne sibi sapiens esse videatur.*

Jamais livre n'a été rempli de plus de malignité, de plus d'ignorance, de plus de faussetés, de plus d'impertinences, & de plus de foiblesse; & jamais il ne fût si facile de convaincre un auteur de tout cela, pourvu qu'on ait quelque adresse à mettre les choses dans leur jour. Car il ne faut pas s'attendre que le commun du monde, de soi même, découvre les extravagances continuelles de cet auteur. Mais il n'y a personne qui n'en convienne quand on les aura bien marquées.

On ne peut donc trouver d'exemple d'une refutation dont il soit plus facile de montrer qu'elle est juste, raisonnable, nécessaire, avantageuse à l'Eglise, ni par conséquent qui soit plus propre à persuader qu'on a tort de blâmer ces sortes de refutations, comme contraires à la charité & à la douceur chrétienne.

S E C O N D P O I N T.

J'Ai promis de répondre dans ce second point aux inconveniens que l'on propose contre la maniere d'écrire dont nos amis apprehendent que je ne me serve. Tout

Tout ce que l'on m'en a mandé peut être réduit à quatre ou cinq choses.

La premiere est, que cet ouvrage doit être extrêmement moderé & avoir un caractère de douceur.

La seconde, que s'il est autrement, il choquera beaucoup de gens de bien, d'honneur, & de probité.

La troisieme, qu'il nuira à ma reputation.

La quatrieme, qu'il nuira aussi à la bonté de la cause que je prétens soutenir.

La cinquieme est l'autorité de mes amis qui sont dans cette pensée.

PREMIER AVIS.

LA pensée de tous nos amis est que cet ouvrage doit être extrêmement moderé, & qu'il doit avoir un caractère de douceur.

R E' P O N S E.

COMME je n'aime point les équivoques, je suis bien aise de savoir ce qu'on entend par cet *extrêmement moderé*. Si c'est qu'il ne doit y avoir rien d'outré & d'exageré, & qui ne soit dans une exacte verité, ils n'ont qu'à dormir en repos; je leur répons que dans ce sens il n'y eut jamais de livre plus moderé que celui là; que si l'on entend par un ouvrage qui soit *extrêmement modere*, une refutation douce selon l'idée qu'en donne

la troisieme definition, je mentirois certainement si je disois que mon livre est moderé en ce sens. Mais je ne dois pas croire aussi que ce soit là la pensée de nos amis, car le I. Volume, qui a été revu par le plus scrupuleux d'entre eux & approuvé, à l'égard même de la maniere d'écrire, par M. l'Evêque de Castorion n'est nullement moderé en prenant moderé pour doux, selon ce qui vient d'être dit. Cependant un auteur est bien embarrassé quand on lui donne des avis en des termes ambigus, & qui ne forment aucune idée nette & prise, & comme j'aime sur toutes choses la sincerité, je croirois tromper le monde, si je disois que j'ai donné à cet ouvrage un caractère de douceur. J'ai eu dessein au contraire de lui donner un caractère de force, selon la quatrieme definition, & je soutiens que ces deux caracteres sont fort differens; mais que l'un & l'autre est agréable à Dieu, quand on ne se sert du dernier que dans les occasions & avec les conditions que j'ai marquées.

SECOND AVIS.

S'il y a des paroles dures & des manieres aigres dans cet écrit, il y a bien des gens d'honneur & de probité qui en seront choqués.

R E P O N S E.

C'est un inconvenient qui est à considérer. Mais selon ce qui a été dit dans le second Axiome je repons deux choses.

La premiere est , qu'il y a d'autres voies pour y remedier , & que la charité même que l'on doit à ces gens d'honneur & de probité doit plutôt aller à les tirer de l'erreur où ils sont , qu'à les suivre dans leurs fausses vues. Car ils ne sont choqués des manieres fortes dont on est souvent obligé de se servir pour bien défendre la vérité , que parce qu'ils ne distinguent pas la douceur interieure qui doit toujours demeurer dans le cœur , de la douceur qui paroît au dehors. Ils s'imaginent fausement qu'on ne peut employer aucune parole dure qu'on ne soit aigre , & qu'on ne s'éloigne de l'esprit de l'Evangile , qui recommande si fort la charité & la douceur. C'est pourquoi on doit les instruire & non pas les fortifier dans ces fausses pensées , en adherant à leur delicateffe. On tâchera de le faire dans le livre même dont il s'agit ; mais oserois-je vous dire que nos amis feroient mieux d'y contribuer de leur côté à l'égard de ceux d'entre ces gens d'honneur qui sont de leur connoissance , que de s'affoiblir avec eux. Ils

M s

pour-

la troisieme definition, je mentirois certainement si je disois que mon livre est moderé en ce sens. Mais je ne dois pas croire aussi que ce soit là la pensée de nos amis; car le I. Volume, qui a été revu par le plus scrupuleux d'entre eux & approuvé, à l'égard même de la maniere d'écrire, par M. l'Evêque de Castorie, n'est nullement moderé en prenant moderé pour doux, selon ce qui vient d'être dit. Cependant un auteur est bien embarrassé quand on lui donne des avis en des termes ambigus, & qui ne forment aucune idée nette & prise, & comme j'aime sur toutes choses la sincerité, je croirois tromper le monde, si je disois que j'ai donné à cet ouvrage un caractere de douceur. J'ai eu dessein au contraire de lui donner un caractere de force, selon la quatrieme definition, & je soutiens que ces deux caracteres sont fort differens; mais que l'un & l'autre est agréable à Dieu, quand on ne se sert du dernier que dans les occasions & avec les conditions que j'ai marqués.

SECOND AVIS.

S'Il y a des paroles dures & des manieres aigres dans cet écrit, il y a bien des gens d'honneur & de probité qui en seront choqués.

R E P O N S E.

C'est un inconvenient qui est à considérer. Mais selon ce qui a été dit dans le second Axiome je repons deux choses.

La premiere est , qu'il y a d'autres voies pour y remedier, & que la charité même que l'on doit à ces gens d'honneur & de probité doit plutôt aller à les tirer de l'erreur où ils sont, qu'à les suivre dans leurs fausses vues. Car ils ne sont choqués des manieres fortes dont on est souvent obligé de se servir pour bien défendre la vérité, que parce qu'ils ne distinguent pas la douceur interieure qui doit toujours demeurer dans le cœur, de la douceur qui paroît au dehors. Ils s'imaginent fausement qu'on ne peut employer aucune parole dure qu'on ne soit aigre, & qu'on ne s'éloigne de l'esprit de l'Evangile, qui recommande si fort la charité & la douceur. C'est pourquoi on doit les instruire & non pas les fortifier dans ces fausses pensées, en adherant à leur delicateffe. On tâchera de le faire dans le livre même dont il s'agit; mais oserois-je vous dire que nos amis feroient mieux d'y contribuer de leur côté à l'égard de ceux d'entre ces gens d'honneur qui sont de leur connoissance, que de s'affoiblir avec eux.

M s

pour-

pourroient leur représenter que ceux qui se piquent le plus d'être doux & moderez, ne trouveroient pas de paroles assez dures pour reprimer l'insolence d'un calomniateur qui déchireroit l'honneur de leurs filles ou de leurs femmes ; & qu'ainsi ils doivent craindre que ce ne soit leur peu de zele pour la verité qui leur fait trouver mauvais qu'on la défende avec quelque force.

La seconde chose que j'ai à répondre est, que si ces gens d'honneur & de probité ne veulent pas se rendre à la raison, on priera Dieu pour eux afin qu'il les éclaire & qu'il leur donne les véritables idées de la charité & de la douceur chrétienne, au lieu des fausses qu'ils en ont. Mais on n'est pas résolu pour leur complaire de perdre les avantages réels & solides que la verité trouve à être défendue de la maniere qu'il ne leur plaît pas d'approuver, comme on pense l'avoir bien prouvé dans le premier point. S'ils en sont scandalisez, on en sera fâché ; mais on est persuadé que c'est un scandale reçu & non pas donné, & que dans ces rencontres il en faut demeurer à ce que disent les Peres : *Melius est ut scandalum oriatum, quam ut veritas deseratur.* Si l'on s'étoit arrêté à ces sortes de fantaisies des gens d'honneur & de probité, on

on n'auroit aujourd'hui que quatre ou cinq des petites lettres. Car si-tôt que l'on eut commencé à parler de Morale, & à traiter les Jésuites de cette manière fine qui emporte la piece, nous n'entendîmes de toutes parts que des murmures & des plaintes des devots & des devotes, & même de nos meilleurs amis, qui croioient que cette manière d'écrire n'étoit point chrétienne, qu'il n'y avoit pas de charité, qu'on ne devoit pas mêler des railleries dans les choses saintes, & que les gens de bien en étoient scandalisés. On ne faisoit dire combien M. Singlin, à qui ces gens d'honneur parloient sans cesse, nous a tourmentés là dessus. Mais nous tîmes bon, & l'Eglise s'en est bien trouvée. Car je ne sai si jamais on a fait d'écrit qui ait eu un effet plus merveilleux que les Provinciales; à quoi il faut ajouter l'occasion qu'elles ont donné au livre de Wendrok, qui est un des meilleurs ouvrages & des plus solides qui se soit peut-être fait depuis plus de deux cens ans. On peut espérer qu'il en arrivera de même ici, *et quod exemplis tunc, inter exempla erit.*

TROISIEME AVIS.

La reputation de l'auteur en souffrira, & au lieu qu'il devroit tâcher d'effacer de l'esprit du monde la pensée qu'on a

276 CXCIV. Lettre de M. Zénon
qu'il est outré dans sa maniere d'écrire,
il la confirmera.

R É P O N S E.

ON s'attend bien que M. Mallet & ses amis pretendront qu'on ne lui a repondu que par des injures : mais je supplie nos amis de considerer qu'on ne pouvoit éviter d'être exposé à ces reproches injustes , à moins qu'on ne lui eût repondu de cette maniere douce dont j'ai donné l'idée dans la III. Definition, & qu'on ne l'eut traité comme on auroit dû faire un saint Evêque, qui auroit proposé des difficultés sur le Nouveau Testament de Mons. C'est-à-dire, qu'il auroit fallu louer M. Mallet, l'excuser, dissimuler ses ignorances & ses folies, & chercher toujours les manieres les plus obligeantes pour justifier les passages dont il a condamné la version , sans dire la moindre chose qui pût blesser sa personne. J'avoue que si j'avois pris ce parti, ni lui ni ses amis , ni mes plus grands ennemis ne m'auroient point reproché que je suis aigre & outrageux & que je répons par des injures ; mais tout de bon, est-ce là ce que nos amis voudroient que je fisse, & ce qu'ils entendent quand ils disent que mon ouviage doit avoir un caractere de douceur ? De bonne foi croient-ils qu'il ne soit pas de l'intérêt de la

la verité & de l'Eglise de faire connoître un ennemi aussi envenimé de l'une & de l'autre qu'est M. Mallet , pour aussi malin , aussi ignorant & aussi impertinent qu'il est ; de lui ôter le faux masque de piété dont il trompe une infinité d'ames simples , en representant un peu vivement que les medifances & les calomnies dont son livre est plein ne sont pas d'un homme qui ait de la conscience & qui agisse par l'esprit de l'Evangile ; de détrôner le monde de l'opinion que sa qualité de Docteur & de Grand-Vicaire d'un Archevêque lui donne de la suffisance , en découvrant ses ignorances & ses bévues continuelles ; & de le rendre plus retenu à l'avenir en lui faisant recevoir la confusion que merite le nombre infini d'extravagances & d'impertinences qui sont tout le fort de ses ridicules censures. Or supposé que ces vues soient justes & qu'on ait dû les avoir , on ne pouvoit prendre que deux voies pour executer ce dessein ; l'une plus simple & plus naturelle , en nommant les choses par leurs noms ; l'autre plus fine & plus ingenieuse , en faisant entendre tout cela par des détours étudiés au lieu de le dire grossierement. C'est donc cette dernière voie qu'on voudroit que j'eusse prise : mais outre qu'elle est plus difficile, qu'elle

le revient moins à mon naturel qui est franc & plus sincère : & qu'elle a moins d'effet sur la plûpart des esprits , comme je l'ai montré dans mon premier point ; croit-on qu'elle soit moins piquante que celle que j'ai prise , & qu'elle fasse moins crier ceux qui ne sont pas assez bêtes pour ne voir pas qu'on les fait passer pour impertinens , quoi qu'on n'use pas de ce mot. *Je ne sai*, dit l'auteur des Provinciales , *si on n'auroit pas moins de dépit de se voir tuer brutalement par des gens emportés , que de se sentir poignarder consciencieusement par des gens devoirs*. J'en dirois de même , j'aimerois mieux qu'un homme franc & libre me reprochât grossièrement d'avoir dit une impertinence , que de me voir railler finement par un de ces honnêtes gens du monde qui sont les moderez , & que je verrois bien qui n'auroit pour but que de me faire passer pour un sot.

C'est la vérité qui blesse. Tout orgueilleux à qui on entreprendra de faire sentir ses défauts , & même de les découvrir en public , s'en trouvera piqué , quelque raison qu'on ait de le faire , & de quelques paroles qu'on se serve pour cela. Je me souviens qu'avant de publier la première Apologie pour Jansenius contre M. Habert , j'employai plus de 15. jours

jours à la revoir pour en ôter tout ce qui pourroit paroître tant soit peu dur. Ce fut bien peine perdue : il ne s'en plaignit pas moins , dans la réponse qu'il y fit , qu'on l'avoit traité avec injures. Ce ne sera donc pas une manière plutôt qu'une autre, ce sera la chose même qui fera dire à M. Mallet & à ses amis, qu'on est aigre & injurieux, & qu'ils tâcheront autant qu'ils pourront de répandre ce bruit dans le monde. M. de Paris l'a déjà dit par avance, quoique certainement il n'ait rien vu de l'ouvrage; mais parce qu'il se doute bien que son Grand-Vicaire de jadis y sera bien réfuté, & que toute bonne refutation d'un auteur qu'on n'a pas dessein d'épargner, ne manque jamais de passer pour aigre & pour injurieuse dans l'esprit de tous ceux qui le soutiennent. Il ne faut pas néanmoins s'imaginer que tout le monde les en croie. On est assuré qu'il y aura bien des gens qui étant surpris & indignez de tant d'ignorances, d'emportemens, & de folies dont ils apprendront par cette réponse qu'est plein le livre de M. Mallet, trouveront très bon qu'on ait vangé la raison, la bonne foi, & l'honneur de notre siècle, de l'injure que leur fait par tout ce misérable écrivain.

Mais quand la plûpart du monde seroit assez

assez injuste pour attribuer à ~~vigilance~~ ^{vigilance} ce que Dieu voit bien que je n'ai fait que par le zele de la justice & dans le seul dessein de rendre service à l'Eglise : à Dieu ne plaise que l'amour de ma réputation m'empêche de faire une chose, que je crois lui être agréable & avantageuse à sa verité. S. Paul nous apprend

2. Cor. 6. qu'il faut servir J. C. *per gloriam & igno-*
 8. *bilitatem, per infamiam & bonam famam, ut seductores, & veraces.* J'aurai même cette consolation que ce sera moi qui serai la part de l'envie, parce que je suis assuré que tous les Ecclesiastiques qui ont de l'esprit, mais qui voudront faire leur fortune, seront ravis de pouvoir dire que l'auteur de la réponse à M. Mallet lui a dans le fond bien repondu & très bien justifié les passages que l'on avoit attaqués, mais qu'il est trop injurieux & trop aigre. Par l'un ils se conserveront dans la réputation d'avoir de l'esprit, qu'ils hazarderoient s'ils n'abandonnoient M. Mallet : & par l'autre ils éviteront de passer pour Jansenistes en la blâmant en partie, ne le pouvant en tout. Ainsi comme j'ai déjà dit sur un autre sujet approchant de celui là ; tandis qu'on disputera sur la maniere, savoir si je suis injurieux ou non, on me fera justice sur le fond, & on conviendra des veritez que
 je

je soutiens contre les temeraires censures de M. Mallet. C'est comme font faits la plûpart des hommes. Ils croient se mettre au dessus de ceux dont ils jugent, en les louant en une chose, & les blâmant en une autre; & il n'y en a guere d'assez équitables pour vouloir louer en tout. J'aime donc mieux que ce soit moi qu'on blame, & que je sois par là une occasion de faire approuver la verité. Je veux bien, selon la parole de S. Bernard, lui servir de bouclier & recevoir sur moi les traits de la malignité & de l'envie, afin qu'ils n'arrivent point jusqu'à elle : *Bonum mihi, si dignetur me aut pro clypeo. Libens excipio in me detraherentium linguas maledicas, ut non ad ipsam perveniant.* Je souffrirai de bon cœur qu'on dise que je suis aigre, pourvû que cette pretendue aigreur ait servi à rendre plus sûrement la verité victorieuse du mensonge, & que la malignité de plusieurs personnes étant satisfaite par les reproches qu'on me fera, ou que s'entant mis par là plus à couvert de la crainte qu'ils ont d'être pris pour des Jansenistes, ils soient plus disposez à se declarer pour les veritez que M. Mallet condamne, & à condamner ses extravagances.

De Con-
fid. L. 2.
C. I. n. 4.

QUATRIÈME AVIS.

L'Auteur nuira à la bonté de sa cause, si on ne voit dans son ouvrage un caractère de douceur qui fasse connoître que c'est un Chrétien & un Prêtre qui se justifie, & qui sent moins le tort qu'on lui a fait en le calomniant, que le préjudice qu'on fait à la vérité en le combattant.

R É P O N S E.

IL faut que nos amis ne sachant guere ce que c'est que le livre de M. Mallet. Ils auroient toute une autre idée de la réponse qu'on y doit faire, s'ils l'avoient lu. Il paroît qu'ils s'imaginent, que ce qui m'a porté à user de ces termes durs en le refutant, est l'indignation que j'ai eu contre l'auteur, en m'y voyant mal traité & déchiré par des calomnies personnelles ; car ce ne peut être que dans cette supposition qu'ils veulent qu'on me represente que je dois moins sentir le tort qu'on m'a fait en me calomniant, que le préjudice qu'on fait à la vérité en la combattant. Mais jamais avis ne fut moins nécessaire : car je puis protester devant Dieu, que si j'ai senti de l'émotion & de la colere en lisant le livre de M. Mallet, ou en travaillant à le refuter, ç'a toujours été parce que je n'ai pu souffrir sans peine

ne

ne le préjudice qu'il fait à la vérité en la combattant, & l'injure qu'il fait à l'Eglise en lui attribuant ses folles imaginations, comme si c'étoient les sentimens communs de tous les Catholiques. Mais je n'ai jamais eu le moindre sentiment d'aigreur pour le tort qu'il m'auroit fait, ou qu'il auroit voulu me faire en me calomniant, & je ne sai même pourquoi j'aurois sur cela un sentiment si vif. Il n'y a dans tout ce livre aucune calomnie personnelle contre moi. Elles regardent toutes ou les Jansenistes en général, ou la traduction de Mons; & le peu de part que j'ai eue à cette version, ayant seulement assisté aux Assemblées qu'on a faites pour la revoir & la corriger, ne m'a pas obligé de prendre en particulier ce que M. Mallet dit en général contre eux. On ne peut donc avoir lu ce livre, & attribuer la force qui paroitra dans les termes de la réponse, à un esprit de pique & d'animosité contre ce Docteur, parce qu'il m'auroit calomnié. Mais quand tout ce que dit M. Mallet s'adresseroit à moi personnellement, nos amis ne me connoissent guere, s'ils ont cru que ce seroit la peine que j'aurois ressentie, qui m'auroit porté à lui répondre durement. Que ce soit nature ou grace, je n'en fai rien; mais j'en dois toujours remercier Dieu:

Dieu : je suis très peu touché des impostures & des médisances qui me regardent, & bien loin d'en être en colère quand je les apprends, je ne peux m'empêcher d'en rire ; & je sens au contraire une émotion qui paroît jusques sur mon visage & dans le son de ma voix, quand j'entens parler d'injustice manifeste, de malice noire, de calomnie impudente, de faux prétextes pour opprimer des innocens, quand tout cela ne regarderoit que les personnes du monde qui me seroient les plus inconnues. Ce dernier m'arrive tous les jours, & il n'y a pas longtems que j'ai eu une occasion d'éprouver le premier. On me racontoit qu'un Jésuite avoit parlé de moi comme d'un grand hérésiarque, & qu'il avoit témoigné qu'on devoit bien prier Dieu qu'il m'ôtât du monde, à cause des grands maux que je faisois à l'Eglise. De bonne foi je n'en fis que rire, & n'en sentis pas la moindre émotion.

J'admire donc que vous me disiez sérieusement, que puisque je travaille pour me justifier, je ne dois pas le tenter d'une manière qui me rendroit plus odieux que des calomnies grossières qui ne sont crues que de peu de gens. Est-ce donc que vous avez pensé que je faisois ce livre pour me justifier contre les calomnies de

e M. Mallet ? Est-ce que vous avez apposé que je craignois qu'elles ne fussent crues de beaucoup de gens : & que 'a été pour empêcher qu'on ne me prît pour ennemi de la chasteté & autres semblables folies , que j'ai entrepris un si grand travail ? Je vous assure que je n'aurois pas fait une ligne pour une chose qui me tient aussi peu au cœur que celle-là ; & comme je suis très sincère , je demeure d'accord avec vous que si je ne considérois que ma réputation , je serois bien mieux de souffrir en silence les emportemens de M. Mallet, que de publier ce que je fais contre lui. Car je vois bien que je cours plus de fortune l'être blâmé comme injurieux en lui répondant en la maniere que je fais , que de n'en eusse couru de passer pour un ennemi de la chasteté & pour suspect de ne pas approuver les vœux de continence perpétuelle , en ne lui répondant pas. Ce n'est donc point ma réputation qui m'a fait entreprendre de lui répondre. Ce n'est point la crainte d'être noirci par les impostures , qui m'a porté à lui donner de la confusion. Je ne me serois point remué d'un pas , si je n'avois eu que ces vues. Mais ce qui me fait agir & ce qui m'a souvent donné de l'indignation , je l'avoue , & de la colere : c'est la flétrissu-

trissure d'un aussi saint livre qu'est la traduction très fidelle & très exacte du Nouveau Testament de J. C. C'est la hardiesse & l'insolence avec laquelle il la décrie comme préjudiciable à la Religion, & pernicieuse à ceux qui la lisent pour y apprendre à vivre selon l'Evangile. C'est le deshonneur de l'Eglise qu'il veut par tout rendre responsable de ses reveries. C'est l'alteration de la doctrine catholique en des points très importants. C'est le renversement de la parole de Dieu par des explications Sociniennes & Pelagiennes. C'est la temerité & l'ignorance qui lui font condamner les sens les plus conformes aux termes des écrivains Canoniques, comme des dépravations de la Bible de Geneve. C'est le scandale qu'il donne aux herétiques, en prenant par tout des prétextes ridicules pour les calomnier, & leur reprochant comme une erreur de ce qu'ils ne veulent pas demeurer d'accord d'une façon de parler impie & injurieuse aux merites infinis de J. C. Et enfin c'est le tort qu'il fait à un grand nombre d'ames simples qu'il empoisonne par ses médifances, & qu'il jette dans l'illusion par la confiance qu'elles ont qu'un Docteur de Sorbonne, qui tient depuis tant de tems un rang considerable dans l'Eglise, n'avance

vance rien dont il ne soit bien assuré : *Homo sacerdos de semine Aaron non decipiet vos.* Je vous dis encore une fois que nos amis n'ont pas assez considéré que c'est de tout cela dont il s'agit, & non de ma propre justification, quand ils vous ont prié de me dire que je nuirais à la bonté de ma cause, si je ne donnois un caractère de douceur à un ouvrage qui doit représenter & faire sentir tous ces excès, & mettre un homme audacieux & insolent hors d'état de pouvoir les continuer. Car je suis assuré que quand ils y auront bien pensé, ils reconnoissent que c'est d'un caractère de force & non d'un caractère de douceur qu'on doit attendre cet effet.

CINQUIEME AVIS.

ON croit que l'auteur a tant de déference pour ses amis, qu'il fera grande attention à leur sentiment en étant une fois averti.

R E' P O N S E.

ON ne se trompe pas en croiant que j'ai beaucoup de déference pour mes amis. Je me sens plutôt trop foible que trop ferme en ce point; & s'il y a quelque chose qui me fasse de la peine, c'est d'en faire à ceux qui m'aiment. C'est de quoi je ne suis presque pas capable, pouvant dire comme un Vieillard
dans

dans Terence : *Aliud fortasse viii est, bono ego animo sum natus, non possum adversari meis.* Mais outre tout ce que j'ai dit jusqu'ici, sur quoi je les supplie de m'éclaircir, s'ils persistent à croire que je suis dans l'aveuglement ; je vous assure que ce qui me fait un peu défier des avis qu'ils me donnent en cette rencontre, c'est l'amitié même que je fais qu'ils ont pour moi. Je suis persuadé que c'est l'affection qu'ils me portent, & la passion qu'ils ont que je sois estimé dans le monde, qui leur fait tant apprehender qu'une maniere trop forte de réfuter M. Mallet, ne fasse tort à ma réputation, & ne me fasse regarder par bien des gens comme un esprit violent & emporté. C'est assurément ce qui leur met un nuage devant les yeux qui les empêche de voir que tout bien considéré, on ne pourra avoir cette opinion de moi que par un jugement tout à fait injuste & déraisonnable, & auquel par conséquent je ne dois point avoir d'égard.

Mais afin de les aider à sortir de leurs préventions, je les supplie de lire la lettre que l'un d'eux écrivit autrefois contre le P. Annat sur ~~ce~~ même sujet de la traduction de Mons. Je ne me souviens point qu'on ait crié contre comme étant
outrée,

outrée, quoi qu'un Confesseur du Roi
 fût être plutôt ménagé que M. Mallet,
 & que j'en dusse répondre l'ayant fait im-
 primer à la fin de la Défense du Nouveau
 Testament contre les sermons du P. Maim-
 bourg. Ils y trouveront entre autres choses
 le mot d'*effronterie*, qui est certainement un
 des plus durs & des plus offensans que l'on
 puisse employer en écrivant contre un Con-
 fesseur du Roi, & qui devoit bien avoir
 blessé la charité, si on ne pouvoit jamais,
 sans blesser la charité, nommer les choses
 par leur nom, quelque sujet qu'on en eût.

Je me souviens aussi d'une des plus jo-
 lies choses des Imaginaires: c'est je crois
 dans la 3. où l'auteur dit que l'on de-
 mandera un jour, *qui étoient donc ce P.
 Annat & ce P. Ferrier qui disoient en leur
 tems de si impertinentes choses?* Je n'allegue
 point ces exemples comme de simples
 exemples. Je sai qu'on pourroit me ré-
 pondre qu'on ne doit point pécher par
 imitation; & que ce n'est pas une raison
 de faire aujourd'hui des fautes, parce
 qu'on en a fait autrefois. Ce n'est pas
 aussi à quoi je m'arrête: mais comme l'au-
 teur des Imaginaires est un de ceux qui se
 choquent le plus présentement des mots
 durs, & principalement de celui d'*imper-
 tinences*, je lui demande ce qui l'a porté à
 le mettre dans cet endroit. Est-ce par un

Tome III. N esprit

esprit d'aigreur contre ces bons Peres ? Est-ce qu'il vouloit se vanger d'eux ? Est-ce qu'il avoit dessein de les offenser, & de les piquer ? Il n'en avoit aucun sujet. Ils ne lui avoient jamais fait ni bien ni mal en sa personne. Est-ce qu'il avoit oublié que rien ne nous est plus recommandé dans l'Evangile que la charité & la douceur ? Non certainement, il le savoit très bien. Est-ce qu'il ignoroit que les hommes ont coutume de se choquer de ces mots, & que l'on court risque de passer pour injurieux quand on s'en sert ? Jamais homme ne sût mieux tout cela que lui, & jamais personne n'a eu la conscience plus delicate sur ce sujet ; de sorte que si cela lui étoit échappé par une chaleur indiscrete, il n'auroit pas manqué de le corriger quand on fit un recueil de toutes ses lettres. Que l'on cherche donc tant que l'on voudra, on ne trouvera point d'autres raisons qui lui aient fait représenter deux Confesseurs du Roi, l'un réellement en charge, & l'autre son successeur en esperance, comme disant en leur tems de si impertinentes choses, que parce qu'un certain instinct naturel fondé sur le bon sens, lui a fait juger qu'après avoir détruit par raison la chimere de l'inséparabilité du fait & du droit, qui troubloit alors toute l'Eglise de France, rien n'étoit plus

plus capable de faire une impression qui durât dans l'esprit du monde, & qui mît d'avantage ceux qui soutenoient cette absurdité, dans l'impuissance de la faire recevoir comme une pensée raisonnable, que de la faire passer pour une impertinence signalée ; & que le plus court moyen d'en venir à bout étoit de le dire hardiment, & si nettement, que ceux mêmes qui n'auroient pas assez de pénétration pour entrer dans les preuves qu'on en avoit apportées, fussent engagés à le croire de peur de passer pour bêtes. Je ne dis pas qu'il ait fait exprès toutes ces reflexions, mais le bon sens les lui a fait faire virtuellement, pour me servir de ce terme de l'école. Qu'il me dise donc pourquoi l'usage de ce mot & d'autres semblables n'aura pas la même force & la même vertu en cette rencontre ? Pourquoi on ne pourra pas en attendre le même effet ? Le mot a-t-il changé de signification depuis douze ans ? En a-t-on une autre idée qu'on n'en avoit en ce tems-là ? Les esprits sont-ils faits autrement qu'ils étoient alors ? L'art de les tourner, & de leur donner de certaines impressions par de certains tours plutôt que par d'autres, est-il arbitraire, ou fondé dans la nature ? Oui certainement, il est fondé dans la nature. Et ce qu'un Poëte celebre a dit de Malherbe, *d'un mot mis en sa place en-*

seigne le pouvoir, peut se dire du pouvoir de ces mots qu'on estime durs : ils ont un effet merveilleux étant bien placez, & quand on n'en use que dans les circonstances & selon les regles que nous avons données.

C O N C L U S I O N .

SI nos amis croient qu'il n'est permis en aucune occasion de se servir de termes durs & qu'on ne le peut faire sans blesser les regles de la charité & de la douceur Chretienne, certainement ils se trompent. S'ils croient que l'usage de ces termes n'est d'aucune utilité, & qu'ils ne font point l'impression ; dans la plupart des esprits, que j'ai pretendu qu'ils faisoient, ils me permettront de leur dire qu'ils se trompent encore. S'ils croient que je ne suis pas dans le cas où cela soit utile & permis, je soutiens qu'ils ne peuvent être dans cette pensée que parce qu'ils n'ont pas lu le livre de M. Mallet. Que si n'insistant point sur tout cela ils se reduisent à dire, que quelque permise que soit cette maniere d'écrire, & quelque avantage que la verité en puisse tirer, je ne dois pas m'en servir, parce que le monde m'en estimera moins, & qu'il me blâmera comme étant aigre & injurieux, je répons que je ne puis demeurer d'accord de la consequence, parce que la verité

rité m'est plus chere que ma reputation. Et pour l'antecedent, qui est que le monde m'en estimera moins, je distingue: la plûpart du monde; je le nie: les devots peu éclairez & quelques gens de l'humeur de ceux qui étoient choqués des Provinciales; je distingue de nouveau. Ils me blâmeront tant qu'on les laissera dans l'erreur, je l'avoue; mais si on veut bien prendre la peine de les instruire & de leur faire voir le tort qu'ils ont de condamner une conduite autorisée par l'Ecriture & par les Saints Peres, & dont ils useroient eux mêmes sans aucun scrupule, s'ils avoient à défendre des personnes qui leur seroient extrêmement cheres & qui auroient été fort indignement traitées, je le nie.

L E T T R E C X C V.

*A la MERE ANGELIQUE DE S. 22. Avril.
JEAN. Il répond à la demande qu'elle 1680.
lui avoit faite sur une abbesse qu'on vou-
loit donner à Port Roial, contre l'avis des
Religieuses.*

JE crois, ma très chere niece, vous de-
voir écrire par articles, afin de ne rien
oublier, & de ne rien repeter inutilement.

Et comme j'écris par une voie très-sure je le ferai sans & nigrammes.

1. Les avis qu'on vous a donnez m'ont fort surpris, je vous l'avoue. Car je ne saurois croire que M. Colbert se voulut engager dans une chose aussi injuste, aussi odieuse & aussi embarrassante & pour lui & pour sa sœur, comme est le dessein de la donner par force pour supérieure à plus de 80. filles, qu'il doit supposer qu'elle ne la reconnoîtront pas.. Mais je ne sai plus que dire après tout ce qu'on vous en a dit. J'ai pensé si on ne pourroit point engager M. de Luines à le détourner de cette entreprise. Est-ce que les gens qui font profession de piété ne reconnoîtront jamais l'obligation qu'ils ont, & que l'Ecriture leur marque en tant d'endroits, de travailler autant qu'ils peuvent à empêcher que les innocens ne soient opprimez ? Il me semble aussi qu'il seroit bon de parler à M. Martin, qui a été precepteur des enfans de M. Colbert. On le peut faire très-surement ; car c'est un des plus honnêtes homme du monde & des plus zelez pour la verité. On pourroit savoir de lui ce qu'il y auroit à esperer en parlant à M. Colbert, & si lui même ne lui pourroit point parler. Il est fort ami de M. le Curé de S. Jacques.

2. Vous resolvez, ce me semble, le cas

cas que vous proposez, en le proposant; car vous demeurez d'accord que l'on ne peut reconnoître pour supérieure celle que l'on menace de vous donner, qu'au cas que les choses se fussent faites dans quelque forme de justice, & qu'ayant été ouies, vous eussiez perdu votre procès, tant à Paris qu'à Rome, le Pape ayant donné des Bulles à la nouvelle Abesse en connoissance de cause. Or il est bien certain que si cela a à se faire, ce ne sera pas en cette maniere. Ce n'est pas la coutume de ce temps-ci. Votre droit est trop clair pour pouvoir être condamné dans les formes; de sorte qu'il est certain que vous ne sauriez être opprimées que par violence. J'en demeurerois là, & ne ferois point d'autres supposition; car cela ne sert qu'à affoiblir. Quand on a une fois envisagé qu'en un certain cas on se peut rendre, la peur fait passer insensiblement de ce cas à un autre qui en approche; & ainsi on n'a pas la même fermeté que quand on s'est résolu absolument de maintenir son droit en la seule maniere qu'on le peut, qui est de ne point acquiescer au renversement de sa maison, qui ne peut être que l'effet d'une iniquité manifeste. Je crois que vous en devez demeurer là, & inspirer cette pensée à toutes vos filles, autant qu'il vous sera possible, & en

abandonner le succès à Dieu. Que favez-vous si par une miséricorde singulière il ne leur donnera point plus de force à toutes, qu'on n'a sujet d'espérer. Elles ont toutes fait profession d'obéir à une Abbessse triennale qu'elles éliroient. Je ne crois pas qu'il y ait puissance sur la terre qui les puisse obliger de se soumettre à une autre qu'elles n'auront point élues. Et il est clair que ce seroit la ruine de tout le bien que Dieu a établi dans leur maison. Elles sont obligées de temoigner autant qu'elles pourront, qu'elles ne consentent point à ce nouvel établissement, & que s'il se fait, ce ne sera que par une pure violence. On voit assez les embarras dans lesquels elles se jettent par là, & les mauvais traitemens auxquels elles s'exposent ; mais Dieu les en peut delivrer comme il a déjà fait : & s'il ne le veut pas pour cette fois, elles n'auront qu'à dire comme ces bons Israelites du tems des Machabées : *Moriamur omnes in simplicitate nostra, & testes erunt super nos caelum & terra, quòd injustè perditis nos.*

3. Comme je ne doute point que vous n'aiez mandé à notre ami de Rome tout ce qui se passe, je crois que cela lui fera perdre la pensée qu'il avoit de s'en revenir. Cependant je crois vous devoir envoyer la dernière lettre que j'en ai reçue,
par-

parce qu'il y explique assez au long diverses choses qu'il me dit n'avoir point encore mandées à d'autres, sur lesquelles il me semble qu'il est important de faire de serieuses reflexions. Car à moins que d'une impossibilité absolue de fournir aux frais qu'il dit être nécessaires, je crois qu'on feroit une très grande faute de ne suivre pas toutes les vues qui me paroissent fort raisonnables.

4. Ceci est une *appendix* du 2. Article. C'est que je n'avois pas relu votre lettre en y repondant. Il est aisé néanmoins de conclure par ce que j'en ai dit, que la demission ne se doit jamais donner sous quelque prétexte que ce soit. Et que même la mort avenant de l'Abbesse élue, les Religieuses doivent toujours demeurer fermes à n'en point reconnoitre de nommée par le Roi. C'est à Dieu à les soutenir dans cet état ; & il faut esperer qu'il le fera. Mais je crois qu'elles sont obligées en conscience à ne point consentir à la violence qu'on leur fait, & à donner cet exemple de fermeté dans un siecle où on n'en voit que de lâcheté & de mollesse.

5. Je ne sai ce que c'est que ce Bref à M. de Toulon. C'est une étrange chose que la jalousie d'autorité. C'est de quoi il sera toujours bien difficile de

guerir des gens qui mettent en cela une grande partie de leur religion. Il n'y a que vous qui nous informiez de ce qui se passe. Nous n'avons pu obtenir jusques ici que d'autres nous mandassent quelques nouvelles. Cependant on a quelque besoin d'en sçavoir, & cela delasse toujours l'esprit. La Relation de Beauvais est fort belle, & parmi la douleur que causent des procedez si injustes, on a de la joie de voir qu'il se trouve encore des personnes qui temoignent de la generosité Chretienne. Mais il est bon que vous sachiez que celui * qui fait tous ces renversemens a dit à M. des Batois, que les engagements où il étoit l'avoient obligé d'en user ainsi, mais que comme il agissoit contre son inclination (il devoit ajouter, dit celui qui m'ecrit, & contre son devoir) il feroit plus de bruit que de mal: & il a assuré ledit Sr. des Batois, qui a rapporté tout cela à celui qui me le mande; qu'il n'en feroit point aux amis de son predecesseur, mais qu'il étoit obligé de leur faire peur. N'est-ce pas ce que dit le Sage, *Sinitus per risum operatur scelus*: & une image de ce que fit Pilate, qui fit flageller N. S. non pour le maltraiter, à ce qu'il pretendoit, mais seulement pour satisfaire les Juifs.

* M. de
Janfon
Evêque
de Beau-
vais de-
puis Car-
dinal.

Juifs. C'est à peu près la pensée de ce politique. Les engagements qu'il a pris avec les Jésuites contre la vérité qu'il connoît, lui tiennent lieu de raison pour agir selon leurs passions contre les mouvemens de sa conscience; & il croit ne faire que peur quand il détruit toute la discipline établie avec tant de peine par un saint Evêque, parce qu'il ne bannit pas tous ses amis par des lettres de cachet, quoi que l'on ne soit pas assuré qu'il ne le fasse pas, aussi bien que Pilate qui consentit enfin au crucifiement du Fils de Dieu, s'il faut aller jusques là pour satisfaire son ambition, & que le Doien lui fasse dire par le Pere de la Chaise, que s'il ne chasse ces Jansenistes de son Eglise, il ne sera pas amis de César.

L E T T R E C X C V I.

A MADAME DE FONTPERTUIS.

Sur sa maladie, & les mauvais traitemens de Port-Royal.

23. Août
1680.

JE vois bien, Madame, qu'on m'avoit donné une fausse joie quand on m'avoit dit que vous étiez guérie: & je ne sais quand vous l'auriez été, si tout ce qui se passe maintenant, n'auroit point été capable de vous faire malade tout de nouveau,

étant aussi sensible que vous l'êtes pour ceux que vous aimez. Mais ne faut-il point donner plus à la foi, qu'aux sentimens naturels. Je dis plus. Car J. C. ne condamne pas que nous donnions quelque chose à ces derniers, puis qu'il nous en a donné l'exemple en joignant ses larmes à celles que Marthe & Marie rependoient pour la mort de leur frere. Et cependant il semble qu'il n'avoit pas lieu de s'attendrir sur un sujet de tristesse auquel il devoit lui-même faire si-tôt succéder un si grand sujet de joie. Je ne condamne donc point que vous soiez touchée des mauvais traitemens que l'on fait à une maison à laquelle Dieu vous a si étroitement unie. Mais la vue que vous avouez que Dieu vous donne, *qu'il n'y a que des recompenses éternelles & des couronnes à attendre pour les personnes qui vous sont si cheres*, doit avoir plus de force pour vous consoler, que les autres considerations n'en ont pour vous affliger. J'ai bien de la joie de ce que vous êtes contente de votre fils & de son precepteur. J'espere bien aussi de celle qui pense toujours à son salut, & la confiance qu'elle a qu'avec le tems elle avancera davantage me paroît une bonne marque. Car cela fait voir qu'elle sent bien ce qui lui manque encore, & qu'elle souhaite de l'obtenir. Je

vous

vous suis toujours bien obligé du soin que vous prenez de l'orpheline.

L E T T R E C X C V I I .

*A Madame la DUCHESSE DE LES-^{17. Mai}
DIGUIERES. Sur la mort de Mon-^{1681.}
sieur son Mari.*

CE m'a été, Madame, une terrible surprise d'apprendre tout d'un coup l'affliction que Dieu vous a envoyée. Je serois bien indigne de tant de témoignages de bonté que vous avez daigné me donner, si je n'y avois pris la part que je dois. Mais on comprend assez que le sentiment qu'on en a, ne sauroit être comparable à ce qui se passe dans une femme chrétienne, qui n'aime rien tant après Dieu, que celui qu'il lui a joint par un nœud sacré, quand la mort le lui enleve par un coup si imprévu, & qu'elle lui arrache ce qui faisoit une partie d'elle même. Des liens si legitimes ne se peuvent rompre sans que le cœur en soit déchiré. La religion ne condamne point cet effet naturel d'une affection qu'elle recommande avec tant de soin. Notre Seigneur a mêlé ses larmes avec celles des sœurs de Lazare: & S. Paul ne nous défend pas absolument d'être affligés dans

ces rencontres, mais seulement de l'être comme les païens. On n'a donc pas dû, Madame, exiger de vous que dans une telle perte, vous n'avez ressenti qu'une douleur mediocre; mais quelque grande qu'elle ait été, elle ne vous aura pas sans doute fait oublier ce que vous devez à Dieu, ni effacé de votre esprit ces importantes veritez de notre foi. Elle nous apprend, Madame, non seulement que rien n'arrive dans le monde que par l'ordre de celui qui dispose, comme il lui plaît de ses creatures; mais ce qui est le plus grand sujet de consolation aux chrétiens, que rien n'arrive à ceux qui l'aiment, qui ne leur soit avantageux pour leur salut, & qui ne serve à les conduire dans la voie par où il a voulu qu'ils marchassent pour aller à lui. Nous avons souvent de la peine à nous assurer de cette voie, & ce doit être une de nos plus grandes inquietudes quand nous n'apercevons rien qui nous la marque. Mais quand Dieu parle, nous n'avons qu'à suivre; & il ne se fait jamais mieux entendre que par ces grands evenemens, qui nous font tout d'un coup, par un ordre visible de sa providence, entrer dans un état tout different de celui où nous nous trouvions.

C'est à nous à bien menager ces oc-

casions singulieres de lui donner des preuves de notre fidelité. Car elle consiste principalement à pratiquer dans chaque état les vertus propres à cet état. Il est vrai que les vertus chrétiennes étant plus pures & plus élevées que tout ce que la sagesse humaine a pu concevoir, on en est d'abord effrayé; on craint de n'y pas réussir, & l'esprit du monde y fait trouver de l'impossibilité à ceux qui l'aiment, & qui se conduisent par ses maximes. Mais pour peu qu'on ait goûté Dieu & qu'on se soutienne par l'assurance des biens ineffables que Dieu promet à ceux qui le servent, ces difficultez n'épouvantent plus; & l'amour rend facile ce qui paroît si difficile à ceux qui n'agissent que par un esprit de crainte. Dieu est bon à ceux qui le cherchent; il éclaire leurs ténèbres; il soutient leur foiblesse; il leur fait voir le néant de tous les vains plaisirs des hommes & de leurs fausses grandeurs; il leur fait préférer l'ignominie de la croix à tous les trésors de l'Egypte, & il leur donne le courage de ne point rougir de J. C. ni de l'Evangile, c'est à dire, de témoigner par toute la suite de leur vie, & par une fidelle application à toutes sortes de bonnes œuvres, que leur plus grande affaire en ce monde est de remplir tous les de-

devoirs d'un chrétien. Il ne faut qu'avoir une véritable foi pour être persuadé que c'est ce que Dieu demande de tous ceux qu'il a fait passer des ténèbres dans son admirable lumière. Car peut-on être véritablement chrétien, & s'imaginer qu'on n'est pas obligé de pratiquer ce que S. Pierre dit à tous les fidèles : *Soiez saints dans toute la conduite de votre vie, comme celui qui vous a appelés, est saint.* Remarquez, Madame, qu'il ne dit pas : Soiez saint, quand vous serez à l'Eglise, ou quand vous recevrez les sacrements, mais dans toute la conduite de votre vie. Car c'est une des plus dangereuses erreurs de la plus grande partie du commun des chrétiens de ne faire consister le christianisme qu'en ce qui regarde plus particulièrement le culte de Dieu ; quoi qu'en cela même il n'y ait souvent rien de moins chrétien, que ce qu'ils font, parce qu'ils croient s'en être bien acquittés en y observant quelque modestie extérieure, ou en faisant par un esprit judaïque de crainte servile, ce qui ne se peut bien faire que par un esprit d'amour. Mais ils ne se mettent jamais dans l'esprit que la religion doit régler toutes les actions de la vie, & qu'on n'est pas moins obligé d'être chrétien dans sa maison, dans la cour, dans toutes sortes d'emplois, que dans

l'E.

l'Eglise. Que s'il y a des lieux & des états, où il est plus difficile de satisfaire à cette obligation, il faut adorer Dieu, qui nous en retire pour s'accommoder à notre foiblesse, & quelque douloureuse que nous ait été la rupture de nos liens, la piété veut que nous tournions nos regards vers Dieu pour lui dire au plus fort de nos larmes avec le Prophète Roi : *Vous avez rompu mes liens : je vous sacrifierai une hostie d'action de grâces, & j'invoquerai le nom du Seigneur.*

C'est de quoi, Madame, Dieu vous a donné deux si grands exemples dans votre propre maison, que vous n'avez, pour devenir sainte, qu'à prendre l'un ou l'autre pour votre modèle. Il est vrai qu'en n'arrive pas là tout d'un coup. Mais comme il est rare qu'on atteigne à ce qu'on s'est proposé, & qu'on demeure souvent beaucoup au dessous, on est en danger de ne guere avancer dans la voie de Dieu, & peut-être même de l'abandonner, quand on n'en a eu d'abord qu'une idée fort basse, & qu'on s'est borné à ces sortes de vies communes, qui ne sont guere au dessus d'une honnêteté païenne. Excusez-moi, Madame, si je vas trop loin. Vous trouverez peut-être de l'excès dans mon zèle ; mais il n'y a point d'excès plus pardonnable que ceux de

306 *CXCVI. Lettre de M. Arnaud*
de la charité. On n'aime véritablement
qu'autant qu'on est disposé à faire du
bien à ceux que l'on aime; & il n'y a
point de vrai bien en ce monde ni en l'au-
tre que d'être tout à Dieu, & de ne vi-
vre que pour lui. Je ne puis donc mieux
reconnoître l'affection dont vous m'hon-
nerez, qu'en vous le desirant de tout mon
cœur, & en m'employant auprès de Dieu
autant qu'il me sera possible, non par
moi-même qui ne suis rien, mais par le sa-
crifice adorable de son Fils, à vous le
faire obtenir.

LE T T R E C X C V I I.

27. Mai,
1681.

*A M. DE PONT CHATEAU. Sur
son voiage & le séjour qu'il alloit faire en
Hollande.*

NOUS ne doutons point que vous ne
soiez présentement à Paris. Nous
avons bien fait des voiajes depuis votre
départ. Nous sommes présentement dans
les Isles fortunées. Je m'étois figuré ce
pais-là, selon qu'on m'en avoit parlé, com-
me des marescages dont on auroit peine
à se tirer, ou des amas de fanges & de boue,
comme étoit le village dont je vous écrivis
si piteusement il y a 18. mois. Ce n'est
rien moins que cela. Ce sont tous pe-
tits

tits canaux fort propres, qui donnent moien d'aller par tout en barque quand on veut. Mais on y va aussi à pied par des rues aussi nettes & aussi sèches que des allées de jardin. Car on y apporte tous les ans de nouveau sable, & si on y man-
quoit, on feroit mis à l'amende. Ce sont au reste les meilleurs gens du monde, pres-
que tous Catholiques & regardés comme les plus dévots de toute cette Eglise de Hollande. Ils ont deux Eglises. L'une plus petite dans la Maison même du Curé, où on dit la Messe tous les jours ouvriers à huit heures, & l'autre plus grande pour les Dimanches & les fêtes. Le service s'y est fait très solennellement le jour de la Pentecôte avec Musique & Symphonie, c'est-à-dire, Orgues & Violes. Il y a eu fort grand nombre de communians, non seulement le jour de la feste, mais aussi le lendemain. Le Pasteur donna le voile à 4 devotes le jour de la feste. Il y en a bien 70. Cela n'est-il pas admirable pour un village? Tout ce qui est nécessaire pour l'entretien du Curé & de l'Eglise, & pour les pauvres n'est fondé sur aucun fond ni sur aucune taxe, mais ne vient que des oblations purement volontaires; & cependant ils ont des ornemens fort riches & de fort belle argenterie.

Il parle
du village
des Venes
situé sur
le Lac de
Harlem
du côté
de Leyde.

* M. Ar-
nauld
rapporte
cette mé-
me his-
toire à la
fin du 2.
Tome de
l'Apolo-
gie pour
les Ca-
tholiques.

Je sai que vous aimez les belles Histoires,

en

en voici une admirable. Un Cordonnier qui est mort il n'y a que 10. ans, étoit autrefois huguenot & tres emporté : il arriva qu'allant à Leyde il trouva dans la boutique d'un libraire le livre de M. d'Ipre contre les hérétiques traduit en flamand. Il l'achêta & se mit à le lire en s'en retournant chez lui. Il en fut si touché qu'il pensa à se faire Catholique. Mais les P. R. l'ayant su ils lui envoient des Anciens & des Ministres mêmes pour empêcher qu'il ne se convertit. Ils n'y purent rien gagner. Il répondoit parfaitement bien à tout ce qu'ils lui disoient. Et comme il avoit fort bon esprit, il mit par écrit les motifs de sa conversion, & les fit imprimer en deux manieres, l'une plus étendue & l'autre plus courte qui a été imprimée deux fois.

Cela est sans doute admirable : mais ce qui l'est encore plus, est que son changement n'a pas été seulement pour la foi, mais qu'il a mené une vie tout à fait sainte, étant aussi doux & humble, qu'il étoit fier & emporté auparavant ; de sorte que le Pasteur qui l'a fort connu, me disoit que de loup il étoit devenu un agneau. Je ne trouve rien de plus édifiant que ces sortes de conversions. Il me semble que ce sont de grandes marques de la verité de l'Eglise. Nous allons à une nouvelle
Sta-

Station * qui sera plus longue , aussi-tôt * Delft.
après la Trinité. Nous tiendrons notre
ménage dans une maison à part, & qui
sera toute à nous.

Je vous y regrette bien ; car nous au-
rons un jardin , où vous pourriez travail-
ler tant qu'il vous plairoit, outre que
vous auriez toute liberté de vous prome-
ner. Je ne vous expose que le desir de
mon cœur. Car je n'oserois vous presser
de rien après vous avoir vu si incommo-
dé avec nous. Mais enfin si vous ne
trouviez point de meilleure retraite, fai-
tes état , s'il vous plaît , de celle là. Nous
y vivrions comme dans un petit monasté-
re, & prierions Dieu à toutes les heures
en commun.

L E T T R E C I C.

A M. DE PONT-CHATEAU. Sur 22. Juin.
*la conduite qu'il devoit tenir dans l'état
d'agitation où il se trouvoit.*

N Otre ami m'a montré ce que vous
lui aviez mandé , & ce qu'il vous
avoit répondu. J'aurois quasi sujet de
me plaindre qu'il m'a pris tout ce que j'au-
rois voulu vous écrire , si ce n'est que
j'en suis bien aise parce que cela vous est
avantageux, vous aiant parlé sur ce que
vous

vous proposez avec beaucoup plus d'unction que je n'aurois pu faire. Je ne m'étonne pas que l'agitation où vous vous trouvez vous fasse soupirer après la retraite : c'est le meilleur usage que vous puissiez faire de votre voiage. Le Monde ne nous est jamais moins dangereux que quand nous nous en trouvons fatigués : ce sont ses agrémens qui sont à craindre. Il en est de même de la dissipation : quand elle est pénible, elle n'est dissipation qu'à demi, parce que la peine qu'on en ressent est une preuve que notre cœur n'y est pas, & que l'esprit de Dieu nous appelle à lui. J'approuve fort la pensée que cela vous donne de cacher votre retour pour être encore moins exposé. Mais je crois toujours que vous devez être fort réservé à prendre des résolutions pour un autre genre de vie. Vous savez ce qui vous a été répondu sur cela par les serviteurs & les servantes de Dieu que vous avez consultez. Vous devez croire qu'il vous a parlé par leur bouche, & attendre avec patience qu'il vous fasse connoître par d'autres marques qu'il désire autre chose de vous, si c'est sa volonté.

Il est bon en général de désirer qu'on fasse moins d'état de nous, & qu'on nous oublie davantage. Mais le plus sûr après cela

chré-

est d'abandonner tout à Dieu, parce que rien ne lui est plus agréable que la simplicité chrétienne, qui ne fait point tant de retours sur soi même. Le vrai humble se contente d'être disposé à être humilié, sans tant rechercher à l'être, ou se plaindre qu'on ne l'est pas. L'amour propre se peut glisser plus aisément dans ces recherches & dans ces plaintes : parce que l'humilité se découvre par là, ce qui la met en quelque danger de se perdre, au lieu qu'elle n'est jamais en un état plus assuré que lors qu'elle s'ignore elle même.

La rencontre que vous avez faite de Labadie est une chose si extraordinaire, que je crois que vous n'avez point mal fait de l'aller entendre. Mais il eût été bon de vous informer de la raison qu'il a pu avoir de quitter Geneve, & s'il en est sorti de lui même, ou parce que l'on ne l'y a plus voulu souffrir. Vous ferez bien de ne lire des livres des hérétiques que par nécessité ; mais il n'y a point de danger d'en lire un peu pour savoir de quoi ils traitent.

L E T T R E C C.

3. Août.
1681.

A M. LE ROI ABBÉ DE HAUTE-FONTAINE. Où il lui conseille de se demettre de son Abais.

J'Ai appris, Monsieur, avec bien de la douleur que vous étiez retombé malade, & il m'est venu en même tems une forte pensée dont j'ai apprehendé que Dieu ne me demandât compte un jour, si je ne vous la découvrois. C'est de vous faire souvenir de la résolution que vous aviez prise de ne point mourir Abbé Commendataire. Les raisons de conscience que vous en aviez subsistent toujours; & ainsi je ne vois pas ce qui vous a pu decharger devant Dieu de cette obligation. L'affaire ne manqua à se conclure que par des obstacles qui s'y rencontrerent. Dieu vous a fait penser depuis à un autre qui est très homme de bien, & qui apparemment pourra vaincre ces obstacles. D'où vient donc qu'il se trouve dans votre conduite le oui & le non, que S. Paul dit ne se devoir point trouver dans celle des Ministres Evangeliques? Je ne suis pas de l'avis de ceux qui condamnent absolument toutes les commendes. Il faut néanmoins avouer que

que si elles ne sont point du nombre des choses qui ne peuvent être sans péché, elles sont au moins du nombre de celles qui ont besoin de beaucoup de circonstances pour être rendues licites. Et je crois qu'une de ces circonstances, est de procurer en tout ce que l'on peut le bien des Religieux. Vous le pouvez en travaillant à avoir un successeur qui ait de la piété & de la vertu. Vous en avez eu un en vue qui a ces qualitez. Pourquoi donc ne pratiquez vous pas cet avis du Sage, de vous hâter de faire tout le bien que vous pouvez? Il vous est venu une succession depuis quelques années; & vous savez ce que dit S. Augustin, qu'afin que nous puissions user legittimement des biens de l'Eglise, il faut que *pauperum compauperes simus*. L'action qu'a faite celui sur qui vous avez jetté les yeux (a) est si édifiante, & peut être d'un si grand

(a) Je ne doute point que cette personne dont parle là M. Arnauld ne soit un M. Martin de Saumur, qui avoit été & étoit encore precepteur de plusieurs des enfans de M. Colbert le Ministre & Contrôleur Général des Finances. Ce Ministre voulant récompenser cet honnête homme (qui avoit été de l'Oratoire) lui fit donner deux mil livres de pension sur l'Evêché d'Auxerre: ce qu'il ne voulut point accepter, disant que n'ayant jamais rendu service au Diocèse d'Auxerre,

grand exemple à la postérité, qu'il est bon que l'on sache, qu'un homme de bien en a été touché, & qu'il n'a pas voulu qu'un si grand desintéressement ne fût pas sans récompense même en cette vie. Comme il est capable de faire du bien dans le Diocèse & de donner de bons avis au nouvel Evêque, s'il le consulte; ce vous fera un moyen d'attirer sur vous la miséricorde de Dieu, par la part que vous aurez à ce bien-là: & vous pouvez aussi espérer qu'il continuera selon son pouvoir les charitez que vous faisiez dans le païs. Les Peres comptent entre les talens dont Dieu nous demandera compte, si nous manquons de les faire profiter; les moyens que nous avons de faire faire du bien aux autres: & c'est ce qui leur fait dire, que c'est un talent que d'être fort ami des personnes riches, & que c'est enfouir ce talent & se rendre coupable par là, que de ne pas user de l'accès qu'on

& n'étant ni en état ni dans la disposition de lui en rendre, il ne croioit pas pouvoir en conscience accepter cette pension. M. Colbert ne goûta pas trop cette excuse, & lui dit qu'il se gardât bien d'imprimer de telles maximes à ses enfans. Il lui donna cependant des rentes sur la ville. J'ai su tout cela de M. Martin même de qui j'étois fort ami. Cette Note est du P. Quésnel qui l'a écrite à la marge d'une copie de cette lettre.

qu'on a auprès d'eux pour les porter à faire l'aumône. Il en est donc de même de mettre des serviteurs de Dieu en état de servir l'Eglise & le prochain. C'est une omission d'y manquer quand on le peut : & une action fort agréable à Dieu, & qui nous peut être d'un grand mérite devant lui ; de ménager ces occasions pour sa gloire : sans parler du mal que vous préveniriez, & qui est quasi inévitable si vous ne faites rien de votre vivant. Je ne crois pas, Monsieur, que vous trouviez mauvais que je vous propose bonnement ce qui m'est venu dans l'esprit sur votre sujet. Il n'y a point d'amitié vraiment chrétienne que celle qui donne cette liberté : & c'est une des plus grandes miseres des gens du monde, de ce qu'il n'y a personne qui l'ose prendre à leur égard ; ce qui a fait dire à un païen : *Cujus autem aures clausa veritati sunt, ut ab amico vera audire nequeant, hujus salus desperanda.* Mais quand je m'abuserois dans le conseil que je vous donne, je suis assuré que vous le prendriez en bonne part, & vous regarderiez ma franchise comme une marque de l'affection que Dieu m'a donnée pour vous.

L E T T R E C C I.

1708.
1681.

A LA MERE ANGELIQUE DE
S. JEAN. *Il lui parle de la maladie,
du zèle & de la maniere de vivre de
M. l'Evêque de Castorie ; des missions
érangeres ; & de la mort de M. Thau-
mas.*

* Mes-
demoi-
selles van
Heussen.

IL faut reparer, ma très chere Niece,
la faute que j'ai faite la dernière fois
de n'avoir point fait de réponse à votre
lettre si édifiante. C'est que je l'avois
envoyée à M. de Castorie qui me l'a rete-
nue plus longtems que je ne pensois, pour
l'expliquer en flamand aux saintes person-
nes * qui sont avec lui. Il nous a don-
né depuis de grandes apprehensions. Car
ayant été considérablement malade & n'é-
tant pas encore tout à fait guéri, il a été
obligé de se fatiguer extrêmement pour
donner les Ordres en differens jours, ce
qui lui a redonné la fièvre dont je ne sai
s'il est encore tout à fait quitte. Que
l'Eglise seroit florissante si elle avoit beau-
coup de tels Pasteurs ! Il semble que l'on
soit au tems de ces anciens Evêques,
qui ne se discernoient que par le zèle &
la charité avec laquelle ils connoissoient
leurs troupeaux, & en qui il ne paroîs-
soit

soit rien du siècle. Il n'a pour train que son aumonier qui lui sert de Secrétaire & un Valet de Chambre ; mais Dieu lui donne des Timothés * des Phœbés & des Tecles avec lesquels il vit presque toujours dans une sainte retraite, qui a quelque chose de si doux & de si édifiant, que tout respire la piété dans cette Eglise Domestique. M. Guelphe, qui vous doit aller voir bien-tôt, vous entretiendra de tout cela : il vous dira aussi comme va tout notre petit ménage †. Il est vrai que d'abord nous n'osions presque aller dans notre jardin, parce qu'on y est vu ; mais on nous a dit qu'il n'importoit pas, n'y ayant que de bonnes personnes à l'entour de nous ; & ainsi nous y allons après dîné quand il fait beau. Je continue toujours grâces à Dieu de me bien porter. Je ne suis pas sans affaires : car je me suis bien taillé de la besogne. C'est pour les Catholiques qui sont ici attaqués par divers petits libelles qui se répandent fort. Dieu me donne des forces pour y travailler gaiement ; & puisque je suis en train, je vous dirai ce qui m'est arrivé ces jours passés.

* M van Heussen & Mesdemoiselles ses Sœurs qui étoient Devotes.

† Il demouroit alors à Delft dans le Beguinage.

Je voulois faire voir combien l'Eglise a davantage au dessus de l'hérésie, en ce qu'il n'y a que les Catholiques qui con-

vertissent les Idolâtres à J. C. Ce m'a été un occasion de lire les Relations des Missionnaires François qui prêchent l'Evangile dans les Indes Orientales. En vérité j'en ai été tout à fait édifié, & je voudrois qu'on vous les eût lues. Je suis assuré qu'il y a beaucoup de choses qui vous raviroient. Vous y verriez une image du zèle & de la ferveur des premiers chrétiens, & des assemblées de Vierges, à qui on a donné le nom d'*Amantes de la Croix*, qui s'occupent principalement à adorer Jesus-Christ crucifié & à le prier pour la conversion des infidèles. Il y a aussi des exemples merveilleux de la passion pour le martyre, même en de jeunes Enfans. Je crois que ce sont des livres que vous devez lire, quoique ceux qui les ont composés aient été autrefois, & soient peut-être encore un peu prévenus contre nous. Mais ce n'est peut-être que ceux qui sont à Paris; car pour ceux qui sont dans les missions ils paroissent si pleins de Dieu, que s'ils ont quelque ignorance sur des matières qu'ils n'ont pas assez étudiées, on ne sauroit douter que cela ne soit couvert par l'ardeur de leur charité, & qu'on ne puisse dire de ces zelés prédicateurs de J. C. ce que saint Augustin disoit autrefois de saint Cyprien. *Hunc novum in*

*candidissimo pectore charitatis ubera conte-
gunt.* Vous dirai-je la pensée que j'ai
eu. Je voudrois que vous fussiez unies
avec ces *Amantes de la Croix* de la Co-
chinchine, & que vous leur eussiez écrit
une lettre pour leur demander cette union.
On la feroit bien tenir par quelques per-
sonnes qui connoissent des Directeurs des
missions étrangères. Vous vous rirez
peut-être de ma simplicité : mais je n'ai
pu m'empêcher de me décharger de cette
pensée qui m'est venue dans l'esprit, en
lisant ces Relations. Je ne prétends point
que vous y aiez aucun égard, si Dieu
ne vous la donne aussi après les avoir lues.
Mais à quoi je me borne, c'est que je
voudrois bien au moins que dans vos re-
traites, une de vos vues fût de prier Dieu
pour ces bons Missionnaires qui travail-
lent avec tant de zèle pour faire connoi-
tre J. C. parmi tant de nations en qui
ne s'est point encore accompli ce que
son Pere lui a promis, de lui donner tous
les peuples pour son héritage. Je ne sai
de quoi je vous entretiens, c'est que je
me laisse aller à tout ce qui me vient
sous la plume, comme si je vous par-
lois, ne doutant point que vous ne le
trouviez bon.

Notre Ami (a) 'est bien heureux d'être allé à Dieu après une persécution qu'il n'a attirée que pour avoir assisté de bonnes filles , qu'on ne tourmentoit aussi que pour les forcer d'agir contre leur conscience. La prison & l'exil qu'il a souffert pour cela dans des dispositions si chrétiennes , sont une excellente préparation pour faire ce dernier voiage d'où dépend l'éternité.

L E T T R E C C I I .

A MAD. CHAMPAGNE. *Pour la consoler de la mort de son Mari & d'une fille unique.*

12 Nov.
1684

IL faut avouer , Mademoiselle , que Dieu vous éprouve d'une étrange sorte. Perdre en même tems un mari si aimé & si digne d'être aimé , & une fille unique obtenue par tant de vœux , c'est aux yeux des hommes une des plus extraordinaires désolations où une femme puisse tomber.

Ce n'en est que trop pour accabler la
na-

(a) M. Thaumas mort le 5. Septembre 1681. relegué à Quimpercorcintin en basse Bretagne, après huit mois de prison à la Bastille.

nature, quand elle est abandonnée à elle-même, & qu'elle n'a point d'autre appui que les vaines consolations qu'elle peut tirer de la raison seule. Mais vous êtes Chrétienne, & je ne doute point que la foi ne vous ait soutenue dans un si grand choc. C'est elle qui vous a fait voir que votre perte n'est point telle que les premiers sentimens de votre douleur vous l'ont représentée, que vous n'avez rien perdu qu'aux yeux de la chair, & que tout ce que vous aimiez le mieux en ce monde, peut encore être d'une manière plus spirituelle & plus pure, l'objet de votre amour. Non, Mademoiselle, vous n'avez point perdu ce mari qui tenoit une si grande place dans votre cœur. Il vous a seulement quitté pour un peu de tems. Vous le retrouverez dans le ciel où votre union sera éternelle.

Vous connoissiez mieux que personne les graces que Dieu lui avoit faites, & de quelle nature a été le lien qui vous a unis. Vous savez qu'il vous a choisie pour avoir une compagnie qui le pût aider à rendre à Dieu ce qu'il lui devoit, & à jouir des douceurs spirituelles d'un mariage vraiment chrétien. Vous savez le zele que Dieu lui avoit donné pour les vérités chrétiennes que le monde connoît le moins : la sincérité de son

affection pour ses véritables amis qu'il aimoit en J. C. son detachment des biens de la terre, & le soin qu'il avoit d'en faire part à J. C. en l'assistant, autant qu'il pouvoit, en la personne des pauvres, & en contribuant aussi à l'ornement de son temple. Je ne sais point encore ce qui s'est passé durant sa dernière maladie : mais je ne doute point que Dieu n'ait terminé par une mort sainte, une vie si chrétienne.

Il vit donc ce cher mari que vous pleurez comme mort, & d'une vie beaucoup plus heureuse & plus véritable que celle qui faisoit votre plus grande consolation. Changez la donc en une autre plus digne d'une chrétienne : & pensant plus au bonheur que lui assure sa sortie de ce monde, comme vous avez tout sujet de croire, ne faites pas ce tort à votre amitié, que d'être plus sensible à votre intérêt qu'au sien.

Ce sont ces mêmes vûes qui ont dû sécher les larmes que vous avez répandues pour la chere enfant qui eût pû sans doute diminuer votre douleur, si Dieu vous l'avoit laissée en vous ôtant son pere. Mais il a voulu le sacrifice entier, & que pouvez vous faire autre chose, que de dire encore ici comme le saint homme Job : *Le Seigneur me l'avoit donnée ;*

mée ; le Seigneur me l'a ôtée : que son saint nom soit beni. C'étoit un enfant de prières , & vous ne l'aviez sans doute l'un & l'autre demandé à Dieu , que dans l'esprit du Jeune Tobie , afin qu'il pût être *beni & loué par le fruit du mariage.*

Il vous a donc exaucés. Car il le fera éternellement par cet enfant , qu'il a enlevée de ce monde si plein de perils & de pièges , avant qu'elle fut en état de pouvoir perdre la grace de la régénération divine qu'elle avoit reçue dans le saint Batême. Dieu n'a donc eu , Mademoiselle , que des pensées de miséricorde & de grace sur les deux objets de votre affliction : mais vous devez croire qu'il n'en n'a eu aussi que de semblables sur vous. Il a rompu tout d'un coup tous vos liens , parce que vous voulant tout à lui , il a voulu qu'il n'y eût plus rien qui partageât votre cœur , étant aimé trop humainement , quoi que légitimement. Il vous appelle à un autre état dont le propre est , selon S. Paul , de se regarder comme une personne désolée qui ne cherchant plus de consolation sur la terre , met toute son espérance en Dieu , & s'applique jour & nuit à la prière , c'est-à-dire , qu'elle a pour principale & presque unique occupation , les exercices de piété : car on prie en diverses ma-

324 *CCIII. Lettre de M. de Nointel*
nieres. C'est la définition que l'Apôtre
donne d'une véritable veuve. Vous n'a-
vez pas choisi cet état : Dieu l'a choisi
pour vous : & c'est ce qui vous doit
donner plus de confiance , qu'après l'a-
voir embrassé par une humble soumission
à ses ordres , il ne vous refusera pas les
dispositions nécessaires pour en bien rem-
plir les devoirs , si vous les lui demandez
avec foi. Je ne manquerai pas aussi de
me joindre à vous pour vous obtenir
cette grace en lui recommandant l'ame de
ce cher & fidele ami qui nous a quittez ,
comme j'ai fait plusieurs fois dans le saint
Sacrifice de la Messe. C'est tout ce que
je puis faire pour vous donner à l'un &
à l'autre des marques de mon amitié &
de notre alliance spirituelle ; & vous avez
trop de religion pour n'en faire pas plus
d'état que de tous les services temporels
qu'on vous pourroit rendre. Je suis,
Mademoiselle , en notre Seigneur , &c.

LETTRE CCIII.

7 Janv.
1682.

A M. DE NOINTEL. Pour le consoler de sa disgrâce.

IL est vrai , Monsieur , que j'ai été
sensiblement touché de votre disgrâce ,
& que j'ai fait ce que j'ai pû pour l'em-
pê-

pêcher auprès de quelques personnes que je croiois y pouvoir quelque chose, étant très persuadé que vous ne l'aviez point meritée. Mais comme les événemens nous font des marques certaines de la volonté de Dieu, je l'ai regardée d'un autre œil depuis qu'elle est arrivée. J'ai considéré, Monsieur, qu'ayant rendu un si grand service à l'Eglise par le soin que vous avez pris pendant votre ambassade de tirer de si authentiques attestations & en si grand nombre, de la créance de l'Eglise Grecque touchant l'Eucharistie, il y avoit sujet de croire que Dieu ne laisseroit pas une si bonne œuvre sans récompense. Et ainsi n'en ayant point reçu en ce monde, puisqu'au contraire Dieu a permis que votre ambassade ne vous ait attiré que de nouveaux malheurs, que devons-nous conclure de là, en jugeant des choses par l'analogie de la foi, sinon que ce n'est pas en ce monde, mais en l'autre, que vous devez attendre le fruit de votre travail ? Il m'a donc paru, Monsieur, que devant prendre sur moi une grande partie de l'obligation, que vous ont tous les Catholiques, ma reconnaissance devoit aller à prier Dieu qu'il vous fit entrer dans ses desseins, en vous faisant sentir par une forte inspiration de sa grace, plus que vous n'avez encore fait

par votre propre experience , que c'est une grande folie de mettre sa confiance dans les grands de la terre , & que la véritable sagesse est de ne s'attacher qu'à Dieu , qui ne laisse point sans recompense les services qu'on lui rend , au lieu qu'on ne voit qu'injustice & ingratitude parmi les hommes. A qui tient-il , Monsieur , que vous ne fassiez un si bon usage de vos infortunes ? Ne résistez point à la voix de Dieu qui vous appelle à lui en vous ôtant tous les moyens de trouver votre repos dans le monde ? Il a fait à votre égard ce qu'il dit dans un Propheete : *Sepiam viam tuam spinis*. Il a embarrassé d'épines le chemin du siècle dans lequel vous vouliez marcher. Laissez donc ce malheureux chemin qui mène à la perdition , puisque même on vous le bouche , & ne craignez point d'entrer dans celui de l'Evangile qui mène à la vie. Il est vrai qu'on y trouve aussi des épines , mais aiant été arrosées par le sang de J. C. elles ne font que des piquûres avantageuses , en formant dans l'ame des nouveaux convertis , cette tristesse selon Dieu , qui opere une pénitence stable pour le salut. Et si cette voie est d'abord étroite , elle s'élargit à mesure que la charité dilate le cœur , parce que ce qui paroît difficile à ceux qui agissent en-

encore par l'esprit de crainte, devient facile à ceux qui de la crainte passent à l'amour. Je ne sai, Monsieur, ce que vous direz de la liberté que je prends de vous prêcher si hors de propos. Il y a peu de personnes à qui je l'eusse osé faire; mais je me suis persuadé que non-seulement vous ne le trouveriez pas mauvais, mais que vous le prendriez pour la meilleure marque que je vous puisse donner de l'affection sincère que Dieu m'a donnée pour vous.

L E T T R E C C I V.

*A MAD. JUPINE *. Du bonheur des sontrances.*

28 Fevr
1682.

* C'étoit
une fille
devote d
Brussel-
les.

IL me semble, ma très-chere Sœur, que je n'aurois guere besoin de vous parler, puisque Dieu vous parle; ou qu'au plus je n'aurois qu'à vous avertir de faire attention à ce qu'il vous dit. Il vous visite par les maux qu'il vous envoie, & afin que vous vous y appliquiez davantage, & qu'ils vous puissent être l'occasion d'un plus grand mérite, il permet que vous les croiez plus grands qu'apparemment ils ne sont. Quel peut être en cela son dessein sur vous autant que nous en pouvons juger par l'Ecriture,
re,

re, sinon de vous faire avoir plus de confiance en lui, & vous assurer davantage qu'il est votre pere, & que vous regardant comme son enfant il vous soutiendra dans vos foiblesses, & ne permettra point que vous soiez tentée au dessus de vos forces? C'est une verité que le S. Esprit nous a apprise par la bouche de S. Paul: *Ne vous laissez point de souffrir*, dit-il aux fideles Hebreux, *Dieu vous traite en cela comme ses enfans. Car qui est l'enfant qui ne soit point chatié par son Pere? Et si vous n'êtes point chatiez, tous les autres l'ayant été, vous êtes donc bâtards, & non pas de vrais enfans.* C'est donc lorsque les chrétiens se trouvent à leur aise, sans afflictions & sans souffrances qu'ils doivent trembler. Car quel plus grand sujet de craindre que lorsqu'on a lieu d'apprehender qu'on ne soit retranché du nombre des vrais enfans, & rejeté de devant Dieu comme des enfans bâtards. Et quel sujet au contraire de plus grande consolation que ce qu'ajoute le même Apôtre; que quand Dieu nous châtie, c'est pour notre bien veritable, & pour nous rendre participans de sa sainteté. C'est un des renversemens qu'a fait l'Evangile. Auparavant on croioit heureux ceux qui ne souffroient point, & presentement ce sont ceux qui souffrent

frent qui se doivent tenir heureux. Il n'en étoit pas de même avant J. C. Car dans l'état de la loi qui promettoit des recompenses temporelles à ceux qui l'observoient, les maux de cette vie étoient regardez comme des marques de la colere de Dieu. Mais ils ont changé de nature depuis que notre Seigneur s'en est chargé pour en composer le sacrifice sanglant qui nous a reconciliés à son pere. Ils sont devenus maintenant au regard des vrais fideles des temoignages de son amour paternel, parce que ne nous aimant qu'en son Fils, il nous y aime d'autant plus que nous ressemblons davantage à celui qui a voulu être pour nous un *homme de douleurs.*

Quand ce seroit l'état où Dieu voudroit vous reduire, vous devriez l'accepter, ma très-chere Sœur, sinon avec joie, ce qui lui seroit plus agréable, au moins avec une resignation pleine de foi, comme un effet de l'amour qu'il a pour vous, qui lui a fait choisir ce moien comme le plus propre au dessein qu'il a de vous rendre sainte. Oui sainte, ma Sœur, car c'est la même chose, selon S. Paul, d'être vraiment chrétien, & d'être saint; & il le faut bien être en quelque degré pour être sauvé, puisque S. Paul nous assure que sans la sainteté nul ne verra
Dieu.

Dieu. Or pour être saint il faut travailler à le devenir. Mais c'est une bonté particulière de Dieu envers les foibles qui n'auroient pas le courage de se mortifier autant qu'il faudroit pour acquiescer ce degré de sainteté qu'il leur a destiné, de les y faire arriver par les croix qu'il leur envoie, & de leur donner moyen par là de satisfaire à l'obligation que nous avons tous, comme remarque S. Augustin, de remplir la mesure des souffrances de J. C. qui aiant souffert comme notre chef, souffre encore en ses membres, afin que le corps entier soit rendu digne d'être présenté à Dieu comme une hostie d'agréable odeur, aiant passé par le feu de toutes les tribulations qui en doivent achever le sacrifice.

Je fais aujourd'hui la fête des cinq plaies de notre Seigneur. Que cet objet est capable de nous donner une sainte confusion de la repugnance que nous aurions d'accepter les croix qu'il nous envoie. Mais quel sujet de confiance ne trouverons-nous point aussi dans ces mêmes plaies contre une autre sorte de tentation qui nous fait presque perdre l'espérance de notre salut, en nous voyant si foibles & si ennemis des souffrances.

» Car où trouverons-nous, dit S. Bernard, une plus grande sûreté & un
 » plus

plus parfait repos que dans les plaies
du Sauveur ? C'est où je me retirerai
avec d'autant plus de confiance qu'il
est plus puissant pour me sauver. Mes
péchés sont grands, mais si ma conscience en est touchée, elle n'en sera
point troublée; parce que le souvenir
des plaies me rassure, sachant que
J. C. a bien voulu qu'on les lui fît
pour expier mes iniquités. Les entrailles de mon Seigneur sont toutes
pleines de miséricordes pour moi, &
ses plaies m'y donnent entrée. C'est
par ces ouvertures sacrées que je puis
sucer le miel de la pierre & l'huile du
rocher, c'est-à-dire, goûter & sentir
combien le Seigneur est doux. Appliquez-vous, ma très-chère Sœur, les
paroles de ce Pere. Ce vous sera un remède puissant & efficace contre un mal
très dangereux, qui est le découragement
que nous cause la trop grande reflexion
que nous fait faire notre ennemi sur notre
peu de vertu. Il a raison de nous reprocher le peu que nous en avons; mais
il n'a pas raison d'en conclure, que nous
n'avons pas lieu d'espérer que Dieu nous
fera miséricorde. Car ce n'est pas en
nous mêmes que nous mettons notre force,
c'est en J. C; c'est en la puissance
de sa grace, qu'il ne refuse point à tous
ceux

ceux qui la lui demandent avec humilité & avec foi. Nous sommes mêmes d'autant plus en état de l'obtenir, que la main semble davantage s'appesantir sur nous par les maux corporels dont il nous afflige. Car ne nous faisant entrer dans la participation de ses souffrances, que pour nous faire entrer dans la participation de sa sainteté, il est toujours prêt de nous exaucer quand nous crions vers lui de cet abîme de misère, & de nous faire sentir qu'il ne détruit notre homme extérieur, qu'afin que l'intérieur se renouvelle de jour en jour, comme nous l'assure l'Apotre. Voilà, ma très chere Sœur, ce que Dieu m'a donné pour vous. J'ai supposé ce qu'on m'a dit de ces maux inconnus qui vous font peur. J'espère que ce que vous craignez ne sera pas, & je crois que vous feriez bien d'en croire M. * & de suivre ses avis. Mais ces apprehensions mêmes peuvent servir à votre sanctification si vous en faites bon usage. Car ne nous étant pas permis de donner des bornes à la soumission que nous devons avoir pour les ordres de Dieu, quoique ce soit que nous craignons, la foi & la pieté demandent de nous que le regardant comme nous pouvant arriver, nous lui en fassions par avance un sacrifice.

LA personne qui vous donnera cette ^{15. Avril} lettre, n'ayant pu partir au tems qu'elle ^{1682.} pensoit, je ne sai plus si l'état où vous vous trouvez maintenant est conforme à ce que je vous y écris. Peut-être que notre seigneur vous aura fait passer du sentiment de ses souffrances à la joie de sa resurrection. Mais il est toujours bon de les joindre ensemble. Car nous ne sommes guere dans la joie que par l'esperance, comme dit S. Paul, (*spe gaudentes*) & l'état le plus ordinaire de la grace en ce monde est de nous faire porter en nos corps la mortification de Jesus, comme dit le même Apôtre.

L E T T R E C C V.

A M. DODART. *Sur le silence des Evêques dans les affaires de la Regale, & sur les moyens que l'on employoit pour convertir les Huguenots.* ^{26 Avril.}

JE trouve une parole dans votre lettre qui doit bien faire gemir. *Le Roi, dites-vous, étoit bien disposé à faire toute sorte de bien: les Evêques n'avoient qu'à dire.* Quel compte n'auront-ils donc point à rendre à Dieu ? Cela fait trembler. Je ne parle pas de ceux qui n'ont

au-

aucune crainte de Dieu. Qu'en pourroit-on espérer ? Mais je pense à ceux qui font profession d'être gens de bien, & qui le sont en un certain degré. Vous jugez assez ceux que je veux dire. Peut-on comprendre qu'ils n'aient aucun scrupule de ne pas ouvrir la bouche sur la manière dont on traite les plus gens de bien par les surprises que l'on fait au Roi, qu'il leur seroit si aisé de détrouper s'ils en avoient le courage ? Et au lieu de cela ils font d'une part les généreux contre le Pape, qui ne s'est engagé

* De la dans cette affaire * que pour soutenir la
Royale. liberté canonique de leurs Eglises ; & de l'autre ils se laissent amuser par des prétendues negociations, qui leur font croire que tout tend à une bonne paix, & que le Roi même y est bien disposé ;

† Le
Pere Cer- lorsque les violences continuent toujours
les Cha- à l'ordinaire, témoin ce qui est arrivé de-
noine re- puis qu'on nous a donné ces belles espe-
gulier, rances , à Sées, à Montpellier, à Cor-
Grand- bie. Mais ce qui me paroît plus incon-
Vicaire cevable, c'est qu'il ne se soit pas trouvé
de Pa- un seul Evêque qui ait représenté à ses
miers, le Confreres, l'obligation qu'ils avoient, se
Siege va- trouvant assemblez, de faire reparer l'in-
cant, jure qu'on avoit faite à l'Eglise, en con-
condam- damnant à mort le Grand-Vicaire d'un
né par Diocese † pour avoir défendu le droit
Arrêt du de
Parle-
ment de
Toulou-
se, &
exécuté
en effi-
gle.

de son Chapitre. Cette lâcheté universelle me paroît horrible, & me fait perdre, je vous l'avoue, la bonne opinion que j'avois de quelques-uns de ces Prélats. Car y a-t-il grande difference entre faire ou autoriser le mal, & ne s'en point plaindre quand on le peut & qu'on le doit? J. C. ne reproche pas au mercenaire d'avoir égorgé les brebis ; mais de ne les avoir pas défendues, & de s'en être enfui : & c'est s'enfuir, dit S. Augustin, que de se taire en de semblables occasions : *Fugisti, quia tacuisti*. Si le bon M. * dont vous me parlez, étoit en leur place, il ne seroit pas si lâche. Temoignez lui bien, je vous prie, combien je lui suis obligé. Car je sai qu'il ne craint point dans les rencontres de soutenir ceux qui ne sont pas en faveur. C'est une vertu rare dans un Courtisan, & sur tout en ce siècle....

J'ai lu depuis peu la suite du livre de la Politique du Clergé, sous le titre *des derniers efforts de l'Innocence affligée*. Si la moitié des faits qu'il rapporte est vraie, il faut avouer que la manière dont on s'y prend, ou plutôt dont on s'y est pris dans le Poitou, & dans la Saintonge pour convertir les Huguenots est pitoyable, & qu'on devoit plus penser à ce que dit S. Augustin dans sa lettre à Donat

Pro-

Proconsul d'Afrique : *Onerosior est quam utilior diligentia, quamvis ut magnam caveatur malum, cogi tantum homines, non doceri.* On n'a aucun soin de mettre de saints Evêques & de bons Curez dans les lieux où il y a beaucoup d'Huguenots, ni d'attirer les Ecclesiastiques à l'étude de la controverse par d'honnêtes récompenses, ni d'ôter les pierres de scandale qui retiennent les Calvinistes dans leur Secte; & l'on s'imagine que l'on ruinera l'hérésie par des moïens humains qui rendent la Religion Catholique odieuse, comme est l'édit qui donne aux enfans de sept ans le pouvoir de choisir de quelle Religion ils veulent être, ce qui leur donne sujet de faire de furieuses déclamations contre les persecutions qu'on leur fait en France...

Je viens de voir la lettre de l'Assemblée au Pape. J'y ai trouvé un endroit qui m'a fort surpris. C'est dans l'éloge que l'on fait du Roi pag. 10. *Quid verò, barefis quot accepit subinde salutare plagas.... Quid deinde referemus, ut regius animus exosas habeat NOVITATES OMNES, nulloque regni loco consistere patiatur &c.* Vous connoissez quelques uns de ces MM. les Prelats, sachez, s'il vous plaît, ce que cela peut signifier, & si cela ne sera pas pris pour une approbation

bation authentique de tous les mauvais traitemens que l'on fait souffrir à ceux que l'on persécute pour le Phantôme du Jansenisme. Est-ce là une bonne preuve que l'on travaille à la paix ? Je trouvois étrange qu'ils ne fissent point de Remontrances pour arrêter ces persécutions. Ils font bien pis : ils témoignent les approuver.

L E T T R E C C V I.

A la MERE ANGELIQUE DE S.

JEAN, Abbesse de Port-Royal des Champs. 22. Mai,
1682.

Sur la retenue que doivent avoir les Gens d'Eglise à parler & à écrire des affaires d'Etat ; qu'ils doivent ordinairement se borner aux affaires de l'Eglise.

CE tremblement de terre dont vous me parlez me feroit plus de peur qu'une douzaine de comètes. Car je crains peu les présages , mais j'apprehende davantage les maux effectifs. On n'est pas loin d'être écrasé , quand la terre tremble. Ce que vous me mandez est tout à fait beau : mais je ne trouve personne plus capable de l'exécuter , que celui qui en a eu la pensée. Je vous le dis sans façon : car je le crois sincèrement. J'ajoute néanmoins que je ne vois aucun bien à espérer d'une semblable lettre. C'est la der-

Tome III. P niere

niere chose sur laquelle il faut donner des avis, que le gouvernement de l'Etat. Les Princes se moquent de ceux qui les prêchent sur cela, & les regardent comme des devots indiscrets, qui se mêlent de choses qu'ils n'entendent pas, & qu'ils ne sauroient bien connoître : en quoi ils ont quelque raison ; & quand ils n'en auroient pas, il faudroit entrer dans le détail de leurs affaires pour le leur persuader ; & c'est de quoi il ne faut faire de part à personne. On peut bien leur donner avis de quelques injustices particulieres, comme sont celles dont vous apportez des exemples ; & on pourra obtenir d'eux qu'on y donne ordre pour un tems : mais pour faire quelque chose de solide, il faudroit les guerir de la passion de la gloire, de l'ambition, de la folie d'être conquérant ; & c'est une plaisante imagination d'esperer que cela se fera par une lettre. Rien n'est plus beau que ce que lui a dit sur ce sujet un Poete * de nos amis, lorsqu'après avoir loué le ministre d'un grand Roi qui lui conseilloit de demeurer en repos sans se fatiguer par des guerres continuelles avec ses voisins pour étendre sa domination, il ajoute ce qui suit :

* M.
BriHeau
(Despre-
aux)

Mais à l'ambition opposer la prudence,
C'est aux Prelats de cour prêcher la residence.

Ce n'est pas que mon cœur du travail ennemi
Approuve un fainéant sur le trône endormi.
Mais quelques vains lauriers que promette la
guerre,

On peut être Héros sans ravager la terre.
Il est plus d'une gloire. En vain aux conquérans
L'erreur parmi les Rois donne les premiers rangs.
Entre les grands Héros ce sont les plus vulgaires.
Chaque siècle est second en heureux téméraires...

Mais un Roi vraiment Roi, qui sage en ses projets
Sache en un calme heureux maintenir ses sujets,
Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
Il faut pour le trouver courir toute l'Histoire,
La terre compte peu de ces Rois bien faisans.
Le ciel pour les former les prépare longtems
Tel fut cet Empereur. . .

Le Roi certainement a lu cela , & on ne peut pas douter qu'il ne l'ait trouvé fort beau. En le lisant cependant en a-t-il profité? S'est-il formé sur ce modèle , qui le prenoit par l'endroit le plus sensible, qui est l'amour de la gloire?

Il y a aussi un endroit admirable contre les ravageurs de provinces qu'on a appelés conquérans, dans le Discours de M. de Meaux sur l'Histoire universelle , fait pour M. le Dauphin. Cela a-t-il servi à persuader au Roi qu'il doit penser à maintenir son royaume en paix plutôt qu' à l'agrandir. Il y a beaucoup d'autres choses très belles dans le même livre qui vont au même but, & qui ne lui ont pas été moins inutiles. Je ne

vois donc point du tout ce qu'il y auroit à espérer de ce coté là? S'il y avoit quelque chose à faire, ce seroit seulement dans les affaires de l'Eglise. Car les Rois ne peuvent pas se croire sur cela plus habiles que ceux qui leur donnent des avis, ni pretendre qu'on leur parle en aveugle ne sachant pas ce qu'ils savent, comme ils le pensent sur les affaires d'Etat. Mais sur cela même il n'y a rien à faire tant qu'il aura toute sa confiance en deux personnes qui lui ont donné depuis longtemps, & qui continuent toujours à lui donner de fausses idées de toutes les choses de l'Eglise & de toutes les personnes. Car croiant, comme il fait, qu'il y a dans son Etat des gens suspects d'hérésie qu'il est nécessaire de reprimer, plus il fera devot, plus il prendra toutes les persecutions qu'il fait à tant de gens de bien pour des actions fort agréables à Dieu. Or il demeurera dans cette opinion de l'hérésie du Jansenisme tant qu'il se gouvernera par les avis de ces deux personnes qui la lui ont inspirée. Il n'y a donc qu'un seul moien de remedier à ces maux, qui est de ruiner dans son esprit ces deux mauvais conseillers, & de lui faire comprendre que rien ne lui fera tant de tort & devant Dieu & dans la posterité, que d'avoir agi dans les choses les plus im-

importantes pour son salut & pour sa véritable gloire, par les conseils de deux personnes qui ont aussi peu de conscience que ceux-là? On fait ce qu'on en peut dire, sur tout de l'un que le Roi connoît très bien. Qui n'est pas capable de lui parler de cela, est incapable de faire aucun bien solide à l'Eglise. Et ainsi je croirois mon tems fort mal employé, de lui faire des sermons sur la manière de bien regner, que je suis très assuré qui ne seroient point écoulez. On ne le peut servir solidement qu'en lui faisant avoir créance en des gens vraiment chrétiens, & c'est ce qu'on doit principalement demander à Dieu pour lui; comme vous le reconnoissez vous mêmes, quand vous dites, *qu'il n'y a rien qu'on ne se pût promettre du Pape & du Roi, s'ils avoient le secours & le conseil dont nul homme ne se peut passer, Dieu étant seul suffisant à lui même.* A quoi vous ajoutez parfaitement bien : *Qu'il n'y a qu'à demander le S. Esprit avec l'Eglise en ces jours-ci, parce que c'est à celui qui l'a formée qu'il appartient de la gouverner.* Demeurons en donc là, & ne perdons point le tems en des choses qui paroissent grandes à les considérer superficiellement, mais qui dans le fond ne seroient que des amusemens inutiles.

L E T T R E C C V I I .

28. Mai:
1682.

A la MERE ANGELIQUE DE S. JEAN. Sur quelques remontrances qu'il avoit faites à son Neveu. Sur un bref du Pape, & sur l'Ecrit de M. le Fevre contre le Renversement de la Morale.

* Son ne-
veu &
frere aîné
de M. de
Pompon-
ne.

DEpuis ma lettre écrite j'en ai reçu une de M. l'Abé Arnauld * dont je ne me plains point, parce que je pouvois lui en avoir donné sujet par des remontrances que je lui avois faites peut-être mal à propos. Je viens de lui faire réponse, & je suis bien incorrigible; car je n'ai pu encore m'empêcher de le prêcher, quoique je craigne bien qu'il ne soit guere en état de profiter de mes sermons. Mais n'y a-t-il point lieu d'apprehender que Dieu ne nous demande compte comme d'un talent que nous aurons manqué de faire profiter, si étant de quelque degré au dessus de nos amis, nous laissons passer les occasions qui se présentent de les avertir du danger qu'ils courent de se perdre, lorsque se contentant de mener une vie honnête & réglée selon le monde, ils ne pensent point à satisfaire aux devoirs essentiels de leur condition selon les regles de l'Evangile?

Nous

Nous avons reçu le nouveau Bref qui nous a paru fort vigoureux. Mais l'ordonnance du P. Cerle pour le Jubilé nous a ravis. C'est un vrai héros Chrétien, & c'est de lui que l'on peut dire dans l'asservissement général de tout le monde :

*Et cuncta terrarum subacta
Præter atrocem animum Catonis.*

Il n'y a pas eu moyen de laisser sans réponse ce qu'a écrit M. le Fevre contre le Renversement. J'ai commencé à y travailler depuis trois jours, & j'en enverrai quelque chose par le premier courier. Que cela me serve d'excuse pour les personnes à qui je ne pourai pas écrire.

LETTRE CCVIII. (a)

Sur ce qu'on vouloit l'engager d'écrire à en 1682.
M. L'ARCHEVEQUE DE PARIS.

J'AI répondu à la proposition que l'on m'a faite il y a un mois ou environ. Je ne sai à qui : je pense que c'est à M. *
mais j'ai supposé qu'elle en donnera avis à
P. 4

* la Mer
Abbesse
de P. Ri

(a) Cette lettre fut interceptée, & M. l'Archevêque de Paris en fit grand bruit.

• M.
l'Arche-
vêque de
Paris.

à nos amis. Je n'ai point de raisons nouvelles qui me fassent changer d'avis, ni qui me fassent croire que je me doive rapprocher de celui * qui dit : *Que l'on se rapproche, & puis on verra.* Les violences continuent toujours, & on veut que nous nous fermions les yeux, & que nous nous persuadions que les loups veulent sincèrement faire la paix avec les brebis. Je ne suis pas si crédule. Mais quand ils seroient très sincères, qu'ont-ils besoin de moi pour faire une chose qui ne me regarde point en particulier plus que dix mille autres personnes, & que je ne sollicite point, étant très content de demeurer en l'état où je me trouve ? Pourquoi donc me mettre en jeu, moi qui ne leur demande rien, quoi que j'eusse tant de sujets de vouloir que l'on réparât les injustices que l'on m'a faites ? Mais j'admire qu'on ne voie point les inconveniens de l'engagement où l'on voudroit que j'entrasse.

1. Je ne puis écrire que ma lettre ne devienne publique, s'il plaît à celui à qui ou pour qui je l'écrirois. Et ce seroit justement me jeter dans l'embarras où s'est trouvé Monsieur Nicole. Car c'est se tromper si on ne suppose pas, que presque tous ceux qui aiment la vérité, prendroient ce que je ferois pour une très grande bassesse.

2. Il ne faut point douter aussi qu'elle ne fût envoyée à Rome, comme un témoignage que je prends part à tout ce qui se fait dans l'Assemblée, & que je l'approuve. Car flatter celui qui en est le chef, & le louer généralement sans y mettre d'exception, ne peut être pris dans le monde que pour une preuve que l'on s'est affoibli comme autrefois le bon homme Osius, à qui on a reproché d'avoir trop aimé son tombeau, & que le desir d'une vie plus douce m'a tellement aveuglé l'esprit, que je ne trouve rien à dire à la conduite de l'Assemblée qui fait gémir tous les gens de bien; ou m'a si fort corrompu le cœur, que contre ma conscience, je témoigne faire de l'estime de ce qui n'en merite point.

3. Nous avons encore un peu de considération à Rome: ce pas que l'on veut que je fasse, nous la fera perdre entièrement.

4. Je ne puis faire ce premier pas que ce ne soit un engagement pour d'autres. Je proposerai des choses qui me paroîtront raisonnables & essentielles; les autres en jugeront autrement. On ne s'accordera pas, & ce sera une nouvelle rupture pire que l'état où l'on est: *Et peior scissura fiet.* N'est-ce pas ce qui arriva à la négociation de M. de Tournai avec le Père Ferrier?

Cela me brouilla avec ce Prélat , par ce que je ne pus entrer dans une certaine lettre que l'on écrivit à Rome , qui ne me parût point assés claire : & il fut étrangement choqué de ce que je me trouvais obligé de découvrir comment j'étois entré dans cet accommodement.

5. Dira-t-on qu'on ne demande de moi qu'un consentement général , & que je ne serai point obligé d'entrer dans le particulier ? C'est encore pis. Car c'est comme si on me demandoit un blanc signé pour le remplir de ce que l'on voudra ; & s'il y a des choses dans cette pretendue paix que je ne puisse pas approuver, comme le monde ne manquera pas de m'en rendre responsable , si on fait que j'y ai eu la moindre part , il faudra faire des Apologies pour me justifier, comme M. Nicole a été obligé de faire : *Non est periculo*. Car que nous donne-t-on pour passer par dessus toutes ces considerations ? des paroles, de bonnes intentions, des chimeres. S'en repaïsse qui voudra, ce ne sera pas moi. Je veux bien souffrir les incommoditez de ma retraite : qu'on ne m'en envie pas les avantages. Le plus grand que j'y trouve est de n'être point obligé de faire la cour à personne, & de ne point parler par politique contre ce que j'ai dans le cœur.

Com-

Comme on n'avoit point d'autre but dans les *Considerations*, * que de contri-^{* Sur les Affaires de l'Eglise} buer au bien & à la paix de l'Eglise, on les avoit supprimées sur le bruit qui couroit que toutes les choses s'alloient terminer heureusement & à la satisfaction de tout le monde. Mais aiant vû tout le contraire de ces belles esperances, & que bien loin de tirer de l'oppression tant de personnes innocentes, on continuoît tous les jours à se servir des mêmes faux prétextes pour persécuter des gens de bien; on a cru que ce seroit retenir la verité en injustice que de ne pas publier ce petit écrit, où l'on éclaircit beaucoup de choses dont on n'a point encore parlé à fond! dans l'affaire de MM. les Evêques.

L E T T R E C C I X.

A. M. L'ARCHIEVEQUE DE REIMS: 19. 02.
Sur le livre de l'Apologie pour les Catho- 1682.
liques, qui avoit été saisi.

M O N S I E U R

Vous serez peut-être surpris de la liberté que je prends de vous écrire, n'ayant point eu encore cet honneur; mais vous m'avez toujours témoigné tant de bonté, que je suis assuré que vous ne le

trouverez point mauvais. Ce qui m'a fait résoudre est que j'ai reçu presque en même tems deux nouvelles bien différentes, & qu'on auroit pu croire être incompatibles. L'une, que vous aviez oui parler de la seconde partie de l'Apologie pour les Catholiques, que vous en faisiez de l'estime, & que vous en aviez écrit ou fait écrire à M. le Comte d'Arvaux, afin qu'on vous l'envoiat de Hollande, où vous jugiez qu'elle avoit été imprimée.

L'autre, qu'un grand nombre d'exemplaires de cette même Apologie qu'on amenoit à Paris, avoient été saisis avant que d'y arriver, & qu'on avoit mis en prison un bon Ecclesiastique que je ne connois point, parce qu'on les lui avoit adressez. Je dois, Monseigneur, être accoutumé à toutes sortes de disgraces, y aiant près de 40 ans que Dieu a voulu que j'en souffrisse de toutes manieres. J'avoue néanmoins que celle-là m'a surpris. Je n'aurois jamais cru que l'on m'eût dû faire un crime de defendre la Religion Catholique contre ses ennemis, & de soutenir le livre de M. de Meaux dont vous avez été, Monseigneur, le premier approbateur, contre ce que l'Auteur d'un livre qui s'est tellement répandu dans les Pais-bas, qu'on en a fait quatre ou cinq editions en deux ans, a pu inventer de plus populaire pour

empêcher l'impression que celui de M. de Meaux pouvoit faire sur les Protestans. Et j'ai été encore plus éloigné de m'imaginer , que si on ne peut m'en faire un crime, c'en pût être un qui meritât la Bastille, que d'en avoir reçu les exemplaires, dans l'impuissance où on s'est trouvé de les envoyer à des libraires de Paris, parce qu'il n'y en a point eu qui les aient voulu recevoir, étant saisis d'une si grande terreur qu'ils apprehendent de donner quelque occasion à leur ruine, & à celle de leur famille dans les choses mêmes les plus innocentes, & pour lesquelles dans un autre tems ils ne se seroient avisez d'avoir la moindre crainte.

J'ai même fait demander, Monseigneur à une personne de qualité, & qui a beaucoup de zele pour la conversion des hérétiques, s'il vouloit bien qu'on lui adressât quelques batots de ce livre, en l'assurant qu'il n'y avoit rien dont personne se pût blesser, & que d'ailleurs il pourroit contribuer à la conversion des Prétendus Reformés: mais on n'a pu obtenir cela de lui. Et ainsi comme ce n'a été que par une pure nécessité qu'on a été réduit à se servir de la voie que l'on a prise, & non pour empêcher qu'il ne fût vu par les censeurs les plus sévères, j'espère, Monseigneur, que vous aurez la bonté

présenter ces choses à S. M. & d'interceder envers elle pour un bon Prêtre, qui n'étant coupable que d'avoir fait un office d'ami dans une affaire très innocente, aura été assez puni pour cette faute, si c'en est une, d'avoir été enlevé de la maison tout languissant qu'il étoit, & ne faisant que sortir d'une maladie qui l'avoit réduit à l'extrémité, & d'avoir souffert en cet état la incommodité de la prison, jusques au tems que cette lettre vous pourra donner occasion de parler pour lui.

C'est, Monseigneur, sur quoi vous me permettrez de vous être plus importun, parce que c'est ce qui me touche le plus, & ce qui me fait plus de pitié. J'attends donc principalement cette grace de votre générosité. Et j'ai moins d'inquiétude pour le reste, parce que je ne puis me persuader ni qu'on veuille priver l'Eglise des avantages qu'elle pourroit tirer de ce livre, ni que pour récompense d'avoir tâché de la servir, je puisse être condamné à souffrir une aussi grande perte, que seroit celle de la plus grande partie d'une édition que j'ai été obligé de faire faire à mes dépens, parce que l'Imprimeur dont je me suis servi, n'a point de commerce à Paris. S'il en arrive autrement, je m'en consolerais en me soumettant aux ordres de Dieu. Mais si on

peut

me fait justice dans une cause qui est moins ma cause que celle de l'Eglise : ce sera après Dieu & le Roi à votre seule protection que j'en veux être redevable. Et je ne crois pas que ce soit une témérité de me la promettre puisque vous avez daigné tant de fois m'assurer de votre amitié, & que c'est n'en être pas indigne que d'être avec autant de respect, de sincérité & de passion que je le suis.

LETTRE CCX.

A la MERE ANGELIQUE DE S. JEAN. Sur l'Apologie des Catholiques, la mort d'une personne, & la tranquillité où il se trouvoit.

MOins on écrit, & moins on trouve à écrire. Car on s'ennuie de n'avoir toujours à dire que la même chose, qui est que l'on se porte bien, & que l'on est, graces à Dieu, dans un fort grand calme au milieu de la tempête. Je ne sai si on a vu chez vous la 2. partie de l'Apologie pour les Catholiques, car on ne nous en a rien mandé de Paris, & on ne nous a point fait savoir quel jugement on y faisoit de cet ouvrage. Ce qui m'en plaît le plus sont les petites histoires de plusieurs conversions fort édifiantes qui
sont

font à la fin, parce qu'il est bon que la mémoire ne s'en perde pas, & qu'étant recueillies dans ce livre, elles pourront le conserver. Mais peut-être que tout le monde n'a pas le même goût que moi, & qu'il y en aura bien qui mépriseront cela comme des choses basses & qui ne meritoient pas d'être rapportées; parce qu'ils ne trouvent de digne d'occuper leur esprit, que les grands événemens du monde. Pour moi, je suis d'un sentiment tout contraire; & la sanctification de la personne du monde la plus pauvre & la plus vile, me paroît quelque chose de plus grand, que les établissemens ou les renversemens des Empires. C'est pourquoi j'ai eu plus de joie de ce qu'on m'a écrit de *, que si on m'avoit mandé qu'on me rend mes balots, à moins que ce ne fût l'effet de la conversion de celui pour qui toutes les bonnes ames doivent prier incessamment.

Il y a longtems que je n'ai rien vu de plus admirable & de plus édifiant que ce que vous m'avez écrit de cette bonne fille. C'est la vraie mort d'un sainte. On y voit de toutes sortes de mouvemens de la grace. Une grande frayeur dans la vue de la sainteté de Dieu & de sa justice, & une grande confiance en sa miséricorde: un très vif & très humble sentiment de:

de:

de son neant & de son indignité, & une hardiesse surprenante à reconnoître les graces que Dieu lui avoit faites. Jè vous suis bien obligé de ce que vous m'avez fait part d'un événement si singulier. Il n'y a point de nouvelles qui me rejouissent davantage.

Dieu me conserve toujours dans une parfaite santé, & une très grande tranquillité, au milieu de toutes les allarmes qu'on nous donne de tous côtez.

J'écris une lettre à *. dont je tâcherai de vous envoyer la copie. Si elle ne fait pas de bien, elle ne fera point de mal. Si le Roi la voioit, peut-être en seroit-il touché. On ne sauroit être en pire état que l'on est. C'est une prudence fort aisée que de se décourager & de ne rien faire. On a peur, & c'est tout. Il y a long-tems que j'en serois mort, si j'étois aussi sujet à m'effraier, au regard de beaucoup de choses dont on est fort allarmé, comme que je sois decouvert & pris ensuite. Je ne vois pas d'apparence que cela arrive; & par là je me délivre de bien des craintes. Et quand cela arriveroit, je ne le regarde pas comme un si grand mal; & ainsi je n'en ai jamais l'imagination fort frappée: & sur tout je m'abandonne à la providence de Dieu. C'est le secret que j'ai trouvé pour être toujours assez
gai.

344 CCXI. *Lettre de M. Arnauld*
gai : & si j'ai quelquefois de petits chagrins, je vous assure qu'ils ne viennent pas de là.

LETTRE CCXI.

Ms. 66.
1682.

Au P. QUESNEL. Sur differens Ecrits.

• d'un
écrit du
P. Q.
contre la
prohibi-
tion de
son S.
Leon.

J'AI reçu une autre fin. * Elle est belle & bien éloquente. Mais voulez-vous bien que je vous en dise ma pensée? Vous faites trop d'honneur à la Congregation de l'*Index* en vous défendant avec tant d'emotion de ce qu'ils ont fait contre vous. Et de plus, quoique vous ne parliez pas de la déclaration des Evêques, vous infinuez assés que ce qu'ils ont fait, vous est favorable; & ainsi prenant leur parti vous vous brouillez irreconciliablement avec Rome, ce que je ne crois pas qu'il soit à propos de faire. Car je pense que le meilleur parti que nous puissions prendre dans cette querelle, est de demeurer neutres, ni les uns, ni les autres ne méritant pas que l'on s'intéresse pour eux. Et c'est ce qui me fait croire, que ce n'est pas le tems de donner cet éclaircissement, & qu'il vaut mieux le réserver pour une autre occasion.

J'en dis presque autant du livre postu-
me

ne (a), qui me paroît bien moins utile depuis le livre que M. de Castorie a fait sur la même matière, & qui s'en va bientôt être public. Car les choses y sont traitées d'une manière bien plus noble & plus pleine d'onction, & comme il est fort bien à Rome, il n'y a pas lieu de craindre qu'on y donne aucune atteinte à ce livre. Au lieu que celui d'un homme qui revient contre une censure, est beaucoup moins favorable. Ce que vous & M. du Tour * m'avez écrit sur le traité *Nicolas* des Idées, m'a bien servi. J'ai changé toutes les expressions qui vous ont paru trop dures. Et j'y ai fait diverses additions qui donnent plus de jour à cette matière, & qui préviennent ce que M. du Tour a cru que l'on pourroit dire en faveur des fausses idées. L'engagement où on me met de travailler à une chose que l'on prétend être fort pressée, rejetant un peu loin l'examen du système, on a cru tout considéré qui ne feroit pas mal de

(a) C'étoit un ouvrage que le P. Claude Seguenot Pretre de l'Oratoire, avoit fait pour sa defense contre la censure faite en 1638. par la Faculté de Theologie de Paris contre ce que ce Pere avoit enseigné de la Contrition dans ses Notes sur le livre de la sainte Virginité de S. Augustin traduit en Francois par ce même Pere. Il a été enlevé avec les papiers du P. Q.

356 CCXI. Lettre de M. Arnould

* Le P.
Male-
branche:

de donner toujours celui-ci qui est tout près. Il servira toujours, si je ne me trompe, à diminuer la trop bonne opinion que beaucoup de gens ont de la solidité de l'esprit de notre ami * : & ce sera un préjugé qu'il aura bien pu se tromper dans la matière de la grace. Si l'on peut montrer que dans les questions de Métaphysique, dont il a toujours fait son fort, il s'est étrangement égaré. Or je ne saurois me mettre hors de l'esprit que tous les habiles gens n'en demeurent d'accord: voilà la résolution qu'on a prise, & on l'envoira dans 3 ou 4 jours à la *Stampe*.

* Blampain Benedictin auteur de l'édition de S. Augustin.

Votre correction de *salubri terriculo* est admirable. (a) Il n'y a point à douter qu'il ne faille ainsi. Vous devriez en donner avis à Dom Thomas *. Je suis tout à vous.

(a) C'est une correction faite dans la Lettre 93 de S. Augustin à Vincent (autrement 48) p. 231. n. 2. où au lieu de *Salubriter regula*, il faut lire *Salubri terriculo*. M. du Bois l'a suivie dans sa Traduction des Lettres de S. Augustin; & en a fait une note.

L E T T R E C C X I I .

*A M. DU VAUCEL, Nommé à Ro-^{20, 08.}
me Valoni. Sur l'accomodement qui se^{1682.}
negotioit alors ; les suites de la saisie de
l'Apologie pour les Catholiques ; & une
prétendue prohibition des 7. points publiés
dans les Pais-Bas.*

Nous avons reçu vos deux lettres de Francfort *. J'ai bien de la joie du bon accueil que vous a fait le Prince Ernest * & du certificat qu'il vous a fait avoir. On vous a déjà mandé tout cela. ^{* Il étoit parti de Hollande où étoit alors M. Arnauld pour aller à Rome.} A notre arrivée nous avons reçu des lettres qui nous donnent avis que l'on parle d'accomodement , & qu'il faut ménager ^{+ De Hesse-Rhinfels.} cette conjoncture pour faire une paix generale, & pour engager sa Sainteté à demander le rétablissement de tous ceux qu'on a opprimés, bannis, emprisonnés, sous le pretexte de Jansenisme, ou pour avoir temoigné du zèle pour l'Eglise dans l'affaire de la Regale. Jamais personne ne fut mieux informé que vous de toutes ces choses, & je ne doute point que quand on ne vous en auroit rien dit, vous n'y eussiez pensé de vous même, & travaillé à cela de tout votre mieux. Quelque accomodement que l'on puisse faire sans cela,

cela, il ne sauroit être que honteux pour l'Eglise. C'est à mon égard ce que j'y considère le plus. Car pour le tems qui me reste à vivre, il ne m'est pas de grande importance de le passer dans la retraite, ou dans une plus grande liberté. Cependant on pourroit considérer au lieu où vous êtes, que ce sont les *Considerations** qui ont acharné contre moi les ennemis de l'Eglise & de toute verité, & qui font dire à celui qui en est le Chef (c'est à dire à M. l'Archevêque) qu'il a cinquante mille livres à employer pour me faire prendre, & qu'il faut que lui ou moi perisse. Je ne me mets pas trop en peine de ses menaces. Il n'arrivera de tout cela que ce qu'il plaira à celui qui est le maitre de la vie & de la mort. Et à Dieu ne plaise que je voulusse que ce livre qui me rend si odieux, n'eût point été publié. On ne l'a point fait par aucune complaisance humaine. On n'a eu en vue que la defense de la verité & de la justice. On en abandonne la suite à Dieu; & s'il permettoit que ceux qu'on y a défendus, en abandonnassent l'auteur, & qu'ils ne voulussent rien faire pour le mettre à couvert de la fureur de ses ennemis, il ne laisseroit pas de se croire heureux d'avoir soutenu une si bonne cause, & d'en esperer une plus grande recompense dans le ciel.

* C'est le livre des *Considerations sur les Affaires de l'Eglise*, que M. Arnauld publia cette année là.

*Cependant en amis, en credit, en estime
On voit croître celui, qui sans cesse m'opprime,
Et si je fais le bien, si je suis l'équité; Pl. 37.
Pour le bien que j'ai fait, je me vois maltraité.*

Pardonnez moi, si je m'ose appliquer ces 4. vers du Pseaume 37. de la traduction de M. de Heauville. Vous jugerez qu'ils ne me conviennent pas mal, quand vous saurez ce qui me vient d'arriver, & que c'est un assez beau commencement de l'exécution des menaces dont je vous ai déjà parlé. Vous portez avec vous la 2. partie de l'Apologie pour les Catholiques. Vous savez qu'il n'y a rien qui puisse blesser quelqu'un que les hérétiques, & qui ne soit tout à fait avantageux à l'Eglise. Cela n'y fait rien. Il suffit que l'on m'en croie l'auteur. On en a enlevé 4. ballots lors qu'ils étoient prêts d'entrer dans Paris. Et non content de cela, on a arrêté prisonnier, & mené à la Bastille un très bon Prêtre, à qui on les avoit adressez près de Paris, quoi qu'il fut tout languissant, & qu'il ne fut pas encore guéri d'une très grande maladie qui l'avoit réduit à l'extrémité. On a même interrogé ceux qui demouroient avec ce Prêtre, pour savoir qui sont ceux qui avoient accoutumé de le venir voir, & on les leur

a fait décrire le mieux qu'on a pu : de sorte qu'ils sont obligés maintenant de se tenir cachez. En feroit-on davantage contre ceux qui auroient été convaincus d'avoir débité les livres les plus impies & les plus préjudiciables à l'Etat & à la Religion? On est bien assuré que si un Pape si pieux & si plein de bonté & de justice entendoit parler des traitemens si barbares & si injustes , il en feroit sensiblement touché, & qu'il emploieroit volontiers son autorité pour obtenir du Roi qu'il ne souffrit plus qu'on l'engageât par surprise en des choses si opposées au dessein qu'il a de gouverner les Etats avec toute sorte d'équité & de douceur. Mais pour aller à la source du mal il faudroit représenter à sa Majesté :

1. Qu'on ne devroit pas seulement écouter des gens qui ont entrepris de faire croire qu'il y a en France une nouvelle secte d'hérétiques, sans avoir jamais pu marquer aucun dogme particulier comme étant tenu par ceux de cette secte, qu'on ne l'ait aussi-tôt ou desavoué , ou condamné, ou fait voir invinciblement que ce n'étoit point une erreur.

2. Que se trouvant réduits par là à donner à qui il leur plaît un nom de secte, en les appelant *Jansenistes*, sans vouloir marquer ce que veut dire ce nom, & dans

dans quelle erreur il faut être engagé pour être censé être de cette secte, il est étrange que l'on puisse regarder autrement ceux qui agissent de la sorte que comme de visibles calomniateurs.

3. Qu'il est contre tout droit divin & humain d'emprisonner, de bannir, ou de proscrire des Ecclesiastiques de piété sur des rapports de gens de néant ou d'ennemis déclarés, ou sur de purs soupçons qu'on ne sauroit appuier d'aucunes preuves, sans qu'on leur dise quel est leur crime, ou qu'on leur donne jamais lieu de se défendre en présence de leurs accusateurs, ce que les païens mêmes ont jugé absolument nécessaire pour agir selon la justice, comme il paroît par ce que dit Festus dans les Actes.

Tant qu'on ne fera point comprendre au Roi que le spectre dont on lui fait peur sous le nom de Jansenisme, n'est qu'un phantôme, & qu'il ne peut sous ce pretexte, sur des accusations vagues, traiter comme il fait tant de gens de bien sans blesser sa conscience, & sans se rendre coupable devant Dieu, quoique les hommes n'aient pas droit de lui en faire rendre compte, on ne sauroit apporter un véritable remede aux maux dont l'Eglise de France est presentement affligée. Car le plus terrible jugement

CCXII. Lettre de M. le Duc de Bourgogne
de Dieu sur les puissances souveraines, et, que se laissant aveugler par les flateries de ceux qui les environnent, ils s'imaginent que tout ce qui leur est permis selon les hommes (c'est-à-dire, tout ce que leur souveraineté leur donne pouvoir de faire sans que leurs sujets les puissent obliger de leur en rendre raison, ou que ce leur puisse être un sujet de se révolter contre eux) leur est permis selon Dieu; c'est-à-dire qu'ils le peuvent faire sans l'offenser, & sans s'attirer un jugement d'autant plus rude, qu'ils auront mal usé d'un pouvoir qu'il ne leur avoit donné que pour l'exercer selon les règles immuables de sa justice.

Tout le monde s'attend que S. S. aiant accepté d'être Parrain de M. le Duc de Bourgogne, il enverra un Legat en France pour tenir sa place, comme on a fait au Batême de M. le Dauphin. Si cela est, ce seroit une occasion favorable pour travailler à cette paix générale de l'Eglise. Mais il faudroit que le Cardinal qu'on choisiroit pour cela, en eût un ordre exprès du Pape, & qu'il fut bien informé de tout ce qu'il faudroit faire: autrement il trouvera des gens qui le joueront, & qui l'amuseront par la vaine image d'une paix plâtrée, qui laissera les choses dans la même confusion où elles sont

sont presentement ; ou par des vains prétextes d'intrigues & de cabales que l'on fera passer pour des crimes d'Etat, & que l'on substituera aux accusations d'hérésie qu'on ne pourra plus soutenir, pour tenir toujours dans l'oppression ceux qui n'ont point d'autre crime, que de n'être pas amis des Jesuites, parce qu'ils ne peuvent approuver leurs relâchemens & leurs erreurs.

En voilà assez sur cette matiere. Il faut passer à une autre qui cause un grand scandale dans tous les Pais-Bas Espagnols. C'est que les Reguliers y font courir un placard imprimé, qui doit être, si ce ne sont de grands faussaires, un *Feria V.* du 6. Août, *quo prohibentur multi libelli idiomate belgico, & duo folia idiomate latino, quibus continentur septem puncta, seu articuli fidei, quos quisque scire debet necessitate mediis ut saluus fiat.* Or on nous a appris que ces sept points sont : *

1. *Unum esse Deum creatorem omnium.*
2. *Illum unum Deum esse supremum universi gubernatorem.*
3. *Esse etiam omnium judicem hominum, qui remuneraturus est bonos, & puni-
turus malos.*
4. *Deum unum esse trinum in personis,
qua sunt Pater, Filius, & Spiritus
Sanctus.*

* Voyez
la 9. par-
tie des
Diffic.
propo-
sées à M.
Steyaert.
pag. 102.

5. *Deum filium, esse hominem factum.*

6. *Gratiam Dei esse necessariam ad salutem.*

7. *Animam hominis esse immortalem.*

Si ce *Feria V.* est vrai, il faut qu'on l'ait obtenu par quelque insigne surprise; c'est ce que l'on voudroit bien que vous tâchassiez de decouvrir. Cependant voici l'Histoire des 7. points. Il y a 12. ou 15. ans que les plus pieux pasteurs du Diocese de Malines aiant reconnu que plusieurs d'entre le peuple étoient dans une grossiere ignorance des verités de la foi, & de celles même que les plus habiles Théologiens croient être absolument nécessaires à salut : ils penserent aux moyens de remedier à un si grand mal, & ils n'en trouverent point de meilleur que de renfermer ces verités en un petit nombre de points si courts & si clairs qu'il n'y eût personne qui ne les pût comprendre facilement ; c'est ce qu'ils firent en les renfermant dans les 7. points que je vous ai déjà marquez.

Ce n'est pas qu'ils ne fussent que quelques Théologiens ont prétendu que quelques uns de ces 7. points ne sont point nécessaires de *nécessité de moien*, mais seulement de *nécessité de precepte* ; mais ils savoient aussi que les plus habiles les jugent tous absolument nécessaires.

res. Ils n'ont point prétendu décider cette question, ils sont bien éloignés d'avoir cette pensée; mais ils n'ont point douté qu'il ne leur fut permis d'être de l'avis des derniers sans condamner les premiers, & que pour la pratique, laquelle seule les regardoit, il étoit incomparablement plus sûr de mettre entre ces articles quelques-uns de ceux dont il ne seroit pas absolument certain, mais seulement probablement, qu'ils fussent nécessaires à salut de nécessité de moien, que de les omettre; parce qu'il n'y avoit en cela aucun danger à craindre, étant certain au moins qu'il n'y en a aucun qu'on ne soit obligé de savoir *necessitate precepti*, au lieu que l'opinion de ceux qui croient que quelques-uns de ces points là ne sont pas nécessaires de nécessité de moien n'étant au plus que probable, s'il se trouvoit qu'elle fut fausse, cette probabilité n'empêcheroit pas que ceux qui auroient ignoré ces points, ne fussent exclus du salut.

Mais ce qui les a mis dans une entière assurance que personne ne trouveroit à redire à la proposition qu'ils faisoient de ces points, c'est qu'il y a 40. ans au moins que ces mêmes points ont été proposés comme nécessaires de *necessité*

366 CCXII. *Lettre de M. de Meulan*
de moi en dans un livre imprimé à Rome, dédié à Urbain VIII. & approuvé avec éloge, ensuite duquel est la permission du Maître du Sacré Palais. C'est ce que vous verrez par les 9. ou 10. premiers feuillets que je vous envoie, afin que vous soiez entièrement convaincu qu'il faut nécessairement qu'on ait usé de quelque supercherie pour arracher du Saint Office la prohibition de ces livres Flamands qui ne contiennent que la même chose. Je n'ai pas le loisir de vous représenter les maux que fait ici ce Decret de l'Inquisition que les Moines repandent par tout de leur autorité privée, M. l'Internonce aiant déclaré qu'on ne lui avoit point envoyé de Rome, & qu'on ne lui en avoit rien écrit.

LETTRE CCXIII.

A M. DU VAUCEL. Sur l'emprisonnement de quelques personnes, l'Apologie pour les Catholiques, les 7. points publiés dans les Pais-Bas, & les 4. articles du Clergé.

NOs affaires vont toujours de mal en pis, cela s'entend à parler humainement : car la foi doit corriger ce langage,

ge, & la fête que nous celebrons, nous doit bien persuader que nous ne devons point regarder comme des objets de pitié, mais plutôt d'envie, ceux qui souffrent pour la justice. Le P. du Brueil a été mis à la Bastille, Madame Maubert & son Fils unique; & on ne fait ce qui arrivera de M. le Tourneux. Et afin qu'on donne quelque couleur à toutes ces violences, on dit que tous ces gens là sont coupables d'avoir fait entrer dans le Roiaume des livres contre l'état & contre la Religion. C'est ce qu'on apprend par les Gazettes mêmes. Car voici un article de celle de Harlem de Mardi dernier. „ M. le Blanc Intendant de Normandie a été à Fontainebleau avec M. l'Archevêque de Rouen, „ sur ce qu'on l'accusoit d'avoir fait entrer des ballots de livres qu'on a interceptez, & il avoit porté une lettre de „ M. du Brueil qui l'en déchargeoit. „ Le Roi lui a dit qu'il croioit qu'il n'y „ avoit point eu part, mais qu'il étoit „ surpris que de tels livres *contre l'Etat* „ & *la Religion* fussent entrez dans le „ Roiaume & par Rouen. ” C'est ce qu'on a fait accroire à sa Majesté, quoi que presque tous ces livres ne soient que des exemplaires de la 2. partie de l'Apologie pour les Catholiques, que je sai

par une lettre de M. Sluse avoir été dé-
vû à Rome; & il faudroit être bien im-
pudent pour oser dire que c'est un livre
contre la Religion & contre l'Etat. Il y a
aussi quelques exemplaires de la Regale
de la Relation. On fait assez si cette
qualification leur convient. Peut-être
qu'il y aura aussi quelques exemplaires de
la Morale pratique qui pourront être
pris pour être contre la Religion & con-
tre l'Etat, lorsque nous serons venus au
tems dont S. Gegroire dit : *Quando fides
in opprobrium, & veritas erit in crimen.*
Mais il ne faut point douter que ce ne
soient les Traités de la Regale qui font
notre plus grande crime. Car on rejette
tout cela sur moi, & il n'y a pas jusqu'aux
Gazettes qui ne disent que l'on me cher-
che. Et si j'étois plus apprehensif, je
ne dormirois guere à mon aise, puisque
selon ce qu'on mande de Paris, après
avoir consulté M. de Pomponne, il n'y
a que la Ville d'Amsterdam où je me
puisse croire en quelque sureté, & que je
n'y ferois pas chez le Prince qui vous a
fait un si bon accueil. Cela peut être,
mais j'abandonne tout cela à Dieu, &
n'en travaille pas moins tranquillement
à une chose d'importance qu'on m'a con-
seillé de faire.

Les Curez ont fait un écrit latin pour
la

la justification de leur conduite touchant les 7. points. Je ne doute point que M. l'Archevêque de Malines ne l'envoie à Rome. Si MM. du saint Office n'en sont point convaincus qu'ils ont eu tort de censurer les livrets touchant les 7. points, & qu'ensuite ils ne reforment un jugement si insoutenable, & qui cause un si grand scandale, il faut desespérer du genre humain, & s'enfermer dans quelque trou où on ne fasse que prier Dieu. Car qu'y a-t-il à faire en ce monde, si toutes les puissances Ecclesiastiques & Seculieres croient avoir droit de condamner qui il leur plaît, *unâ tantum parte audistâ, sapè & neutrâ*, comme dit Seneque de l'Empereur Claude, & qu'ils mettent ensuite leur honneur à ne reparer jamais le mal qu'ils auroient fait par leurs jugemens injustes & précipitez.

Je ne puis m'empêcher de vous dire encore que ce seroit un mauvais conseil que l'on donneroit à S. S. si on la portoit à condamner d'erreur les 3. articles du Clergé, touchant la puissance de déposer les Rois, l'infailibilité, la superiorité au Concile Général. Car le Clergé ne manquera pas d'ecrivains pour le défendre, au lieu qu'il en manque pour appuyer ses autres injustices. Et cela produira un grand nombre d'écrits de part

& d'autre dont l'effet sera de donner de grands avantages aux hérétiques pour rendre odieuse l'Eglise Romaine, de mettre un obstacle à la conversion des Protestans, & d'être l'occasion d'une persécution plus cruelle contre les pères Catholiques d'Angleterre. On en voit déjà des commencemens : car il paroît ici un livret sous ce titre magnifique : *Antigraphum ad Clerici Gallicani de Ecclesiastica potestate Declarationem. Optimo, maximo, summoque Pontifici Christi Vicario Innocentio XI. Orbis & Orbis Domino, Celorum, Terrarum, Inferorumque Janitori amico, fideique oraculo infallibili humiliter dicat, consecrat, presentat Nicolaus Ceroli ex Marchionibus de Carretto &c.* Je ne l'ai point vu, mais M. de Ste. Marthe qui m'en écrit, ajoute. „ La „ suite du livre est proportionnée à la „ magnificence du titre. Il prétend que „ J. C. aiant été Roi de toute la terre „ & le Pape étant son Vicaire, il a aussi „ une souveraine puissance sur toute la „ terre, & par conséquent sur tous les „ Souverains. ” Je plains le S. Siege d'avoir de tels défenseurs ; & c'est un terrible jugement de Dieu sur l'Eglise, si Rome prend cette voie de se défendre contre les Evêques de France.

Les Calvinistes pourroient faire quelque

que réponse à la premiere partie de l'Apologie pour les Catholiques où il est parlé de cette matiere.. Mais s'ils m'opposeroient de semblables livres, que pourrois-je repondre autre chose, sinon qu'on peut être fort bon Catholique & ne pas approuver de tels excès, quoi qu'ils aient été autrefois fort communs parmi les Canonistes, qui ont attribué au Pape, comme le reconnoît le Cardinal Bellarmin, une puissance, non seulement indirecte, mais directe sur tous les Rois aussi bien dans le temporel que dans le spirituel, & qui ont pretendu, aussi bien que ce nouvel auteur, que la qualité de Vicaire de J. C. l'avoit rendu le monarque temporel aussi bien que spirituel de toute la terre. Et il faut que ç'ait été sur ce fondement que des Moines disoient à Ataballipa, que ce n'étoit plus lui, mais le Roi d'Espagne, qui étoit Roi du Perou, parce que le Pape le lui avoit donné : ce qui fut une occasion à ce Roi de répondre assez spirituellement pour un barbare, qu'il falloit que ce Pape fût un fort mal honnête homme, puisqu'il donnoit ce qui n'étoit point à lui. En verité cela fait gémir, & réduit les gens de bien qui aiment l'Eglise à ne savoir plus que faire. Car quand ils seroient dans la derniere oppression, & qu'ils au-

roient tout à espérer de la Cour de Rome pour en être delivrez, ils ne croiroient pas pouvoir acheter cette liberté en s'engageant d'appuyer toutes ses prétentions bien ou mal fondées. Ils ne seront jamais de l'humeur de ce Théatin de Paris qui répondit à un bon Prêtre qui lui représentoit qu'il y avoit plusieurs de ces prétentions qui nuisoient au salut de plusieurs ames en empêchant leur retour à l'Eglise : *Pereat orbis, modo maneat auctoritas Papa*. Cette parole paroît horrible. Cependant il semble souvent qu'on agisse comme si on la croioit fort vraie; tant on a peu d'égard à ne point laisser accabler tous les Catholiques de trois Roiaumes, & à empêcher par là que la vraie Religion n'y fasse de plus grand progrès, parce qu'on ne veut pas souffrir qu'ils déclarent qu'ils ne croient pas qu'il leur est libre de ne pas croire que ce sont des choses qui soient de foi. Il faut dire au contraire : *maneat auctoritas Papa, ne pereat orbis*, c'est-à-dire, qu'il faut prendre pour un principe certain, que le salut des ames est la fin, & que l'autorité du Pape est un moien pour arriver à cette fin; & qu'ainsi on doit reconnoître que c'est pour le salut des ames, & non pour le Pape même & pour la grandeur de sa Cour, que J. C. a don-

donné la Primauté à S. Pierre, afin de conserver les Eglises dans l'unité, *ut Capite constituto schismatis tollatur occasio.*

Il n'y a point de vrai Catholique qui ne soit prêt de donner sa vie pour cette vérité, telle qu'elle est établie dans le livre de M. de Meaux approuvé par le Pape & par tant de Cardinaux & d'Evêques, & qui peut contribuer si fort à la conversion des herétiques par la modération qu'il a gardée sur ces matieres. Mais de vouloir risquer le salut des ames en les exposant au danger d'un schisme pour des privileges contestés & qui n'ont aucun fondement certain ni dans l'Ecriture ni dans la Tradition, ne seroit-ce pas dire en effet, quoi qu'on ne l'osât pas dire en propres termes, *Pereat orbis, modò maneat autoritas Papæ?* Et ce qui est de plus très assuré, c'est que ce seroit inutilement, parce que ce qu'on pretendroit faire, ne seroit point du tout un moien propre à conserver cette autorité du Pape que l'on fait consister dans les choses dont il est parlé dans les 3. articles. Car la condamnation d'erreur trouvera certainement une resistance invincible : on s'y doit attendre ; & on ne comprend pas comment on s'est pû imaginer qu'on pourroit faire passer en France le contraire de ces 3. articles, vû que M. du Val,

qui a été toute sa vie dans une si grande estime à Rome, qu'il y étoit regardé comme l'homme du monde qui avoit rendu de plus grands services à l'Eglise, & que tous les Nonces avoient ordre de se conduire par ses avis, s'est contenté d'enseigner que le Pape est infallible en ce qui regarde la foi; mais c'a été en reconnoissant que l'opinion contraire, qui est celle de la déclaration, non seulement n'est pas contraire à la foi, mais qu'elle n'est même ni erronnée ni temeraire. Il en fait une conclusion expresse dans son livre, *De supremâ Aut. Rom. Pont. lib. 2. c. 1.* N O N E S T *erroneum neque temerarium temeritate opinionis, supremum Pontificem in decernendo errare posse.* Je ne crois pas même qu'il y ait lieu d'espérer que le Pape puisse jamais obtenir du Roi que le Clergé révoque sa Déclaration. Mais comme j'ai attendu trop tard : ce ne pourra être que pour la première fois que je vous entretiendrai sur ce sujet..

L E T T R E C C X I V .

A M. DU VAUCEL. Sur la sortie des M. Chertemps de la Bastille, les menaces qu'on lui faisoit à lui-même, & sur l'écrit intitulé Antigaphum. 13. Nov.
1682.

Après tant de méchantes nouvelles j'en ai une bonne à vous apprendre aujourd'hui, c'est que M. Chertemps est sorti de la Bastille sans être envoyé en exil. Car vous savez qu'on ne sort guere de là que pour être au moins banni de Paris. Mais n'en concluez rien de trop avantageux pour nous. Ce lui a été une grace singuliere apparemment à cause de sa parenté qui a intercedé pour lui, s'étant trouvé parent de la femme de M. Colbert. La persecution cesse si peu qu'on nous avertit par les dernieres lettres de redoubler les gardes, mais absolument, parce qu'on veut trouver M. Arnauld à quelque prix que ce soit, à cause que c'est lui qui est auteur des Considerations, & qui empêche l'accommodement de la France avec Rome. Ce sont les deux crimes : vous savez si le dernier a quelque apparence. Cependant ces mêmes lettres portent que Des Grès a promis de me trouver, pourvu qu'on ne lui laisse point manquer d'argent.

gent, & qu'il est parti dans ce dessein. N'est-ce point pour être en allarme? Je vous assure néanmoins que je ne le fais guere, & que je n'en dors pas moins tranquillement. J'abandonne tout à Dieu : & comme je tâche de ne point faire d'imprudence, je me soumetts pour le reste à tout ce qu'il lui a plus ordonner de moi.

J'ai lû l'*Antigraphum* dont j'écris la dernière fois. *Vicit presentia famam* : c'est-à-dire, que le j'ai trouvé bien plus sot & plus impertinent, que l'on ne me l'avoit dit. Ce sont de continuel folécismes & barbarismes. *Clerici Gallicani* n'est pas une faute d'impression, comme on le pourroit croire : il est partout de même. Il n'a pas crû qu'il y eût d'autre mot Latin pour signifier le Clergé de France que *Clericus Gallicanus*. En écrivant je m'avise de vous l'envoyer. Vous serez bien-aise de le voir, & vous en pourrez faire bon usage. Car en vérité le meilleur conseil qu'on pourroit donner aux Romains feroit de mettre ce livre dans l'Index, en l'appellant au moins *Liber injulius* ; car il ne leur peut faire que de la honte, & le Gazettier d'Hollande s'en est déjà raillé par une sanglante ironie en disant : Qu'il est si bien fait & si plein de bonnes raisons qu'il per-

persuadera tout le monde. J'ai vû depuis une personne qui connoît l'auteur. Il est de la même maison que le Marquis de Grana , mais assez mal à son aise. Il demeure à Mons , & il n'a fait ce livre que pour se vanger de M. de Cambrai, dont il n'est pas content, je ne sai pour quoi. Il se vante d'avoir réponse de Rome touchant l'estime que l'on y fait de son livre, & il dit qu'il s'en va l'augmenter de la moitié : c'est qu'il le va encore faire plus impertinent. Si on ne le connoissoit point , ~~de~~ qu'il n'y eût pas mis son nom , on auroit lieu de soupçonner que ce ne fût un Huguenot malicieux qui l'auroit fait pour se moquer de la Cour de Rome ; comme Beze en fit un autre fois du même stile pour se moquer du President Lizet *. Je n'ajoute plus rien à ce que j'ai dit des 7. points. M. de Ste. Marthe vous salue. Il est chez nous presentement mais il s'en ira dans quelques jours à sa retraite qu'il s'est choisie à 9. ou 10. lieues d'ici, chez un bon Curé de la Campagne.

* *L'Ecrit de Beze a pour titre: Epistola Magistri Benedicthi Passavantii, responsiva ad commissionem sibi datam à venerabili Domino Petro Lyseto &c. 1567.*

L E T T R E C C X V.

*A M. DU VAUCEL. Sur la mort
de M. Favoriti, & le nom de Janseniste.*

NOUS avons eu bien de la douleur de la mort de M. Favoriti. J'en écrivis il y a huit jours fort à la hâte à M. le Comte de Cassini *. Il y a un fait touchant son testament, dont je puis n'avoir pas été bien informé. Mais quand ce que l'on m'avoit dit ne seroit pas tout à fait comme on me l'avoit assuré, je n'en serois pas moins persuadé de son détachement des choses de monde. Je suis bien aise d'avoir appris par la Gazette qu'il a laissé sa Bibliothèque à celui de ses parens qui en pouvoit faire meilleur usage. Il est bien étrange qu'en même tems qu'on reconnoît qu'on ne se sert du nom de Janseniste que pour persécuter des gens de bien, on ne laisse pas de conserver la prévention qu'on a eue autrefois contre de prétendus Jansenistes qu'on décrie en l'air sans en avoir pu trouver un seul à qui on pût avec justice appliquer ce nom, dans l'idée qu'on lui donne, en se figurant par là des gens opposés à la doctrine de l'Eglise sur le
sujet

des 5. propositions. Si ce que
 s mandez du Cardinal d'Etrées sur ce
 t est vrai, il est bien à plaindre; car
 e peut parler ainsi que contre sa con-
 ce, non plus que le petit Doc-
 * qui est avec lui. Mais il faut nous * M.
 ndre d'être toujours en butte au mon- Diraie.
 quoique nous fassions, *in hoc enim*
i sumus. Pour n'avoir pu autrefois
 ieurer d'accord d'un fait de nulle im-
 pance, on nous a rendu odieux à Ro-
 & nous ne l'étions pas moins à la
 ir de France. Presentement que nous
 ndons par le seul amour de la vérité
 le la justice ce qu'on a fait de bien à
 tie, la Cour de France nous regarde
 me ses plus grands ennemis, & celle
 Rome ne laisse pas de conserver tou-
 s quelque chose de son ancienne aver-
 contre nous, & d'être capable d'a-
 mauvaise opinion des gens, quand on
 lui fait passer pour Jansenistes. Dieu
 loué : nous avons plus de lieu d'e-
 er qu'il nous fera misericorde en l'au-
 monde, puisque si nous faisons quel-
 bien, loin d'en recevoir notre re-
 pense en celui-ci, il ne nous en re-
 at que des persécutions.

JE crois qu'on ne pourra pas
voquer la censure contre les
mais il faudroit au moins s'en
voir.

1. Ce qu'ils ont prétendu
cette Censure, & si c'est qu'
lent plus qu'on insiste particulie
instruisant les enfans & les per
ples, sur ces 7. points qui c
ce qu'il y a de plus capital de
gion Chrétienne: ou si c'est
que ce nombre de sept leur dé

2. Quel motif ils peuvent
faire cette prohibition, & si ce
qu'on leur a fait croire, que
de ce pais ci sont tellement cor
te la foi dans ces sept points, q
gent d'enseigner le reste comme
que cela d'important. Ce qu

suivre tout ce que les Peres ont dit & commander le Symbole, en traitant avec eux ceux qui enseignent une autre doctrine; comme si les Pasteurs qui ont un soin particulier d'enseigner les points que je vous ai envoyez, en voient par là quelque chose de contraire ou de different de ce qui est porté dans le Symbole des Apôtres. Je vous envoie un de ces placards, afin que MM. de l'Office voient par là, quel usage de leur decret ceux qui l'ont obtenu surprirent, & quelles impressions donnent aux peuples contre leurs Pasteurs, dont tout le crime est d'avoir cherché les moyens les plus courts & les plus faciles pour empêcher qu'aucune âme que Dieu a commises à leurs soins, périsse pour avoir ignoré quelque chose de la verité de la foi, qu'il seroit nécessaire de nécessité de moyen de savoir être sauvé.

Ce que ces MM. de l'Inquisition ont répondu au livre dont je vous envoie les premières feuilles, qui a été imprimé à Rome, dédié au Pape Innocent VIII. & qui n'a été publié qu'avec la permission du Maître du Sacré Palais laquelle n'a été donnée que sur une raison fort avantageuse. Car ce livre contient les mêmes sept points que les livres
pro-

de tous les rept. : cela seroit au
probable, & il n'y auroit poi
titude que cela ne fut pas : ce
pour obliger les Pasteurs qui
salut de leurs brebis à ne les la
rer à personne, parce que s'il se
qu'il fut vrai qu'ils fussent tou
res de nécessité de moien , nu
rance ne pouroit empêcher que
mourroient dans un âge où ils
été capables de les apprendre, m
damnez faute de les avoir su
ce que dit cet auteur approuvé
& c'est ce que disent les Paste
On voudroit donc bien savoir
peuvent répondre MM. du S.
cet argument.

Ce qui étoit bon & louable
du Pape Urbain VIII. doit é

rement dans l'instruction des simples sur les mêmes sept points qui sont contenus dans les livres prohibez par le S. Office; & de les enseigner avec un grand soin, comme étant tous, au moins probablement, nécessaires de nécessité de moien pour être sauvé.

Donc cette pratique est encore bonne & louable sous le Pape Innocent XI.

Or les livrets que MM. du S. Office viennent de prohiber à la sollicitation de quelques Reguliers, ennemis des Pasteurs des Pais-Bas Catholiques, ne contiennent que cette pratique approuvée avec éloge dans le livre dédié à Urbain VIII.

On ne voit donc pas quelle raison, ces MM. peuvent avoir eue de prohiber ces livrets; & il seroit nécessaire de l'apprendre d'eux, afin de faire cesser le scandale que cette prohibition fait en ces quartiers, comme on en peut juger par le placard que je vous envoie.

Ce n'est pas pour un livret qu'on a prohibé. C'en sont 7. ou 8. & ainsi je ne puis pas vous les envoyer: mais je vous ai marqué bien distinctement les 7. points qu'ils ne marquent qu'en général dans leur prohibition. Et ils ont bien fait en cela: car ils auroient soulevé contre eux toute la terre, s'ils avoient

384 CCXVI. Lettre de M. de Noailles.
avoient spécifié quels sont ces 7. points,
pour lesquels ils censurent tant de petits ou-
vrages qui sont entre les mains de tout le
peuple de 3. ou 4. Diocèses, & donnent
par là sujet aux Moines d'en décrier tous
les Pasteurs. Dieu fait le profond res-
pect & la sincère vénération, que j'ai
pour un si bon & si saint Pontife: mais
c'est ce qui cause plus de douleur, de voir
arriver de telles choses sous un Pontificat
qui en faisoit attendre de si avantageuses
pour l'Eglise & pour le bien des âmes,
& qu'on n'ait presque aucune espérance
de voir réparer le mal qu'on a pu com-
mettre par surprise.

* C'étoit une Re-
mon-
trance au
Roi: il en
est parlé
dans les
Lettres
suivantes.
Je ne fais pas si ce que je fais pour
ruiner le Phantôme du Jansenisme *
sera fort utile au païs où vous êtes.
Car comme il a fallu faire l'histoire, on a
été obligé d'y mettre des choses qui pou-
ront ne leur pas plaire, comme l'irréguli-
rité du procès qu'on vouloit faire aux IV.
Evêques. Mais je suis résolu de ne re-
garder que la vérité dans cet écrit, sans
me mettre en peine s'il plaira ou ne plaira
pas. Je ne fais pas même ce qu'on en fe-
ra: mais s'il se publie, je me dois ré-
soudre à mourir dans mon exil, ce qui
ne me met guere en peine. Car j'y prends
à partie, depuis le commencement jusqu'à
la fin, celui qui dit toujours qu'il ne fait
rien

ien * & que c'est le Roi qui fait tout. * M. de Harlai Archevêque de Paris. Il entend la Remontrance à laquelle il travailloit.

J'ai lu une grande partie du livre du P. le Porc, parce qu'il faudra que j'en parle dans le *Phantôme* : * mais il se pourra bien faire que je ferai quelque ouvrage contre. Car j'ai trouvé un biais pour ruiner ce leure sans entrer dans une trop grande discussion. Et j'ai sur tout moi-même le prouver démonstrativement qu'il donne des armes aux Calvinistes pour établir contre nous avec beaucoup d'avantage (si on s'arrêtoit à ce qui est dit dans ce livre) une des plus grandes de leurs hérésies, qui est que tous les justifiés seront certainement sauvés. On seroit bien aise de savoir si on parle à Rome de ce P. le Porc, & ce que les Dominicains en disent. Car ils seroient bien stupides s'ils ne voioient pas que le vrai titre de cet ouvrage devoit être :

Les sentimens de S. Augustin sur la grace opposés à ceux de tous les Theologiens qui enseignent que la grace efficace par elle-même est nécessaire à toutes les actions de piété, entre lesquels est Jansenius.

Car il est plus clair que le jour qu'il n'oppose à Jansenius aucun passage de S. Augustin, qui ne ruine dans le sens qu'il y donne, la nécessité de la grace efficace par elle-même à toute action de piété. C'est donc à cet Ordre religieux qui a

aquis tant de gloire devant Dieu & devant les hommes en défendant avec un si grand zele la vraie grace de J. C. à voir s'il doit souffrir que sous le nom de Jansenisme on rende leur doctrine suspecte d'hérésie, & qu'on les fasse passer dans le monde pour des corrupteurs de la doctrine de S. Augustin, qu'ils auroient altérée par leurs fausses gloses. . .

Au reste nous avons une extreme joie de ce que vous nous mandez de M. le Comte*. Nous en étions en peine, parce que les Gazettes disoient qu'on n'avoit point encore pourvu aux charges. Mais l'assurance que vous nous en donnez nous donne une telle satisfaction, que cela est capable de nous consoler de toutes nos mauvaises nouvelles, passées, présentes, & avenir.

* de Cas-
soai.

L E T T R E C C X V I I.

A M. DU VAUCÉL. Des perquisitions que l'on faisoit de lui. Du P. Du Breuil & de la conduite de l'Oratoire à son égard. De l'Inscription du College des Jésuites. D'un fanatique qui étoit venu en Sorbonne. De quelques livres de M. Bossuet Evêque de Meaux, & de M. de Pont-Chatcau.

1^{er} Janv.
1683.

Après vous avoir souhaité une heureuse année, c'est à dire où Dieu continue à vous assister de sa sainte grace, & à vous combler de ses benedictions, car il n'y en peut avoir d'heureuse que par là: je vous dirai pour toute nouvelle, que Dieu nous traite toujours en Pere, en permettant que notre foi soit éprouvée par la patience, comme l'or dans la fournaise, selon la parole de S. Pierre.

Les Gazettes disent toujours qu'on cherche M. Arnauld, & qu'on l'a pensé attraper à Paris chez une demoiselle Janseniste. Mais les nouvelles de Paris disent sur cela, que ce bruit s'étant répandu, & d'autres semblables, touchant les perquisitions que l'on faisoit de ce Docteur, M. Despreaux avoit dit d'une maniere

très agréable & très fine : *Le Roi est trop heureux pour trouver M. Arnauld.*

Le P. du Breuil est toujours à la Bastille ; où on nous mande aussi qu'il se défend parfaitement bien. Mais on mande en même tems comme la dernière infamie pour les Peres de l'Oratoire, qu'ils lui avoient fait signifier, qu'ils l'avoient exclus de leur Congrégation, sans avoir même attendu qu'il y eut quelque jugement contre lui. Cela est digne du renversement que M. de Paris a fait dans cette Congrégation, en dépouillant le Général de ses fonctions, & le releguant dans un hermitage qui lui est donné pour prison, en faisant exiler les plus honnêtes gens, ou les privant de tous leurs emplois, & en mettant toute l'autorité entre les mains de 5. ou 6. esclaves de toutes ses volontés.

C'est ce qui pourroit faire penser que la nouvelle qui suit dans la même lettre, quelque incroyable qu'elle soit en elle-même, n'est peut-être pas éloignée de toute apparence. En voici les propres termes. *On dit que les PP. de l'Oratoire doivent faire une assemblée générale au commencement de l'année prochaine, où ils ordonneront que tous ceux de leur corps qui sont suspects de Jansenisme aient à se retirer.* Ce seroit agir bien cavalierement que de chas-

chasser des Prêtres d'une vie irréprochable d'une compagnie ecclésiastique sur de simples soupçons, & sans même pouvoir dire ce que l'on entend par le mot de *Jansenisme* dont on les soupçonne.

Il y avoit pour inscription au dessus de la porte du College des Jesuites de Paris. *Collegium Claromontanum Societatis Jesu*. Ils l'ont ôtée, & ont mis en la place, *Collegium Ludovici Magni*: ce qui a donné lieu à faire contre eux cette Epigramme sanglante & trop emportée.

*Ante fores dudum nomen venerabile Jesu
Manserat: hoc Patrum sustulit atra manus.
Sponte tamen Jesus discessit: nempe Tricorni
Cum Belial nullum fœdus inire potest.*

On aura peut-être déjà mandé au lieu où vous êtes, qu'au milieu d'un acte fort celebre qui se faisoit en Sorbonne, un homme habillé de noir avec une épée au coté avoit crié tout d'un coup *silentium*, *silentium*, & qu'il avoit dit ensuite en fort bon latin, que l'on s'amusoit en vain à disputer, & que la Sorbonne périroit dans quinze jours. Après quoi il avoit jetté des papiers cachetez qui contenoient, à ce que disent quelques-uns, une censure des 4. articles de l'assemblée, & quelque chose de fort injurieux contre M. de Pa-

ris. Quoi qu'il en soit, on le laisse aller, & personne ne s'avisa de faire arrêter cet homme. Il y a des Gazettes qui ont prétendu que ces papiers étoient en faveur des Huguenots, & que M. de Paris n'y étoit déchiré que comme étant l'auteur des conseils de tout ce qu'on faisoit contre eux. Ainsi le fait est certain, mais on n'est pas si certain de ce qui étoit dans ces papiers.

Je ne sai si vous avez vu avant que de partir, le livre de M. de Meaux sur la Communion sous les deux Espèces. Il en paroît un nouveau du même Prelat qui est le recit d'une conference qu'il eut, il y a cinq ans, avec le Ministre Claude sur le sujet de l'Eglise, ensuite de laquelle Mademoiselle de Duras sœur du Duc de Duras & du Mareschal de Lorge qui étoit de la R. P. R. se convertit. Ce livre est parfaitement beau, & peut extrêmement contribuer à la conversion des Huguenots. Je lui avois écrit il y a plus d'un mois en lui envoyant par la poste le livre contre M. le Fevre*, & j'en avois envoyé une douzaine à M. le Petit libraire, par le carosse : mais je n'en ai aucune reponse ni d'un coté ni d'autre. Cela est assez étrange. Il y a aussi environ quinze jours que j'ai envoyé par la poste au même M. de Meaux l'Antipreservatif,

sans

sans que j'en aie eu aussi aucune reponse.

Ce que vous desirez savoir touchant M. Michelin est assez inutile. Car je ne crois pas qu'on le puisse jamais faire résoudre à accepter &c. Mais pour satisfaire votre curiosité, je vous dirai que son nom est Joseph Sebastien de Cambout de Pont-Chateau, d'une des anciennes maisons de Bretagne. Son Pere étoit Cousin germain du Cardinal de Richelieu. Que son frere aîné avoit épousé la fille aînée de M. le Chancelier Seguier, qui étoit fort riche & n'avoit que deux filles, dont la cadette a épousé en premières noces le Duc de Sully, & en secondes le Duc de Verneuil fils naturel d'Henri IV. Que l'une des sœurs de M. Michelin a épousé M. le Duc d'Epemon dont elle n'a point eu d'enfans ; & la seconde M. le Comte d'Harcourt, de la maison de Lorraine, dont elle a eu cinq garçons & une fille qui est Abesse de Notre Dame de Soissons. Mais j'avois oublié de dire que M. le Marquis de Coëflin son frere aîné, a laissé trois garçons, dont l'un est le Duc de Coëflin, le 2. l'Evêque d'Orleans *, & le 3. le * depuis Cardinal. Chevalier de Coëflin. Pour celui dont il s'agit, le Cardinal de Richelieu lui avoit fait donner trois Abaies dont il n'en a plus aucune, s'en étant depouillé, pour

392 CCXVII. *Lettre de M. de M...*
n'avoir point à répondre du bien d'Eglise, & pouvoir passer sa vie sans aucun engagement ni du côté du monde, ni de l'Eglise, dans une entière retraite qu'il avoit choisie dans le dehors du Monastere de P. R. des Champs, où il s'occupoit à cultiver une vigne & un plan d'arbres de ces bonnes Religieuses.

LETTRE CCXVIII.

Dec. 1. *AM. L'EVEQUE DE CASTORIE.*
Dessin d'une Remontrance au Roi.

LE dessin de la Remontrance est de faire voir que tout ce que l'on fait contre les Prétendus Jansenistes, sur tout depuis la paix, est injuste, & insoutenable, & que Dieu y est offensé.

L'importance seroit de le persuader au Roi. C'est la premiere vue qu'on a eue, & on est assuré qu'il auroit de la peine à s'en défendre, si on pouvoit la lui faire lire.

Mais parce que cela sera difficile, la seconde vue a été de persuader le public que cette pièce pourroit avoir cet effet envers sa Majesté s'il la lisoit. On croiroit avoir beaucoup gagné si elle faisoit cette impression envers les plus honnêtes gens de la Cour.

Pour

ir en venir à bout, il a fallu nécessairement représenter avec force les injustices dont on se plaint. Mais comme tout sous le nom du Roi il demeureroit à l'abri du blâme de cet injuste procédé, à qu'on n'en chargeât ceux qui lui ont donné ces conseils. Cela auroit moins servi si on ne l'avoit fait qu'en général les autres Ministres du Roi auroient pu s'en tenir offensés. On n'a pu se dispenser de s'en prendre à M. de Paris, & au P. de la Chaise, & prennent au premier.

M. de Paris étant persuadé que le Roi seroit en état de rendre de très grands services à l'Eglise s'il étoit bien conseillé, & qu'il ne feroit faire que du mal, tant qu'il suivroit les conseils de M. de Paris; j'ai vu qu'on ne pouvoit rien faire de plus utile pour l'Eglise & pour la Monarchie, que de lui ôter la confiance qu'il a en cet homme, & qu'on n'auroit pour cela qu'à le lui faire connoître tel qu'il est, sans même fouiller dans sa vie privée; mais s'arrêtant simplement à ce qu'il fait au regard du Jansenisme, je me suis imaginé que cela seroit utile. Je n'ai reçu que si on sortoit de son sujet. En m'y renfermant, j'ai trouvé moyen d'en faire le portrait sous deux caractères. L'un d'un homme injuste,

394 CCXVII. *Lettre de M. de Paris*
barbare, fourbe & sans conscience: l'autre d'un fort mal habile homme, qui n'a point de jugement, & qui engage le Roi dans des choses basses, inutiles, qui ne sauroient réussir, & qui ne peuvent que ternir sa gloire.

Ce caractère m'a paru pour le moins aussi nécessaire que l'autre. Car la plupart des Rois ne sont pas si scrupuleux, que de faire difficulté de prendre conseil de personnes injustes & qui n'ont guère de conscience: mais ils n'aiment pas que l'on croie qu'ils aient confiance en des personnes mal habiles, & qui n'ont point de jugement.

Sans le dessein que j'ai eu de donner cette dernière idée de M. de Paris, j'avoue qu'il y a des choses qui pourroient paroître trop longues & hors de mon sujet: comme ce qui est dit de la condamnation du Missel dans l'assemblée de 1660. dont il étoit Président: & les réflexions sur l'écrit envoyé au Roi par l'assemblée des PP. de l'Oratoire de 1678. Mais je crois que l'on feroit fort mal de retrancher ces choses, parce qu'il n'y a rien dans cette pièce qui rende M. de Paris plus ridicule, & ce seroit avoir tout gagné que de persuader au Roi qu'il l'est en effet.

L E T T R E C C X I X.

A M. L'ÉVÊQUE DE CASTORIE.

Pour répondre à quelques difficultés que ^{3. Janv.} ce Prelat lui avoit proposées. ^{1683.}

JE ne sai, Monseigneur, s'il seroit facile de résoudre les questions que vous me faites. Car ces sortes de choses ne s'écrivent guere. On fait fort bien en chaque tems comment on en use : mais on ne s'avise guere de le mettre par écrit. Trouveroit-on, par exemple, dans les livres qu'on fait aujourd'hui, qu'en Italie on ne donne le fouet aux enfans que sur les épaules, & qu'on y seroit choqué comme d'une chose fort immodeste, si on le faisoit comme en France? Ce qui pourroit faire croire que les filles n'avoient rien à l'entour d'elles quand elles se baignoient, c'est cette parole de S. Jérôme dans sa lettre à S. Eustochie de *servanda Virginitate*. *MIHI in adulta virgine qua se ipsam debet erubescere, lavacra non placent* (a)

R 6

Car

(a) Pour entendre le passage de S. Jérôme il est bon d'observer qu'il y a apparence que les Orientaux pratiquoient le bain à peu près comme aujourd'hui. Les hommes non plus que les femmes n'entrent point dans le bain sans être couverts

Car il semble que cette raison suppose qu'elles n'avoient rien à l'entour d'elles en se mettant dans le bain. Mais il me semble, Monseigneur, qu'indépendamment de ce qui s'est pu faire autrefois, il y a un autre principe par lequel on doit condamner ce que cette personne entreprend de justifier. Ce principe est que les péchez de scandale sont relatifs, étant plus ou moins grands selon la disposition de ceux que l'on scandalise. D'où il s'ensuit que tout ce qui passe pour immodeste & scandaleux au jugement de tous les gens de bien & craignans Dieu de ce tems ci, doit être condamné & évité par cette règle S. Paul: *Ab omni specie mala abstinete vos*, quand un usage contraire en auroit fait juger autrement dans un autre tems.

En voici un exemple qui me paroît convaincant. Les Paroles deshonnêtes sont défendues par S. Paul, Eph. V. 4. *Nec turpitude, nec stultiloquium*. On pé-

verts d'une demi chemise, & tout infideles qu'ils sont, ils gardent l'exterieur de la modestie beaucoup mieux qu'on ne fait parmi nous. On puniroit exemplairement ceux qui se depouilleroient entierement. Il est facile de concevoir qu'il n'est pas seant à une vierge de se depouiller, quoi que ce ne soit qu'au dessus de la Ceinture, quand même elle se baigneroit seule.

déchoireroit aujourd'hui contre cette regle de S. Paul en se servant des mots de Pu. . de Ga. . . de Bor. . . quoique les Peres ne l'aient point blessée en se servant de ceux de *Meretrix*, de *Scortum*, de *Lupanar*. Pourquoi ? parce qu'en ce tems là les plus honnêtes gens s'en servant, ils ne passioient pas pour vilains, au lieu que présentement les honnêtes gens ne s'en servant point, ils blessent les oreilles chastes & passent pour deshonnêtes.

En voici encore un autre qui revient plus au sujet. Ce seroit aujourd'hui une chose qui choqueroit horriblement la pudeur & avec raison, si on pendoit les criminels nuds comme la main. Cependant nous ne voions point que jamais les Chrétiens aient reproché aux paiens d'avoir blessé la pudeur naturelle en mettant tous nuds ceux qu'ils crucifioient.

On peut ajouter à cela, qu'il y a bien de la difference entre se mettre nud par quelque raison, comme pour entrer dans le bain, & se mettre nud ou demeurer nud sans raison. La pudeur est plus choquée dans ce dernier cas que dans le premier. Qu'un enfant de 15 ou 16 ans se promene nud dans les rues, on ne le pourra souffrir : on n'en est pas blessé de même quand il se met nud pour se baigner. La raison est, qu'au regard du pre-

mier la vue de la nudité, est accompagnée d'une idée d'impudence, dont on ne peut pas n'être point frappé quand on a de la pudeur: au lieu que dans le second elle est accompagnée d'une idée de quelque sorte de nécessité qui rend l'indécence plus supportable.

Vous verrez, Monseigneur, quelle application vous pourrez faire de ces deux principes.

On vous a envoyé une lettre du P. Quelnel qui fait voir le mauvais effet du système * que je ne voulois pas qu'on imprimât. Cela me met en doute de ce que je dois faire: si je devrois travailler à réfuter ce système en quittant ce que j'ai commencé de faire, qui est d'examiner un très méchant livre intitulé: *Collectio an.orum translationes Scripturae in linguas vulgares germanicum*, imprimé par ordre du Clergé en 1661. Il me fâche de ne pas continuer ce travail, parce que c'est la suite naturelle de celui de la lecture de l'Ecriture sainte contre le Sr. Mallet. D'un autre côté il seroit bon d'empêcher que ce système n'eut cours.

L E T T R E C C X X .

A M. L'ARCHEVEQUE DE REIMS. 17. Janv.
Sur l'Apologie pour les Catholiques. 1683.

M O N S E I G N E U R

JE viens d'apprendre que vous avez des exemplaires du livre qui a été saisi, qui est la seconde Apologie pour les Catholiques, & que vous en avez fait des pressens. J'en ai eu de la joie, car c'est une marque que vous ne croiez pas que ce soit un mechant livre, & qui ait pu être un juste sujet de faire tant de vacarmes, & de faire souffrir des traitemens aussi rudes à tant de personnes qui ne peuvent être coupables que d'avoir contribué quelque chose à le faire entrer en France, & le mettre en état d'être débité à Paris. Je m'étois donné l'honneur de vous en écrire quelque tems après que le Prêtre de S. Denis fut arrêté; & comme j'ai gardé une copie de cette Lettre, j'ai cru que vous ne trouveriez pas mauvais que je vous en envoiasse un *duplicata*, parce que l'ayant adressée, à un de mes amis, la consternation où tout le monde est sur mon sujet, a été cause qu'on n'a osé vous la rendre. Il semble même que cet-

te

mier la vue de la nudité, est accompagnée d'une idée d'impudence, dont on ne peut pas n'être point frappé quand on a de la pudeur: au lieu que dans le second elle est accompagnée d'une idée de quelque sorte de nécessité qui rend l'indécence plus supportable.

Vous verrez, Monseigneur, quelle application vous pourrez faire de ces deux principes.

On vous a envoyé une lettre du P. Quesnel qui fait voir le mauvais effet du système* que je ne voulois pas qu'on imprimât. Cela me met en doute de ce que je dois faire: si je devrois travailler à réfuter ce système en quittant ce que j'ai commencé de faire, qui est d'examiner un très méchant livre intitulé: *Collectio autorum translationis Scriptura in linguas vulgares damnantium*, imprimé par ordre du Clergé en 1661. Il me fâche de ne pas continuer ce travail, parce que c'est la suite naturelle de celui de la lecture de l'Ecriture sainte contre le Sr. Mallet. D'un autre côté il seroit bon d'empêcher que ce système n'eut cours.

Le traité de la nature & de la grandeur du P. Malebr.

Paris le 10 Mars 1691.

LET.

L E T T R E C C X X.

A M. L'ARCHEVEQUE DE REIMS. 17. Jan
1683.
Sur l'Apologie pour les Catholiques.

M O N S E I G N E U R

JE viens d'apprendre que vous avez des exemplaires du livre qui a été saisi, qui est la seconde Apologie pour les Catholiques, & que vous en avez fait des presens. J'en ai eu de la joie, car c'est une marque que vous ne croiez pas que ce soit un mechant livre, & qui ait pu être un juste sujet de faire tant de vacarmes, & de faire souffrir des traitemens aussi rudes à tant de personnes qui ne peuvent être coupables que d'avoir contribué quelque chose à le faire entrer en France, & le mettre en état d'être débité à Paris. Je m'étois donné l'honneur de vous en écrire quelque tems après que le Prêtre de S. Denis fut arrêté; & comme j'ai gardé une copie de cette Lettre, j'ai cru que vous ne trouveriez pas mauvais que je vous en envoiasse un *duplicata*, parce que l'ayant adressée, à un de mes amis, la consternation où tout le monde est sur mon sujet, a été cause qu'on n'a osé vous la rendre. Il semble même que cet-

te

398 CCXL. *Lettre de M. de M.*
mier la vue de la nudité, est accompagnée d'une idée d'impudence, dont on ne peut pas n'être point frappé quand on a de la pudeur: au lieu que dans le second elle est accompagnée d'une idée de quelque sorte de nécessité qui rend l'indécence plus supportable.

Vous verrez, Monseigneur, quelle application vous pourrez faire de ces deux principes.

On vous a envoyé une lettre du P. Quesnel qui fait voir le mauvais effet du système* que je ne voulois pas qu'on imprimât. Cela me met en doute de ce que je dois faire: si je devrois travailler à réfuter ce système en quittant ce que j'ai commencé de faire, qui est d'examiner un très méchant livre intitulé: *Collectio autorum translationes Scripturae in linguas vulgares damnantium*, imprimé par ordre du Clergé en 1661. Il me fâche de ne pas continuer ce travail, parce que c'est la suite naturelle de celui de la lecture de l'Ecriture sainte contre le Sr. Mallet. D'un autre côté il seroit bon d'empêcher que ce système n'eut cours.

Le traité de la nature & de la grâce du P. Malebr.

L E T T R E C C X X.

A M. L'ARCHEVEQUE DE REIMS. 17. Janv
1683.
Sur l'Apologie pour les Catholiques.

M O N S E I G N E U R

J E viens d'apprendre que vous avez des exemplaires du livre qui a été saisi, qui est la seconde Apologie pour les Catholiques, & que vous en avez fait des pressens. J'en ai eu de la joie, car c'est une marque que vous ne croiez pas que ce soit un mechant livre, & qui ait pu être un juste sujet de faire tant de vacarmes; & de faire souffrir des traitemens aussi rudes à tant de personnes qui ne peuvent être coupables que d'avoir contribué quelque chose à le faire entrer en France, & le mettre en état d'être débité à Paris. Je m'étois donné l'honneur de vous en écrire quelque tems après que le Prêtre de S. Denis fut arrêté; & comme j'ai gardé une copie de cette Lettre, j'ai cru que vous ne trouveriez pas mauvais que je vous en envoiasse un *duplicata*, parce que l'ayant adressée, à un de mes amis, la consternation où tout le monde est sur mon sujet, a été cause qu'on n'a osé vous la rendre. Il semble même que cer-
te

te affaire est encore empirée depuis par les faux bruits qu'on a fait courir, & qu'on trouve même dans les Gazettes, que ces balots étoient remplis de livres pernicieux à la Religion & à l'Etat. Mais je ne doute point qu'on n'ait presentement reconnu combien cela étoit éloigné de la vérité. Car on n'y aura trouvé, si on les a visitez, qu'une Edition presque entiere de la seconde Apologie pour les Catholiques, un reste de la premiere, & de la Lecture de l'Ecriture sainte contre M. Mallet. Je ne doute point, Monseigneur, que vous ne soyez persuadé que ce dernier livre, non seulement n'a rien de mauvais, mais qu'il peut beaucoup contribuer au dessein qu'a sa Majesté d'employer toutes sortes de moyens pour ramener à l'Eglise Catholique ceux de ses sujets que l'hérésie en a fait sortir, puis qu'il est certain, comme l'affure le Pere Veron, très habile dans ces matieres, qu'il n'y a rien qui les entretienne plus dans le schisme, que ce que leur disent sans cesse leurs Ministres, & de vive voix & par écrit, qu'on regarde l'Ecriture sainte dans l'Eglise Catholique comme un livre défendu à tous les Laïques, qui est la prétention du Sieur Mallet. Et pour les deux Apologies, je ne puis douter que le Roi étant aussi bon qu'il est, ne m'en fût

fût quelque gré s'il avoit été informé que ce n'est pas tant l'Apologie des Catholiques en général, que la sienne propre. Car voici dans la vérité ce qui m'y a fait travailler. M'étant trouvé dans un pays étranger où j'étois allé chercher quelque repos, que je ne pouvois trouver dans le mien, je n'y ai pas oublié, graces à Dieu, ni ce que je devois à mon Roi, ni ce que je devois à ma Religion. Ainsi le livre de la *Politique du Clergé* m'étant tombé par hasard entre les mains; il me fut impossible, en le lisant, de n'être pas touché d'indignation en voyant avec combien d'artifice & de hardiesse cet Auteur décrioit tout ce que sa Majesté fait en faveur de la Religion Catholique pour tâcher d'y ramener ceux qui l'ont quittée. Je fus particulièrement frappé de l'injure qu'il fait à tous les Catholiques, en voulant persuader au Roi, qu'ils ont des principes de Religion qui sont que les Souverains ne peuvent s'assurer entièrement de leur fidélité, au lieu qu'il prétend que celle du parti Huguenot est à toute épreuve. C'est ce qui m'a donné occasion de traiter le point de la Souveraineté des Rois dans la première partie de cette Apologie: & je crois pouvoir dire sans vanité, que je l'ai établie sur des maximes qui m'ont toujours paru très vé-

véritables & très solides ; mais qui sont en même tems si avantageuses aux Souverains, que je ne sai si un particulier peut rendre un plus grand service au Roi que d'ôter à ses peuples toute occasion de revolte, en leur faisant voir que rien au monde ne les peut dispenser de la fidélité qu'ils lui doivent. A quoi je puis ajouter que je ne me ferois pas engagé à traiter cette matiere, si je n'avois eu plus d'égalité aux interets, de mon Prince qu'àux miens propres. Car je prévoiois assez que ce que j'en écrivois ne seroit pas trop bien reçu en un lieu où il m'étoit fort important, dans les conjonctures présentes, de ne pas perdre, ou en tout, ou en partie un peu de considération que l'on y avoit pour moi. Dans la seconde partie, outre les points de doctrine que je défends, ce qui ne peut être qu'avantageux au dessein qu'a sa Majesté, je l'ai encore justifiée sur les moyens qu'elle emploie pour le retour de ses sujets à l'Eglise Catholique, contre lesquels l'Auteur de la *Politique* declame avec beaucoup d'emportement, & j'ai fait voir par S. Augustin, que la crainte de quelques pertes temporelles pouvoit être utilement & légitimement employée pour faciliter le retour à l'Eglise Catholique, de ceux qui s'en étoient retranchez, & qu'à plus forte raison

dans

dans les choses qui ne sont pas contraires aux Edits, le Roi pouvoit refuser des grâces aux Huguenots, qu'il faisoit aux Catholiques; que c'étoit une charité louable & non une abomination, comme il est dit dans la Traduction Flamande de ce livre, d'assister des pauvres familles après les avoir instruites de la véritable Religion, & de témoigner par quelques gratifications temporelles à ceux qui rentroient dans l'Eglise, la joie qu'on avoit de leur retour. Je suis assuré, Monseigneur, que si sa Majesté étoit informée de toutes ces choses, elle auroit plutôt pensé à trouver quelque occasion de me traiter avec la même bonté qu'elle a daigné faire autre-fois, lors que je le méritois moins, sur tout à son égard, qu'à ordonner que l'on fit rien de ce qu'on a fait sur le sujet de ces livres, ce qui m'a été plus sensible que si on me l'avoit fait à moi même. Car s'il est vrai, comme je n'en puis douter après les assurances qu'on m'en a données, que le Roi étant pressé par quelques personnes de mettre à la Bastille un homme de qualité pour avoir envoyé à Pamiers une aumône de deux milles Ecus, * il les arrêta par * M. des
cette belle parole : *Il ne sera pas dit que* Touches.
*j'aie mis à la Bastille quelqu'un pour avoir
donné l'aumône, n'auroit-t-il pas eu autant de*
su-

sujet de dire , s'il avoit su les choses comme elles sont : il ne sera pas dit que j'aie fait mettre en prison des gens pour avoir fait entrer dans mon Roiaume des livres qui n'ont été faits que pour sa propre défense , aussi bien que pour celle de la Religion Catholique. J'apprens aussi des Gazettes , que le Roi aiant su que M. le Comte de Soissons étant en Angleterre avoit parlé de lui avec beaucoup de zèle & de generosité devant des personnes qui le portoient à en parler autrement , il lui avoit donné par une libéralité vraiment roiale une pension de vingt mille livres. On ne refuse point à ce Prince les louanges qu'il mérite , & on ne lui envie point sa pension ; mais ce ne sera peut-être pas une vanité à l'Auteur des Apologies , ou c'en sera une excusable dans l'extrémité où on le reduit , s'il ose dire qu'il n'a pas été moins généreux que ce Prince , & qu'il a plus fait pour sa Majesté en consacrant à sa defense & au maintien de sa Souveraineté , son tems , ses veilles & son bien , sans en attendre nulle recompense en ce monde. Car il a bien cru que l'on empêcheroit bien que sa Majesté ne pût rien savoir des services qu'il avoit tâché de lui rendre. Mais je vous proteste , Monseigneur , que quoi que l'on fasse , cela ne diminuera

quera rien de l'affection, de la vénération & du zèle que Dieu m'a donné pour mon Roi; & que ce qui me cause le plus de peine dans mes disgraces, n'est pas ce que j'en souffre; c'est l'apprehension que j'ai que la conduite qu'on lui fait tenir, tant envers moi, qu'envers beaucoup d'autres qui valent encore mieux que moi, ne soit pas agreable à Dieu, & que la gloire de S. M. n'en reçoive quelque diminution devant les hommes. On n'ira pas si loin que Seneque, qui a prétendu que toutes les belles actions d'Alexandre avoient été ternies par la maniere dont il avoit traité Calistenes; mais on ne pourra pas peut-être s'empêcher de croire que les historiens de la vie du grand Louis, qui fera d'ailleurs remplie de si grandes choses, auront de la peine à excuser ce qu'on lui a pû faire faire contre des personnes, qui malgré tous les efforts de leurs ennemis, ne passeront certainement dans la posterité, ni pour de mauvais sujets, ni pour de mauvais Catholiques, ni pour des malhonnêtes gens. Excusez, Monseigneur, cette parole de liberté, Dieu en connoît le principe; on a de la peine à se retenir, quand on ne sent rien dans sa conscience qui ait donné sujet à ce que l'on souffre, & qu'il n'y a rien en ce que l'on souffre qui ne soit

soit même davantage à l'honneur du meilleur des Rois. Cependant ce n'est pas encore tout l'embarras où je me trouve. J'ai fait deux autres ouvrages pour la défense de l'Eglise, & j'ai su que vous avez prié M. le Comte d'Avaux de vous envoyer le premier des deux, qui est la *justification du renversement de la mer*. J'ai donné ordre que l'un & l'autre vous fût envoyé, & si vous les avez reçus, & que vous aiez lu le dernier qui contient des reflexions sur le *Preservatif* de M. Jurieu, vous y aurez pu remarquer que j'ai mieux aimé faire une espece de digression, en quittant un peu le Ministre de vue, que de ne pas ménager encore les occasions de défendre quelques points de la conduite de sa Majesté envers les Prétendus réformez, contre lesquels les Calvinistes ont le plus crié. Cependant je ne fai ce que ces livres deviendront; car aiant donné ordre qu'on en envoiât une douzaine du premier à M. le Petit par les voies ordinaires, afin qu'ils fussent visités & examinés avec toute sorte de rigueur, j'apprens qu'il y a plus de six semaines que cela a été fait, sans qu'on n'en ait reçu aucune nouvelle. Que faire donc? Quand on les envoie par des voies particulieres, on se rend criminel; & si c'est par les voies communes, on ne fait

ce qu'ils deviennent. Ce n'est pas que j'apprehende pour les uns & pour les autres qu'ils soient brûlez, comme on doit faire des mechans livres, mais plutôt qu'ils ne soient trouvez si bons, qu'il n'y ait des personnes qui en veuillent profiter à mes dépens : car on fait assez qu'il n'y a que trop de gens à la Cour qui ne font pas de scrupule de demander le bien d'autrui, & qui ne manquent pas de prétextes pour se le faire donner. Mais j'espère, Monseigneur, qu'ayant eu la bonté de me témoigner tant d'affection, vous voudrez bien m'en donner une marque en cette rencontre. Il vous fera aisé d'empêcher une si grande injustice : je l'attens de votre générosité, & ce me sera une nouvelle obligation d'être plus que jamais.

L E T T R E C C X X I.

A M. DU VAUCÉL. De l'opinion ^{22. Janv.}
des Ultramontains sur l'Infaillibilité du ^{1683.}
Pape. Des biens que faisoient à Louvain
MM. Viane & Hayens.

JE ne suis pas surpris de ce que vous me mandez du lieu où vous êtes, mais ce ne laisse pas de m'être un sujet de gémissement & de douleur. Car je ne vous
puis

puis dissimuler que je suis sensiblement touché de voir les mauvais effets que cause dans des personnes de si grand mérite, la prévention pour des sentimens que la foi Catholique n'oblige personne d'avoir, & qui ne faisant point partie de la véritable autorité du S. Siège (pour laquelle je serois prêt de répandre mon sang, comme je vous ai déjà dit dans une autre lettre) mettent un grand obstacle au salut d'une infinité d'ames qui périssent dans le schisme ; l'attache qu'ils savent qu'on a à Rome pour ces sentimens, leur rendant l'Eglise si odieuse, que non seulement ils n'y veulent pas rentrer, mais que c'est la principale cause de la persécution cruelle qu'ils font aux Catholiques, comme il paroît par le procès de Milord Staffort.

* Licencié de Louvain & Professeur de l'Ecriture sainte.

Je mets entre les principaux de ces mauvais effets, l'estime qu'on y fait d'un aussi grand ennemi de la bonne morale & de tous les gens de bien qu'est le Sieur du Bois, * pour avoir fait des livres très meprisables sur cette matiere, qui pourront être refutés par d'autres qui étant plus estimés dans le monde, ruineront le petit avantage que l'on croit retirer de ceux là. Ils sont à plaindre s'ils se croient bien défendus par les Srs. du Bois & Ceroli. Pour moi ce me seroit un préjugé qu'une cause seroit mauvaise, en
voiant

voiant qu'on l'auroit mise en de telles mains. Cependant il paroît déjà par de fâcheux exemples combien le credit de ce M. du Bois a fait de progrès ; car ce ne peut être que lui qui a fait censurer deux Theses de deux Docteurs de Louvain ; l'une du seminaire de Malines sur le secret de la confession, contre laquelle le Sr. du Bois à déclamé outrageusement par divers petits écrits, quoi qu'il n'y pût rien trouver à redire, qu'en donnant un faux sens aux paroles de ce Docteur, par une fausse construction : l'autre est la These d'un autre Docteur, où il est dit, que la jurisdiction des Evêques est de droit divin ; ce qui me paroît si certain par l'Ecriture & la Tradition, que rien ne me paroît plus injuste que de flétrir par des censures si mal fondées, des Theologiens Catholiques, à qui on ôte souvent par là le moien de servir l'Eglise, sur tout en un tems & en un pais, où les Moines en abusent étrangement, & où les Docteurs de Louvain ont des ennemis si puissans sur tout à la Cour d'Espagne, qu'il n'en faudra peut-être pas davantage pour faire que ce Docteur, qu'on m'a dit avoir beaucoup d'esprit & de piété, soit exclus de tout emploi. Que si le bruit que les Moines font courir depuis quelques jours, étoit véritable, que ce que les Cûrés ont

fait pour justifier leur conduite touchant les sept points, avoit encore été censuré, & que l'on vint aussi à faire quelque chose contre le livre du P. Gabrielis, * ne feroit-ce pas forcer les gens de juger qu'on fait très bien en France de se maintenir dans la possession où l'on est, de n'avoir aucun égard à ces sortes de censures, puisque ce qui se fait encore sous un si saint Pape, semble ôter tout lieu d'espérer qu'elles se fassent à l'avenir avec plus de circonspection que par le passé.

* C'est un livre Latin qui a pour titre *Specimina Moralis* & qui a été traduit en François par le P. Gerberon sous ce titre : *Essais de Morale* &c.

Un autre mauvais effet de la querelle des 4 articles & du credit du Sr. du Bois, est le refroidissement où il semble que l'on est à Rome pour M M. de Louvain, & en particulier pour M M. Viane & Huygens : & c'est ce qui me cause, je vous l'avoue, beaucoup de douleur. Car j'ai toujours eu beaucoup d'estime pour cette célèbre Faculté, depuis que j'ai su avec combien de zèle elle a défendu la celeste doctrine de S. Augustin touchant la grace, que sa docte censure du siècle passé fait voir qu'elle a mieux connue & mieux entendue que toutes les autres Universités de l'Europe. Mais j'en ai fait encore beaucoup plus d'état depuis que j'ai appris, étant en ces quartiers ci, le changement admirable qui s'y est fait depuis quelque tems dans les mœurs des étudiants,

dians , par une effusion de l'esprit de piété qui a passé des maitres dans les eco-
liers , de sorte qu'on est aussi réglé & aus-
si devout dans les principaux colleges ,
qu'on le peut être dans les seminaires les
plus réglés : ce qui fait des fruits merveil-
leux dans la mission de Hollande , & dans
les Pais-Bas Catholiques , parce qu'il sort
de là un grand nombre de fort bons Ec-
clesiastiques qui sont également capables ,
& de bien instruire les peuples , & de les
bien édifier par leurs bons exemples. Or
je ne puis que je ne regarde comme une
grace singuliere que Dieu m'a faite , de
ce que je me sens beaucoup plus touché
de la sainteté de la vie , que de la pureté
de la doctrine ; parce que la science ne
me semble rien , si elle ne conduit à la
piété. Je sai de plus que ce sont princi-
palement M. Viane & M. Huyghens
dont Dieu s'est servi , pour faire dans
l'Université de Louvain ce renouvelle-
ment de piété , dont l'Eglise tire de si
grands avantages. Vous jugerez par là ,
Monsieur , quel seroit le serrement de
mon cœur , si le Sr. du Bois avoit fait
par ses intrigues que S. S. n'eût plus pour
cette Université , & pour ces deux Doc-
teurs , les mêmes sentimens de bonté qu'el-
le leur avoit témoignée jusques ici. Il
faut bien que ce soit lui qui ait tâché d'y

donner cette impression au regard de M. Huygens, dont il est ennemi déclaré; puisque n'étant point de la Faculté étroite, il n'a point eu de part à la réponse qu'elle a faite sur les 4. articles.

Mais je ne vois pas de plus qu'on ait dû se blesser de cette réponse, si on avoit considéré, que dans une matiere, sur laquelle les sentimens des Catholiques sont libres, puisque selon M. du Val même, ce qu'en a dit le Clergé n'est ni erroné ni temeraire, ils ont eu bien des ménagemens à garder. Ils sont à la porte de l'hérésie, & plusieurs de leur corps vont en Hollande pour travailler dans la mission. Or il faudroit être peu instruit dans la controverse, pour ne savoir pas que les hérétiques tirent de grands avantages des opinions pour lesquelles on voudroit que ces Messieurs se fussent déclarés, & qu'on ne les fauroit combattre que foiblement s'y tenant attaché, d'où vient aussi que M. Veron, le Cardinal de Richelieu, & MM. de Wallembourg, n'ont jamais voulu s'engager à soutenir contre les Protestans, que l'infailibilité de l'Eglise Universelle, & que le Cardinal du Perron a dit positivement, qu'il n'y avoit point d'autre moien certain & infailible de terminer les questions de la foi, que le Concile général. Ils ont de plus dû prévoir qu'il

qu'il ne seroit pas impossible qu'ils changeassent de maître, ce qui ariveroit apparemment si le Roi d'Espagne venoit à mourir: & ils savent assés qu'il n'y a rien que les Jesuites ne tentassent pour les ruiner s'ils étoient à la France. Il semble donc qu'il y a eu de la prudence de ne faire que ce qu'ils ont fait, pour ne leur pas donner occasion de les décrier dans l'esprit d'un Roi, qui seroit devenu le leur, comme des ennemis de sa couronne: car c'est comme on fait prendre ces choses là au Roi. L'Université de Douai n'a pas eu la même chose à appréhender, parce que les Jesuites en font. Et vous savez le proverbe, *lupus lupinam non est*. Ils savent bien s'épargner les uns les autres, & ne pas faire contre leurs confreres, ce qu'ils feroient contre des étrangers qu'ils haïssent mortellement. Quoi qu'il en soit, ce qu'auroient pû dire ces MM. n'auroit pas fait certainement que l'Eglise de France où il y a presentement de plus savans Prelats que dans tout le reste de l'Europe, eût changé de sentiment. Il est vrai que l'Assemblée à eu tort de remuer ces questions sans aucune nécessité; mais ce n'est point ce qu'elle en a dit qui a formé la créance qu'on y a sur ce point. Enfin je ne saurois me lasser de dire que ce ne sera point le contraire de ces Arti-

416 CCXXIX ~~Le Roi de France~~
me seroit possible pour déromper le Roi
des mauvaises impressions qu'on lui a don-
nées des prétendus Jansenistes, ce qui ne
se peut faire qu'en lui montrant en même
tems combien la confiance qu'il a à M. de
Paris est préjudiciable à sa gloire & à son
salut.

J'ai bien prévu combien cela seroit dif-
ficile, & que je m'exposois par là à n'a-
voir jamais de repos, & à passer le reste
de ma vie dans de continuelles allarmes,
ayant peine à trouver aucun lieu où je
puisse être en sureté: *Sed nihil horum tu-*
reor; nec facio animam meam pretiosioram
quam me. Ce que j'entreprends me paroît
si avantageux pour l'Eglise, & si propre
à combler le Roi d'honneur & de gloire
pour ce monde & pour l'autre, que quoi
que j'aie peu d'esperance d'y reussir, je
ne laisse pas de regarder toutes les traver-
ses qui m'en pourront arriver, comme de
précieuses recompenses de mon travail.
Car je suis persuadé que le Roi étant
aussi absolu qu'il est, n'y ayant rien qui le
puisse empêcher de faire tout le bien qu'il
voudra faire, & ayant de si grandes qua-
lités pour venir à bout de tout ce qu'il
entreprend, une fermeté inflexible à ne se
point relâcher des bonnes resolutions qu'il
a une fois prises, & une application mer-
veilleuse à trouver des moïens de les exé-
cuter,

cuter, je suis, dis-je, persuadé que si Dieu avoit changé d'objet à son ambition, & qu'il lui eût donné une aussi forte passion de travailler pour sa gloire, qu'il en a eu jusques ici de travailler pour la sienne propre, il pourroit faire des biens infinis pour la réformation de l'Eglise, pourvu qu'en même tems Dieu lui fit avoir de la confiance en des personnes éclairées & vraiment pieuses. L'un & l'autre dépend de Dieu; mais ce seroit le tenter, si outre les prières que nous devons sans cesse lui adresser, afin qu'il opere ce changement dans le cœur de ce Prince, on n'y emploioit encore les moïens qui y peuvent contribuer. Or j'ai cru que ce que je fais étoit un de ces moïens, parce qu'il m'a semblé, que si on pouvoit le lui faire lire, & qu'il plût à Dieu d'y donner sa bénédiction, il seroit capable de faire beaucoup d'impression sur son esprit, au regard des deux choses qui mettent un plus grand obstacle au bien qu'il pouvoit faire dans l'Eglise. Car il n'y fera jamais aucun bien solide, tant qu'on lui pourra rendre suspects les plus gens de bien par le phantôme du Jansenisme: & cela sera toujours, tant qu'il aura créance à M. de Paris, & au P. de la Chaise, ou à quelque autre Jesuite. Ce sont donc ces deux empêchemens que j'ai entrepris de lever,

418 CCXXI. *Lettre de M. de Noailles*
en lui persuadant que le jansénisme n'est
qu'une chimere, & que ceux en qui il
eu tant de créance jusques ici, n'en mer-
tent point. On voit assés combien cela
est difficile, vû la prevention où il est au
regard de l'un & de l'autre.

Or vous scavez que pour persuader
quelque chose à qui que ce soit, & en-
core plus à un homme prévenu, il faut
nécessairement se servir de preuves, qui
soient fondées sur des verités ou claires
d'elles mêmes, ou accordées par celui à
qui on parle. Mais ces dernieres sont
d'ordinaire plus courtes & plus efficaces.
Car l'homme étant tout rempli de l'amour
de lui même, est plus capable de rejeter,
ou d'éluder par quelque chicane une véri-
té claire, que de ne pas demeurer d'accord
d'une qu'il aura deja embrassée, & par
là comme adoptée & rendue sienne.

Il est facile de juger que tout cela m'a
engagé d'avoir plus d'égard aux disposi-
tions du Roi, que j'ai entrepris de per-
suader autant pour son salut que pour le
bien de l'Eglise, qu'à celles des person-
nes dont vous me parlez, que je serois
très fâché de blesser, mais que je crois trop
raisonnables pour ne pas entrer dans les
vues que j'ai marquées, dont Dieu pour-
roit tirer tant de gloire. On sait, par
exemple, que le Roi a dans le fond beau-
coup

coup de respect pour le S. Siege ; mais qu'il est fort jaloux des libertés de l'Eglise Gallicane. Rien donc n'étoit plus fort pour lui persuader qu'on le surprend , & qu'on lui donne de mauvais conseils sur le sujet du Jansenisme, que de lui montrer qu'on lui a fait faire beaucoup de choses avant la paix de l'Eglise, manifestement contraires à ces libertés, comme il faut qu'il le reconnoisse maintenant pour peu qu'il y fasse de reflexion.

La Lettre des 19. Evêques est une piece convaincante pour ruiner toutes les chicaneries par lesquelles les Jesuites ont tâché de nous rendre hérétiques. J'aurois donc trahi ma cause si j'avois manqué de l'alleguer : mais si je ne l'avois rapportée que comme revetue de l'autorité des Evêques qui l'avoient écrite , elle n'auroit peut-être pas fait grande impression dans l'esprit du Roi , qui auroit pu se souvenir qu'il en avoit été offensé quand elle parut. Il a donc fallu ajouter qu'elle a été inserée toute entiere dans le livre de M. Gerbais *, que le Clergé de France a approuvé : ce qui mettra M. de Paris dans l'impuissance de dire au Roi , que cette lettre aiant été écrite par des Evêques Jansenistes , on ne doit point y avoir d'égard.

* *De
Causis
majori-
bus.*

Comme on a été obligé de faire un

420 CCXII. Lettre de M. de Noailles
abregé de l'histoire des contestations pas-
sées, on n'a pû se dispenser de rapporter
quelques endroits d'écrits faits en un tems
où les disciples de S. Augustin étoient
fort maltraités par la Cour de Rome sur
les calomnies des Jesuites, ce qui néan-
moins ne les a jamais portés à manquer
au respect & à la vénération que tous les
Catholiques doivent au S. Siege : mais
ils n'ont pû s'empêcher d'écrire avec
quelque force contre des prétentions ex-
travagantes, que les Jesuites vouloient
faire passer comme étant favorables au
Pape, quoi qu'elles lui fussent très inju-
rieuses ; puisque le Vicaire de J. C. qui
est la verité même, ne peut être hono-
ré par le mensonge. Telle fût la These
que les Jesuites soutinrent au College de
Clermont, par laquelle ils soutenoient
que les Papes ont la même infaillibilité que
J. C. aussi bien dans les questions de fait
que dans celles de la foi ; & qu'ainsi on
devoit croire de foi divine ce qu'ils dé-
cideroient touchant ces faits. On n'a pas
pu ne point parler de cette These, qui
n'avoit été faite que pour nous rendre
hérétiques, ni se dispenser de rapporter au
Roi ce qu'on en avoit dit en ce tems
là.

Je suis donc bien assuré qu'il n'y aura
rien dans cette Remontrance, dont les
gens

gens équitables du lieu où vous êtes se puissent offenser, mais je ne vous réponds pas que des têtes aussi mal faites que le S.^r du Bois, n'en prennent sujet de me décrier comme un ennemi du S. Siege, & que le Cardinal Albissi, s'il est encore au monde lorsqu'elle paroîtra, ne recueille toutes leurs criailleries, & ne les fasse valoir autant qu'il pourra.

L'animosité qu'on a contre moi va plus loin que je ne pensois, j'avoue que j'y ai été trompé. Je ne crois pas qu'il y ait un livre plus hors de toute atteinte que celui contre M. le Fevre *. J'en <sup>* Le Cal-
vinisme
convaincu
de non-
veau
d'impie.</sup> avois envoyé une douzaine par les voies publiques, afin qu'ils fussent examinés à la rigueur, & les avois adressés à M. le Petit. Nous avons appris deux mois après qu'il ne les avoit pu retirer, quoi qu'il eût représenté que ce livre ne parloit que contre les Huguenots: que cela n'y faisoit rien, & qu'on ne vouloit point souffrir qu'aucun de mes livres se débattissent dans Paris, quelque avantageux qu'ils puissent être à la Religion Catholique. Voilà ce que les *Considerations* m'ont attiré; mais je n'y ai point de regret. Je remercie Dieu de m'avoir donné moien de rendre ce service à l'Eglise.

Je vous supplie de temoigner à Mon-
S 7 seigneur

422 CCXXIII. Lettre de M. Vaucel
seigneur le Comte de Cassoni que j'ai re-
çû avec tout le respect que je dois sa très
obligeante réponse.

LE T T R E CCXXIII.

29. Janv. 1683. *Au* PRINCE ERNEST, LAND-
GRAVE DE HESSE-RHINFELS.
*Il le remercie de la reception honorable
qu'il avoit faite à M. du Vaucel lors-
qu'il alloit à Rome. Il lui parle de son
Apologie pour les Catholiques.*

MONSEIGNEUR

IL y a longtems que je n'avois eu l'hon-
neur de savoir des nouvelles de V. A.
S. mais j'en appris depuis quelque tems
par un de mes amis * qui a eu le bon-
heur de vous voir à Francfort, & que
vous y avez traité d'une maniere si obli-
geante, que pouvant croire que vous
l'avez fait en partie en ma considération,
je vous en dois témoigner ma gratitude.
C'est une personne de grand mérite, qui
n'a pas moins de pieté que de science, &
qui assurément n'est pas indigne de l'af-
fection que V. A. S. lui a temoignée. Il
me manda de Francfort même, qu'elle a-
voit agréé les livres qu'il lui avoit pré-
sentez de ma part, & il m'a écrit depuis
qu'il

* M. du
Vaucel,
qui
alloit à
Rome.

qu'il est arrivé, qu'elle lui a fait l'honneur de lui écrire deux ou trois fois, & qu'elle lui parle de moi en des termes qui me font rougir. Mais ce m'est une consolation d'avoir appris par là, que V. A. S. fait quelque estime des Livres qu'il lui avoit donnez, & qu'elle les croit avantageux à l'Eglise. M. l'Archevêque de Paris, & le P. de la Chaise n'en ont pas jugé de même ; ou pour mieux dire ils ont pu en porter le même jugement, mais ils ont pris tellement à tâche d'irriter le Roi contre moi, qu'ayant découvert qu'on avoit fait entrer dans Rouen des balots qui étoient remplis de presque toute l'Edition de la 2 Apologie pour les Catholiques * d'un reste de la 1. & de quelques exemplaires de la lecture de l'Ecriture sainte contre le S. Mallet, ils ont fait croire à S. M. que c'étoit des livres pernicioeux à l'Eglise & à l'Etat dont ces balots étoient pleins, & sur ce prétexte, on a demis de sa charge l'Intendant de la Province † : on a mis en prison un Pere de l'Oratoire * Curé dans Rouen, de très grand piété, & sept ou huit autres personnes, & je cours fortune de perdre tous ces exemplaires, ce qui n'accommoderoit pas mes affaires domestiques.

Il y a assurément en cela beaucoup d'in-

* C'est
à-dire
second
Tome.

† M. L.
Blanc.
* Le P.
re du
Brueil.

d'injustice & de dureté; mais on ne doit rien imputer au Roi, qui a trop de bonté pour rien faire de tout cela, si on ne l'avoit prévenu depuis très long tems de cette fausse imagination, qu'il y a dans son Roiaume une nouvelle secte d'hérétiques qu'on appelle Jansenistes, qui seroient capables de faire autant de mal qu'en ont fait Luther & Calvin, s'il n'emploioit toute son autorité & tous ses soins à en arrêter le progrès. On me fait le Chef de cette prétendue secte, & si cela étoit vrai, comme le Roi le peut croire, il n'y auroit pas lieu de s'étonner de tout ce que l'on fait contre moi, & il y a lieu d'attribuer à la clemence du Roi de ce qu'on n'en fait pas davantage. Son malheur est, que son Archevêque & son Confesseur, à qui il est assez naturel qu'il ait confiance pour les affaires de l'Eglise, sont des personnes très indignes de la créance qu'il a en eux, & qui ne pensent dans les conseils qu'ils lui donnent, qu'à satisfaire leurs passions. C'est en quoi les Princes sont les plus à plaindre. Car quelque appliqués qu'ils puissent être à gouverner par eux-mêmes leurs états, comme l'est certainement notre Roi autant & plus qu'aucun autre Prince qui soit aujourd'hui sur la terre, ils ne peuvent savoir que par d'autres les faits particu-

ticuliers d'où dépend la justice & l'injustice de ce qu'ils font ensuite sur les rapports qu'on leur en a faits. Et si ceux en qui ils ont pris créance les trompent, c'est un grand hazard s'ils sont jamais détrompez, parce qu'il est bien rare qu'il y ait des gens assez généreux & assez désintéressés, pour vouloir dire la vérité en se mettant mal avec ceux qui ont l'oreille du Prince. Ainsi, Monseigneur, quoiqu'il m'arrive, j'espère avec la grace de Dieu que je n'en murmurerai point, que je n'en imputerai rien à mon Roi, & que j'aurai toujours la même affection & la même vénération pour sa personne sacrée. Je suis d'une famille qui a toujours fait profession dans les tems les plus fâcheux, d'un zèle singulier pour soutenir la cause des Rois & de la Roiauté. Je n'en ai pas dégénéré jusques ici, je n'en dégènerai pas à l'avenir : mais je suis persuadé qu'une des plus grandes marques de la fidélité d'un sujet envers son Roi, est de vouloir bien s'exposer à tout pour lui faire savoir dans des rencontres importantes, ce que tout le monde pense, & ce que personne n'ose lui dire.

Au reste V. A. S. s'est inquiétée sans sujet sur le peril qu'on lui a dit que j'avois couru d'être pris ; c'est une fable qui s'est répandue dans le monde, & qu'on

426 CCXXIII. *Lettre de M. Arnauld*
qu'on a diversifiée en plusieurs manières.
Tantôt c'étoit à Paris dans l'Isle de No-
tre Dame chez une Devote. Tantôt
chez une Duchesse. Tantôt dans une
autre maison, où je jouois aux échecs avec
un de mes amis, qui s'étant laissé pren-
dre pour moi, m'a donné occasion de
m'évader. Tantôt ç'a été en sortant de
Douai. Tout cela n'a aucun fondement.
Je ne vois pas pourquoi on me voudroit
prendre. Je n'en ai point donné d'oc-
casion : & je ne crois pas que S. M. y
pense. Ce n'est pas qu'on n'en ait parlé à
la Cour, & que plusieurs personnes n'y
aient dit qu'on me cherchoit avec grand
soin : mais ce fut ce qui donna occasion,
à ce que l'on m'a mandé, à une person-
ne * fort spirituelle de dire agreablement.
Le Roi est trop heureux pour trouver
M. Arnauld. Je crois que V. A. S. a
cinq de mes nouveaux livres, trois con-
tre le Sieur Mallet, & les deux Apolo-
gies pour les Catholiques. Il y en a en-
core deux qui n'étoient pas achevés d'im-
primer quand on vous a donné les autres.
L'un contient des *Reflexions* sur le livre
d'un Ministre intitulé, *Preservatif sur le*
changement de Religion. Et l'autre est
la *Justification* de mon livre du *Renverse-*
ment de la morale de J. C. par les erreurs
des Calvinistes. Je m'en vas les envoyer

* M.
Boileau
Despre-
aux.

à Cologne, & je tâcherai de faire enfor-
te qu'on les envoie de là à V. A. S. ou
par la poste ou par quelque autre com-
modité.

L E T T R E C C X X I V .

A M. DU VAUCEL. Il lui parle de 12 Fevr.
la Remontrance, de ses sentimens sur l'm- 1683.
faillibilité du Pape, & des 4. Articles
du Clergé.

NOUS n'avons point reçu de vos let-
tres ni la semaine passée, ni celle-
ci. Je vous ai écrit il y a 15. jours sur
l'ouvrage que je faisois pour ma justifica-
tion. La premiere partie qui tiendra un
volume de vingt feuilles, de la grosseur de
l'Apologie pour les Catholiques, est ache-
vée. J'ai eu soin, autant qu'il m'a été
possible, de n'y rien laisser, dont on se
pût raisonnablement blesser au lieu où
vous êtes. Mais je vous ai marqué la
nécessité où je me trouvois de parler en
quelques endroits selon les maximes de
l'Eglise de France, parce qu'autrement
il auroit fallu omettre tout ce qui peut
faire de plus fortes impressions sur l'esprit
du Roi. On nous auroit pu dispenser
de rien dire de tout cela, si on avoit eu
plus d'égard aux prieres réitérées qu'ont
fait

Grotius.

fait de grands Evêques il y a plus de 4. ou 6. ans, d'apporter quelque remede aux maux que l'Eglise souffre par le phantôme du Jansenisme. Mais vous m'avez mandé vous même, qu'il n'y avoit guere de lieu d'esperer que l'on fît rien sur cela. Il ne nous restoit donc que de nous aider nous mêmes, puisque personne ne nous veut aider, ni faire un seul pas pour nous tirer de l'oppression sous laquelle nous gémissons depuis tant de tems. Et ainsi j'ai cru me pouvoir appliquer ces paroles d'Isaïe ch. 63. que de savans Interpretes croient être une Prophetie de Judas Machabée : *Circumspexi, & non erat auxiliator; quæsiui & non fuit qui adjuvaret. Et salvavit mihi brachium meum, & indignatio mea ipsa auxiliata est mihi.* J'espere donc qu'on sera assez équitable pour ne se point offenser de ce que je dis dans cette piece par la necessité d'une juste défense. Mais après tout, je veux bien que l'on me connoisse, & que si on a quelque bonté pour moi, elle ne soit pas fondée sur une fausse idée qu'on auroit de moi.

Il y a plusieurs maximes, qui sont fort autorisées dans la Cour de Rome, que je ne saurois approuver, parce qu'elles ne me paroissent conformes ni à l'Ecriture, ni à la Tradition. Et je suis
même

ne persuadé que ceux qui témoignent d'empressement de les établir, nuisent plus au S. Siege qu'ils ne lui servent, ju'ils mettent par là un grand obstacle à la conversion des hérétiques, & à fermer la plaie du schisme qui a enlevé de peuples à l'Eglise. On sent bien cela à Rome, parce qu'on n'y a point d'hérétiques à combattre, mais en France, dans les Païs-Bas, & dans l'Allemagne, où les habiles gens ont souvent disputé contre eux, ou de vive voix ou par écrit, si on veut faire quelque chose, il faut nécessairement abandonner ces maximes des Théologiens de Rome, & se restreindre à l'infailibilité de l'Eglise universelle, & à la supériorité du Pape au regard du spirituel. C'est ce qu'ont fait tous les habiles Controversistes, qui ont écrit depuis Bellarmin, comme les Cardinaux du Perron & de Richelieu, M. Veron, & MM. de Walbourg. Et c'est par là qu'ils ont contraint les Protestans à ne pouvoir plus proposer rien de solide à ce qu'on leur dit sur la défense de la foi Catholique. Or il me semble que ce seroit avoir deux poids & deux mesures, que de vouloir qu'on fût obligé d'enseigner autre chose traitant avec les Catholiques, qu'en traitant d'attirer à nous les hérétiques, comme

430 ~~CCXXXIIII~~
comme si la foi que nous embrassons étoit
différente de celle à laquelle nous les
invitons. Et ne seroit-ce pas les trom-
per que de leur faire entendre que quand
ils seront Catholiques, il leur sera libre
de ne pas croire le Pape infallible, pour-
vû qu'ils croient l'infaillibilité de l'Eg-
lise universelle, si quand ils le seront de-
venus on les peut chicanner sur cela, &
les regarder comme étant dans l'erreur, à
moins qu'ils ne croient l'infaillibilité du
Pape & sa puissance indirecte sur le tem-
porel des Rois ?

* Autre-
ment de
Strigo-
nie.

Que si on est contraint d'avouer que
cela ne seroit pas juste, & que ce seroit
agir de mauvaise foi, je ne sai ce qu'il
prétendu l'Archevêque de Gran *, quand
il a condamné en des termes si forts les
Articles de l'Assemblée. Car s'il a pris le
contraire de ces articles pour des vérités
de foi, c'est lui certainement qui est dans
l'erreur, & il faudroit, si cela étoit, qu'il
obligeât tous les Calvinistes de Hongrie
qui se voudroient convertir, de tenir le
contraire de ce que croient les Evêques
de France. Or cela ne se peut soutenir.
Il faut donc qu'il avoue qu'il n'y a rien
contre la foi dans ces articles ; & que
par conséquent les Evêques de tout un
Roiaume, qui ne font que proposer leurs
sentimens sans condamner ceux des Evê-
ques

ques des autres Nations, n'ont point donné sujet d'être condamnés par un Archevêque à 400. lieues d'eux, qui n'a aucun pouvoir ni aucune intendance sur l'Eglise Gallicane. Car c'est seulement dans les choses de la foi, que tous les Evêques peuvent condamner ce qui y est contraire, c'est-à-dire, les hérésies par tout où elles s'élèvent. J'ai peur aussi que cette censure de l'Archevêque de Gran ne donne sujet à de nouvelles brouilleries. Car j'apprends par une Gazette, que le Parlement de Paris a envoyé querir les principaux de la Sorbonne, pour obliger la Faculté de dire son sentiment sur ce qu'a fait cet Archevêque.

Je me suis un peu détourné de mon sujet. Car vous écrivant sans préméditation, ne pensant pas même le faire aujourd'hui, je me laisse aller à tout ce qui me vient dans l'esprit. Je voulois donc seulement vous dire, que quoique je ne sois pas dans les sentimens qui s'enseignent communement à Rome sur les matieres dont il est parlé dans la Declaration du Clergé, cela n'empêche pas que je n'aie une passion très-sincere de maintenir jusqu'à l'effusion de mon sang les veritables & solides prééminences du S. Siege, & que je ne sois prêt de m'exposer, comme j'ai déjà fait, à être persecuté pour soutenir

• M.
Dout
Arch.
prêtre de
Dax, au
Diocèse
de Pa-
ris.

CCXXV. Lettre de M. Arnaud
ce qui se feroit à Rome pour l'
éducation de l'Eglise & pour le soutien
de l'innocence injustement opprimée.
C'est ma véritable disposition. S'en ac-
commoder qui voudra. Je n'en chan-
gerai pas par complaisance pour qui que
ce soit. Je suis toujours en bonne
santé grâces à Dieu. M. Ernest & moi
seul avec moi, & nous nous recomman-
dons tous deux à vos prières, & à celles
du Prieur *, en qui nous avons
beaucoup de confiance, parce que nous
le regardons comme un Confesseur ex-
célé pour la vérité & pour la justice.

L E T T R E CCXXV.

19. Mars 1683. A M. DODART. Sur la suppression
de l'Année Chrétienne.

JE suis bien aise de savoir comment est
finie l'affaire d'Annonai. C'est beau-
coup pour ce tems-ci que des calomnies
n'aient pas eu de mauvaises suites. Car
pour les calomniateurs on n'a garde de
les punir. Cela seroit de mauvais exemple;
& pourroit fermer des bouches qu'on est
bien aise qu'ils soient ouvertes, pour avoir
occasion de tourmenter les gens de bien.

Ce 20.

Je viens à l'affaire dont vous avez bien
jugé.

Jugé que je serois fort touché; mais que vous en puis-je dire, que des personnes si éclairées qui sont sur les lieux, ne voient bien mieux que moi? Et je ne doute point qu'ils n'aient bien considéré, que ce qu'on pouvoit dire de plus fort contre cette suppression, étoit de représenter, qu'il n'y a guere de choses par où les Ministres retinssent plus le peuple dans le Calvinisme & l'éloignassent plus de la religion Catholique, que ce qu'on y fait le service dans une langue inconnue à la plus grande partie du peuple: & que cela est contraire à ce que dit S. Paul (1. Cor. 14.). . L'on voit par le nouveau livre de M. Brueys, part. 1. sect. 7. que tout ce qu'on peut répondre de plus raisonnable sur cela est, *que toute la conséquence qu'on peut tirer des paroles de l'Apôtre est que l'on ne doit rien dire dans les assemblées des Chrétiens en langues inconnues, qui ne soit interprété à ceux qui ne les entendent pas*: que c'est apparament ce que tous les controversistes raisonnables ont répondu à deux ou trois cens mille convertis, & ce qu'on leur a fait entendre, qu'il ne tiendrait qu'à eux qu'ils entendissent tout ce que l'on dit dans la Messe, parce qu'ils en trouveroient des traductions en langue vulgaire: que c'est à cette intention que M. Pelisson a fait

434 CCXXIV. *Lettre de M. Arnauld*
imprimer la Messe en François il y a 7.
ou 8. ans, & qu'il en a fait à ses dépen-
de grandes largesses dans les Provinces où
il y avoit le plus d'Huguenots. N'est-ce
donc pas un sujet de se plaindre qu'on
les a trompés, puisque l'on voit aujourd'hui
que l'on veut supprimer un livre
par cette raison que la Messe y est en
François? Cela me semble si fort que je
ne vois pas ce qu'on y pourroit répon-
dre, si cela étoit bien représenté.

Il y a une autre chose à quoi peut-être
on ne songe pas: c'est qu'on n'a jamais trou-
vé à redire que l'on imprimât en langue
vulgaire les Epitres & les Evangiles de
la Messe. Cela s'est toujours vendu, &
à Rome même sans le moindre empêche-
ment. Ce seroit donc le pis aller de rim-
primer l'Année Chrétienne en n'y met-
tant que les Epitres, les Evangiles & les
collectes avec les explications de l'Epitre
& de l'Evangile, & l'abregé de la vie de
chaque saint. Comme ce seroit estropier
cet ouvrage, ce devroit être le dernier
retranchement.

On me dira qu'il n'y a rien à faire,
parce que *tout est ou muet, ou assujéti au*
Dominant. Mais pourquoi est-on muet
au regard de ces muets qui pourroient par-
ler au Dominant? Pourquoi ne pas tra-
vailler à ce qu'ils ne soient pas muets dans

un si beau sujet de parler? On n'y perdrait au plus que la peine.

LETTRE CCXXVI.

A M. DU VAUCEL. Il lui parle des Remontrances; du Prince de Rhinsfelds: des 4. Articles du Clergé; de quelques Sermons de Jésuites; de l'Université de Louvain; & d'une Lettre de Donai au Roi sur les 4. Articles du Clergé. 26. Mars. 1653.

LEs Remontrances avancent fort. La 1. Partie, qui tiendra environ 20. feuilles d'impression, est faite il y a longtemps. La 2. aussi est achevée; mais elle ne tiendra qu'environ huit feuilles, & je suis allé avant dans la 3. qui sera bien plus courte. La 4. ne sera pas longue aussi. Il faut prier Dieu qu'il y donne sa benediction. Si cela ne sert de rien pour nous tirer de l'oppression où nous sommes, cela pourra servir pour nous justifier devant toutes les personnes raisonnables, & toute la posterité.

Je répondrai au Prince, & lui donnerai une adresse. Il n'avoit pas encore reçu les deux derniers livres, celui contre M. le Fevre & les Reflexions *. Rien n'est plus obligeant que la lettre qu'il m'a écrite.

CCXCVI. Lettre de M. Arnauld

mais j'espère n'avoir pas besoin
d'accepter ses offres.

On me mande de Paris, que les Docteurs
de Sorbonne donneront leurs avis
sur la censure de l'Archevêque de Gran-
d'monmer; qu'il y a 14. Commissaires
qui y travaillent, & qu'on espère
qu'ils en clarifieront & prouveront si bien
les positions du Clergé, qu'on en sera

persuadé que cet avis sera porté au Parle-
ment, en conséquence de quoi, sur les
conclusions de M. Procureur Général
le Parlement rendra Arrêt qui en or-
donnera l'enregistrement, & sera fait dé-
fenses de soutenir le contraire de cet avis
sous de telles peines qu'il sera avisé.
Voilà ce que Rome aura gagné par la
Censure de cet Archevêque. Avant cela
on pouvoit douter dans les pays étran-
gers de quel sentiment étoit la Sorbonne
sur ces 4. articles, à cause des bruits
qui y étoient arrivés à l'occasion de l'en-
registrement; mais on n'aura plus garde
maintenant d'en douter.

Pour votre Prophete il faudroit savoir
1. si ces prophéties sont imprimées, &
en quel tems elles l'ont été. 2. Si elles
sont bien claires au regard des choses qui
sont passées. 3. Ce qu'elles disent pour
l'avenir, ou les exploits de ce prétendu
grand capitaine qui doit mettre les Fran-
çois

çois en pieces. Pour moi je n'ai guere de foi à toutes ces propheties. Et il est bien à craindre qu'il n'arrive à ceux qui s'y amuseroient, ce qui arriva au Marquis de Saluces du tems de François I. Sur ce que des Astrologues avoient prédit de grandes victoires de Charles V. sur les François, il quitta le parti de la France pour se mettre du côté de l'Empereur, & ce qu'il y gagna, est qu'il y perdit son Marquisat, qu'il ne put jamais recouvrer depuis.

Il est bon que l'on sache à Rome les excès des Jesuites sur la grace. On me mande de Liege que celui qui prêche à la cathedrale a tâché d'établir pour des verités incontestables, *Que Dieu ne veut pas seulement généralement sauver tous les hommes, sans en excepter aucun ; mais qu'il le vouloit aussi cordialement & efficacement de soi-même ; qu'il étoit en notre puissance de nous sauver, & que le salut étoit dans nos mains ; que Dieu faisoit tout ce qu'il a à faire de son côté, qu'il ne restoit plus rien sinon que notre volonté le fît aussi ; que Dieu donne toujours sa grace &c.* A la fin il enseigna au peuple de dire tous les jours au soir pour action de graces : *Mon Dieu, je vous remercie d'avoir mis mon salut dans mes mains.*

Un autre Jesuite prêchant à Bruzelles

438 C. LXXX. *Lettre de M. Arnauld*
à entretenir son auditoire de cette Fable
Que N. S. s'étoit appareu à un bon homme,
portant un sac si pesant qu'il étoit tout en
sueur de le porter : & que ce bon homme
lui ayant demandé ce que c'étoit, il lui a
voit répondu que ce sac étoit plein de ses gra-
ces, & qu'il ne s'en pouvoit décharger, per-
ce que presque personne n'étoit disposé à lui
succéder. A quoi un des Auditeurs dit
que c'est que les graces des bonnes disposi-
tions n'étoient pas dans le sac. Car si
elles y eussent été, elles lui eussent don-
né moyen de se décharger des autres.

MM. de Louvain ont un député en
Espagne qui a mandé que Monterej les
est fort opposé, mais que le Cardinal
Mellini les protege fort. Je ne crois
pas que l'on puisse faire de plus grande
plaie à l'Eglise, que d'abandonner cette
Université à la fureur de ses ennemis.
Car je ne pense pas qu'il y en ait au-
cune dans l'Europe, où il y ait tant de
piété.

On m'a envoyé la lettre que l'Univer-
sité de Douai a écrite au Roi. Elle re-
tourne sur ce que la doctrine des 4 ar-
ticles a été toujours regardée comme er-
ronee dans ce pais-là, & qu'ils ne la pou-
vent pas enseigner contre leur conscience,
ne la croiant pas vraie. Mais ils y ajou-
tent cette raison : Qu'ils ne voient pas
con-

comment ils pourroient sans la croiance de l'infailibilité du Pape résister dorenavant aux insultes que leur font les Jansenistes, leur reprochant que la doctrine de Jansenius n'a pas été condamnée par un Concile général, mais seulement par des Papes sujets à manquer. Ce qui est un grand mensonge, puisqu'on ne trouvera jamais rien de semblable dans tous les livres & écrits des prétendus Jansenistes. Et il n'est pas même possible qu'ils se soient servis de cette raison. Car étant toujours demeurez d'accord de ce qui regarde la foi, c'est-à-dire, de la condamnation des propositions en elles mêmes, ils n'ont pû alleguer sur cela-que les Papes qui les avoient condamnées, étoient sujets à manquer; ce qui n'auroit pû être objecté que par des personnes qui les auroient voulu soutenir comme véritables. Et pour ce qui est de la question du fait de Jansenius, à laquelle s'est réduit toute cette contestation, ils n'ont eu garde de dire qu'elle n'avoit pas été décidée par un Concile général, puisqu'ils ont soutenu après les Cardinaux Baronius, Bellarmin, Palavicin, que les Conciles généraux ne sont point infailibles, non plus que le Pape, dans ces sortes de questions. Vous aurez pû voir cette lettre :

440 CCXXVI. Lettre de M. Arnauld
car cette Université n'aura pas manqué de
l'envoyer à Rome.

Ils suposent encore faux dans cette
lettre, quand ils disent qu'on a toujours
tenu dans les Pais-bas pour des opinions
erronnées, celles qui choquent la primauté
absolue & l'infailibilité du Souverain
Pontife. Car pour l'*infailibilité*, Adrien
VI. Docteur de Louvain l'a combattue
dans des livres qu'il a fait rimprimer à Rome
étant Pape, sans avoir rien changé
sur ce point. Et pour la *primauté absolue*,
les Conseils souverains de Brabant
& de Malines sont dans les mêmes sentimens
que les Parlemens de France pour
la reception des Bulles & Decrets de Rome,
qu'ils soutiennent avoir besoin pour
être publiés du *Placet* du Roi; ce qui ne
s'accorde pas avec la *primauté absolue*. Mes
recommandations, s'il vous plaît, au
bon Prieur. J'ai bien de la confiance en
ses prieres. Je le supplie de recommander
à Dieu les Remontrances, & je vous
en supplie aussi. La dernière partie regardera
les *Considerations* que je suis résolu
d'avouer.

L E T T R E C C X X V I I . †

† Cette
Lettre a
été im-
primée
& pu-
bliée
dans le
tome.

*A MM. le Recteur & les Docteurs de
l'Université de Douai. Sur leur lettre
au Roi touchant les 4. articles du Clergé.*

M E S S I E U R S

J' Ai vu la lettre que vous avez écrite au <sup>30 Mars
1683.</sup> Roi, pour vous excuser d'enseigner les quatre Articles de la Déclaration du Clergé de France. Je n'entre point dans la discussion des autres raisons que vous apportez, pour ne le pas faire. Mais il y en a une, qui regarde tous les Disciples de S. Augustin, dont je tiens à honneur d'être, sur laquelle je vous supplie de me satisfaire. Car quelque desir que vous aiez de porter sa Majesté à ne vous pas obliger d'obéir en une chose que vous croiez ne pouvoir faire sans blesser votre conscience, il ne vous est pas permis d'y employer un fait faux, & que vous jugerez vous mêmes, après l'avoir bien considéré, ne pouvoir être excusé de calomnie.

C'est ce que vous dites en parlant de l'infailibilité du Pape :

*Ils ne voient pas comme ils pourront sans
cette croiance résister dorenavant aux in-*

Et c'est ce qui peut former deux questions :

L'une de droit : Si ces V. Propositions ont été bien condamnées , & si elles sont hérétiques, comme ces deux Papes l'ont déclaré par leurs Bulles.

L'autre de fait : Si cette doctrine hérétique des V. Propositions a été effectivement enseignée par Jansenius.

Or il est constant que les prétendus-Jansenistes n'ont fait aucun procès sur la première question ; puisqu'ils ont déclaré cent fois , qu'ils recevoient la condamnation des V. Propositions en elles-mêmes ; & qu'ils les condamnoient sincèrement & de bonne foi dans tous les sens hérétiques, dans lesquels l'Eglise les avoit condamnées : quoiqu'ils aient quelquefois ajoûté , & avec raison , que certainement elles n'avoient point été condamnées dans le sens de la grace efficace par elle-même , nécessaire à toute action de piété , ni dans celui de la prédestination gratuite. Et c'est de quoi il faut bien , Messieurs , que vous demeuriez d'accord ; puisque l'an 1645. depuis la publication du livre de Mr. Jansenius , vous vous êtes obligés de nouveau à soutenir la doctrine de votre Censure contre Lessius, laquelle a été aussi examinée à Rome avec celle de Louvain il

444 CCXXVII. *Lettre de M. Arnauld*
y a quatre ou cinq ans, sans qu'on y ait rien trouvé à redire.

On ne pourroit donc sans calomnie imputer aux prétendus-Jansenistes de ne vouloir pas se soumettre à la condamnation des V. Propositions, & d'en donner pour raison *qu'elle n'a pas été faite par un Concile général, mais par des Papes sujets à manquer.*

Et par conséquent il faudroit que ce fût sur la 2. question, qui regarde l'attribution des V. Propositions au livre de Jansenius. Car il est vrai qu'ils n'ont pu demeurer d'accord que Jansenius eût enseigné la doctrine hérétique des V. Propositions; parce qu'ayant lu son livre avec soin, ils n'y ont trouvé sur la matière de ces Propositions que la même doctrine de la nécessité de la grace efficace par elle même pour toutes les actions de piété, & de la predestination gratuite, qui se trouve dans votre Censure de 1588. aussi bien que dans celle de MM. de Louvain, & dans la Justification de leur Censure.

Mais il n'est point vrai qu'ils aient dit sur cela qu'ils n'étoient pas obligés de se soumettre à la décision touchant ce fait, *à cause qu'elle n'avoit pas été faite par un Concile général, mais par des Papes sujets à manquer.*

Car

Car ils ont soutenu , au contraire, que les Conciles généraux n'étoient point infaillibles sur ces *questions de Fait* , non plus que les Papes ; & ils l'ont prouvé par les Auteurs même les plus attachez à l'infailibilité du Pape , comme les Cardinaux Baronius , Bellarmain & Palavicin.

Rien donc, Messieurs, n'est plus mal fondé que ces *insultes & ces reproches*, que vous dites dans cette lettre au Roi que vous font les Jansenistes, étant plus clair que le jour qu'ils n'ont dit, ni pu dire ce que vous leur faites dire. De sorte qu'il faut que ce soit une calomnie prise des libelles des Jesuites qui en sont pleins, ou que les Jesuites, incorporés dans votre Université, vous ont inspirée, pour se vanger de ce qu'on a autrefois traité d'hérésie ce qu'ils avoient soutenu par des Theses publiques dans leur College de Clermont, au mois de Decembre 1661. *Que le Pape avoit la même infailibilité que Jesus-Christ* DANS LES QUESTIONS DE FAIT, aussi bien que dans celles de Droit ; & qu'ainsi on pouvoit, & on devoit croire de foi divine que les V. Propositions condamnées sont dans le livre de Jansenius.

Mais cela ne donnoit pas lieu, à ceux qui combattoient cette hérésie,

446. ECCLESIASTICA
de dire que la raison, qui faisoit qu'ils n'étoient pas obligés de croire d'aucune foi ni divine ni humaine que les V. Propositions condamnées sont dans le livre de Jansenius, étoit que cela n'avoit pas été décidé par un Concile général, mais par des Papes sujets à faillir; puisqu'ils soutenoient avec tous les Théologiens, qu'en matière de faits non révélés, à moins qu'ils ne fussent notoires d'eux-mêmes, on n'étoit pas obligé de les croire, quelque autorité qui les décidât, quand ce seroit celle du Concile général.

Vous voyez donc, Messieurs, qu'il n'est pas possible qu'ils aient opposé l'autorité du Concile général, comme étant seul infallible, à celle des Papes, comme étant sujets à manquer, pour se dispenser de croire ce qu'ils n'auroient pas voulu croire, & ce qu'on auroit voulu qu'ils crussent. Et c'est pourquoi aussi vous ne trouverez rien de semblable dans tous les livres qui ont été faits en France sur le sujet du Formulaire, qui a été l'occasion de toutes les contestations depuis la Bulle d'Innocent X.

Que s'il y a parmi vous de prétendus-Jansenistes, que nous ne connoissons pas, qui parlent autrement que nous n'avons jamais parlé sur les décisions des

Papes. Innocent & Alexandre , tant au regard du droit que du fait, & qui vous ont fait les *insultes* & les *reproches* dont vous parlez dans votre lettre, il est de la justice que vous les nommiez , afin que sa Majesté ne soit pas trompée, en nous prenant sur votre parole pour des gens sans sincérité & sans foi. Car il faudroit que nous fussions tels , si ce que vous dites étoit vrai à notre égard ; puisqu'ayant d'une part protesté cent fois que nous condamnons les V. Propositions avec toute sorte de sincérité, dans tous les sens que l'Eglise les a condamnées, nous aurions de l'autre refusé de les condamner, parce qu'elles ne l'auroient pas été par un Concile général, mais par des Papes sujets à manquer.

Voilà sur quoi, Messieurs, on vous supplie de donner quelque éclaircissement au public, afin qu'on ne puisse prendre une si mauvaise opinion de nous sur cet endroit de votre lettre qui court dans le monde, quoi qu'elle ne soit pas imprimée, Je suis, &c.

P R O J E T

De Réponse à la Lettre du P. Fobert Jésuite, pour le Prince Ernest de Hesse-Rhinsfels. Sur la protection qu'il accordoit à ceux que l'on décrioit sous le nom de Jansenistes.

J'Ai reçu, M. R. P. la lettre qu'il vous a plu de m'écrire le 8. Fevrier, à laquelle j'aurois souhaitté que mes occupations m'eussent permis de répondre plus promptement. J'ai pris en bonne part tout ce que vous me dites pour me détromper de la trop bonne opinion que vous croiez que j'ai de ceux que l'on continue de décrier sous le nom de Jansenistes, & j'y ai fait reflexion avec tout le soin & toute l'application qu'il m'a été possible. Après quoi je m'assure, M. R. P. que vous trouverez bon aussi que je vous marque ce qui m'a empêché de changer de sentiment, & d'entrer dans les vues que vous me proposez. Vous supposez dans toute votre lettre que ces prétendus Jansenistes sont des hérétiques déclarés & reconnus pour tels par toute l'Eglise, & dont les erreurs, les artifices & les fourberies méritent qu'on les com-
pare

pare à Luther & à Calvin, & aux autres hérésiarques des derniers tems, & même à ceux des premiers siècles de l'Eglise. C'est ce que vous avancez comme un principe dont il ne seroit pas permis de douter.

J'avoue que si j'avois d'eux ce sentiment, & que j'en fusse aussi persuadé que vous temoignez l'être, j'aurois grand tort de ne les pas condamner avec la même force que vous faites. Mais c'est de quoi il s'agit, M. R. P. & bien loin de le supposer, comme une chose claire & non contestée, c'est ce qu'il falloit montrer par des preuves solides & par de bonnes raisons ; ce que je ne trouve point que vous aiez fait en aucun endroit de votre lettre. Vous n'avez point d'autre fondement d'une accusation si atroce, comme il paroît par votre lettre, sinon que vous prétendez que ces Theologiens ne condamnent pas sincerement les cinq propositions, & qu'ils en soutiennent toujours les erreurs, quoiqu'en apparence ils temoignent les rejeter. Mais, M. R. P. comment pouvez-vous leur imputer une disposition si criminelle, après qu'ils ont tant de fois déclaré, qu'ils condamnoient ces propositions dans tous les sens auxquels les Papes & l'Eglise les ont condamnées ? Ce n'est pas,
à

à vous dire le vrai, que ces propositions étant équivoques & ambiguës, il me semble qu'il étoit nécessaire de les distinguer & de les réduire à un sens clair & précis avant que de les définir & de les condamner, selon cette règle de l'équité & de la raison naturelle: *Æquiuoca prius distinguenda, quam definienda*, qui est ce que leurs Docteurs deputez à Rome avoient demandé avec tant d'instance dans leur fameux Ecrit à trois colonnes, qu'ils présenterent au Pape.

Cependant parce que ces propositions sont conçues en des termes durs & odieux & qui portent plus naturellement à un sens mauvais & erroné, ces mêmes Theologiens ont eu tant de respect & de déférence pour l'autorité du S. Siege qui les a condamnées, qu'ils se sont soumis à son jugement, & ont déclaré qu'ils les condamnoient, sans prétendre les pouvoir jamais soutenir sous quelque prétexte que ce soit, se réduisant uniquement à défendre, comme ils avoient toujours fait, le dogme de la Predestination gratuite & de la grâce efficace, enseigné par S. Augustin & par l'Ecole de S. Thomas, auquel dogme il est certain que les Papes n'ont donné aucune atteinte en condamnant
les

les cinq propositions, mais qui a été au contraire expressement excepté de cette condamnation par les déclarations que ces Papes en ont faites en diverses occasions, & par le consentement de toute l'Eglise. C'est ainsi qu'ils ont parlé dans tous leurs Ecrits qui ont paru depuis les Constitutions. Ce qui obligea les Evêques de l'Assemblée de 1660. & 1661. dans une lettre au Pape qui ne leur est point d'ailleurs favorable, de reconnoître, qu'ils donnoient un sens Catholique à toutes les paroles de Jansenius, par lesquelles on prétendoit montrer que ce Prelat avoit enseigné les erreurs des cinq propositions : *Solertes sibi videri volunt, omnia verba Jansenii ad aliquem sensum Catholicum futiliter detorquentes.* Vous savez aussi qu'en 1663. ils envoierent à Rome une déclaration de leurs sentimens en cinq articles, ensuite des conférences tenues entre les Sieurs de la Lane & Girard & le R. P. Ferrier, en présence de M. l'Evêque de Comminges, qui l'est aujourd'hui de Tournai ; & que ces articles furent reconnus si orthodoxes, que le Pape dans le Bref qu'il en écrivit ensuite aux Evêques de France dit d'eux : *Ad sanio rem doctrinam inducti.* Enfin ç'a été sur ce même fondement qu'en 1669. on accommoda l'affaire des IV. Evêques ensuite de la

la lettre de XIX. des plus celebres & de plus habiles Prelats du Roiaume qui s'étoient joints à eux , après qu'on eût reconnu que leur doctrine étoit aussi sainte & orthodoxe , que leur vie étoit digne de louange & en édification à toute l'Eglise. Non seulement ces Théologiens ont déclaré clairement quelle étoit leur créance sur ces matieres ; ils ont encore temoigné qu'ils étoient prêts d'en rendre compte toutes les fois qu'ils en seroient requis, ou qu'on voudroit les en interroger juridiquement. Ils ont encore fait plus que cela ; car ils ont réduit leurs adversaires à ne pouvoir marquer en termes clairs & précis le dogme erroné qu'on les accuse de soutenir , ou si quelqu'un l'a voulu faire , comme lors qu'on a dit qu'il consistoit dans une grace nécessitante qui ôte toute indifférence à la volonté, ils l'ont aussi tôt rejeté & condamné, se renfermant uniquement , comme je l'ai déjà marqué, dans la défense de la grace efficace , ainsi qu'elle est enseignée par S. Augustin & par toute l'Ecole de S. Thomas.

En vérité, M. R. P. on n'a pas droit de soupçonner de fourberie & d'artifice des gens qui agissent , & qui parlent de la sorte depuis plus de 30. ans , sur tout si l'on considère qu'ils font une profession
par-

iculière de condamner toutes sortes de songes, selon la doctrine de S. Augustin qu'ils prennent pour leur maître, & ils ont combattu, comme vous le reconnaissez, la doctrine des equivoques, dans les premiers auteurs qui l'ont lancée, que dans ceux de votre Société l'ont plus ouvertement soutenue & défendue. Permettez moi de vous dire que S. Gregoire Pape, qu'en rejetant des professions de foi & des declarations aussi fausses que celles que j'ai rapportées, ce n'est pas ôter l'hérésie de l'Eglise, mais l'introduire & l'autoriser, puis qu'il n'y a personne dont la foi puisse être en danger contre des soupçons si malins & des calomnies si temeraires.

De plus quel raport y a-t-il entre la doctrine de ces Théologiens & celle de Calvin & de Luther, de Nestorius, Arius & des autres, à qui vous ne faites pas difficulté de les comparer? On n'a jamais été en peine de marquer à ces hérétiques quelle étoit leur erreur. On l'a tout eux-mêmes exprimée clairement, & quelques-uns l'ont d'abord déguisée, mais il a été facile de les en convaincre en proposant la vérité Catholique qu'on leur faisoit de combattre, & les obligeant à confesser ou de la nier. C'est ici le contraire, comme je l'ai déjà observé.

servé. Ces Théologiens déclarent ouvertement ce qu'ils croient, & on le trouve si orthodoxe que leurs propres adversaires n'osent le combattre ; & ces mêmes adversaires ne sauroient marquer en termes clairs & précis l'erreur qu'ils leur attribuent, ni la vérité Catholique qui lui est opposée, qu'en même temps ces Théologiens ne déclarent qu'ils rejettent cette erreur, & qu'ils embrassent cette vérité. Que sera-ce donc, M. R. P. si à ces différences qui ruinent absolument la comparaison si odieuse que vous faites de ces Théologiens avec les nouveaux & les anciens hérésiarques, on en ajoute encore une qui est comme le sceau de toutes les autres, savoir que nonobstant toutes les traverses & les mauvais traitemens qu'ils souffrent depuis si long-temps, ils sont toujours demeurés inviolablement attachés à la communion de l'Eglise & soumis à son autorité, sans avoir jamais pensé à se diviser & à faire schisme, qui est ce qu'ont fait tous les hérésiarques. Mais non seulement ils persistent avec une fidélité & une soumission inviolable dans la communion de l'Eglise ; ils l'ont encore défendue & continuent de la défendre par leurs doctes ouvrages contre les hérétiques : & les seuls livres de la Perpetuité de la foi touchant l'Eucharistie, dans lesquels ils ont

ont fait triompher avec tant d'avantage la doctrine Catholique de l'hérésie des Calvinistes en un point qui fait aujourd'hui le principal obstacle au retour de ces hérétiques dans le sein de l'Eglise, sont une preuve très-claire & très-authentique de la sincérité de leur foi & de la grandeur de leur zèle.

Il faut outre cela reconnoître qu'ils ont été des premiers à défendre la pureté de la Morale Chrétienne contre la doctrine relâchée de plusieurs nouveaux Casuistes, & quoiqu'ils ne soient pas les seuls qui les aient combattus, comme vous l'observez dans votre lettre, il n'y en a point néanmoins qui se soient tant signalés qu'eux. Je ne dis rien maintenant de ce grand nombre de traductions des SS. PP. & des autres livres de piété dont ils ont enrichi l'Eglise pour l'instruction & l'édification des fidèles. Ce que je considère encore davantage, c'est que leur conduite répond à leur doctrine, & qu'on leur voit pratiquer ce qu'ils enseignent aux autres. Sur quoi je vous ai rapporté les exemples de MM. d'Aler & de Pamiers, qu'on fait avoir été regardés comme leurs protecteurs & leurs chefs, auxquels j'ai encore ajouté M. Arnauld.

Vous me repondez que c'est que je ne vois les choses que de loin, & que je ne
fin

fai pas toute la cabale qu'il y a eue pour
 obliger le Pape à leur écrire des Brefs obli-
 geans, dont ils se sont ensuite prévalu
 pour faire croire que le Pape approuvoit
 generalement leur conduite, lorsqu'il
 leur repondoit que sur une protestation par-
ticuliere qu'ils lui faisoient d'être soumis
ses decisions. Il n'y a qu'à lire leurs let-
 tres au Pape & les Brefs de S. S. pour
 reconnoître qu'il y a en cela autre chose
 que ce que vous marquez, & que ce qui
 s'est fait en cette rencontre, n'a nul rapport
 avec les lettres de Luther au Pape, & les
 Brefs qu' Erasme a mis à la tête de ses ou-
 vrages, qui sont des exemples qui certai-
 nement ne devoient point être allegués sur
 ce sujet. Mais de plus, M. R. P. ce
 n'est pas seulement par ces Brefs qu'il faut
 juger de la sainteté de M. d'Alet & de
 M. de Pamiers, pour ne rien dire main-
 tenant de M. Arnould: c'est par la voix
 publique qui les a canonisés de leur vivant
 & qui les canonise encore après leur mort.
 C'est par 30. & 40. années d'Episcopa-
 pat, passés dans une application continuel-
 le à remplir tous les devoirs de leur ministere;
 c'est par leur sollicitude pastorale
 à retablir la discipline dans leur Clergé &
 à réformer les mœurs de leurs Diocésains;
 c'est par leur désintéressement, leur é-
 loignement de tout séculier, leur zèle, leur
 cha-

charité, & par toutes les autres vertus épiscopales qui ont éclaté dans tout le cours de leur vie. C'est enfin par cette générosité intrepide avec laquelle ils ont défendu le droit & la liberté de leurs Eglises, en une cause qui est encore pendante & indecise devant le S. Siege, & dans laquelle ils ont mérité l'aprobation & les louanges de N. S. P. le Pape Innocent XI. Dieu aiant permis que ces deux pieux Evêques, qu'on avoit voulu faire passer pour peu soumis à l'autorité du S. Siege dans l'affaire du prétendu Jansenisme, soient morts, pour ainsi dire, entre les bras & dans le sein de l'Eglise Romaine, & avec les marques les plus expressees de sa communion.

Ce sont, M. R. P, ces considérations, qui m'ont fait entrer dans les sentimens où je suis touchant ceux que vous appelez Jansenistes. Vous dites que je n'en serois pas venu là, si je n'avois lu leurs livres. Je le veux croire comme vous le dites, & de plus je m'assure que quiconque les lira sans préoccupation & dans le seul amour de la verité, comme je crois l'avoir fait, en tirera le même fruit que moi; & c'est aparemment pour cela qu'on a tant de soin de défendre cette lecture à ceux qu'on a prevenus contr'eux. Ce n'est pas néanmoins par la seule lecture de leurs ouvrages que j'ai été persuadé de leur innocen-

ce & de l'injustice des accusations qu'on publie contr'eux. Je l'ai été aussi par la lecture des réponses qu'on y a faites & des Ecrits de leurs adversaires, dans lesquels j'avoue que je n'ai presque rien trouvé qui m'ait contenté, tant ils m'ont paru foibles, & souvent pleins de dégoût, d'aigreur & de passion.

Mais une preuve, dites-vous, qu'on est bien convaincu en France que le Jansenisme est une véritable hérésie, c'est que lorsqu'on a représenté au Clergé qu'il ne faut pas que ce qu'ils ont fait dans leurs quatre propositions pourroit donner atteinte à la condamnation des Jansenistes, ils ont dit hautement que c'est à tort qu'on le leur reprochoit, puisque la sentence du Pape avoit été reçue de toute l'Eglise. Cette réponse que vous attribuez à toute l'Assemblée, & qui n'est apparemment tout autre plus que de quelques deputés, prouve seulement, que la condamnation des cinq propositions a été reçue de toute l'Eglise, mais elle ne prouve nullement qu'il y ait une secte de personnes repandues dans le Roiaume qui les soutiennent. On accorde donc, si vous voulez, qu'il y a matériellement une hérésie appelée Jansenisme, entendant par là les erreurs des cinq propositions attribuées à Jansenius & condamnées par les Papes & par l'Eglise. Mais

on nie qu'il y ait une secte d'hérétiques Jansenistes qui défendent & soutiennent ces erreurs des cinq propositions. Quelque perquisition qu'on ait faite jusques ici, dans les diocèses mêmes, dont les Evêques étoient prévenus & animez pour cela, il a été impossible jusqu'à présent de découvrir une seule personne qu'on ait convaincue de croire ou d'avoir soutenu & enseigné ces erreurs. Vous savez sans doute le temoignage que M. l'Evêque de Tournai a rendu là dessus il y a près de 20. ans, dans ses Lettres au Pape & au Roi. Ce qui se confirme encore par la lettre des 19. Prelats au Pape Clement IX. ensuite de laquelle se fit l'accommodement de l'affaire des quatre Evêques. Il est vrai qu'on n'a pas cessé depuis ce tems-là de repandre les mêmes bruits, & de faire les mêmes accusations contre les prétendus Jansenistes. On a même depuis quelque tems banni & emprisonné plus de gens sous ce prétexte, qu'on n'avoit fait dans la plus grande chaleur des disputes, comme vous le marquez dans votre lettre, où vous prétendez que cela vient de ce que l'on découvre tous les jours les funestes effets de leur cabale, & de ce que le Roi a reconnu une infinité de choses qu'ils ont faites préjudiciables à la Religion & à l'Etat. Mais tout le

monde fait aller qu'il y a d'autres motifs de ces exils & de ces emprisonnements que le pectus des Jésuites ; & quoique vous en sachiez, le pectus n'est nullement persuadé que toutes ces personnes, que l'on conduit à la Bastille, qu'on chasse de leurs emplois, & qu'on relegue par des lettres de cachet, soient hérétiques & des gens pernicieux à la Religion & à l'Etat. Ce sont la plupart des Curés, des Prêtres & des Religieux d'une vie exemplaire, qui sont non seulement dans la Communion, mais dans l'estime & l'approbation particulière de leurs Evêques. On fait aussi que ce qui se fait contre ces personnes n'est point goûté & approuvé du Pape, ni dans la Cour de Rome. On ne garde envers eux aucune forme de justice. Tout se fait par des lettres de cachet, & par l'autorité du Prince, sans que l'Eglise y ait aucune part ; ce qui porte plus naturellement à croire, que ce sont des personnes calomniées qui souffrent pour la justice, que non pas des criminels qui aient mérité ces châtimens.

Ce n'est pas, comme vous savez, la première fois, que des Princes même Catholiques mal informés & surpris par ceux à qui ils se confioient, se sont portés à persécuter des personnes innocentes & très-Catholiques. C'est pourquoi ce
que

que vous dites sur ce sujet afin de disculper vos freres, & en particulier le R. P. de la Chaise, ne satisfait pas, puisque ce n'est pas assez qu'ils n'aient point eu en particulier qui sont ceux qu'on a depuis peu emprisonnés ou bannis par le prétexte du Jansenisme, s'il est vrai que ce soient eux qui continuent à faire entendre au Roi que ce Jansenisme est une hérésie dangereuse, qui a grand nombre de Sectateurs, contre lesquels il faut employer les plus rigoureux châtimens pour les exterminer.

Enfin vous alleguez que ces Theologiens, sous pretexte de se defendre, publient des libelles sanglans contre tous ceux qui n'approuvent pas leur doctrine, sans épargner ni le caractere des Prelats, ni la majesté des Princes; & vous marquez pour exemple de ces libelles, ceux qu'ils ont fait pour la defense du Nouveau Testament de Mons & du Miroir de pieté. Il ne seroit pas juste, M. R. P. de rendre les prétendus Jansenistes responsables de tous les libelles qui ont été faits pour leur défense. Il peut y en avoir auxquels ils n'ont point eu de part, & qu'ils desavoueroient, s'ils en étoient interrogés. Pour moi je vous déclare que je n'ai point vu de ces sortes de libelles que vous marquez. Les livres que j'ai vus pour la

defense du Nouveau Testament de Mons, bien loin d'avoir ce caractère que vous leur donnez, m'ont paru très-beaux, très-solides & très-édifiants. Pour le Miroir de pieté, j'ai su que c'est un ouvrage qui n'a pas été généralement approuvé de tous ceux que vous appelez Jansenistes. Vous pouvez voir toutefois par la censure que M. l'Evêque de Grenoble a cru en devoir faire, qu'il ne contient dans le fond qu'une doctrine orthodoxe, quoiqu'il y ait des choses proposées d'une manière un peu dure, & qu'il ne falloit peut-être pas mettre dans un livre en langue vulgaire, qui devoit être entre les mains de toutes sortes de personnes. Que si l'on a fait des libelles pour la defense de cet ouvrage, qui paroissent emportés & peu respectueux envers les Prelats qui l'ont censuré, on n'a pas droit de les imputer aux prétendus Jansenistes, d'autant plus que dans ces libelles même il y a des pieces qui marquent expressement qu'ils n'y ont point eu de part.

Voilà, M. R. P. ce que j'ai cru devoir répondre à votre lettre. J'aurois pû ajouter encore plusieurs choses; mais cette réponse n'est déjà que trop longue. Au reste vous me faites justice en témoignant que vous êtes pleinement persuadé de la sincérité de ma foi, & de ma parfaite soumission

mission pour l'Eglise & pour ses décisions. Comme Dieu m'a fait la grace d'y rentrer par la seule vue de la vérité qu'il m'a fait connoître, sans qu'aucun respect humain m'y ait porté, ou m'ait empêché de quitter la secte dans laquelle j'avois été élevé, c'est aussi ce même amour de la vérité qui m'a engagé à m'éclaircir des disputes qui s'y agitent depuis si long-tems entre les Theologiens; & c'est à quoi m'a servi le peu de talent que Dieu m'a donné pour l'étude & pour les livres. Je souhaite que ce que je vous ai représenté, fasse impression dans votre esprit, & vous porte à vous éclaircir de la vérité. Mais après tout, quand cela n'arriveroit pas, je sai que c'est un des effets de la misere des hommes & des tenebres de cette vie, que d'être partagez de sentimens sur ces sortes de faits, en quoi la charité & l'amour de la paix veulent qu'on se suporte les uns les autres. Ainsi quoiqu'il arrive à cet égard, soiez, je vous prie, persuadé que je conserverai toujours pour vous & pour votre Compagnie les mêmes sentimens & la même affection que j'ai eu jusques ici. Je suis.

L E T T R E C C X X V I I I

2 Avril.
1493. A Mad. DE FONTPERTUIS. E

la consolant sur sa maladie, il lui donne
des règles de conduite, sur ses abstinences
ses austerez indiscrettes.

JE n'ai osé, Madame, vous écrire
vous même dans l'inquietude où m'avait
mis la nouvelle de votre maladie. Je
suis contenté d'en écrire à M. de B. qui
étant toute pleine d'esperance, avoit
peu diminué par ce qu'elle nous mandoit
la fraieur que nous donnoient les autres
lettres. Celles que nous reçûmes hier
nous laissent encore dans une très grande
peine, vos douleurs n'étant pas cessées
mais étant seulement moindres que les
extrêmes que vous avez ressenties d'abord
& n'étant pas continuelles comme ces premières.
On ne peut, Madame, qu'être
sensiblement touché de vous savoir
en cet état, & ce qui augmente ma peine
est que j'ai lieu de croire que j'en suis
partie cause; la bonté que vous avez pour
vos amis vous ayant fait oublier ce que
vous devez à votre propre conservation
pour leur rendre service, quelque prière
que j'aie pu vous faire de vous ménager
davantage. Mais je ne puis vous dissi-
muler

ler que tous nos amis se plaignent, que vous vous êtes tuée par des austérités & des abstinences indiscrettes, & que c'est ce qui leur fait apprehender que votre corps n'en soit tellement affoibli qu'il soit bien difficile de le réparer. Ils s'en prennent presque à moi, de ce que je ne vous ai pas assez fait comprendre que ces excès ne sont point agréables à Dieu. Et ils m'en veulent rendre responsable pour l'avenir, si je ne vous oblige à être plus docile, & à ne vous plus laisser emporter à votre zèle, mais à faire exactement tout ce qu'on vous ordonnera, non seulement pendant la maladie, mais aussi pendant la santé. Que je m'estimerois heureux s'il n'y avoit plus que cela à faire, & que Dieu nous eût ôté de l'inquiétude où nous sommes ! Il le faut espérer de sa bonté, & qu'ayant égard à notre faiblesse, il ne nous ôtera pas tout ce qui nous reste d'appui & de consolation sur la terre. C'est ce que je lui demande dans tous les sacrifices que je lui offre, quoi qu'indigne, que sa miséricorde l'emporte sur sa justice, & qu'il cesse un peu d'appesantir sa main sur nous, comme il a fait depuis quelque tems. Aidez nous, Madame, à nous faire obtenir l'effet de nos prières en y joignant les vôtres dans la vue des personnes que la nature & la charité vous enga-

466 CCXXVIII. Lettre de M. Arnauld
gent de servir, & même pour avoir du tems de reparer en cette vie les fautes de vos indiscretions passées, par une conduite plus sage & un zele plus réglé. Si je n'étois bien persuadé que nous n'aimez pas qu'on vous flatte, je ne vous parlerois pas d'une maniere qui pourra paroître dure en un tems où il sembleroit qu'on ne devoit penser qu'à vous plaindre, & à vous consoler dans le lit de la douleur où N. S. vous a réduite. Mais je ne doute pas que ce qui peut contribuer à la santé de votre ame, qui sera d'autant plus saine qu'elle sera plus humiliée dans la vue de ses imperfections & de ses ténèbres, ne vous soit plus cher que ce qui pourra servir au retablissement de la santé de votre corps. Vous savez d'ailleurs de quelle source procede la liberté que je prens de vous faire ces reprimandes. Dieu nous a unis, ma très chere sœur, par le lien d'une charité indissoluble pour la vie & pour la mort. Jettons-nous entre ses bras, & le laissons disposer de nous comme il lui plaira. Aions seulement soin de ne le point tenter, en nous réduisant aux regles communes de la prudence chretienne. Je su tout à vous.

L E T T R E C C X X I X.

A Mad. DE FONTPERTUIS. Sur ^{3 Mai 1683}
sa rechute ; la perte que feroient ses
amis, si Dieu la retiroit du monde ; &
sur les études de M. son Fils.

Nous avons eu une extrême joie, Madame, de ce que Dieu vous a retiré des portes de la mort pour vous rendre à votre enfant, à votre famille, à vos amis & à l'Eglise. Mais cette joie a été troublée par la facheuse nouvelle de votre rechute, que nous aprenons presentement. Je n'ai point cessé depuis ce tems là de prier Dieu qu'il vous conserve, & je ne crois pas que mes prieres en soient moins agréables à Dieu pour être intéressées. Car il est vrai que ce seroit une terrible chose pour toutes nos affaires, que de ne plus avoir une telle amie, qui loin de se laisser aller à ce torrent de timidité qui entraine presque tout le monde, & qui fait dire à bien des gens, *Non novi hominem*, les plus grands perils où elle s'est vue exposée, n'ont fait que l'affermir davantage dans la resolution de rendre de plus grands services à ceux qu'elle aime en Dieu & pour Dieu, sans regarder ni les oppositions d'une famille à qui ces générositez ne plu-

sont point, ni les jugemens des hommes qui condamnent aujourd'hui comme la plus grande de toutes les imprudences, de ne craindre point de se déclarer pour ceux qui sont malheureux & opprimez. On ne peut donc pas nier que nous n'ayons un grand intérêt à votre conservation. Mais la charité a ses intérêts aussi bien que la cupidité; avec cette différence, que la cupidité veut absolument ce qui lui est avantageux, au lieu que la charité y ajoute toujours la condition que J. C. nous a appris qui doit accompagner toutes nos prières touchant les choses temporelles; *Veruntamen non mea voluntas, sed tua fiat.*

Ce n'est pas qu'il ne faille avoir bien de la foi pour être sincèrement & du fond du cœur dans la disposition où cette condition veut que nous soions. Mais enfin il y faut être, & il faut demander à Dieu qu'il nous y mette de plus en plus, puis qu'il n'y a que ce qui est éternel que nous pouvons désirer absolument. Et néanmoins Dieu est si bon qu'il n'a pas désagréable que nous paroissions avoir quelque attache pour nos amis, puisque nous voyons que S. Paul regarde comme une grâce singulière de la miséricorde de Dieu de ce qu'il lui avoit conservé un des siens, *afin qu'il n'eût pas tristesse sur tristesse.* Il nous excusera donc si n'ayant pas le dégagement de

ce Saint Apôtre, nous sommes allarmés de l'apprehension d'une perte qui nous seroit si sensible pour une infinité de raisons, & si nous le prions qu'il n'ajoute pas cet accablement à tant d'autres qui nous surviennent tous les jours.

J'ai bien de la joie, Madame, de ce que M. votre fils est tout à fait guéri, & qu'il avance dans ses études. Je ne doute point qu'on n'en soit satisfait, pourvû qu'on ne precipite rien, & qu'on le laisse suffisamment dans les humanités, en laissant là la Philosophie de College qui ne lui servira jamais de grand chose.

Il est trop juste de remercier votre bonne hotesse des soins qu'elle a eu de vous pendant votre maladie. Je lui écris presentement, & je ne lui temoigne que ce que j'ai au fond du cœur, quand je l'affure des obligations que nous lui en avons.

L E T T R E C C X X X.

A M. DU VAUCEL. *Il lui parle de deux livres, l'un intitulé, Le Triomphe de la doctrine Chrétienne; & l'autre, Le Calvinisme & le Papisme mis en parallèle.*

2 Juil.
1683.

Nous n'avons point reçu de vos lettres cet ordinaire.

470 CCXXX. Lettre de M. Arnauld

Je n'ai à vous parler que de deux livres, l'un d'un Jesuite, & l'autre d'un Calviniste.

Le 1. est du P. Hazard Jesuite d'Avvers, qui a quelque reputation pour la controverse. Il a fait un livre in folio intitulé : *Le triomphe de la doctrine chrétienne, ou, le grand Catechisme*, où il y a beaucoup d'erreurs contre la grace & contre la pénitence, & beaucoup de venin contre la Frequente communion. Nôtre Ami

• Le P.
Gerberon

* travaille à recueillir ses erreurs & à les refuter. Il nous en a envoyé une liste : mais nous n'avons pas assez de tems pour l'envoyer aujourd'hui. J'ajouterai seulement ici, que le Jesuite, qui prêche à Ste. Vaudru (à Mons) a dit sur ce même livre de la Frequente Communion : *Que l'auteur de ce livre fait peur au monde par son nom, aussi bien que le lieu où il a demeuré : & on ne l'entend prononcer que pour en avoir horreur.*

L'autre livre a pour titre : *Le Calvinisme & le Papisme mis en parallele, ou l'Apologie pour les Reformateurs & la Reformation divisée en 4. parties contre un libelle intitulé : L'Histoire du Calvinisme par M. Maimbourg.*

La 1. partie est la justification des personnes.

La 2. de la maniere dont la reformation

tion

tion s'est introduite en divers lieux & principalement en France.

La 3. Réponse par voie de recrimination ... contenant l'histoire abrégée des troubles que le Papisme a causez dans le monde, des cruautés qu'il y a exercées, & de ses attentats contre l'autorité souveraine.

La 4. a le même titre, que la 3. mais il contient les deux dernières recriminations *des cruautés, & des attentats contre l'autorité souveraine.*

C'est dans la 3. recrimination qu'il entreprend de répondre à la première partie de l'Apologie pour les Catholiques. Mais son fort est de dire beaucoup d'injures à l'auteur ; de dissimuler l'état de la question, qui est de savoir si on ne peut être Catholique qu'en croiant que le Pape peut déposer les Rois ; & en dissimulant tout ce qui l'incommode & à quoi il ne trouve point de bonnes réponses.

Voici quelques unes des injures. Il suppose que tout le monde convient que l'Auteur de la Politique du Clergé a écrit fort sagement. Cependant, dit-il, sa modération a donné lieu à un torrent d'injures versé par un Janseniste auteur du livre qui a pour titre : *Apologie pour les Catholiques contre la Politique du Clergé.* On y recon-
naît

472 CCXXX. Lettre de M. Arnauld
noît aisément le caractère & le génie d'un
vieux solitaire, qui se tenant caché depuis
quelques années, ressemble à ces vieux lions
qui du fond de leurs tanières jettent des rugissemens effroyables, & qui ne se font sentir
que par là. Car ce chef de parti, qui s'est
derobé à la vue de l'univers, n'est plus
connu que par les emportemens de son humeur
chagrine, qui se répand toujours sur quelqu'un
du milieu de ces retraites qu'il a choisies pour
ses aziles. Dans cet ouvrage on le recon-
noît bien moins à son babileté, qu'à l'em-
portement de son stile & à son grand babl.
On y voit clairement ce grand parleur & un
grand discur d'injures, du Renversement de
la morale..... jamais il n'y eut d'auteur si
abondant en reflexions inutiles.... Vous
diriez que c'est un novice qui paroît pour la
premiere fois en public, & qui veut faire
un gros livre à quelque prix que ce soit....
Mais il falloit faire un gros volume pour
accabler ce petit livre: on s'y étoit engagé à
Mrs. du Clergé Romain du Pais-bas.....
Je ne crois pas que jamais habile homme ait
fait un livre où il y ait autant d'imperti-
nences, d'illusions, de mauvaise foi, & de
defauts de sincerité. On ne peut guere sor-
tir davantage du caractère de l'honnête hom-
me & d'un sage Ecrivain, que fait celui-ci
dans cet ouvrage.. En un mot il semble que
l'auteur ait dessein de voir nourrir sa reputa-
tion,

tion, avant que de mourir, lui même & qu'il ait entrepris de s'établir sur le pied du plus infidèle chicaneur qui fut jamais, n'ayant point d'autre but que de multiplier les disputes & les livres, en contestant sans bonne foi & sans honneur les faits les plus avérez, comme j'espère de le faire voir C'est son orgueil qui l'a perdu, lui, sa famille & ses amis par une opiniâtreté de faire tout à sa phantasie, & de débiter ses productions & ses maximes à contre tems. Enfin il est si fort reconnu de tout le monde pour être d'une vertu farouche qui n'est d'usage ni dans ce siècle, ni dans l'autre, que désormais tout le mal qu'il peut dire des gens, ne leur sauroit beaucoup nuire.

Etes-vous content? N'est-ce pas là bien garder le caractère de l'honnête homme & d'un sage Ecrivain? Cependant je suis comme en résolution de rabatre la fierté de cet Ecrivain. Mais je ne le puis sans déclarer encore plus fortement que je n'ai fait, qu'on peut être fort bon Catholique sans croire que le Pape ait le pouvoir de déposer les Rois. On le trouvera mauvais au lieu où vous êtes. Mais que faire à cela? Quoi qu'en veuille dire ce Ministre si sage & si judicieux, mon caractère est de regarder uniquement la vérité, sans me mettre en peine de ce que peuvent dire les hommes ni d'un côté ni d'autre.

474 CCXXX. *Lettre de M. Arnauld*
d'autre. Ce n'est pas néanmoins ce que
quelques gens croient de moi. Car sans
parler de ce Ministre qui dit en un autre
endroit, que je n'ai fait l'Apologie des Ca-
tholiques que pour me bien remettre à
la Cour, je viens d'apprendre que M. de
T. croit au contraire, que je ne pense qu'à
me mettre bien avec Rome. En voici
l'occasion. Il y a à Douai un P. de
l'Oratoire qui est habile en l'Histoire Ec-
clesiastique. Ce Prelat l'a voulu engager
à se faire Docteur en Théologie dans cet-
te Université, afin d'être ensuite pro-
fesseur roial pour enseigner les 4. articles
du Clergé. Un de ses amis m'a consu-
lé là dessus. Je n'en ai point été d'avis,
parce qu'il me sembloit que c'étoit un
piege que l'on tendoit à cette pauvre Con-
gregation, afin qu'étant déjà bien mal en
Cour par le prétexte du Jansenisme, on
la mît de plus très mal à Rome, & qu'ain-
si elle fut accablée de tous côtez; les Je-
suites cependant se tenant à quartier &
mettant les autres en jeu. C'est sur cela
qu'on m'a mandé ce qui suit. „ Le P.*
„ a été obligé de fuir en cachette de
„ Douai, pour n'être pas arrêté. On lui
„ a voulu faire les dernières violences
„ pour l'obliger à entreprendre la leçon,
„ & les emportemens du Gouverneur à
„ ce sujet ont été étranges: M. de T.

a fait aussi tout ce qu'il a pu dans le même dessein ; & a ajouté : *Que s'il ne s'y engageoit point , cela nuiroit à M. Arnauld ; qu'on savoit bien qu'il n'avoit fait le voiage de Mons que pour le voir & le consulter , & que cela aigriroit la Cour : que la Lettre aux Docteurs de Douai lui avoit fait tort : qu'elle étoit pleine de venin : qu'on l'avoit vu contre Rome , lors que la Cour étoit liée à Rome , & que maintenant que leurs interêts sont differens , l'on est surpris de le voir pour Rome contre la Cour. Il parut ensuite fâché de s'être échappé de la sorte ; pria le P. * de ne parler de rien à M. A. & dit qu'il le reconnoissoit pour un homme qui a de l'esprit & de la piété.*

Une autre chose qui est traitée fort au long dans ce parallele, est la conjuration d'Angleterre. Mais c'est d'une maniere fort plaisante. Il ne repond rien à tout ce que j'ai dit pour justifier Milord Stafford par son procès même. Il s'en sauve, en disant. *Que la plupart de mes observations sont des vetilles & de miserables chicanes sur de petites differences entre les témoins. Il y a même de la mauvaise foi en beaucoup d'endroits.* Et ainsi laissant tout ce que j'ai dit, il conte d'autres histoires qui ne regardent point Milord Stafford, & sur lesquelles je n'ai eu garde de parler, n'en

voir s'il n'y en a point
rapportés, & qui ne prou
qu'il prétend.

Il seroit aussi important
les particularités de l'affair
par quelqu'un qui en fût
& en quel état on est p
Londres touchant ces bru
tion. Et s'il est vrai ce
a dit à un de nos amis, d
celier, qu'il avoit eu un
avant que de mourir, d'a
Milord Stafford, ajoutant
convaincu de son innoce
ture de l'Apologie pour
On me presse de finir ;
vous salue.

L E T T R E C C X X X I.

*M. DU VAUCEL. Sur la guerre dont on étoit menacé; la nomination de l'Electeur de Cologne à un quatrieme E-
vêché; ce qu'il devoit répondre aux invi-
tations du Prince de Rhinsfeld, quelques
theses de Rome, quelques miracles qui s'y
étoient fait, & de ceux de Port-Royal.* 10 Sept. 1683.

E vous ai déjà mandé que ce que je ne pouvois croire, est arrivé. Nous avons ici la guerre, ou au moins une armée de quarantemille hommes, qui met toute la campagne sous contribution en déclarant qu'ils ne veulent point rompre la paix. Il semble qu'ils attendent qu'on leur résiste, afin de prendre de là occasion de faire une guerre ouverte; & elle pourroit bien arriver si les Hollandois envoient à leurs Troupes, comme l'on dit qu'ils ont fait. Cependant M. Ranucci paroît fort content des honneurs, qu'on lui fait à la Cour, & on ne dit point qu'il se mette fort en peine d'arrêter les suites funestes d'un si fâcheux commencement. On voit donc bien qu'il n'y a que Dieu qui y puisse mettre remède. C'est donc à lui qu'il faut s'adresser, & se prier qu'il ait pitié de la chrétienté qui se

se déchire elle même en même tems qu'elle est attaquée par un ennemi si formidable & si cruel.

L'Electeur de Cologne est élu Evêque de Munster. Ce ne lui étoit pas assés de trois Evêchés, dont il n'a guere plus de soin pour le spirituel, que j'en ai de l'Archevêché de Toledé : il lui en falloit un quatrième. Et on doit s'attendre qu'il ne sera pas le seul que ce fardeau accablé. Car que peut-on juger de ceux qui en lui donnant des Bulles, autorisent cette criminelle infraction des canons ? En verité cela fait trembler. Une véritable & solide réformation de si grand abus, seroit bien plus capable d'apaiser Dieu que tout ce qui se fait à l'exterieur par des chrétiens qui ne changent point de vie.

* Le Prince Ernest de Hesse-Rhinsfeld.

Je ne sai que vous dire de la proposition que vous fait le Prince * de venir quelque tems chez lui. Je pense que vous lui pourriez servir en lui racontant diverses choses très-edifiantes que vous savez des deux SS. Prelats : mais pour ce qui est des disputes de la grace, je pense qu'au lieu de disputer contre lui, le meilleur seroit de lui faire lire le livre de S. Augustin de la Correction & de la Grace. On fait des exemples des Molinistes que cette lecture a tout à fait changés. Mais
com-

comme vous êtes résolu de passer l'hiver où vous êtes, vous aurez le loisir de penser à cela.

On nous a envoyé de Paris l'Extrait d'une Thèse soutenue au Collège Romain de la Société en 1674. Cet Extrait est tout à fait Augustinien. Mais ce seroit une bonne affaire si vous pouviez avoir la Thèse même*.

Je serois ravi de savoir les miracles, dont vous parlez. Il en est arrivé quelques-uns à P. R. dont on vous pourra écrire une autrefois. On leur a accordé un fort bon confesseur. Il en faut remercier Dieu. Je crois vous avoir mandé que la Dame qui s'étoit recommandée aux prières de M. de Pamiers, a obtenu l'effet de son vœu.

* On trouve cet Extrait, pag. 92. de la Défense de M. Arnauld contre la Réponse au livres de Idées.

LETTRE CCXXXII.

A M. PIROT. Pour l'engager à faire censurer en Sorbonne le livre de la dévotion de la Vierge du P. Crasset dont le Ministre Furieu abusoit. 29 Sept. 1683.

J'Ai appris, Monsieur, avec bien de la joie qu'on vous a choisi pour être Syndic de la Faculté, ne doutant point que vous ne vous acquittiez mieux de cet emploi que ceux qui vous ont précédé dans cet-

480 CCXXXII. Lettre de M. Arnauld
cette charge. C'est ce qui me fait pren-
dre la liberté de vous présenter une occa-
sion de rendre un très grand service à l'E-
glise. Il m'est tombé entre les mains
un livre d'un hérétique dont on fait beau-
coup d'estime dans la Hollande. Il est
intitulé, *Préservatif contre le changement
de Religion. Ou l'Idée juste & véritable
de la Religion Catholique Romaine opposée à
portraits flattés que l'on en fait, & par-
ticulièrement à celui de M. de Condom.* Ce
livre est très foible par tout ailleurs; mais
il tire de grands avantages contre le livre
de M. de Condom de celui du P. Cras-
set, comme il paroît par ces six pages
que j'ai fait transcrire à part, tout de ma-
me qu'elles sont dans le livre, avec les
citations & les diversités de caractère.
N'ayant pas le livre de ce Jésuite, je ne
puis deviner s'il ne lui impose point
mais si les choses y sont telles qu'il le
rapporte, comme il y a bien de l'appar-
ence, je ne doute point, Monsieur, que
vous ne jugiez aussi bien que moi, que
seroit très important pour empêcher un
grand scandale, de ne pas laisser sans cen-
sure un si méchant livre qui est capable de
détruire une grande partie du fruit que
l'on peut attendre de celui de M. de
Condom. La place où vous êtes vous
donne moyen de rendre ce service à l'E-
glise.

glise. Et comme rien n'est d'une nécessité plus indispensable que de satisfaire dans des rencontres aussi importantes que celles là aux devoirs des charges auxquelles il nous a appellez, il est difficile de comprendre que vous ne soiez pas obligé de faire au moins tout ce qui sera en vous pour ôter ce scandale de la Maison de Dieu. J'ai de la peine à croire que si vous temoignez un peu de zele & de force dans cette affaire, on ose vous défendre de la proposer, & je ne doute point qu'étant proposée elle ne réussisse sans peine. Je ne sai, Monseigneur, ce qui en arrivera, mais il m'a semblé que la pensée que j'ai eue de vous donner cet avis pouvant venir de Dieu, je ne la devois point rejeter. Je suis &c.

LETTRE CCXXXIII.

A M. DU VAUCEL. Sur la Simonie, & quelques Decrets d'une Congregation des Jesuites. 19. Juill. 1683.

Nous avons reçu avanthier votre lettre du 19 Juin. C'est à M. Favoriti qu'on a envoyé les Memoires contre la Simonie. M. de Cassoni les doit avoir. Il est assez embarrassant d'engager M. Navæus d'envoier de nouveaux Me-
Tome III. X moires

482 CCXXXIII. Lettre de M. Arnauld
moires dans le peu d'esperance que cela
produise rien. Le remede qu'on avoit
proposé dependoit uniquement du Pape.
C'étoit une Bulle où le Pape condamneroit
de Simonie toute somme, sur tout une
considerable, donnée, en vûe de la colla-
tion ou de la resignation d'un benefice,
soit devant, soit après qu'on seroit entré
dans la possession du benefice, par quel-
que motif que cela fût donné ou accep-
té, *etiam titulo gratitudinis*; & quoique
l'on pût prétendre que cela se seroit fait
sans aucune stipulation. & promesse:
qu'on defendît par cette Bulle d'absou-
dre tous ceux qui auroient ou donné ou
accepté cet argent, à moins que ceux
qui l'auroient donné ne renoncassent à
leurs benefices, & que ceux qui l'au-
roient accepté ne le donnassent à quelque
Hôpital, ou à quelque seminaire. A
quoi il faudroit joindre une suspension
ou une excommunication *ipso facto*, contre
tous les confesseurs qui absoudroient
ces personnes sans observer ce que dessus,
& contre tous les Théologiens qui étant
consultez sur ces cas, répondroient autre-
ment que selon ce qui auroit été deter-
miné par cette Bulle.

On est assuré qu'elle feroit un très-
grand fruit. Car il est certain que pres-
que tous ceux qui entrent dans les Bene-
fices

fices par cette voie, ne le font que parce qu'ils sont persuadez que cela est permis, ou au moins, parce qu'ils se tiennent comme assurez que s'il y avoit quelque chose qui ne fût pas bien dans la maniere dont ils y sont entrés, ils en seront quittes pour s'en accuser & se faire rehabiliter par un Rescrit de la Penitencerie de Rome.

On avoue néanmoins que cela ne suffiroit pas encore pour exterminer entiere-ment cette malheureuse coutume d'entrer dans les charges de l'Eglise par la voie de Simon le Magicien. Car il y a encore une autre invention par où elle se pourra entretenir. C'est celle des pensions que l'on appelle banquieres, qui consistent à mettre entre les mains d'un banquier le fond de la pension, afin qu'il en paie les arrerages, ce qui fait qu'il ne manque point de donner le fond même au pensionnaire, pour se decharger de l'obligation d'en paier tous les ans les arrerages. C'est une illusion si grossiere, que je ne vois pas que devant Dieu il y ait aucune difference entre vendre un benefice, & le resigner à pension à cette condition là. C'est donc encore ce qu'il faudroit condamner ou par la même Bulle ou par une autre.

Mais pour aller jusqu'à la source du

484 *CCXXXIII. Lettre de M^r Arnauld*
mal, il faudroit défendre le rachat des pensions qui donnent lieu à ce détestable trafic. Et il faudroit de plus établir par toute l'Eglise, ce qui l'est presentement en France, qui est qu'on ne pût mettre de pensions sur les Evêchez, sur les Cures, & sur les Chanoinies, sans cause; & que cette cause fût seulement le besoin qu'auroit le titulaire de ces benefices pour subsister après les avoir deservis 14. ou 15. ans. Je vois bien le peu d'esperance qu'il y a que cela se fasse, l'abus contraire étant si inveteré, & y aiant tant de personnes qui ont interêt qu'on n'y touche pas; mais je conçois encore moins que ceux qui y peuvent mettre remede, ne soient pas absolument obligez d'y travailler. Et je tremble quand je songe au compte que Dieu leur en demandera un jour. Je voudrois qu'on eût fait lire à un si bon Pape, l'Avis que neuf personnes des plus gens de bien de Rome & des plus éclairez donnerent à Paul III. & les deux lettres que le Cardinal Contarin, qui étoit un de ces neuf, écrivit à ce même Pape sur le même sujet. Je ne saurois croire qu'il n'en fût touché: car il n'y a rien au monde de plus raisonnable.

Je suis bien aise que vous m'aiez
envoïé quelques-uns des Decrets de
la

la dernière Congregation des Jesuites.

Le 19. comme vous dites fort bien , seroit bon s'il étoit exécuté , & que les Jansenistes n'en fussent pas tacitement exceptés. Car ces Peres continuent toujours de les déchirer à leur ordinaire : & j'ai appris depuis peu que leur predicateur de Ste. Vaudru à Mons avoit dit : *Que le nom de l'Auteur du livre de la Frequent Communion , & celui du lieu où il avoit demeuré , donnoient de l'horreur.*

Le 28. est beau aussi en apparence. Mais que cela produira-t-il , puisque l'estime qu'ils font de leurs Auteurs , fera que toutes les opinions , qui se trouveront avoir été enseignées par leurs Lessius, leurs Tambourins, leurs Escobars, leur paroîtront sûres & nullement relâchées ? Il auroit fallu au moins qu'ils eussent renoncé aux deux grandes maximes de la probabilité. L'une, que toute doctrine enseignée par des auteurs graves est probable ; l'autre, que toute opinion probable peut être suivie en conscience : *Etiam in concursu probabilioris & tutioris.* Car tant qu'ils n'auront point abandonné ces deux maximes , qui sont enseignées par presque tous ces auteurs, ce ne sera qu'une chanson d'ordonner en général de n'enseigner que les opinions les plus sûres & les plus approuvées. Re-

marquez de plus qu'ils défendent qu'on n'imprime, mais qu'ils ne disent rien de ce qui a été déjà imprimé, qui contient tout ce qui se peut imaginer de relâchement.

Pour ce qui est du 40. qui regarde les recompenses des Predicateurs, cela est beau dans la speculation. Mais je doute qu'ils fussent satisfaits si plusieurs des Marguilliers de Paris leur representoient, que puisqu'il leur est défendu de rien recevoir pour leurs sermons *tanquam stipendium aut elemosynam*, ils ne doivent par trouver mauvais qu'étant accablés de pauvres, ils emploient pour les faire subsister ce qu'ils leur auroient donné volontiers si cela n'étoit point contraire à leur Regle.

D'autres vous mandent les nouvelles; & ainsi je finis en vous suppliant de ne me pas oublier dans vos prieres.

J'aurois eu à vous parler d'une lettre de M. de Meaux à M. de Castorie; mais je suppose que ce dernier vous l'enverra.

L E T T R E C C X X X I V .

*A M. DE FONTPERTUIS. Sur un 19 Juill;
Projet de lettre au Roi, pour le desabuser 1683.
au sujet de Jansenisme.*

JE crois vous devoir encore écrire un mot sur le projet de lettre au Roi. Je l'ai trouvée fort bien faite. Mais outre les difficultés qu'on a déjà proposées sur ce qu'on ne sait par qui elle pourra être donnée, & par qui on pourra savoir comment elle aura été reçue, j'ai de plus considéré que je ne vois pas bien ce qu'on prétend en faire, & quelles mesures on a pris sur cela. Car il me semble que pour en espérer quelque chose, il faudroit qu'on eût quelque lieu de croire que le Roi la recevra bien, & qu'elle le disposera à vouloir bien écouter ce que je lui pourrois dire pour ma justification; & que de plus on eût une personne, qui eut promis de lui faire lire ce qu'on lui enverroit pour cela. Car sans cela quel fruit peut-on espérer de cette lettre? Et ne seroit-ce pas un coup perdu le plus inutilement du monde? Mais si on avoit trouvé un tel entremetteur, en qui le Roi eût confiance, j'avoue qu'alors on se pourroit contenter d'envoyer

488 CCXXXIV. *Lettre de M. Arnauld*
manuscrit, ce qui sans cela ne peut avoir
d'effet qu'étant imprimé *.

• L'écrit
intitulé :
*Justifica-
tion, &c.*
qu'il
avait
composé,
& qui
dans sa
première
forme
étoit une
Remon-
strance.

Que si on ne se peut rien promettre de
semblable, & qu'on apprehende la publi-
cation, il faut donc se reduire à n'avoir
plus d'esperance qu'en de petites negocia-
tions avec M. de Paris, que l'on prétend
n'être pas inexorable. Or comme j'ai
dit dans une autre lettre, je ne nie pas
qu'il n'y eut peut-être quelque chose à
en esperer, si on ne prétendoit autre cho-
se que de me faire avoir la liberté du pa-
vé de Paris, comme l'a presentement M.
Nicole. Mais c'est ce que j'estime si
peu, que je ne voudrois pas l'acheter par
la moindre complaisance, & je ne sau-
rois y trouver les avantages que nos amis
s'y figurent pour la cause de la verité, tan-
dis que le phantôme du Jansenisme conti-
nuera à être la cause de tant de maux.
Car c'est une illusion de s'imaginer que
mon retour seroit une preuve qu'on ne
regarde plus le Jansenisme que comme
un phantôme, puisqu'on donne une pleine
liberté à celui qu'on en considere comme
le Chef. C'est comme qui diroit, qu'il
paroît bien que le Roi n'a plus de zèle
pour la conversion des P. R. puisqu'il
donne à M. du Quesne, qui est Hugue-
not, un des plus beaux emplois du
Roiaume. Les Rois suspendent leurs pré-

préventions en faveur de qui ils veulent, sans les quitter pour cela. Et ainsi rien n'empêchera qu'on ne dise, & avec beaucoup de vraisemblance, que le Roi a eu des raisons particulières pour me permettre de retourner à Paris, & que c'est peut-être qu'il a voulu que j'écrivisse contre les hérétiques, ou pour les quatre articles de l'assemblée; mais que cela n'empêche point qu'il n'ait toujours la même prévention contre le Jansenisme & les Jansenistes, & qu'il ne soit toujours résolu de faire toutes choses, quoique sourdement & avec moins d'éclat qu'on ne faisoit autrefois, pour abattre ce parti, en excluant des charges & des emplois ceux qui en sont soupçonnez, & favorisant en toutes choses ceux qui continuent plus que jamais à les faire passer pour hérétiques. On ne peut nier que ce ne soit la disposition où est le Roi. Et il faut de plus reconnoître qu'il y a beaucoup de gens & en France & dans les Païs-bas, & encore plus en Italie & en Espagne, qui faute d'instruction sont de bonne foi dans les mêmes pensées d'aversion contre les prétendus Jansenistes. C'est cela qu'on doit regarder comme un très-grand mal, & la source d'une infinité de péchez, & considérer peu en comparaison, la persécution particulière d'un tel ou d'un

490 CCXXXIV. Lettre de M. Arnauld
tel. C'est donc à ce mal qu'on doit tâ-
cher d'apporter quelque remede. Or il
est bien certain que cela ne se peut à l'é-
gard d'un nombre infini de gens trom-
pés, que par des écrits répandus par tout,
que l'on ne doit pas s'attendre qui de-
tromperont tout le monde, mais qui cer-
tainement en detromperont plusieurs: &
comme ce seront les plus raisonnables,
leur autorité en retirera beaucoup de la
fausse imagination qu'ils ont du spectre
du Jansenisme. Cet effet me paroît in-
faillible, & je ne saurois concevoir qu'on
en doive faire peu de cas, parce que la
persecution pourra bien ne pas cesser pour
cela; comme si ce n'étoit rien que de
mettre les choses en un état, que la plu-
part des gens raisonnables soient persua-
dez, que si on est maltraitté, c'est pour
la verité & pour la justice. Renonçons
donc à l'Evangile, si nous sommes si
frappez de la peur de la persecution, &
ne comptons pour rien ce que dit S.
Pierre: *Sed & si quid patimini propter ju-
stitiam, beati.*

Mais le capital, dira-t-on, ce seroit
de desabuser le Roi: & cet écrit pour-
ra plutôt l'aigrir davantage. Cette ob-
jection seroit bonne si on avoit quel-
qu'autre moien de tirer S. M. de la pré-
vention où on l'a mise. Mais en a-t-on?

Et

Et peut-on sans s'aveugler soi-même, croire que M. de Paris soit capable de le faire ? Je suppose qu'il est mal avec le P. de la Chaise, & j'en conclus tout le contraire de ce que pensent nos amis, qu'il en est moins en état de faire quelque chose de solide pour nous quand il le voudroit. Car ce solide seroit de persuader à S. M. qu'il ne doit point avoir peur du Jansenisme, & que les Jansenistes ne sont point tels qu'on les lui a dépeints. Or comment oseroit-il le faire après tout ce que lui-même lui a dit pendant dix ans ? Et s'il le faisoit, ne donneroit-il pas lieu au P. de la Chaise de faire remarquer au Roi, que c'est un homme qui souffle le froid & le chaud de la même bouche, & qui après lui avoir dit tant de mal des Jansenistes, lui en dit maintenant du bien pour faire dépit aux Jésuites ? Rien ne me paroît plus clair, & j'admire qu'on ne voie pas que cela seul doit ruiner toutes les esperances qu'on pourroit avoir de ce côté là. Mais l'écrit ne pourra pas non plus faire changer au Roi d'opinion. Je répons que cela ne seroit pas impossible si le Roi le lisoit. Mais comme j'avoue qu'on a peu de lieu de s'attendre qu'il le lise, il est encore plus certain que ni lui, ni personne ne le lira pas, si on ne le publie pas.

492 CCXXXIV. *Lettre de M. Arnauld*

A quoi on peut ajouter, que si plusieurs personnes en étoient touchés, cela pourroit revenir insensiblement jusques à lui. Car il seroit bien difficile qu'il n'entendît parler d'un livre qui seroit généralement approuvé. Ainsi j'ose dire qu'il est peut-être dans l'ordre de Dieu que le Roi ne soit jamais detrompé sur le sujet du Jansenisme; mais que s'il le pouvoit être un jour, ce ne pourroit guere être que par cette voie.

Voilà tout ce qu'on peut dire, ce me semble, sur ce sujet. Qu'on le considère avec attention, & qu'après avoir bien recommandé à Dieu une affaire si importante, on nous fasse savoir ce que l'on en pense. On n'a point d'attache à la chose en soi. On n'y regarde que le bien de l'Eglise, & il me semble que c'est à quoi principalement on doit avoir égard.

L E T T R E C C X X X V .

A M. DU VAUCEL. Il lui parle 22. Juill.
d'une assemblée de Sorbonne au sujet d'une 1683.
proposition de l'Archevêque de Strigo-
nie; des peines que l'on suscitoit aux Doc-
teurs de Louvain; de Theses soutenues
par les Jesuites; du jugement de M. de
Meaux touchant l'Amor poenitens, &
de quelques livres de Calvinistes.

NOUS sommes très mal informés de tout ce qui se fait à Paris. Et ainsi nous ne savons rien que très-confusement de ce qui s'est fait en Sorbonne. Je ne saurois croire que n'ayant eu à deliberer que sur cette proposition: *Ad solam sedem Apostolicam &c.* il y ait pû avoir pour le fond differens sentimens entre les Docteurs. Je veux donc croire que le partage n'a été que sur quelques circonstances de la censure. Car le moien qu'un Docteur de Paris pût douter que tous les Evêques n'aient de droit divin le pouvoir de juger des controverses de la foi? Je sai bien que l'Inquisition de Rome tient la negative. Mais je ne sai s'il y a aucun auteur tant soit peu considerable, qui l'ait osé écrire. Et il ne seroit pas mauvais de vous enquerir sur quoi

494 CCXXXV. Lettre de M. Arnault
se fondent ceux qui ont cette opinion.
Car il se trouvera peut-être qu'il y a
quelque équivoque en ce qu'ils prétend-
ent, & qu'ils ne pourront défendre la
proposition de l'Archevêque de Gran,
qu'en la réduisant au sens du Sieur de
Bois, dont on vous a écrit par l'autre
ordinaire : auquel cas la censure de Sor-
bonne ne les regarderoit pas , puisqu'elle
n'auroit censuré la proposition de cet Ar-
chevêque qu'en un sens auquel ils ne la
soutiendroient pas à Rome.

J'ai une douleur sensible de voir que
pour des prétentions contestées , & qui
certainement ne sont point de foi, on
cesse de protéger, ou on ne veuille plus
protéger que foiblement une Ecole aussi
pieuse qu'est celle de Louvain , qui sou-
tient avec tant de zèle les plus grandes
vérités de la Religion & de la Morale
Chrétienne, & qui fournit aujourd'hui
tout ce qu'il y a de bons ouvriers dans
les Pais-bas Espagnols & Hollandois.
C'est estimer bien peu le salut des âmes
pour lequel seul il y a des Papes dans
l'Eglise. Les Jesuites sentent bien qu'on
n'a plus la même affection à Rome pour
ces bons Docteurs ; & c'est ce qui les
rend si insolens , & si hardis à les traiter
outrageusement comme étant suspects
d'hérésie pour la doctrine même, que les
de-

deputés de Louvain ont soumise au jugement du S. Siege, & sur quoi on leur a répondu après plusieurs mois d'examen, qu'ils avoient toute liberté de la soutenir. C'est ce qu'ils ont fait depuis peu par des Theses enveminées, qu'ils ont opposées à celle de M. Huygens, où après avoir avoué que la doctrine des Thomistes touchant la prédetermination physique même au materiel du peché se peut soutenir sans note, ils ont la folie de prétendre que celle de MM. de Louvain contenue dans leurs Censures de la fin du siecle passé, qui est incomparablement plus douce & qui est certainement celle de S. Augustin, doit passer pour condamnée par les Constitutions d'Innocent X. & d'Alexandre VII. Et rien n'est plus odieux que ce qu'ils ajoutent pour flater la Cour de Rome, qu'on doit croire qu'il a été déterminé par une autorité infallible ; *autoritate falli nesciâ*, que les cinq propositions ont été condamnées dans le vrai sens de Jansenius : c'est-à-dire, qu'on ne peut être catholique, si on ne soutient leur hérésie du Collège de Clermont de l'an 1661. que le Pape est infallible aussi bien dans le fait que dans le droit.

La position XIII. de cette These scandaleuse est la declamation la plus outrée,

496 CCXXXV. *Lettre de M. Arnauld*
trée, la plus emportée & la plus dé-
raisonnable que l'on se puisse imaginer. Je
la ferai transcrire à part. Mais il faut
principalement remarquer que pour oc-
casion de les traiter d'hérétiques, &
d'enfans d'iniquité, ils leur appliquent im-
pertinemment le Bref d'Alexandre VII.
contre les Grands Vicaires de l'Archê-
que de Paris, que ce Pape ne connoissoit
que par ce qu'en mandoient à Rome M.
de Marca & les Jesuites, à qui il étoit
bien facile de noircir dans cette cour des
personnes qui n'y avoient aucun appui.
Que peut faire cela à ces MM. de Lou-
vain, dont ce même Pape Alexandre
VII. a approuvé par un Bref, qui leur
est si honorable, la soumission qu'ils
avoient rendue à sa Constitution en con-
damnant les cinq propositions? Pour-
quoi les chicaner de nouveau sur une
question de fait, qui ne peut qu'en-
brouiller & non éclaircir la véritable doc-
trine de la grace de J. C? Ils ont expli-
qué leurs sentimens clairement, net-
tement, & ils les ont confirmés par l'E-
criture, par S. Augustin, & par S. The-
mas. S'ils sont mauvais, & qu'ils aient
mal pris & mal entendu S. Augustin &
Saint Thomas, que ne le leur fait-on
voir sans injures & sans outrage? Mais
c'est l'impuissance où les Jesuites se trou-
vent

vent de les combattre par des voies honnêtes, qui leur fait avoir recours à ces accusations d'hérésie si ridicules & si mal fondées, pour effraier les esprits foibles, & entretenir par là la Cour d'Espagne dans les faux soupçons qu'ils lui ont donnez contre cette pieuse Faculté. Si on souffre cela à Rome, & qu'on n'y reprime point de si grands emportemens, on pourra dire comme S. Gregoire de Nazianze, que l'état de l'Eglise est tel, que les gens de bien ne lui peuvent plus donner que leurs larmes. Car où en sommes nous réduits, s'il n'est plus permis de soutenir la doctrine de S. Augustin touchant la grace, que le S. Siege a tant de fois déclaré être celle de l'Eglise, à moins que de s'exposer à être traité d'heretique par cette orgueilleuse Société, qui croit pouvoir faire impunément tout ce qu'elle veut contre les Disciples de ce S. Docteur, pourvû qu'elle y fonde le nom de Jansenius? Je ne vous en dis pas davantage sur ce sujet. J'en ai le cœur trop serré, & je crains bien pour ceux qui pouvant remedier à de si grands maux, ne l'auront pas fait.

Je m'imagine que M. l'Evêque de Calstorie vous aura envoyé la copie d'une lettre de M. l'Evêque de Meaux sur l'*Amer penitent*, dont il dit beaucoup de bien,
en

498 CCXXXV. *Lettre de M. Arnauld*
en assurant l'auteur qu'il a obligé par là
tous ceux qui ont du zele pour la véritable
pieté. Il y témoigne aussi être fort
satisfait du *Traité des Idées*, dont il ex-
horte l'auteur de combattre avec la même
force le système de la nature & de la
grace qu'il dit contenir, *tam nova, tam*
falsa, tam insana, tam excitiosa circa gra-
tiam Christi, & tam indigna de ipsâ Chris-
ti personâ, sanctæque ejus animæ Ecclesiæ
sue structura incumbentis scientiâ. Il donne
aussi de grands éloges aux ouvrages de
M. Arnauld contre les hérétiques, &
témoigne desirer qu'ils soient repandus
par tout. Et cependant on n'a pû en-
core obtenir qu'ils pussent être débités à
Paris.

Il y a deux Huguenots qui ont écrit
contre moi. L'un contre l'Apologie
pour les Catholiques. L'autre contre les
Reflexions sur le Préservatif, de la ma-
niere du monde la plus emportée, & la
plus outrageuse, jusques à m'appeller le
Tartuffe Janseniste, & à me reprocher
que je ne travaille par aucun mouvement
de conscience, mais par les emportemens d'u-
ne humeur chagrine; que je suis un ani-
mal de gloire; que c'est mon orgueil qui
m'a perdu, moi, ma famille & tous mes
amis: & que je n'ai fait les livres qui les
mettent si en colere, que pour flater M.

de Paris & le P. de la Chaise, & obtenir par là le pouvoir de retourner à Paris. Il y a dans le premier de ces Auteurs quatre pages entières de suite d'injures de cette sorte. Mais dans le fond rien n'est plus foible que ce qu'ils disent pour repondre à l'un & l'autre de ces deux livres. Tout ce que le dernier a de plus specieux est d'opposer à M. de Meaux le miserable livre du P. Crasset (qu'on n'a eu garde de condamner à Rome, parce que c'est le livre d'un Jesuite) & la condamnation des *Avis salutaires*, de laquelle on devoit bien prévoir que les hérétiques tireroient de grands avantages. Mais il n'y aura jamais que du mal à attendre de ces prohibitions de livres que l'on fait à Rome, tant qu'on y aura pour maxime de n'écouter que les delateurs, & de ne consulter jamais les auteurs mêmes, qui pourroient expliquer les difficultez que l'on fait sur leurs ouvrages, quelque dignité que ces auteurs puissent avoir dans l'Eglise, & quoique les ouvrages que l'on veut flétrir, soient pleins d'ailleurs d'érudition & de pieté. D'où il arrive qu'un très bon livre aiant été condamné par l'Inquisition ou par l'*Index* pour deux ou trois choses de peu d'importance, ou qui ne sont souvent que de pures vetilleries, il n'en faut pas da-

os atque illos quos Alexander VII. *lavavit iniquitatis filios*, qui hæreticas *que propositiones vel in libro Cornelii enii non reperiri*, *sed fictè & pro ar-*
compositas esse, *vel non in sensu ab*
 intento damnatas fuisse, *asserere magno*
Christi fidelium scandalo non reformi-
; atque hoc prætextu eam tuentur de
ate doctrinam, quam tradidit in suo
lo-Augustino Jansenius, quorum
nomine Edictum fuit publicatum,
o, inquit Alexander VII. *sanè in-*
is non minùs TEMERARIA, quàm
MENDACI *narratione profertur tempore*
s recordationis Innocentii X. non aliud
 fuisse, quàm inquisitum, an Proposi-
 illa quinque de Gratiâ vera & Ca-
 a, an potius falsa & hæretica censenda
t quod cùm adeò FALSUM
TENSQUE MENDACIUM. in re
asserere minimè veriti sitis, ubique
runt rixaniorum IN AGRO DO-
NICO SEMINATORES, EC-
ISIAE CATHOLICÆ PER-
RBATORES, & quod in vobis est
TORES TURPISSIMI SCHIS-
TIS ESSE deprehendimini. Ita A-
xder VII. Romæ apud S. Mariam
orem I. Augusti 1661. Adversus
scemodi pugnemus strenuè ac urgea-
doctrinam de libertate in scholis ca-
tholi-

de l'usage à des gens faits comme le Sieur de Bon de Louvain, pour traiter d'égal avec tous ceux qui ne désertent pas volontiers à ces confères; comme vous savez vu qu'il a fait l'auteur de la lettre où est rapporté l'entretien qu'il avoit eu avec un moine.

Je vous ai écrit la dernière fois sur la Simonie. Mais je n'espère point qu'on ait eu en égard aux avis que je ne vous ai envoyez que parce que vous m'avez enseigné qu'on me les demandoit.

E X T R A I T

D'une Têrê joiuennue par les Jesuites de Louvain dans leur Collège die Jul. 11. hora 9. ante & 3. post meridem.

XIII. CAUSA PECCATI.

... **D**Eum physicè prædeterminare ad materiale peccati docent Catholici non pauci, nec ignobiles. His reluctamur cum aliis Catholicis & bella movemus, sed amica, qualia patitur pacis amans mater Ecclesia. Pugna est de libertate: fortiter pugnemus amici, sed obtusis gladiis ne vulneretur quispiam; non dicamus: Sententia est hæretica, est contraria Scripturæ Sacræ: pungunt hæc arma. Bella moveamus alia adversus hæ-

re-

hereticos atque illos quos Alexander VII. appellavit iniquitatis filios , qui hæreticas quinque propositiones vel in libro Cornelii Jansenii non reperiri , sed fictè & pro arbitrio compositas esse , vel non in sensu ab eodem intento damnatas fuisse , assertere magno cum Christi fidelium scandalo non reformidant ; atque hoc prætextu eam tuentur de libertate doctrinam , quam tradidit in suo pseudo-Augustino Jansenius , quorum item nomine Edictum fuit publicatum , in quo , inquit Alexander VII. sanè imprimis non minùs TEMERARIA , quàm MENDACI narratione profertur tempore felicitis recordationis Innocentii X. non aliud actum fuisse , quàm inquisitum , an Propositiones illæ quinque de Gratiâ vera & Catholica , an potius falsa & heretica censenda forent quod cùm adeò FALSUM PATENSQUE MENDACIUM in re tali asserere minimè veriti sitis , ubique malorum zizaniorum IN AGRO DOMINICO SEMINATORES , ECCLESIAE CATHOLICAE PERTURBATORES , & quod in vobis est AUTORES TURPISSIMI SCHISMATIS ESSE deprehendimini. Ita Alexander VII. Romæ apud S. Mariam Majorem I. Augusti 1661. Adversus hujuscemodi pugnemus strenuè ac urgeamus doctrinam de libertate in scholis catholi-

tholicis tradi debere aliam, quàm istam
 quæ tradita est à Cornelio Jansenio, n
 ejus sensu quinque propositiones heret
 icæ sunt damnatæ. Urgemus ut disci
 pæ saltem aliquod adducant inter suas
 & Jansenii de libertate doctrinam: quan
 do tergiversantur, instamus opportunè,
 importunè, arguimus, obsecramus, in
 crepamus, in omni patientiâ; pacis oscu
 lum offerimus hac conditione, ut reli
 giosam observantiam erga Constitutionem
 Sedis apostolicæ exhibentes fateantur quin
 que propositiones rectè esse damnatas, in
 sensu à Cornelio Jansenio intento, idque
authoritate falli nesciâ, contenturque of
 fendere suam de libertate doctrinam non
 esse eandem cum doctrinâ in sensu Jansenii
 damnatâ. Dum verò istud nolunt, hoc
 non possunt, ne hæretici appareant nimis
 manifesti, confugiunt, tanquam ad asilum,
 ad Scholam Catholicam in quâ docetur
 prædeterminatio physica, pugnantque
 suam & Jansenii doctrinam non esse hæ
 reticam, si talis non sit prædetermina
 tio physica. Proh pudor! *Quæ enim*
participatio justitiæ cum iniquitate? Quæ
autem conventio Christi ad Belial? Aut quæ
pars fideli cum infideli? Ipsos profectò de
 litescere in Scholâ Catholicâ non est fe
 rendum; metuendum est ne sua illic
 etiam seminant zizania, ne perturbent scho-

Scholam Catholicam. Arcendi sunt igitur; frustra jactant suam ac Jansenii doctrinam non magis esse hæreticam, quàm sit prædeterminatio physica, utramque posse iisdem argumentis defendi, aut neutram aut utramque esse damnatam, frustra, inquam, ita garriunt: nam sententia Jansenii verè est damnata, verè est hæretica; prædeterminatio physica non est damnata, non est hæretica; ingens est inter utramque discrimen; illud assignare & nos sumus parati; quamvis enim prædeterminationem physicam rejiciamus ipsi, sub illâ tamen delitescere INIQUITATIS FILIOS, patiemur nunquam.

Si les Romains souffrent que les Jéfuites traittent ainsi les Docteurs de Louvain, & sur tout M. Huygens, qui est sans faire tort à personne, le plus pieux & le plus savant, ils méritent qu'on ait le dernier mépris pour eux, & qu'on les regarde comme les derniers membres de toute l'Eglise & les plus lâches.

L E T T R E C C X X X V I.

16. Avril.
1683.

A M. DU VAUCEL. *Sur la condamnation de quelques livres faite par les Congregations de Rome.*

O N ne voit par tout que des sujets de lamentation. Ce que vous mandez du livre du P. Gabrielis en est un. Mais il est parti pour Rome il y a plus de six semaines. Et ainsi je ne doute point qu'il n'y soit arrivé avant que vous receviez cette lettre. Et vous voudriez après cela qu'on se mît en peine de ce que ces MM. là pourroient censurer le *Causa Janseniana*, à cause du titre? Tout de bon, je ne m'en soucie guere. Car que faire à des gens qui sont prêts de condamner toutes sortes de veritez sur la seule imagination qu'il y pourroit avoir quelque chose de Bajanisme ou de Jansenisme? Ce sont les idoles auxquelles il faut que tout soit sacrifié, ou plutôt leur vraie idole est leur propre gloire. C'est ce qui les entête de ce qu'ils ont fait une fois, quelque tort qu'il eussent de l'avoir fait & qu'ils en dussent rougir. Je le viens d'apprendre, il y a peu de jours, avec douleur. Vous savez ce que je vous ai mandé touchant les sept points,

&

& de quelle sorte je vous ai fait voir que ce qu'ils avoient fait sur cela étoit insoutenable. Cependant les Curez aiant fait un petit écrit pour justifier leur conduite, tout ce qu'ils y ont gagné, est qu'on l'a mis encore entre les livres defendus, comme je l'apris avant hier, avec bien de l'indignation, je vous l'avoue. Tout cela me confirme de plus en plus dans la resolution que j'ai prise il y a long-tems, de me foucier fort peu de toutes ces condamnations de livres par l'Inquisition & par l'*Index*, puisque l'on voit par tant d'exemples que c'est un signe fort equivoque qu'un livre soit mauvais, de ce qu'il y est condamné ou défendu. Ce n'est pas que ce ne soit un sujet de gémir, de voir les maux que cela fait, en donnant occasion aux Jesuites & à leurs associés de décrier les meilleures choses, & au peuple de ne vouloir plus être instruit sur les sept principaux mysteres de la Religion, *Qu'il y a un Dieu &c*, parce qu'ils disent que les sept points sont condamnez. Cela a été dit encore depuis peu par des maçons qui travaillent chez nous. Et ce qui est merveilleux est que quoiqu'on puisse dire à ces Messieurs, & quelque mal que leurs Decrets fassent, ils ne daignent pas seulement s'expliquer. Ils se croient en possession d'être obéis à l'aveu-

306 CCXXXVI. Lettre de M. Arnauld
gle. Mais en verité ils en feront tant
(je parle de ces Congregations particu-
lieres, dont l'autorité n'est point recon-
nue en France) qu'on se mettra aussi en
possession de ne leur obéir ni à l'aveugle
ni autrement. Tout cela ne regarde point
sa Sainteté: je le revere & le revererai
toujours comme un très-saint Pape. Mais
c'est ce qui cause ma douleur. *Nam si
in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid
fiet?* Si un Pape qui a de si saintes inten-
tions, ne peut arrêter le cours des mau-
vaises coutumes qu'on a prises à Rome
de condamner si legerement de fort
bons livres; que sera-ce sous des Papes
moins bons que lui, & plus capables de se
laisser emporter par le credit des Jesuites
ennemis de tout bien?

Je vous envoie une reponse au Prin-
ce Ernest. * Mes recommandations s'il
vous plaît au bon Prieur. Tout le
monde vous salue & vous remercie de vo-
tre souvenir.

* C'est
le Projet
de repon-
se rap-
porté ci-
dessus,
pag. 448.

L E T T R E C C X X V I I .

A M. DU VAUCEL. De quelques retranchemens faits dans une de ses lettres, sans avoir en intention de dissimuler. Des sept points mis à l'Index. Du livre de Gonzales. De celui de l'Abé Grady. Des Theses de M. Huygens. De la Philosophie de Descartes.

JE suis fâché de l'embarras où je vous ai jetté. Mais quoi qu'il en puisse arriver, je ne puis me résoudre d'y remédier par le moindre déguisement. Car Dieu m'a fait la grace de n'être pas de ceux qui disent dans le Prophete : *Nous avons mis notre esperance dans le mensonge ;* & j'aime mieux perdre les bonnes graces des hommes, que de ne pas faire tout mon possible pour être à couvert *de la colere de la verité*, comme parle S. Augustin. Je vous dirai donc franchement que si j'eusse cru qu'on eût dû envoyer dans les païs étrangers la lettre que j'avois écrite pour justifier ceux que l'on tourmentoit à cause de moi, je n'en aurois pas retranché une syllabe dans la copie que je vous en ai envoyée. Mais la regardant comme une piece qui ne paroîtroit point en public, il me sembloit que j'en demeuerois toujours

le maitre, & qu'ainfi j'en pouvois ôter quatre ou cinq lignes qui étoient en substance dans la clause de devant, mais qui apliquoient davantage les personnes du lieu où vous êtes, à une matiere qui ne leur plaît guere; & je me flatois que c'étoit agir plus respectueusement envers eux. *Si id peccare est, fateor id quoque.* Si j'ai manqué en cela, je n'aurai pas de peine de le reconnoître; mais je ne sai si ma plus grande faute n'est point de m'être imaginé que cette consideration pourroit toucher celui à qui j'écrivois, & de n'avoir pas supposé qu'on est insensible à la Cour à tout ce qui vient de gens qui ne sont pas en faveur. Mais après tout je ne vois pas quel sujet on auroit de trouver si mauvais au lieu, d'où vous m'écrivez, ce qu'il y a de moins dans votre copie.

• Les **Confé-** Le livre dont je parle *, fait assez con-
raisons noître quel est mon sentiment sur cette
sur les matiere, & il fait voir en même tems que
affaires de je n'ai que Dieu & la verité en vue, puis-
l'Eglise. que si j'y ai dit des choses que je jugeois
 bien qui ne plairoient pas à la Cour de
 Rome, j'en ai dit d'autres sur la Regale
 que je pouvois bien croire qui ne plai-
 roient pas à la Cour de France. Cha-
 cun a ses maximes. Les miennes sont de
 ne parler jamais contre ma conscience; de
 ne croire utile que ce qui est honnête, & de

ne pas croire qu'il soit honnête de faire entrer des considérations humaines de complaisance ou d'intérêt, dans le choix de ses sentimens. Si on me veut bien ainsi, à la bonne heure. Sinon, je tâcherai de trouver en Dieu seul ce qu'on cherche en vain dans le monde.

Ce que je vous ai mandé la dernière fois n'est que trop vrai, qu'on a mis dans l'*Index* la Justification des Curez touchant les sept points. J'en ai vû la pancarte. Cependant on apprend de Zelande que les Ministres aiant oui parler de cela, en font un vacarme horrible, & qu'ils disent qu'on a condamné à Rome les sept principaux articles de la doctrine chretienne. C'est une équivoque, je l'avoue. Mais pourquoi donner lieu à une chose si scandaleuse? Et après tout on ne sauroit deviner sur quoi peut être fondée la prohibition des livrets touchant ces sept points. Je vous avois prié de le savoir. Mais il faut que vous n'en aiez pû rien découvrir. Je vous recommence souvent la même chose : mais je ne saurois m'en empêcher. C'est qu'en verité ces censures indiscrettes & précipitées sont un grand sujet de gémissement.

Je m'étois trompé quand je vous avois dit il y a long-tems, que c'étoit M. Lacman qui avoit présidé à une these dans le

• M. Op-
Ract li-
centié en
Theolo-
gie.

310 CCXXXVII. *Lettre de M. Arnauld*
seminaire de Malines, où il y avoit quel-
que chose sur le sceau de la confession que
l'on a censuré à Rome. Ce n'est pas
lui : c'est un autre* de son seminaire, &
il n'avoit pas vû cette These quand elle
a été soutenue. Cependant l'Internonce
a pris sujet de là de mettre M. Lacman
tellement mal dans l'esprit de M. le Mar-
quis de Grana, quoique dailleurs fort
équitable, que cela sera peut-être cause
qu'il ne pourra être choisi pour être, *De*
stricta facultate, quoiqu'il en soit très-
digne. Et il en est de même de celui
dont la These a été condamnée à Rome,
parce qu'il y avoit mis que la juridiction
des Evêques est de droit divin. Cela est
cause que M. de Castorie n'oseroit le
prendre pour être Président de son Colle-
ge à Louvain. On compte peut-être à
Rome ces maux pour rien ; mais ils sont
très grands devant Dieu, & malheur à
ceux par qui ces scandales arrivent.

Le livre de Gonzales est à Paris, mais
je ne l'ai pas lû, & je ne crois pas qu'on
le trouve en ces païs-ci. Mais son grand
ouvrage étant dans l'*Index*, c'en sera plus
qu'il ne faut pour flétrir le second. Et
ainsi il ne lui aura de rien servi de dire
anathême à Jansenius & aux Jansenistes,
puisque'il faudra par la même raison le lui
dire à lui-même. Ce n'est pas une fort
gran-

grande merveille d'avoir trouvé dans S. Augustin, après 40. ans d'étude, les mêmes principes que Jansenius a expliquez, puisque je les ai bien trouvez en 1635. lorsque je soutins ma Tentative, 4. ou 5. ans devant la publication du livre de M. d'Ipres. Mais c'est une horrible témérité à un Theologien de condamner le livre d'un grand Evêque en faisant serment qu'on ne l'a point lu. Je ne trouve point que cela donne aucun avantage pour se démêler des chicaneries des Jesuites. C'est au contraire se jeter dans un embarras, dont on ne sauroit sortir. Car qui peut répondre à cet argument? Vous avouez que les hérésies des cinq propositions sont dans Jansenius: Or Jansenius ne dit rien sur la matiere des cinq propositions que vous ne disiez aussi bien que lui: Donc les hérésies des cinq propositions sont dans votre livre aussi bien que dans le sien.

Il y a long-tems que j'ai lû l'Ecrit de l'Abé Grady de la Probabilité. Il est écrit fort élégamment; mais dans le fond ce n'est pas grand chose. Le Traité de Wendrock sur cette matiere est tout autrement solide, aussi bien que celui du P. Contenson. Je ne sai si vous avez pris garde à l'Epitre dedicatoire de l'Abé Grady. Elle roule toute sur une maxime abominable, qui est que les Princes peu-

512 CCXXXVII. Lettre de M. Arnauld
vent dormir *in utramque aurem*, pourvu
qu'ils aient de bons Ministres.

M. Huygens a renfermé les principaux points de la matiere de la Grace en huit Theses, dont il n'y en a encore que six de faites. Les quatre premieres sont de l'efficace de la grace, & de la prédestination. La 5. des péchés d'ignorance; la 6. de la Probabilité; la 7. sera de la concupiscence, & la 8. de la charité. On les envoie à Rome à mesure qu'elles se font, au Professeur du College de S. Norbert. Vous les pourriez avoir de là: mais je tâcherai quand elles seront toutes faites, de vous les faire envoyer avec quelque balot de livres. Elles sont très-solides, & on n'y parle point de Jansenius. Le Professeur des Jesuites de Louvain avoit chicané sur les premieres, & il y est refuté dans la 3. & la 4. mais il n'a rien dit sur la 5. & sur la 6. L'estime que je fais de l'Université de Louvain, tant au regard de la science que de la pieté, croît tous les jours; & je ne saurois croire que ce ne fût un grand mal devant Dieu, si ceux qui avoient commencé à les proteger, les abandonnoient.

Ce qu'on a fait à Douai ne sera pas d'un grand avantage à la Cour de Rome. Leur lettre est universellement méprisée, & les principaux de cette Université la dé-

désavouent. Vous aurez vû ce que j'en suis cru obligé de leur écrire.

Je ne me souvenois pas d'avoir lu dans l'écrit de l'Abé Grady ces deux faits du Pape Alexandre VII. & du Cardinal Palavicin. Ils me semblent si importans que dans la peur que j'ai que ce livre ne se trouve pas dans ces païs, je vous prie de m'envoyer les propres termes de cet Auteur, touchant ces deux faits.

Votre M. Schelstrate ne sauroit rien faire qui vaille. Il va même plus loin que le P. Lupus, sur les appellations & sur d'autres points de la discipline.

Le Prince m'a parlé de son premier écrit en me demandant si je voulois qu'il me l'envoîât. Je lui ai répondu que j'en serois bien-aîsé. Mais je lui ai dit par avance qu'aparemment il n'étoit pas assez bien instruit de ce qui s'étoit passé en France touchant le Jansenisme, & que cela pourroit bien lui avoir donné occasion de nous condamner à tort.

Je n'ai rien à vous dire touchant les Cartesiens, sinon qu'il me semble qu'il est avantageux à l'Eglise que ceux qui font profession de suivre cette Philosophie, déclarent publiquement qu'elle n'est pas contraire à ce que l'Eglise enseigne touchant l'Eucharistie, quand on auroit de la difficulté à comprendre le tour qu'ils

514 CCXXXVII. *Lettre de M. Arnauld*
prennent pour accorder la foi avec leurs
sentimens, pourvû qu'ils demeurent d'a-
cord de tout ce qui est de la foi dans ce
mystere; puisqu'il est certain que quel-
que Philosophie que l'on suive, il faut
nécessairement avouer, comme le Con-
cile de Trente le reconnoît, que la ma-
niere dont J. C. est dans ce sacrement,
est incomprehensible. Car les manieres
Philosophiques d'accorder nos mysteres
avec les opinions de la Physique ne sont
point de foi, & c'est sans doute porter un
grand préjudice à la religion que de s'opi-
niâtrer à vouloir que tous ceux qui tiennent
de certains sentimens de Physique, soient
suspects de ne pas croire les mysteres que
nous nous imaginons ne pouvoir accor-
der avec ces sentimens; parce que c'est
donner un grand avantage aux hérétiques
qui prennent occasion de là de faire croi-
re qu'il y a un grand nombre de Catholi-
ques qui sont Calvinistes dans le cœur,
quoiqu'ils ne l'osent pas dire, & mettre
un obstacle à la conversion de beaucoup
de Sacramentaires, qui étant persuadez
que la Philosophie de M. Descartes est
la plus raisonnable de toutes, seront moins
portez à se faire Catholiques, s'ils voi-
oient qu'on se fût entêté de prétendre
qu'on ne peut être en même tems Ca-
tholique & Cartesien. Voilà, ce me
sem-

semble, quelle doit être la pensée de tous les gens raisonnables, amis ou ennemis de la Philosophie Cartesienne.

LET TRE CCXXXVIII. 28. Mai 1683.

A M. DU VAUCEL. De la conduite de M. Flemal, Pasteur de Braine-Lalleu.

JE ne sai encore ce que deviendra la Remontrance. Nos amis de Paris en ayant été effraïés & craignant que cela n'excite une furieuse tempête, qui pourra accabler de pauvres filles : je leur en ai écrit il y a 8. jours. Je leur propose de la changer de forme, en ne parlant qu'en troisieme personne de celui à qui je pensois l'adresser. Mais je leur declare en même tems que je ne saurois consentir qu'on en retranche ce qui regarde le principal Auteur de toutes les injustices dont je me plains. J'attends leur réponse, & cependant je travaille à la remettre dans cette nouvelle forme.

Nous partîmes samedi dernier pour aller voir un Curé de nos amis du Diocèse de Namur, & nous n'en revinmes que mercredi. C'est un homme admirable, qui a autant de piété que d'esprit & de conduite. Il a été premier de l'Université de Louvain, & il y a enseigné la Philosophie avec grand aplaudissement.

516 CCXXXV III. Lettre de M. Arnauld

Comme il s'est toujours gouverné par les avis de M. Huygens, c'a été par son ordre qu'il s'est présenté au concours, & a accepté la cure d'un Bourg où il est presentement, qui est de 14. ou 15. cents communians. Mais il a trois Théologiens de Louvain qui travaillent avec lui, & qui gardent d'un commun accord les vraies regles de la pénitence. Il a eu d'abord de grandes difficultez, mais il les a presque toutes surmontées, & il n'y a plus guere de gens dans sa paroisse, qui ne fassent tout ce qu'il veut. Mais tous généralement le regardent comme un saint: sa charité, sa vigilance, son application aux besoins de ses ouailles, tant spirituels que temporels, ses prédications solides & animées, ses Catechismes où il explique les mysteres d'une maniere proportionnée aux enfans & neanmoins très lumineuse, n'ayant pas pû ne lui point attirer l'estime de tout le monde. Les deux choses où il a le plus travaillé ont été d'empêcher les danses, & qu'on ne s'enyvrat dans les cabarets.

Pour le premier il a eu pour adversaire le Baillif du bourg, qui vouloit qu'au moins on les permit quelquefois, comme lorsque les jeunes gens alloient faire une espee d'hommage au château. Mais ayant gagné presque toutes les filles, si les garçons vouloient danser, ils ne le pouroient faire

faire que seuls; de sorte que presentement on ne danse plus dans ce bourg ni dans 7. hameaux qui sont de la même paroisse. Pour les cabarets il a fait en sorte que les filles qui vont tirer le vin, n'en vont plus tirer dès qu'elles voient qu'un homme a assez bû, & qu'il pourroit être pris de vin. s'il bûvoit davantage. Il a établi aussi presque tous ces bonnes gens dans une grande pieté, sur tout les femmes & les filles. Ils sont les dimanches dès 5. ou 6. heures à l'Eglise sans s'ennuier. Car il y en a plusieurs qui étant venus des hameaux qui sont de presque une lieue de distance du bourg, ne s'en retournent point qu'ils n'aient entendu les deux grandes messes & les prédications que l'on fait à chacune: ce qui commence à six heures par les Litanies des saints, que l'on chante en attendant que tous ceux qui veulent entendre la premiere messe soient arrivez, & ne finit qu'à midi. Dimanche dernier le Curé prêcha à la premiere messe après l'Epitre, parce qu'il la vouloit expliquer. Mais avant que de commencer le sermon il lût un chapitre d'un catechisme fort solide & fort bien fait, & comme il fait cela depuis plusieurs années, ils le savent presque tous, & ainsi ils sont fort bien instruits même des veritez de la grace. Car il n'a pas oublié d'y en mettre autant qu'il faut.

518 CCXXXVII. Lettre de M. Arnaud
pour établir les ames dans la veritable hu-
milité chretienne. Et ils ont si bien pro-
fité de ses leçons, que M. Navæus
qui étoit avec nous (car il est ami intime
de ce bon Curé) aiant demandé à une
jeune fille qui est fort devote, & qui pa-
roît fort resoluë & fort genereuse, en quoi
consiste la constance & la fermeté chre-
tienne: elle lui repondit sans hesiter que
c'étoit à croire que nous ne pouvons rien
de nous-mêmes, & que toute notre for-
ce vient de Dieu. Après cette lecture il
prêcha sur l'Epître de S. Jacques sur la
quelle il fit une fort belle homelie, après
l'avoir lue toute entiere en françois. Sur
les dix heures on commença la seconde
grande Messe, & ce fut à celle là qu'on
fit l'eau benite. Et le Vicaire prêcha après
l'Evangile. Nous assistâmes au Cate-
chisme qui se fait avant Vêpres. C'est
M. le Curé qui le fit, & il proposa de
très-belles questions, comme, si le Fils
étoit plus misericordieux que le Pere, &
l'enfant aiant repondu qu'ils l'étoient au-
tant l'un que l'autre, parce qu'ils n'avoient
qu'une même misericorde, il objecta que
le Fils le devoit être plus que le Pere,
puisqu'il n'y avoit que le Fils qui fût
mort pour nous, ce qu'il démêla ensuite
parfaitement bien. Il leur demanda aussi
si la Vierge avoit plus de misericorde que

J. C. & il leur fit voir que non , parce que la miséricorde J. C. en tant que Dieu, est infinie, & que celle qu'il a en tant qu'homme, quoique finie en foi, est d'une infinie valeur.

Le lendemain, comme tous les jours ouvriers, on sonna la priere à 4. heures & demie du matin, où il se trouva plus de deux cents personnes. Ce n'est que depuis trois mois qu'il a établi cette coutume qui n'est qu'à devotion, car personne n'est obligé de s'y trouver. Elle se fait en François, & c'est la même que dans le livre du Sr. de Laval; si ce n'est qu'il l'a faite plus longue en y ajoutant diverses choses, & elle dure près d'une demi-heure à cause des pauses, où on se tient quelque tems recueilli sans rien dire. Et après cette priere on dit une messe à laquelle se trouvent plusieurs personnes des hameaux quoiqu'éloignez de près d'une lieue. Je vous avoue que tout cela nous a ravis. Mais cela me fait faire deux reflexions.

La premiere que tout ce bien vient originaiement de M. Huygens, car ce bon Curé qui s'appelle M. Flemal, a toujours été sous sa conduite depuis qu'il est venu étudier à Louvain. Et c'est ce qui m'est un sujet de gémissement de voir qu'il semble que tout conspire à ruiner le bien que fait cette pieuse Université. Car au lieu qu'ils n'avoient de protection que du

520 CCXXXVIII. *Lettre de M. Arnauld*
S. Siege, depuis quelque tems c'est tout le contraire, l'Internonce faisant tout ce qu'il peut contre ces pieux Docteurs, parce qu'ils n'ont pas voulu s'engager dans des questions sur lesquelles ils n'étoient point assez instruits. Et ce qui est de plus injuste, est que tout cela va presentement contre M. Huygens, quoiqu'on ne lui puisse rien imputer de ce qu'on trouve mauvais à Rome, puisqu'il n'y a point eu de voix, n'étant pas de la Faculté étroite. Cependant l'affaire étant renvoyée d'Espagne au Marquis de Grana, on auroit sujet d'en assez bien esperer, sans l'Internonce qui agit tant qu'il peut contre les vrais interêts du S. Siege, en empêchant qu'on ne laisse la Faculté dans la liberté d'élire ses membres, dans laquelle le S. Siege l'a toujours maintenue jusques ici, ce qui ne se peut faire qu'elle ne devienne esclave de la puissance seculiere, qui pourroit bien un jour y introduire les Jesuites, ce qui seroit entierement la ruiner. N'y auroit-il point quelque moien de faire considerer cela à Sa Sainteté?

L'autre reflexion que j'ai faite est, que le bon ordre de cette paroisse pouvant être en partie attribué au concours, qui donne moien de mettre de bons Pasteurs dans les cures, cela m'a fait souvenir de

la desolation, où sont les peuples de la campagne dans tout le país de Liege par une raison contraire, qui est qu'il n'y a point de concours, à cause qu'on a fait passer presque toutes les cures pour des vicaireries perpetuelles, qu'on dit avoir été déclarées exemptes du concours par quelque declaration des Cardinaux. Il arrive de là que presque toutes les cures se vendent ou se donnent par les chanoines à leurs valets, quelque ignorans qu'ils soient, pour recompense de services. Cependant les ames se perdent, pour lesquelles J. C. est mort; l'heresie qui diminue en Hollande, gagne insensiblement dans le país, les peuples étant sans instruction, & y aiant des villages, où il y a plus de 40. ans qu'on n'a fait de Catechisme. Rien ne seroit plus facile que de remedier à tous ces maux. Il ne faudroit que faire faire une declaration par les Cardinaux en interpretant l'autre s'il y en a eu, par laquelle on ordonnât que dans le País de Liege, les cures que l'on prétend être des Vicaireries perpetuelles, seroient sujettes au concours, parce qu'autrement il n'y auroit point de concours, à cause qu'on a voulu faire passer presque toutes les cures pour des vicaireries, & que par là on a négligé d'y mettre de bons Pasteurs capables de servir les ames. Je ne vois pas que l'on puisse

en conscience se dispenser de faire un si grand bien, dont on est prêt de donner tous les moyens, qui ne manqueront pas de réussir pourvu qu'on témoigne le vouloir. Et il faut remarquer que le séminaire étant fort bien administré on ne manque pas de bons sujets pour mettre dans les cures. Mais les gens de bien n'y entrent pas maintenant, parce qu'ils ne veulent pas y entrer par simonie, qui est presque la seule porte par où on y entre aujourd'hui. Je ne saurois croire que si on en parloit à Sa Sainteté, elle ne fût touchée de compassion pour tant de pauvres âmes qui périssent faute de bons Pasteurs. Je laisse à votre prudence & à votre zèle à voir ce que vous pourriez pour ces deux points, la protection de l'Université de Louvain, & l'établissement du concours dans le pays de Liège. Souvenez-vous de cette parole de S. Grégoire, que c'est un talent dont les pauvres mêmes rendroient compte à Dieu, que d'avoir accès auprès des personnes riches à qui on peut représenter des occasions d'exercer la charité. Vous en ferez aisément l'application. Je suis tout à vous.

L E T T R E C C X X X I X .

AM. L'EVEQUE DE CASTORIE. ^{21 Juin 1683.}
Jugement sur le Livre des Devoirs de la
Vie Monastique, & sur le Summa Chris-
tiana Merbesii.

POUR le livre de M. de la Trappe, je crois comme vous, qu'il y aura bien des Religieux qui en seront choquez : mais voici le jugement que j'en fais. C'est un livre très bien écrit, plein de lumière, qui donne une grande idée de la vie religieuse, & qui porte beaucoup à Dieu. Il peut quelquefois être excessif en regardant comme nécessaire ce qui n'est peut-être que d'une plus grande perfection; mais cela même sera fort avantageux à son Monastere, parce que cela les attachera davantage à l'état de perfection où ils sont maintenant, & les empêchera de se relâcher. Nous n'avons pas encore lu ce qu'il dit des mitigations, & ainsi je ne vous en puis parler. Il n'y a rien de trop sur l'argent que l'on exige pour les entrées en religion, & il a été aussi bas sur ce sujet que l'on pourroit aller; mais en d'autres endroits son zèle peut l'avoir emporté trop avant. Je ne les ai pas remarquez en particulier, car je ne l'ai pas lu pour en faire.

524 CCXXIV. ~~Le~~
faire une critique, mais seulement pour
en être édifié. Pour moi il me semble
que si j'étois Religieux je m'en humilierois
& ne m'en fâcherois point. Car si je
croiois que tout ce qu'il dit est vrai, je
tâcherois de m'y conformer autant qu'il
me seroit possible, & je prierois Dieu
qu'il m'en donnât le pouvoir. Et si j'étois
persuadé qu'on peut être bon Religieux,
sans être dans une si haute perfection, je
ne laisserois pas de me confondre de ma
lâcheté, & de benir Dieu des graces qu'il
feroit aux autres de le servir avec plus de
ferveur. Il me semble que c'est la disposi-
tion où doivent être tous les bons Reli-
gieux à l'égard de ce livre.

Je n'ai pas lu celui de Monsieur Mer-
bes: mais par quelques endroits où je suis
tombé par hasard, & par ce qu'on m'en
a dit, je crains qu'il n'y ait bien des cho-
ses outrées, & que cela ne tienne du prédi-
cateur: ceux qui font ce métier, comme
il l'a fait longtems, étant sujets à exage-
rer. La proposition que vous rapportez
touchant ceux qui assistent à la messe,
qu'ils font un péché mortel s'ils n'aiment
Dieu plus que toutes choses, n'est pas
supportable. Et je ne sai comment les
censeurs, que l'on dit avoir affoibli beau-
coup de bonnes choses, ont laissé passer
celle-là.

LET-

L E T T R E C C X L.

A M. L'EVÊQUE DE CASTORIE.

Du Livre des Devoirs de la Vie Monastique, & du Summa Christiana Merbesii.

Nous avons achevé la lecture du livre de M. de la Trappe. Je voudrois qu'on eût ôté la dernière question, ou au moins qu'on eût tourné d'une autre sorte, quantité de bonnes choses qui y sont. Car il paroît que tout ce qu'il y dit, regarde principalement les Congrégations de S. Vanne & de S. Maur : & la manière dont il en parle va beaucoup à les décrier. Or quand une Congrégation de Religieux est bonne en soi, & que ceux qui s'y retirent sont en état de se sauver, quoi qu'il y ait quelque chose à désirer afin qu'ils fussent dans une plus grande perfection, & qu'on y puisse même remarquer des défauts assez considérables, on ne doit pas les décrier par des livres publics, ni détourner par là ceux qui n'étant pas capables d'une vie aussi austère que celle de la Trappe, auroient la pensée de se retirer dans des Reformes moins parfaites. Il n'y a presque rien dans ce monde qui ne soit mêlé de bien

& de mal, de vertu & de défaut, d'avantages & d'inconveniens. Il me semble donc que pour en porter un jugement absolu, il faut avoir égard à ce qui prévaut du bien & du mal. Et que de plus, pour en parler dans un livre public, il faut considérer s'il est plus avantageux à l'Eglise, qu'une telle personne ou un tel institut soit exposé aux mépris des hommes par les défauts que l'on y remarque, qu'il ne lui seroit utile qu'on en eût bonne opinion, parce que le commun du monde ne sauroit pas ce qu'il y a à blâmer. C'est par là que de grands hommes, Alain de Solminiac Evêque de Cahors, Nicolas Pavillon Evêque d'Albi, François de Caulet Evêque de Pamiers, ont jugé qu'on devoit faire connoître les Jesuites pour tels qu'ils sont, à cause du mal que cette Société fait présentement à l'Eglise: mais apparemment ils n'auroient pas cru qu'on dût parler défavorablement dans un livre public d'un Ordre tel qu'est la Congrégation de S. Maur. Il auroit été à souhaiter que ce S. Abé eût un peu tempéré son zèle, & eût évité de représenter comme nécessaire à la vie monastique, ce qui fait seulement qu'elle est plus parfaite. J'ai peur que cela ne soit cause que ce livre fasse moins de fruit qu'il n'en eût fait son

sans cela : & ne donne même sujet aux personnes peu équitables de dire, qu'il témoigne trop d'estime & trop d'amour pour son œuvre. Tout le monde n'est pas capable de porter l'austérité de la Trappe ; je ne dis pas seulement à cause du manger, mais aussi pour cet admirable silence , & cette application continue à Dieu. Rien n'est plus beau que cela, ni plus avantageux en beaucoup de manières quand on le peut pratiquer. Mais il y a bien des gens à qui cela feroit tourner la tête , ou qui s'en trouveroient accablez. Et ce bon Abé est obligé d'avouer que de cent qui se présentent pour être reçus chez lui, il n'y en a pas souvent cinq ou six qui y demeurent. Cependant il y a beaucoup de personnes à qui la religion est nécessaire, ou au moins extrêmement utile pour le salut. Il est donc bon qu'il y ait des maisons religieuses dont l'observance soit moins parfaite & où ils puissent être reçus ; & par conséquent il n'est pas à propos d'en parler publiquement d'une manière qui en donne une trop méchante opinion.

J'ai regardé cet endroit de M. Merbes touchant l'assistance à la Messe. Je n'y ai pas trouvé en propres termes, que ce soit un péché mortel d'y assister sans
aimer

528 CCXL. Lettre de M. Arnauld
aimer Dieu *super omnia*. Ce ne pourroit
être que par consequence qu'on tireroit cela
de ce qu'il demande au pécheur, pour y
assister sans péché, *interni amoris actum*,
quo saltem per emendationis propositum effi-
cax & sincerum, ad Deum, à quo per sua
flagitia describit, reverti studeat. Mais il
dit qu'il n'assure pas que le péché qu'on
commet quand on n'est pas dans cette
disposition, soit mortel: *Ita ut si non pec-*
cent mortaliter (quod tamen non sine funda-
mento quidam asserunt) at certè eos in mag-
num & non infrequens lethalis peccati pe-
riculum sese conjicere manifest-
um est.

Pour l'autre Proposition: *Nulla esse*
bonorum operum merita in illis quibus amor
Dei super omnia non dominatur, il l'en-
tend peut-être des mérites proprement
dits que les Théologiens appellent *ex*
condigno. Car il enseigne ailleurs pag. 67.
que ce seroit une hérésie de dire, *omnia*
opera quæ ante justificationem fiunt, esse
peccata.

Quoiqu'il en soit il a assurément de
bons principes & de fort bonnes choses:
mais il ne faut pas s'attendre d'y trouver
une grande justesse.

L E T T R E C C X L I.

A M. DU VAUCEL. Sur le changement fait aux Remontrances auxquelles on donnoit le nom de Justification. 24 Juin 1683.

Nous étions fort en peine de ne point recevoir de vos Lettres. Car nous avons été trois ordinaires sans en recevoir. Et enfin nous en reçûmes hier du 5. de ce mois, où vous ne faites excuse que pour un ordinaire. C'est peut-être que vous ne faites état que d'écrire tous les 15. jours.

Ce qu'on appelle presentement *Justification* au lieu de *Remontrances*, est achevé. Il contient quatre parties. La premiere est du Jansenisme. La seconde: Accusation d'erreurs sur d'autres matieres. La troisieme, Reproches d'intrigues & de cabale. La quatrieme, qu'on se mêle de ce qu'on n'a que faire, où je ne parle que de deux choses, de la lettre latine contre les Casuistes *, que M. de Paris a empêché qui ne fût envoyée, & des *Considerations*. La 1. Partie contiendrait un volume de la grosseur de l'apologie pour les Catholiques. Et les 3. autres en-semble un autre qui ne feroit pas si gros. On attend sur cela la réponse de nos

* M. NICOLE a-voit dressé cette lettre à la priere de MM. les Evêques de S. Pons & d'Arras, & elle se trouve dans le second Tome de ses Lettres de l'édition de Lille p. 208.

Tome III.

Z

amis.

330 CCXLI. Lettre de M. Arnould
amis. On s'est rendu à leurs avis par
ce qui est de ne la point adresser au Roi.
Cela étoit trop gênant & obligeoit à trop
de mesures. Mais on n'a pu acquiescer
à ce que quelques-uns d'eux eussent voulu,
qui est qu'on en eût retranché tout
ce qui attaque directement le Prélat sig-
né. Car je suis persuadé qu'en retran-
chant cela, ç'auroit été *relever imbelles* *sa*
à lui. La 2. Partie comprend toutes les
calomnies des Jésuites sur d'autres matie-
res que la grace. Tout cela étant ras-
semblé ensemble, fait un horrible portrait
de cette compagnie. Et on ne voit pas
comment-ils y pourroient répondre. Car
on n'avance rien que de certain & incor-
rectible à l'égard des faits. Dans la 3.
les premiers reproches de cabale les re-
gardent aussi. Car ce sont eux, qui ont
voulu faire croire que nous étions dispo-
sés à défendre notre prétendue secte par
le voie des armes, comme ont fait les
Mugrenots, & que durant la fronde
nous avions offert à M. le Duc d'Or-
léans de lui entretenir douze mille hom-
mes, & autres semblables fadaïses. Ce
sont eux aussi qui ont fait croire que
nous avions des richesses immenses, dans
une boîte commune, dont nous don-
nions des pensions à une infinité de gens.
Cela donne occasion de parler du P. le
Clerc.

merc. Et sur ce que dans des libelles
s nous ont reproché que nous avions
ne merveilleuse adresse à attraper de
argent : *Mira est Jansenistarum callidi-
as ad corradendas pecunias*, & que cela se
pouvoit prouver par une infinité d'exemples ;
& qu'ainsi nous ne devions pas trouver
mauvais qu'on jugeât de nous par nos
œuvres : *Quidni ex operibus vestris judi-
cemus vos* : on accepte la règle qu'ils don-
nent, & on propose des exemples de
leur adresse à attraper de l'argent en di-
verses parties du monde, n'en appor-
tant aucun que bien attesté & bien ave-
ré. Il leur sera encore assez difficile de
se défendre sur cela ; & d'empêcher que
tout le monde ne juge qu'ils n'ont pas
eu raison de nous insulter sur ce chapitre
en disant : *Est sanè quod Jesuita in hoc
vobis cedant*. Pour le 4. j'avoue les *Con-
siderations* & les soutiens d'une manière
qui n'est pas choquante & qui n'a rien
de bas. Cela n'est pas fort long. Car
je renvoie à ce livre, & ne m'amuse pas
à traiter les mêmes choses qui y sont
traitées. J'ajoute seulement quelques
considérations prises des livres du P. Tho-
massin, & du nouveau livre de M. de la
Trappe pour faire voir l'injustice de
l'affaire de Charrone, & combien la
conscience des Rois est souvent en-

532 CCXLI. Lettre de M. Arnauld
gagée dans la distribution des Benefi-
ces.

Tout cela me paroît très-important. Cependant je ne fai si on pourra vaincre la timidité de nos amis. Ce sont eux qui m'ont engagé à entreprendre ce travail, auquel j'avois d'abord beaucoup de repugnance. Je crois bien que c'est qu'ils s'imaginoient qu'il ne seroit pas si fort, quoiqu'il n'y ait rien de personnel contre le Prelat pour ce qui regarde *occulta dedecoris*. Mais je n'ai jamais pu comprendre qu'on pût rien faire, si on n'éventoit sa miserable politique, & qu'on ne fit voir à toute la terre avec combien de fourberie il fait semblant d'entretenir la paix de l'Eglise lorsqu'il ne travaille qu'à la ruiner. Mais à propos de ce Prelat est-il donc vrai que le Pape lui a écrit un Bref fort obligeant pour l'engager à porter le Roi à se joindre à l'Empereur contre les Turcs? Si cela est, on connoît bien mal à Rome la Cour de France. Il n'y a personne de qui on eût moins de sujet de rien attendre de bon & d'effectif sur une affaire de cette nature. Car d'une part c'est de quoi le Roi ne lui parle jamais, & de l'autre il est tellement esclave & flateur, qu'il n'a garde de rien proposer au Roi, qu'il ait le moindre sujet de craindre qui ne soit

con-

contraire aux mesures que S. M. peut avoir prises. Mais revenons à la Justification. J'en dois écrire de nouveau à nos amis, & je ne manquerai pas de leur mander votre sentiment.

L'usage qu'on eût voulu faire de la lettre d'Alexandre VII. étoit pour montrer que les Jesuites ne cedent point aux Jansenistes dans l'adressed'attraper de l'argent. Mais puisque cela pourroit faire quelque affaire à un de vos amis, on quitte entièrement le dessein d'en faire cet usage là : quoiqu'on ne put pas savoir que cela fut venu de lui, étant assuré que la copie de cette lettre est en Hollande. Il suffit qu'on l'en pourroit soupçonner, & on ne voudroit pas le commettre pour quoi que ce soit. Cependant on seroit bien aise d'avoir ces deux pieces pour les mettre au fond d'un coffre sans les communiquer à personne, parce que cela pourroit servir dans 30. ou 40. ans lorsqu'il n'y auroit plus personne en vie à qui on s'en pût prendre. Car on doit avoir soin de l'avenir aussi bien que du present, puisqu'on est assuré que l'Eglise subsistera jusqu'à la fin des siecles.

536 CCXLII. *Lettre de M. Arnauld*
fort uni à celui de P. R. la M. Agnès
Arnauld qui s'étoit démise de la Coad-
jutorerie de l'Abaye de P. R. pour la
mettre aussi en élection triennale, ayant
été élue Abbesse du Tard par les Religieu-
ses une & deux fois, y a été Abbesse pen-
dant six ans, après lesquels elle fut ra-
pellée à Paris. Cependant comme il n'y
a toujours que trop de filles ambitieuses,
une jeune Religieuse de qualité demanda
l'année passée cette Abaye au Roi, com-
me étant de sa nomination, se la fit don-
ner, & obtint des Bulles du Pape, qui
apparemment ne savoit pas que ce Mona-
stère fût d'une autre condition que les
autres. Mais les Religieuses s'étant op-
posées à la prise de possession de cette
Abbesse prétendue, le Roi a eu la justice
de renvoyer l'affaire au Grand Conseil,
& par un Arrêt contradictoire, le 6. Août
qui est le jour de la mort de la Mere An-
gelique, les Religieuses ont été mainte-
nues dans leur droit d'élection, & l'am-
bitieuse renvoyée dans son couvent. Vous
jugez assez combien cela est important
pour des personnes que vous connois-
sez.

La Dame qui s'étoit recommandée à
feu M. de Pamiers dans la même vue que
la Mere de Samuel, croit avoir obtenu
depuis trois mois l'effet de son desir.
Mais

Mais elle vous prie que l'on continue les prieres que l'on avoit commencé de faire pour elle , afin que Dieu lui en donne un entier accomplissement.

J'avois bien prévu qu'il n'y avoit point d'apparence que l'on fit rien sur l'un des deux points pour lesquels on avoit demandé des memoires. Cependant cela fait trembler , comme je vous ai déjà dit. Car est-on assuré de se sauver en autorisant ou souffrant de si grands desordres ; & quelque bonne intention que l'on ait , ne craint-on point le *verumtamen* de l'Ecriture , qui a fait que des Princes qui ont paru avoir tant de piété , comme Josaphat , n'ont point été unis par le Saint Esprit au nombre des bons Rois ?

J'apprehendé bien qu'on n'ait guere plus de zele pour le second qui est le concours , quoique cela soit bien plus facile. Il faut néanmoins s'attendre qu'il y aura de l'opposition , & qu'il faudra de la fermeté pour la surmonter.

L'ouvrage est entierement arrêté. Les amis y trouvent trop d'inconveniens. C'est une marque que Dieu ne le veut pas.

La 7.^e justification dont il parle dans la Lettre précédente.

LETTRE CCXLIII.

juin. 3. A MADEMOISELLE DE VERTUS. Pour la remercier de sa générosité.

Vous dois-je remercier, Mademoiselle, ou plutôt rendre grâces à Dieu de la générosité qu'il vous donne ? Je suis riche de vos libéralitez ; mais Dieu vous enrichit en même tems en vous remplissant de zèle pour la vérité & pour la justice. C'est dommage que je ne ressemble à S. Chrysostome. Vous auriez plus d'honneur de ressembler à sa généreuse amie. Mais je n'ai pu entendre dire sans douleur, que l'inquiétude que je vous cause, vous fait perdre le sommeil. Aiez plus de foi, je vous prie, je suis en la garde de Dieu, & il faut espérer qu'il écoutera les prières de tant de bonnes personnes qui prient pour moi nuit & jour. C'est mon plus grand sujet de confiance. Je suis tout à vous.

L E T T R E C C X L I V .

*A M. DU VAUCEL. Sur une lettre^{2 Sept. 1683}
de M. Naveus; l'Extrait de la Thèse
qui lui avoit été envoie. La crainte
d'une guerre prochaine; & le silence de
ceux qui aprochoient le Roi.*

JE viens de recevoir votre lettre du 14.
Août. Je ne vous y aurois pas fait
réponse, tant j'ai peu de choses à vous
mander, si je n'avois eu à vous faire te-
nir une lettre de M. Naveus qu'il m'a
envoïée ouverte afin que je la visse, &
qui me paroît d'une extrême importan-
ce. Vous en jugerez de même que moi ;
& ainsi je ne doute point que vous &
vos amis, ne fassiez tout votre possible
pour faire réussir une affaire qui feroit
cesser un des plus grands désordres qui
puissent être dans l'Eglise. Les cheveux
m'ont dressé à la tête en lisant ce qu'il
en mande. Rien n'est plus facile que
de faire ce qu'il propose, & si on le ne-
glige, il ne faut plus esperer qu'on mette
ordre à rien. La guerre du Turc ne
doit point empêcher qu'on ne s'y apli-
que. Car ce sont ces sortes de bonnes
œuvres, qui vont au salut des ames, qui
peuvent plus attirer que toute autre cli-
se

140 CCLXIV. Lettre de M. Arnauld
se la protection de Dieu sur les Chré-
tiens.

Si le Cardinal dont vous parlez a un véritable zèle pour la bonne doctrine, & pour empêcher qu'on ne ruine par un esprit schismatique, la paix & la charité qui doit regner entre les Théologiens Catholiques., il suffira de lui faire voir l'extrait de la Thèse qui vous a été en-voïé pour le porter à en parler au Pape, afin que Sa Sainteté arrête de si grands emportemens, & qu'elle en reprime les auteurs. Mais si cela ne lui suffit pas, je suis assuré qu'une lettre que je lui en écrirois, n'y feroit rien davantage, & peut-être même qu'elle y nuirait en re-veillant la prévention que l'on peut avoir en ce pais-là contre les pretendus Janse-nistes, dont on a accoutumé de se re-garder comme le chef.

Il y a déjà quatre ou cinq jours que le bruit couroit que le Roi assembloit beaucoup de troupes en ce pais ici, & qu'il y pourroit bien faire la guerre. On nous en avoit même écrit quelque chose de Paris. Je ne le pouvois croire, & je soutenois contre tout le monde que cela ne seroit point. Cependant mardi matin un Brigadier envoyé au Gouverneur général par M. le Maréchal d'Hu-
mieres lui vint dire que le Roi aiant

attendu qu'on lui fût raison sur ses prétentions, il étoit résolu de s'en mettre en possession, & qu'il avoit quarante mille hommes prêts pour cela. Le Marquis de Grana lui répondit fort sagement, que cela le surprenoit, & que la conjoncture présente lui faisoit croire que tout demeureroit dans une profonde paix: mais que S. M. T. Chr. aiant un Ambassadeur à Madrid, & S. M. C. en aiant un à Paris, il lui sembloit que c'étoit par l'un ou par l'autre que cela se devoit traiter. Vous jugez après cela dans quelle consternation on est dans ce pais ici. Mais: comme il y a apparence qu'on aura envoyé un Courier extraordinaire pour apprendre au Pape une nouvelle si surprenante, vous en ferez peut-être déjà informé avant que de recevoir cette lettre. Peut-être qu'il n'y aura point de guerre. Car les Espagnols sont si foibles, qu'ils pourront laisser prendre ce que l'on voudra, plutôt que de résister & donner par là occasion à une guerre, dont ils craindroient que la fin ne fût la perte de tout le pais. Quoiqu'il en soit je suis résolu de ne point déloger, & d'attendre en repos & en patience ce que Dieu voudra qui arrive de tout ceci. Je ne laisse pas d'en être bien touché, je vous l'avoue. Mais le mal augmenteroit plus qu'il ne

542 CCXLIV. *Lettre de M. Arnaud*
diminueroit par mes craintes & par mes
inquiétudes . . .

C'est aujourd'hui la fête de S. Antonin Patron de Pamiers. Mais laissera-t-on toujours dans l'oppression les bonnes gens de ce pais-là ? Seront-ils toujours dans la terre de l'oubli comme des morts, non pas de quatre jours, ainsi que S. Lazare dont on fait aussi la fête en ce même jour ; mais de 4. ans ? Ne se trouvera-t-il point une main favorable , qui leve la pierre de leur tombeau ? En un mot n'en dit-on plus rien ? Et croit-on traiter favorablement le Roi en le laissant chargé devant Dieu de tant de pechez que de mauvais conseils lui ont fait commettre, dont il est impossible qu'il obtienne le pardon, tant que les maux qu'on lui a fait faire subsisteront ? Quel malheur aux Princes, que personne ne leur ose dire la verité ! On leur fait perdre le fruit du peu de bien qu'ils font, par les louanges qu'on leur en donne, & on n'ose leur dire un mot de ce qui blesse dans leur conduite toutes sortes de loix & divines, & humaines, par la peur qu'on a qu'ils ne s'en offensent ! Les plus gens de bien qu'on croiroit avoir droit de leur parler s'en excusent sur divers prétextes ; & c'est une autre peine où on est sur ce sujet. Car est-on bien assuré que Dieu recevra
leurs

Leurs excuses, & qu'il ne leur demandera point compte, comme d'un talent qu'ils negligent de faire profiter, de n'user pas de la liberté que le rang qu'ils ont dans l'Eglise leur donne de faire ce qu'ont fait tant d'autres saints en de semblables rencontres? Je ne sai comment je me suis engagé dans ce discours. Je ne pensois pas vous rien dire de tout cela.

L E T T R E C C X L V.

A M. DU VAUCEL. D'une Cabale contre M. Huygens. De l'état déplorable du Diocèse de Liege. De quelques Réponses sur la matiere de la grace. Des livres que l'on peut conseiller à un Ecclesiastique. 30. Sept. 1683.

ON n'a que des sujets de douleur, d'où il sembloit qu'on en dût moins attendre. L'Internonce * ne travaille ici à autre chose qu'à ôter à la Faculté de Louvain son droit d'élection pour les places vacantes; & le fort de la cabale va à exclure M. Huygens pour lequel il a écrit autre fois une très-bonne lettre au Secrétaire du Duc de Villa-Hermosa. C'est aujourd'hui que se doit faire l'élection. On vous mandera ce qui s'y fera fait, si on en a des nouvelles avant demain à midi.

* M. Tarnara depuis Cardinal, Mort Doien des Cardinaux.

On m'a fait voir une lettre d'un bon Curé de Liege. Je vous en envoie un extrait, afin que l'on comprenne au lieu où vous êtes, l'état déplorable de ce Diocèse; & que l'on juge de là, si on n'est point obligé d'y apporter de remède. Le concours feroit cesser beaucoup de ces maux.

Le Prince m'a envoyé la copie de votre lettre sur la grace, que j'ai trouvée parfaitement belle.. La reponse qu'il y a faite, est bien foible. Ce n'est pas son talent que de parler de ces matieres Théologiques.. Mais il parle de très-bon sens des Controverses générales, & d'autres sujets qui ne passent pas sa portée. Il est ami des Jesuites, mais cela n'empêche pas qu'en beaucoup de choses, il n'entende raison sur leur sujet même: car il a un grand fond d'équité. Et c'est ordinairement pour n'être pas bien instruit des faits qu'il juge autrement qu'il ne devroit..

J'ai fait quelques reponses assez courtes sur les vetilleries du P. Jobert. Cela est vuide présentement, & je n'écrirai rien au Prince sur cela. Je lui écris aujourd'hui une assez longue lettre, mais c'est sur autre chose, quoique j'y parle un peu de la conduite des Jesuites, qui se chargent si aisément de la conscience de

de ces Evêques d'Allemagne doubles, triples, ou simples, mais qui ne font rien moins que le devoir d'Evêques.

Je ne sai pour quoi vous me demandez pour ce bon Ecclesiastique Colleague de * ce que vous pouvez lui donner vous même. Car vous savez mieux que moi quelles études sont propres pour les emplois auxquels il se sent porté, puisque vous connoissez parfaitement ce qu'on doit enseigner dans les seminaires. Tout le monde convient que le fond de la doctrine Ecclesiastique se doit prendre dans S. Augustin. On peut commencer par les Lettres & par les explications sur les Pseaumes, & y joindre les principaux ouvrages de la grace : les Morales de S. Gregoire, en s'arrêtant à ce qui est de moral, & passant ce qui n'est qu'allegorique; & les Sermons de S. Bernard qui sont admirables pour inspirer la pieté. Je ne crois pas qu'on se puisse passer de lire la 2. 2. de S. Thomas. Car quoique cela soit bien sec, il y a des choses fort solides, & ce qu'on y trouve de bon est de grande autorité. Les opuscules de Denis le Chartreux peuvent aussi être fort utiles. Il faut lire les principaux canons; mais c'est une terrible étude, que d'entreprendre de lire tous les Conciles, & je ne sache point d'abregé qui soit bien fait.

546 CCXLV. *Lettre de M. Arnauld*
fait. Je pense que la lecture d'Aurelius
peut servir; on peut passer ce qui n'est
que de refutation. Mais il y a de très
belles choses pour faire connoître le vrai
esprit de l'Eglise, il donne une grande
idée de l'Episcopat. Voilà tout ce que
je vous puis dire pour aujourd'hui. Mais
tout de bon je ne sai pourquoi vous vous
adressez à moi sur cela, pouvant de
vous même donner d'aussi bons conseils
que personne.

Au reste je suis étonné de ce qu'il
semble que l'on suppose que feu M.
de Pamiers n'étoit pas bien ferme sur la
matiere de la grace. Car je sai ce qu'il
m'a dit la dernière fois qu'il fut à Pa-
ris, dans le jardin de S. Victor: *Qu'il*
étoit persuadé que le fondement de la Mo-
rale Chrétienne étoit la predestination gra-
uite, & l'efficace de la grace, qui sont
les Chefs capitaux de toute cette doc-
trine.

L E T T R E C C X L V I.

A M. DU VAUCEL. Sur quelques 1683.
affaires de Louvain, la condamnation des 30 Oct.
4. Articles, & les 7. points.

JE commence par une chose que j'ai peur d'oublier, & puis je reviendrai à celles, dont je vous ai écrit la dernière fois.

Il y a à Louvain une contestation fort échauffée entre les Docteurs de la Faculté & les Jésuites. Les premiers ont dit dès leur retour de Rome, qu'ayant donné leurs censures de 1585. & 1588. à examiner, après trois mois d'examen, on les leur avoit rendues, & que l'Assesseur du S. Office leur avoit dit, qu'ils pouvoient soutenir la doctrine qui y étoit contenue *sine offensa sedis apostolica*. Un Jésuite nommé le P. de Vos, a prétendu par plusieurs theses que ce fait n'étoit pas véritable, & dans une dernière il allegue une lettre qu'il dit avoir reçue de Rome, par laquelle on lui mande qu'une personne ayant vû l'Assesseur du S. Office pour en savoir la vérité, cet Assesseur a nié ce que ces MM. de Louvain lui avoient attribué. Cela paroît incroyable. Car M. Viane qui est un très. homme de bien & très. dig-

choses qui pourroient rendre la plaie la division incurable. La condamnation des quatre Articles pourroit avoir ce mauvais effet, & embarrasser ceux qui travaillent à la conversion des heretiques. Or si on les avoit condamnez comme *des erreurs approchantes de l'hérefie*, les Protestans ne manqueroient pas de dire, que

Controversistes se moquent d'eux, quand ils leur déclarent qu'on n'oblige point les Catholiques de croire que le Pape soit infallible, & qu'il puisse déposer

Rois: que ce sont des artifices par lesquels on prétend les endormir: mais il faut bien que tous les Catholiques qui ont la conscience timorée, & qui ont la veneration pour le S. Siege, croient la, puis que Rome declare que le contraire est une erreur, qui approche de l'heresie. De sorte que s'il arrivoit, disent-ils, qu'un Pape entreprît de déposer un Roi, la plus grande partie de ses sujets s'imaginant qu'il a droit de le faire, rangeroient de son côté. On fait que c'est ce point qui est la principale cause de la persécution des Catholiques d'Angleterre. Cette censure ne la renouvelleroit pas, & Dieu aprouveroit-il qu'on donnât occasion à de si grands maux pour soutenir un droit qui n'est plus qu'en imagination, les Papes certainement n'étant

330 CCXLVII. *Lettre de M. Arnold*
est plus en état de le faire valoir, qu'il
à seroit bien fondé ?

J'ai peu à ajouter touchant les sept
points. Le scandale est horrible. Quo-
que ce Decret de l'Inquisition n'ait point
été publié par aucune autorité légitime,
de faux rétez ont été dans des Ecoles à
petits enfans y déchirer tous les livres
qu'on leur avoit donnez pour y apprendre
qu'il y a un Dieu créateur de toutes cho-
ses, & le reste. Des peres & des mères
conduits par des moines aiant dit à leurs
enfans que cela est condamné, ils se met-
tent à pleurer quand on les interroge sur
cela dans l'Ecole, & ne veulent point ré-
pondre. Un Pasteur aiant demandé à un
homme ignorant combien il y avoit de
sacremens, & l'autre aiant repondu qu'il
n'y en avoit qu'un qui étoit le mariage,
il ne voulut point avouer qu'il y en avoit
sept, parce, disoit-il, que les sept points
étoient condamnez. Un bon Allemand
aiant vû ce Decret affiché à la porte d'une
Eglise de Moines (par une entreprise pu-
nissable, puisque ce n'est pas à eux à pu-
blier ces sortes de choses) il s'écria en
pleine rue : Que l'on vouloit donc que
les hommes devinssent athées, puis qu'on
ne vouloit pas qu'on fût obligé de leur
apprendre qu'il y a Dieu créateur de toutes
choses, qu'il gouverne l'univers, que
no-

notre ame est immortelle &c. On a remarqué une autre incongruité dans ce prétendu Decret (car j'aime mieux croire qu'il n'est pas véritable) c'est qu'étant divisé par articles 1. 2. 3. &c. il y a dans le 1. *Romano-Catholicus pacificus Item varii libelli seu folia eandem fere materiam eodem modo proponentia: nempe.* Ce qui donne sujet de croire que ce premier livre qui est d'un Benedictin Anglois contient à peu près les mêmes choses que ces livrets sur les sept points. Et cependant il n'y a rien du tout de semblable. Et ce qui fait cette brouillerie est qu'on auroit dû mettre: *Item varii libelli &c.* sous le nombre 2. & non pas sous le n. 1. dans lequel la raison vouloit qu'on ne parlât que du livre Anglois.

J'apprends que les Pasteurs font imprimer deux ou trois feuilles pour la defense de leur pratique.

Au reste je vous prie de considerer qu'il me seroit d'un grand usage pour ruiner le phantôme du Jansenisme (à quoi je travaille presentement) de faire des diligences sur ce que je vous ai écrit d'abord dans cette lettre.

LETTRE CCLXVII

A M. DUPONT. Sur le Catechisme
historique de M. Fleury.

C'EST qui me presse de vous écrire de
ce que nous avons parcouru le Catechisme
historique que nous a été envoyé
de Paris. (Car celui qu'on imprime ici
n'est pas encore achevé) Nous y avons
trouvé de parfaitement belles choses. Mais
il y a un endroit qui nous a fait de la
peine. C'est en la leçon 48. du grand
Catechisme, où ce qui est dit de la dis-
position nécessaire pour être absous dans
le Sacrement de pénitence, ne se peut
accorder avec ce que S. Thomas, après
tous les Peres, enseigne de la nécessité de
l'amour de Dieu pour être justifié. Car
on y dit, que la douleur des pechez doit
être fondée sur la foi & avoir pour motif
ou la bonté infinie de Dieu, ou du moins
sa justice & sa puissance, qui peut recom-
penser & punir éternellement. Si c'est par-
vement l'amour de Dieu qui fasse detester le
peché, c'est la contrition parfaite. Si c'est
la crainte QUI DOMINE on l'appelle
contrition imparfaite ou attrition: mais il
faut toujours qu'elle exclue entièrement la
volonté de pecher, ce qui semble ne pouvoir
être

être sans qu'il y ait au moins quelque commencement d'amour.

C'est ne se guere éloigner de l'opinion de ceux qui prétendent qu'on peut être justifié dans le sacrement par la seule crainte des peines, sans aucun amour, ce qui ne se peut soutenir sans renverser la morale chrétienne par le fondement. Car on ne s'en éloigne que par un *ce semble* : ce n'est donc qu'avec incertitude que l'on insinue, qu'il y a de l'apparence *qu'il faut au moins quelque commencement d'amour.* Or cela ne peut qu'être très mal reçu en ce païs-ci, où on est persuadé que MM. de Louvain ont très fortement établi le sentiment contraire, qu'on ne peut être justifié sans un amour dominant.

Il semble que le moins que pourroit faire l'Auteur, seroit d'effacer *Ce semble*, & mettre absolument, *ce qui ne sauroit être sans qu'il y ait au moins quelque commencement d'amour.*

Cela seroit moins mal qu'il n'est ; mais cela ne seroit pas encore trop bien. Car il y a bien encore des choses qui donnent lieu de croire qu'on n'est pas éloigné de tenir que la crainte de l'enfer suffit.

1. On apporte pour raison de ce que la contrition doit être surnaturelle : Car

L E T T R E C C L X V I I .

5 Nov.
1683.*A M. DODART. Sur le Catechisme
historique de M. Fleury.*

CE qui me presse de vous écrire est que nous avons parcouru le Catechisme historique qui nous a été envoyé de Paris. (Car celui qu'on imprime ici, n'est pas encore achevé) Nous y avons trouvé de parfaitement belles choses. Mais il y a un endroit qui nous a fait de la peine. C'est en la leçon 48. du grand Catechisme, où ce qui est dit de la disposition nécessaire pour être absous dans le Sacrement de pénitence, ne se peut accorder avec ce que S. Thomas, après tous les Peres, enseigne de la nécessité de l'amour de Dieu pour être justifié. Car on y dit, *que la douleur des pechez doit être fondée sur la foi & avoir pour motif ou la bonté infinie de Dieu, ou du moins sa justice & sa puissance, qui peut récompenser & punir éternellement. Si c'est purement l'amour de Dieu qui fasse detester le peché, c'est la contrition parfaite. Si c'est la crainte QUI DOMINE on l'appelle contrition imparfaite ou attrition : mais il faut toujours qu'elle exclue entièrement la volonté de pecher, ce qui semble ne pouvoir être*

être sans qu'il y ait au moins quelque commencement d'amour.

C'est ne se guere éloigner de l'opinion de ceux qui prétendent qu'on peut être justifié dans le sacrement par la seule crainte des peines, sans aucun amour, ce qui ne se peut soutenir sans renverser la morale chrétienne par le fondement. Car on ne s'en éloigne que par un *ce semble* : ce n'est donc qu'avec incertitude que l'on infinue, qu'il y a de l'apparence *qu'il faut au moins quelque commencement d'amour.* Or cela ne peut qu'être très mal reçu en ce païs-ci, où on est persuadé que MM. de Louvain ont très fortement établi le sentiment contraire, qu'on ne peut être justifié sans un amour dominant.

Il semble que le moins que pourroit faire l'Auteur, seroit d'effacer *Ce semble*, & mettre absolument, *ce qui ne sauroit être sans qu'il y ait au moins quelque commencement d'amour.*

Cela seroit moins mal qu'il n'est ; mais cela ne seroit pas encore trop bien. Car il y a bien encore des choses qui donnent lieu de croire qu'on n'est pas éloigné de tenir que la crainte de l'enfer suffit.

1. On apporte pour raison de ce que la contrition doit être surnaturelle : Car

Il suffit pas d'être affligés de nos péchés par des motifs temporels à cause des maux que nous sentons ou que nous craignons en cette vie. On juge donc par là qu'il n'en est pas de même des peines de l'autre vie. Et ainsi cette raison n'empêche point que la crainte de l'enfer ne suffise, ce que S. Augustin condamne partout. *Qui peccatum propter gehennam metuit, non peccare metuit, sed ardere.*

2. Il faut que cette douleur soit fondée sur la foi. C'est ce que disent aussi les partisans de l'attrition, par la seule crainte de l'enfer. Car nous ne connoissons l'enfer que par la foi.

3. On donne deux motifs à la contrition, ou la bonté de Dieu, ou la justice qui punit. On suppose donc que l'un ou l'autre de ces deux motifs suffit. Or n'avoir douleur de son péché que parce que Dieu punit les pécheurs dans l'enfer, ce n'est pas craindre de pécher, comme dit S. Augustin, mais de brûler.

4. Si c'est la crainte qui domine, on l'appelle contrition imparfaite. Et c'est ici qu'on suppose qui suffit.

Il suffit donc pour être reconcilié avec Dieu, d'être dans une disposition où on s'aime plus que Dieu. Car celui qui domine la crainte d'être damné, son

moins Dieu, qu'il ne craint d'être brûlé. Or on ne craint d'être brûlé, quand cette crainte est l'affection dominante de notre cœur, que parce qu'on s'aime.

Assurément il seroit bon que tout cela fût changé. Mais si on ne le peut pas encore faire dans cette nouvelle Edition de Bruxelles, il faudroit au moins changer la fin comme je l'ai marqué. Et si on vouloit faire mieux, il faudroit mettre ainsi les 4. dernieres lignes. *On l'appelle contrition imparfaite ou attrition; mais afin qu'elle suffise avec le sacrement, il faut qu'elle exclue entierement la volonté de pécher, ce qui ne sauroit être sans qu'il y ait un commencement d'amour qui nous fasse aimer Dieu plus que toutes choses.*

Vous rendriez un grand service à l'Eglise, si vous pouviez porter votre ami à vouloir bien qu'on fit cette correction dans l'impression de son livre que l'on fait ici. Mais il faudroit se hâter. Car il ne s'en faut guere que le livre ne soit achevé. Si on ne corrige point cela, le livre qui est d'ailleurs très bon, en sera beaucoup moins estimé en ce païs-ci. Je suis pressé de finir. Car il est tems de porter les lettres à la poste. Je suis tout à vous.

LETTRE CCXLVIII.

1. De-
cembre
683. A M. NICOLE. *Sur le système du P.
Malebranche.*

Après vous avoir souhaité une heureuse & sainte année, je vous prierai aussi de demander à Dieu pour moi qu'il me fasse connoître sa volonté dans la conjoncture où je me trouve.

Je suis bien aise de vous entretenir de ce qui m'occupe presentement. Je continue toujours à travailler contre l'Auteur du système*. Outre le livre des *Idées*, j'ai achevé aujourd'hui le 2. livre des *Reflexions Philosophiques & Théologiques*. Et je ne sai si je pourrai mettre dans le 3. tout ce que j'ai encore à dire contre le système. Car outre la grace & la liberté, par où je finirai, j'ai encore à traiter tout ce qui regarde l'ame de J. C. comme cause occasionnelle de la grace; & que je n'ai pû faire entrer dans le 2. livre, parce qu'il auroit été trop gros. J'ai augmenté le 1. livre depuis qu'il a été vû, de près de la moitié: de sorte qu'il est assurément beaucoup plus fort & plus beau qu'il n'étoit auparavant. Et néanmoins, je ne sai si je me flatte, le second livre me paroît encore toute autre

nant en divers sens; & sur tout peu de justesse dans les raisonnemens & dans les preuves, pour ne pas dire qu'il est difficile de s'en imaginer de plus pitoiables dans un homme qui se vante de ne rien avancer qu'il ne démontre, sur tout ce qui lui est particulier. Si c'est là ce qu'on appelle *repandre la lumiere dans les esprits attentifs*, je ne sai ce qu'il faudroit faire pour y répandre les tenebres. Car dans la verité, c'est de quoi il remplit ceux qui le lisent, & qui se laissent prévenir de ces nouvelles opinions; quoi qu'outre cela je sois assuré qu'il y en a beaucoup de ceux là qui ne savent ce qu'ils aprouvent quand ils aprouvent ses sentimens; tant il est difficile de les bien comprendre dans le fond & dans les suites, à moins qu'on n'y ait une application tout à fait extraordinaire. Et c'est à quoi j'ai pris le plus de peine, de bien démêler tout ce que la doctrine a de particulier, & de le mettre dans un grand jour, m'étant persuadé qu'on en pouvoit dire ce que S. Jérôme disoit aux Pelagiens, *Sententias vestras prodidisse, superasse est*. Cependant je ne sai si je ne travaille point en vain, ou au moins si je ne serai point obligé de changer les mesures que j'avois prises. Car, pour éviter la difficulté qu'il y a de faire entrer les livres à Paris, je pen-

maniere d'écrire a quelque chose
qui peut éblouir bien des gens : quoi
qu'à vous dire le vrai, je ne trouve guere
moins à redire à sa Rhetorique qu'à la Lo-
gique, sur tout dans ses Meditations.
Car il y est si guindé, & il affecte si
fort de ne rien dire simplement, qu'il est
lissant; & que s'il se fait estimer par là
à ceux qui aiment une éloquence pom-
peuse, il donne plutôt du dégoût que
du plaisir à ceux qui aprouvent davan-
tage celle qui est plus naturelle. Ce
n'est pas néanmoins à quoi je m'arrête.
Je ne lui ferai jamais de procès là dessus
& j'avoue qu'à cela près, qui se pour-
rait corriger avec l'âge, il écrit fort bien.
Mais ce que j'ai de la peine à souffrir,
est qu'il garde si peu le caractere qu'il
s'attribue à lui-même, dans l'extrait d'u-
ne lettre qui est à la tête de sa 3. édi-
tion, de parler clairement, & par ordre,
& de repandre la lumiere dans les esprits
attentifs. Car j'y trouve au contraire
peu d'ordre dans ce qu'il traite, peu de
clarté dans les choses qu'il devoit avoir
eu plus de soin de bien faire entendre,
parce qu'elles lui sont particulieres, peu
d'exactitude à donner aux principaux ter-
mes de la matiere de son traité une no-
tion fixe & arrêtée, afin d'éviter les
contradictions où l'on tombe en le pe-

nant en divers sens; & sur tout peu de justesse dans les raisonnemens & dans les preuves, pour ne pas dire qu'il est difficile de s'en imaginer de plus pitoiables dans un homme qui se vante de ne rien avancer qu'il ne démontre, sur tout ce qui lui est particulier. Si c'est là ce qu'on appelle *repandre la lumiere dans les esprits attentifs*, je ne sai ce qu'il faudroit faire pour y répandre les tenebres. Car dans la verité, c'est de quoi il remplit ceux qui le lisent, & qui se laissent prévenir de ces nouvelles opinions; quoi qu'outre cela je sois assuré qu'il y en a beaucoup de ceux là qui ne savent ce qu'ils aprouvent quand ils aprouvent ses sentimens; tant il est difficile de les bien comprendre dans le fond & dans les suites, à moins qu'on n'y ait une application tout à fait extraordinaire. Et c'est à quoi j'ai pris le plus de peine, de bien démêler tout ce que sa doctrine a de particulier, & de le mettre dans un grand jour, m'étant persuadé qu'on en pouvoit dire ce que S. Jerôme disoit aux Pelagiens, *Sententias vestras prodidisse, superasse est*. Cependant je ne sai si je ne travaille point en vain, ou au moins si je ne serai point obligé de changer les mesures que j'avois prises. Car, pour eviter la difficulté qu'il y a de faire entrer les livres à Paris, je pen-

560 *Lettre du Cardinal Cibo.*

fois y faire imprimer cette reponse en l'envoiant à un Prélat qui m'a engagé de l'entreprendre. Mais nos amis ne croient pas que cela puisse reussir. Il n'importe; je ne laisserai pas d'achever avec la grace de Dieu, & je lui en abandonnerai l'évenement. Priez pour moi je vous en supplie.

L E T T R E *

■ Cette lettre doit être placée ensuite de la grande lettre de M. Arn. au Card. Cibo. qui est la 172. dans ce Tome.

De M. LE CARDINAL CIBO.

PER ILLUSTRIS ET ADMODUM REVERENDE DOMINE.

QUæ nuper ad me scripsisti excusans publicationem epistolæ quâ ego ad tuam Pontificis jussu rescripseram, mihi planè satisfecerunt: quamquam etiam, te silente, non dubitassem, quin tu ab omni inanis jactantiæ suspicione immunis esses. Qui profecto, si me audis, curare non debes, quid alii obloquantur, dum constanti tuâ in Apostolicam sedem observantia fideque, merearis, ut benè de te ipsa sentiat, gaudeatque in dies magis hæreticorum conatus adversus Catholicam fidem, tua multiplici eruditione, ac singulari facundia reprimi & convelli. Legi libentissimè quæ in iisdem litteris de te ipso, tuisque studiis disertè retulisti,

de-

mae diutiùs permanere velis. Illud ut facias cum ipso rogo, quia cum ipso sentio te illic Ecclesiæ Dei utilissimam operam navare. Scio te solitudinis desiderio teneri, atque ab ea abhorrere vitam, quæ sine aliquo tumultu & mentis evagatione vix esse potest. Sed, uti nosti, non oberit strepitus quem ut pondus toleras, & non velut delicias amplecteris. Patere ergo molestias, quæ tibi ad meritum, Ecclesiæ ad profectum, & amicis tuis proficiunt ad gaudium. Spero quòd expeditis feliciter negotiis, te hùc nobis fruentum dabis. Hoc postulat qui te in visceribus Christi complectitur & honorat.

ELOGE FUNEBRE

De M. Arnauld d'Andilly fait par M. Arnauld son Frere à P. R. des Champs le 27. Septembre 1674.

Iustum deduxit Dominus per vias rectas.

IL n'y a guere de choses dont on abuse davantage que des louanges, & sur tout de celles qu'on a accoutumé de donner aux morts au milieu des saints mysteres. On les couvre de gloire pour des actions qui les ont couverts devant Dieu de confusion & de honte; & souvent ce qui est

L E T T R E.

27. Juil. 1680. *De M. l'EVEQUE DE CASTOR, à M. DE PONTCHATEAU. Il parle de M. Arnauld, qui étoit alors en Hollande.*

● C'étoit
en nom
qu'avoit
pris M.
de Pont-
chateau,
en Fran-
çois du
Menay.

Virum, quem ob fidei integritatem, ob doctrinæ altitudinem, ob variam reconditamque eruditionem, & præsertim ob mores ab omni fastu, ambitione, & cupiditate alienissimos, semper summi cum observantia colui, tandem, Illustrissime Domine, Menæ * colendissime, in ædibus meis accipere merui. Omnes qui mecum sunt, se ejus contubernio felices existimant, magnæque sibi gloriæ tribuunt, si quod ei officium possunt exhibere. Ecclesiastici, qui mihi cohabitant, pendent ab ore ejus, dum suæ nobis doctrinæ fluentia depromit. Exulto autem in Deo salutari meo, dum tam fidei, tam humili servo ejus angustias cordis mei licet aperire, atque ab eo discere quid à me is postulet, cui vivere morique debeo. Ora pro me, Menæ colendissime, ut hac assequendæ salutis opportunitate non abutar, sed in ejus spe ac desiderio magis magisque proficiam.

Unicè desiderat is senex, ut Ro-

ne diutiùs permanere velis. Illud ut facias cum ipso rogo, quia cum ipso sentio te illic Ecclesiæ Dei utilissimam operam navare. Scio te solitudinis desiderio teneri, atque ab ea abhorrrere vitam, quæ sine aliquo tumultu & mentis evagatione vix esse potest. Sed; uti nosti, non oberit strepitus quem ut pondus tolles, & non velut delicias amplecteris. Patere ergo molestias, quæ tibi ad meritum, Ecclesiæ ad profectum, & amicis tuis proficiunt ad gaudium. Spero quod expediris feliciter negotiis, te hinc nobis fruendum dabis. Hoc postulat qui te in visceribus Christi complectitur & honorat.

ELOGE FUNEBRE

De M. Arnauld d'Andilly fait par M. Arnauld son Frere à P. R. des Champs le 27. Septembre 1674.

Iustum deduxit Dominus per vias rectas.

IL n'y a guere de choses dont on abuse davantage que des louanges, & sur tout de celles qu'on a accoutumé de donner aux morts au milieu des saints mysteres. On les couvre de gloire pour des actions qui les ont couverts devant Dieu de confusion & de honte; & souvent ce qui est

la cause de leur punition en l'autre monde, est le sujet des plus grands éloges qu'en leur donne en celui-ci. Rien n'est plus contraire à la religion que ces sortes de panegyriques. Elle nous apprend que la louange, l'honneur & la gloire n'appartiennent qu'à Dieu seul: que tout ce qui est de l'homme comme de l'homme, n'est digne que de blâme & de mepris, parce que le péché a corrompu tout ce qu'il pouvoit avoir d'excellent par sa nature: & qu'ainsi on ne peut louer véritablement selon les regles du christianisme, que les effets de la miséricorde de Dieu, en ceux en qui il lui plaît de reparer les desordres du péché par la puissance de sa grace.

C'est, Mes Sœurs, ce que nous avons à faire aujourd'hui. Gardons nous bien d'élever la creature en elle même; ce seroit une espece d'idolatrie. Mais louons Dieu dans la creature: remarquons les traces de son amour paternel dans celui qu'il a choisi pour être du nombre de ses élus. Suivons le par les diverses routes par lesquelles il l'a fait marcher pour le faire arriver à son repos éternel; & renfermons tout ce que nous avons à dire pour nous consoler de la perte que nous avons faites, dans ces uniques paroles, *Iustum deduxit Dominus per vias rectas*: c'est vous, mon Seigneur, qui avez conduit
par

par des voies droites, ce juste que vous venez d'appeller à vous.

Ce n'est pas qu'il ne nous soit permis de considérer dans ce serviteur de Dieu des avantages naturels que tout le monde y a admirés. C'est louer Dieu dans ses ouvrages que de reconnoître qu'il lui avoit donné un esprit vif, noble, élevé, un cœur généreux, porté aux choses honnêtes, & éloigné des passions basses de l'avarice & de l'intérêt, & une grandeur d'ame qui l'a tenu élevé au dessus des plus grands emplois où il a pu être appelé, & l'a fait agir avec les Princes, comme s'il eût été lui-même en ce rang.

Mais qu'auroit-ce été que tout cela sans la grace de Dieu qui a seule empêché qu'il n'en abusât à sa perte. L'élevation de l'esprit ne porte souvent qu'au libertinage, & à dédaigner de soumettre de fausses lumières à l'obscurité de la foi. Les cœurs les plus généreux étant laissés à eux-mêmes, consomment tout ce qu'ils ont d'ardeur & de feu à satisfaire leur vanité, & à se faire un Dieu de leur propre estime, lors même qu'ils semblent être peu touchés de celle des autres : & ce qu'on appelle une grandeur d'ame, n'est quasi jamais qu'une matière propre à faire des démons d'orgueil de ceux qui se croient par

là être quelque chose de plus que le commun des hommes.

Mais c'est en cela même, Mon Seigneur, que vous avez conduit votre serviteur par des voies droites, en ce que vous avez rectifié par votre grace ce que vous lui aviez donné de qualités naturelles. Cet esprit naturellement si grand, n'a jamais eu dans tous les tems qu'une docilité d'enfant pour toutes les choses de la foi. Le commerce continuel qu'il a eu étant fort jeune avec des personnes de contraire religion, auroit été capable de le renverser, si Dieu seul ne l'eut soutenu par une protection visible dans un combat intérieur qu'il permit un jour qui lui arrivât sur ce sujet, & qui se termina, par un miracle de la grace, à un si parfait assujettissement à l'autorité de l'Eglise Catholique, qu'il n'a jamais eu depuis la moindre peine à s'y tenir inviolablement attaché.

Aiant été nourri à la Cour, où l'impiété est si ordinaire, il n'en a eu toujours que plus d'horreur: & Dieu a voulu, comme pour récompenser la fermeté de sa foi, que le dernier ouvrage auquel il s'est appliqué, & sur lequel il est mort, ait été un recueil du trésor & du dépôt de la foi, qui est son Ecriture divine.

La grace n'a pas moins veillé à lui faire bien user de son cœur que de son esprit.

C'a

C'a été certainement une merveille surprenante, & qui ne peut être attribuée qu'à un soin tout particulier que Dieu a eu de lui, de ce qu'étant d'un naturel si porté à aimer, & à aimer avec passion, il n'a point permis que ses affections aient jamais rien eu que d'honnête : & son innocence en ce point, lors même qu'il a vécu parmi les plus grands attraits de la volupté, a été peut-être une des choses des plus extraordinaires que l'on ait vu dans ce siècle.

Il y a encore une autre chose non moins admirable en matière d'amitié, quoi que dans un autre genre. C'est qu'étant impossible que parmi le grand nombre d'amis qu'il a toujours eu, & qu'il étoit toujours prêts de servir, il n'y en ait eu qui étoient tout-a fait du monde, jamais sa vertu n'a ressenti d'affoiblissement par une liaison qui peut être fort dangereuse aux personnes foibles : & jamais leur considération ne l'a porté à rien faire qui ait blessé sa conscience. Mais on peut dire qu'outre que Dieu le fortifioit contre ces tentations, il les detournoit aussi par un autre moyen, qui étoit la réputation de sa probité, si connue de tout le monde, que jamais personne n'auroit été assez hardi pour le solliciter d'une chose injuste.

Dieu a agi d'une autre sorte pour le préserver du dernier écueil, qui est celui
des

des grandes ames. Il l'a conduit par la main dans toute la suite de sa vie, en souffrant qu'il s'élevât jusqu'à un certain point, sans l'exposer au peril d'une plus hante fortune qui s'est souvent présentée à lui, mais que Dieu a toujours détournée par un ordre secret de sa providence qui le destinoit à une vie de retraite & de solitude plus chrétienne & plus sainte, que ne pouvoit être celle qu'il avoit menée dans le monde.

Car il ne s'y faut pas tromper, quel que desir que l'on ait de servir Dieu en vivant parmi le monde qui est son ennemi, il est bien difficile qu'on ne le fasse d'une maniere fort imparlaite, & que le bien même que l'on y fait, ne soit mêlé de beaucoup de defauts. Il est presque impossible, disent les Peres, que la poussiere du monde ne souille le cœur des personnes même les plus pieuses : *Necesse est de mundano pulvere etiam religiosa corda serdescere* : & si le mariage étant de soi une chose sainte & sanctifiée par un des sacremens de la loi nouvelle, S. Paul ne laisse pas de dire que la femme mariée n'est point aussi parfaitement à Dieu que celle qui est libre, parce qu'elle est partagée entre ce qu'elle doit à Dieu & le soin qu'elle a de plaire à son mari, on ne peut douter que cela ne soit encore plus vrai des emplois du monde, qui divisent
sans

sans doute beaucoup plus le cœur d'un chrétien, & le rendent plus incapable de vaquer uniquement & préféablement à toutes choses à cet un nécessaire, qui nous est recommandé dans l'Evangile.

Reconnoissons donc que le Seigneur a toujours conduit son serviteur par des voies droites; mais que ç'a été par divers degrés, qui ont été comme les divers âges de cet homme spirituel qu'il vouloit former en lui.

Il l'a d'abord préservé de la corruption du monde en le laissant dans le grand monde, & il lui a fait accomplir d'une manière qui a étonné tous ceux qui l'ont connu, cette parole dont l'Eglise se sert pour faire l'éloge de ceux de ses saints qui n'ont point été élevés aux premières dignités de l'Eglise, *Beatus vir qui inventus est sine macula, & qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia & thesauris*: Bien heureux celui qui s'est conservé sans tache, qui n'a point couru après l'or, & n'a point mis son espérance dans l'argent & dans les trésors. C'est le premier effet de la grace dans celui que nous regrettons. Un desintéressement merveilleux, un éloignement de toute avarice, une humeur libérale & bienfaisante, qui a fait qu'il n'a cherché à s'enrichir qu'en bonnes œuvres, selon la parole de S. Paul, & que

que bien loin de penser à se faire des trésors en ce monde par des voies illegitimes, il a consumé une partie de son bien dans des emplois où d'autres auroient amassé de grandes richesses.

Dieu l'a fait encore marcher par une autre voie, qui pour être rude & remplie d'épines, n'en a été que plus droite, parce qu'elle l'a mené plus droit à la croix, qui est le lieu où doivent aboutir toutes les voies par lesquelles Dieu fait marcher les vrais chrétiens. C'est la voie des adversités & des renversemens de fortune, qui n'ont eu à son égard pour leur véritable cause, qu'une inviolable attachement au service de son Roi, & un parfait éloignement, par la seule vue de la conscience, des brouilleries & des factions qui pouvoient troubler l'Etat.

Mais il faut remonter plus haut, & reconnoître que ces changemens qui sembloient renverser tout le bien que Dieu avoit commencé à faire par lui, n'ont été qu'une suite de sa bonté paternelle envers son serviteur.

Il fait mieux que les hommes ce qui peut le plus contribuer au véritable bien de ses élus. Il l'avoit préservé dans la prospérité qui corrompt la plupart de ceux qui s'y trouvent engagés. Il l'a voulu purifier par l'adversité qui est la four-

fournaise, comme dit S. Pierre, où s'éprouve l'or de la véritable foi. Il lui a fait souffrir sans murmure & avec une tranquillité d'ame toujours égale, les injustices des hommes. Mais ce n'a pas été là le plus grand dessein de Dieu: c'est qu'il le vouloit à lui d'une manière plus particulière. Il falloit pour cela rompre les liens qui l'attachoient à la vie du siècle; & lui procurer ce repos si nécessaire pour s'entretenir & se fortifier dans la piété, qu'il n'auroit pas eu le courage de se procurer à soi même, si on eut toujours rendu justice à sa suffisance & à sa vertu. Lot même ne pouvoit se résoudre à sortir de Sodome, & il fallut que les Anges l'y contraignissent. Moins le monde avoit eu de pouvoir de le corrompre, plus il se seroit flatté qu'il n'avoit pas besoin de s'en retirer pour mieux servir Dieu.

Avouons-le donc à la gloire de son libérateur, avouons qu'il a eu besoin de dire comme David, *Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas*: Il m'a été bon, Seigneur, que vous m'aiez humilié, que vous m'aiez rabaisé, que vous aiez permis que les hommes m'aient maltraité, parce que c'est ce qui m'a appris à vous mieux servir, à me
donner

donner tout à vous, & à ne travailler que pour votre gloire.

Nous voilà donc arrivés à ce qui fait la plus sainte partie de sa vie. Jusques ici nous n'avons considéré que les graces que Dieu lui avoit faites pour le préparer à la solitude. L'y voilà, mes Sœurs, & ce que nous y pouvons admirer d'abord, est le soin que Dieu a pris de lui faire éviter l'ecueil le plus ordinaire de ces sortes de retraites, qui est de changer en un repos de paresse, & en une molle oisiveté, ce qu'il y a de laborieux & de penible dans les occupations du monde, comme il lui avoit fait éviter dans la vie laborieuse du monde, ce qu'elle a de plus dangereux, qui est l'engagement dans l'injustice & dans le peché. Ainsi l'on peut dire des deux sortes de vies qu'il a menées en divers temps, cette parole de S. Augustin : que la premiere n'a point été criminelle, ce que doit éviter celle qui se passe dans le tracas des affaires ; & que la seconde n'a point été paresseuse, ce que doit éviter celle qui se passe dans le repos : *Non facinorosa, quod cavere debet laboriosa ; non desidiosa, quod cavere debet otiosa.*

Ce n'est pas assurément une grace commune que cette fuite de l'oisiveté & cet amour du travail, qui l'ont tenu attaché

à des occupations ou innocentes ou saintes jusques à la fin de sa vie. Un ouvrage n'étoit pas plutôt achevé, qu'il en entreprenoit un autre qu'il poursuivoit toujours avec une même ardeur; & il semble que Dieu ait attendu à le retirer du monde, qu'il eut mis la dernière main à ce qu'il s'étoit proposé pour être le dernier de ses travaux: de sorte que l'on peut dire de notre juste, ce qui est dit de celui dont il est parlé dans l'endroit de l'Ecriture que nous avons pris pour le sujet de ce discours; *Honestavit illum in laboribus, & complevit labores illius*: Il l'a rendu illustre par ses travaux, & il lui a fait la grace d'y donner le dernier accomplissement.

Neanmoins ce n'ont été encore là que les occupations & les exercices de son esprit: le cœur en a eu d'autres, & l'esprit de Dieu qui l'animoit, n'a pas manqué de l'embraser toujours de plus en plus de la double charité qui fait toute la sainteté des chrétiens, de celle que l'on doit à Dieu, & de celle que l'on doit au prochain.

Quel plus grand témoignage aurions-nous pu désirer de la première, qui est plus cachée, que ce qu'un mouvement de sa conscience, mêlé d'une crainte respectueuse envers Dieu, lui a fait dire aux approches

ches de la mort, lors que l'ame commençant à se separer du corps qui l'appesantit, semble voir plus à decouvert ses propres sentimens. Le desir d'aller à Dieu lui causant quelque défiance qu'il ne fût pas en état de se presenter devant lui, il fit par le seul instinct de sa pieté, ce que conseille S. Augustin dans de semblables rencontres quand on est en doute si on est bien avec Dieu. Vous n'avez alors, dit ce saint, qu'à interroger votre cœur: *Interroga cor tuum*: & si vous y trouvez de l'amour pour Dieu, rendez lui en grâces, & ayez confiance en sa bonté. C'est ce qu'a fait notre cher malade: il a interrogé son cœur, & son cœur lui a répondu qu'il aimoit Dieu.

On lui a oui dire ces edifiantes paroles: Que c'est une chose terrible, ô mon Dieu, de se presenter devant vous lors qu'on ne vous aime point? Mais comment nous pouvons-nous assurer que nous vous aimons? Il me semble néanmoins que je vous aime: car il n'y a rien que je ne voulusse faire & donner pour vous. Il est inutile après cela de chercher d'autres marques de l'amour qu'il a eu pour Dieu, quoi que d'ailleurs sa fidelité constante & invariable dans ses exercices de pieté, & son amour pour la priere, en fussent des témoignages continuels.

Pour la charité envers le prochain, il n'a pas attendu à sa retraite à en donner des preuves très edifiantes. Jamais rien ne fut ni plus chrétien ni plus généreux que ce que le seul motif de cette vertu lui fit entreprendre il y a plus de quarante ans pour des Officiers d'un présidial, prêts d'être condamnés au dernier supplice sur l'apparence d'un crime dont presque tout le monde les croioit coupables, quoi qu'ils en fussent innocens. La providence divine l'ayant amené dans la prison où ils étoient enfermés, & où il n'alloit que pour visiter un de ses amis qui y étoit détenu pour dettes, ils le rencontrèrent par hazard, & lui raconterent leur infortune; & un certain air de sincérité qui paroissoit dans leur discours, l'ayant persuadé de leur innocence, il ne lui en fallut pas davantage pour croire que Dieu l'engageoit à se déclarer leur protecteur contre les poursuites violentes d'un homme puissant qui les accabloit par son credit. Il le fit: il se rendit le principal & presque l'unique sollicitateur de leur affaire, avec autant & plus de chaleur que s'il s'y fût agi de tout son bien. Et après des peines & des fatigues incroyables, il les tira d'oppression par un arrêt qui les renvoia absous des crimes qu'on leur imposoit. Mais il lui en pensa coûter la

la vie. Car il s'épuisa tellement le corps & l'esprit à courir continuellement chez les juges, & à leur parler avec la force ordinaire, qu'il lui en prit une maladie qui le mit à deux doigts de la mort, ayant reçu le viatique sans presque aucune apparence d'en revenir. Notre Seigneur dit que le plus grand effet de l'amour est de donner sa vie pour ses amis. Il l'a donnée pour des inconnus, mais que sa pitié lui avoit fait prendre pour ses amis, aussi-tôt que Dieu lui eut fait connoître qu'ils avoient besoin de son assistance: tant la foi l'avoit fait entrer dans ce que Jesus Christ a voulu nous apprendre par la parabole du Samaritain, qui est de regarder comme notre prochain & notre ami, tout homme que la providence nous donne moyen d'assister.

J'en devrois demeurer là. Car que peut-on ajouter à une action qui l'a pu faire appeller un martyr de la charité & de la justice, puis qu'il en avoit assez fait pour en mourir, & que si nous ne l'avons pas perdu dès ce tems là, c'est que Dieu vous le reservoit, mes très cheres Sœurs, & vouloit que ce fut chez vous qu'il consommât le sacrifice de la charité. Et il est vrai aussi que vous en avez été les plus chers objets. En choisissant votre maison pour le lieu de sa retraite,

raite , il y avoit mis toutes ses affections. En s'y donnant tout entier à Dieu , il s'y étoit donné tout à vous & à tous ceux que la société du même esprit avoit fait un même corps avec vous. Quelle part n'a-t-il point prise à toutes vos persécutions ? Que vous a-t-on fait souffrir que son cœur n'en ait été déchiré ? Quelle considération ou de crainte de se nuire , ou de respect envers les plus grands a été capable de le retenir , lors qu'il a eu occasion de défendre votre innocence ? La plupart de vous se souviennent de cette triste journée dont on peut dire , selon la parole de Jesus-Christ dans l'Evangile , que votre ennemi avoit demandé de vous cribler comme on fait le bled. Que ne fit-il point dans cette rencontre par le mouvement d'un zele aussi humble que genereux ? Il s'abaisa jusqu'à se mettre à genoux pour amolir un cœur que Dieu permit qui demeurât inflexible , pour éprouver ses servantes : & il fit voir ensuite par sa constance , & par la part qu'il prenoit à leur fermeté , qu'estimant heureuses celles qui souffroient , il ne s'étoit si fort humilié pour détourner cet orage qu'afin d'en épargner la honte à ceux qui les faisoient souffrir.

Mais laissons là ce que vous avez tant de fois demandé à Dieu d'oublier. Il

vaut mieux pour rentrer dans le dessein que je me suis proposé d'abord, de ne penser principalement qu'à rendre gloire à Dieu ; il vaut mieux, dis-je, vous faire faire une nouvelle attention sur des choses, où le plus grand avantage de son serviteur est qu'il lui a plu se servir de lui pour faire en cette maison des faveurs très singulieres, & qui lui ont été si importantes, que cela seul merite que sa memoire y soit en benediction dans toute la suite des siecles.

La premiere est, que Dieu ayant inspiré à la mere Angelique de se demettre de sa qualité d'Abbesse, elle trouva dans ce cher frere tant de disposition à ménager les interêts de Dieu contre les siens propres, que ce fut par le credit qu'il avoit alors à la Cour que vous obtintes du Roi le pouvoir dont vous jouissez encore d'élire votre superieure. Vous savez assez de quelle importance est ce choix à votre maison, pour y maintenir le bien que vos meres y ont établi. Mais ce qui vous rend plus obligées à la personne qui vous a fait avoir ce droit, est qu'il agissoit tellement en cela contre toutes les vues de la sagesse mondaine, que ses amis ne pouvoient comprendre la chaleur qu'il témoignoit dans cette affaire, & prenoient ses sollicitations pour une folie ;
parce

parce que la prudence de la chair auroit voulu qu'il eut plutôt pensé à conserver ce benefice dans sa famille, comme on parle dans le monde, que de l'en faire lui même sortir par le droit d'élire qu'il procuroit au monastere. C'en est assez, mes sœurs, pour vous engager à une reconnaissance perpetuelle envers l'auteur d'une action si sainte & si desinteressée.

Ce que je compte pour la seconde grace que Dieu vous a faite par son serviteur, est que c'est de lui que vous est venue la connoissance de ce * saint homme par qui on peut dire que Dieu a versé sur cette maison toutes sortes de benedictions spirituelles & temporelles: car les premieres ont attiré les secondes. Mais ce sont les premieres qui meritant particulièrement que nous en rendions à Dieu, tous tant que nous sommes qui avons eu le bonheur d'y avoir part, des actions de graces infinies, nous obligent en même tems de remarquer comme une faveur singuliere qu'il a faite à notre juste, de s'être servi de lui pour vous adresser à cet Ananie, qui étant plein de l'Esprit de Dieu, a plus contribué que personne à renouveler en ce tems les fondemens solides de la veritable pieté, & les regles les plus importantes de la conduite des ames.

* M. de
S. Cyran.

Je ne m'etens pas davantage sur ce sujet. Vous avez sans doute prevenu dans votre pensée tout ce que je vous en pourrois dire : & il vaut mieux dans ces rencontres adorer Dieu dans le silence que de trop publier ses graces mêmes, parce que notre misere est si grande qu'il est à craindre que nous ne nous en elevions.

Il y a encore une autre grace qui est presque de même nature, à laquelle Dieu a voulu que son serviteur eut quelque part, quoi que d'une maniere plus éloignée. Vous savez, mes Sœurs, que dans la dernière tempête qui s'est élevée contre vous, vous n'avez point trouvé de plus grande consolation dans vos maux, ni de plus fort appui devant Dieu & devant les hommes, que dans la charité genereuse de ce grand Prelat qui remplit aujourd'hui toute l'Eglise de l'odeur de sa sainteté. Quel est donc le bonheur de celui que nous pleurons, d'avoir autrefois contribué par la seule veneration qu'il eut pour une pieté si extraordinaire, à le faire elever dans le rang qu'il tient aujourd'hui dans l'Eglise, c'est-à-dire, à mettre sur le chandelier une lumiere si eclatante, & à donner moien à un zele si fervent d'embrasser avec un courage intrepide tout ce que Dieu lui feroit

M. l'E-
vêque
d'Alen.

feroit entendre être de sa gloire & de son service ?

Et il ne faut pas dire que cela est recherché de bien loin. Ce qui est éloigné dans la suite des tems est proche dans les desseins de Dieu. Tout s'y entretient, & tout y est lié par les ordres de sa sagesse ; & comme on ne peut pas douter qu'en elevant ce saint homme à l'Episcopat, il n'ait prévu tout le bien que sa grace lui feroit faire dans cette charge, dont la protection d'une maison sainte très injustement persecutée n'est peut-être pas une des moindres, on peut croire aussi que celui qui par le pur zele de la gloire de Dieu s'est employé à lui procurer cette dignité, a quelque part devant Dieu à toutes les heureuses suites qu'elle a eues ; & qu'ainsi ce n'est pas sans raison que je vous l'ai fait considerer comme un objet de votre reconnoissance pour les biens que Dieu vous a faits par l'entremise de cet excellent Evêque.

J'en puis dire presque autant de votre premier retour dans cette ancienne maison, qui est maintenant la seule où s'est conservé l'esprit de vos cheres Meres. La retraite qu'il y avoit choisie en a été l'occasion : & il semble que Dieu ne l'y ait envoyé que pour vous y appeller après

lui. Il y remit toutes choses en si bon état, que l'on crut que la raison qui vous en avoit fait sortir étoit cessée en partie. Et il a toujours fait depuis une partie de sa pieté de travailler pour les servantes de Jesus-Christ, & de leur rendre leur solitude plus aimable. Mais admirons ici la conduite de Dieu envers ses élus. Il avoit dit sans doute avec David en se retirant dans ce desert. *Hæc requies mea in sæculum sæculi, hæc habitabo quoniam elegi eam*, c'est ici le lieu de mon repos pour toujours, & j'y demeurerai, parce que je l'ai choisi. Mais Dieu l'a voulu éprouver en cela même, & lui faire sentir qu'on ne doit s'assurer de rien en ce monde, mais vivre toujours dans une entière dependance de ce qu'il lui plaît d'ordonner de nous.

Il s'en est vu chassé par le même orage qui vous a presque submergées; & nous ne devons pas dissimuler ce qui nous peut donner un nouveau sujet d'élever Dieu par l'humiliation de la creature. C'est qu'afin qu'il fût convaincu par sa propre experience du besoin continuel que nous avons de la grace pour ne nous point affoiblir dans nos plus saintes resolutions, Dieu a permis que la douceur de son exil lui ait fait un peu oublier ce qu'il devoit considerer
comme

comme son véritable pais au regard de la terre, lors qu'il ne tenoit plus qu'à lui d'y retourner.

Quelques considérations legitimes en foi, mais qui devoient ceder à des engagemens plus saints, l'arrêterent un peu de tems, & furent comme une glue qui embarrassant les aîles spirituelles de cette colombe, comme parle S. Augustin, l'empêchée de s'envoler aussi-tôt qu'elle l'auroit pu vers sa chere solitude.

Mais cette tentation fut bien-tôt dissipée, & il paroît qu'elle n'a servi qu'à lui faire goûter davantage le bonheur qu'il ressentoit de se retrouver enfin dans ce lieu de ses chastes & saintes delices, parmi les personnes qu'il aimoit le plus en notre Seigneur. C'est ce qu'il a temoigné dans sa dernière heure: car il a paru, mes Sœurs, par tout ce qu'il a dit en se voyant proche de sa fin, que les deux dispositions dont son esprit & son cœur étoient le plus pénétrés, ont été la joie qu'il avoit de se voir en ce lieu ci dans les derniers momens de sa vie, & un desir ardent d'aller à Dieu.

Il ne cessoit d'une part d'admirer la grace que Dieu lui faisoit de se trouver, comme il disoit, dans une si sainte maison, & d'être assisté dans ce dernier passage d'où depend l'éternité, des prières

de tant de bonnes ames qui avoient pour lui une charité si ardente. Mais il ne cessoit aussi de l'autre de temoigner combien il desiroit , à l'exemple de S. Paul , la dissolution de son corps pour aller à Jesus Christ, jusqu'à se plaindre qu'on retardoit son bonheur en priant Dieu avec trop d'instance pour le recouvrement de sa santé.

Il n'y avoit qu'une grace extraordinaire qui pouvoit allier en lui ces deux sentimens. Car on n'aime pas naturellement à quitter les lieux & les personnes qu'on aime beaucoup. S'il trouvoit donc tant de douceur dans le lieu de sa solitude, & dans la compagnie des personnes que Dieu lui avoit unies par de si aimables liens, comment avoir tant d'impatience de quitter tout cela ? C'est qu'un moindre amour cede à un plus grand ; c'est que l'esprit de Dieu le remplissant de foi & de confiance, il se tenoit assuré de trouver dans le ciel ce qu'il aimoit plus que ce qu'il quittoit sur la terre. C'est, comme nous avons déjà dit, qu'interrogeant son cœur, il lui avoit repondu qu'il pouvoit bien croire qu'il aimoit Dieu , puisqu'il se sentoit disposé à tout faire & à tout donner pour Dieu.

En verité , Mes très cheres Sœurs, nous avons tort après cela de trop écou-

ter la nature pour trouver des fujets de tristesse & d'affliction dans ce qui nous doit plutôt donner de la joie, si nous avons un peu de foi. Tous les Peres nous enseignent que la marque des vrais fideles est le desir de la mort; que comme le premier avenement du Messie a été l'objet des desirs continuels & de la devotion des vrais Israélites, ainsi le second avenement de Jesus Christ doit être l'objet de la plus solide pieté, & des plus fervens desirs des chrétiens; que c'est alors seulement qu'on se peut croire detaché de toutes les choses de la terre, comme Jesus Christ nous y oblige, quand on desire sincerement de mourir: & enfin S. Augustin comprend tout en un mot, lors qu'il dit, que le parfait chrétien est celui qui a besoin de patience pour souffrir la vie presente, & qui reçoit la mort avec joie: *Qui perfectus est, patienter vivit, & delectabiliter moritur.*

Que pouvions-nous donc demander à Dieu qui fût plus capable de nous consoler, que ce qu'il a fait en notre faveur? Il nous avoit donné celui que nous regrettons. Il nous l'a conservé très long tems plein de vigueur & de force. Il lui a fait passer les bornes ordinaires de la vie des hommes, selon le témoignage de David. Il l'a détaché de la terre avant que de la

lui faire, quitter, & il a voulu que nous fussions qu'il avoit comblé tant de graces qu'il lui avoit faites, par celle qui en est la perfection selon les Peres, qui est un sincere & ardent desir de jouir de Dieu. Nous pouvoit-il mieux assurer qu'il possède presentement ce qu'il lui a fait desirer avec tant de foi, & esperer avec tant de confiance? Et cela étant, il faut que nous nous aimions plus que lui, si nous n'avons plus de joie de son bonheur, que de douleur de sa separation.

Finissons donc, mes Sœurs, par ces belles paroles de votre Pere S. Bernard, qui a eu besoin comme vous dans une rencontre semblable à la vôtre, d'opposer la force de sa foi à la foiblesse de la nature: *Temperet dilecti gaudium tristitiam desolatorium, & tolerabilis fiat nobis quod nobiscum non est, quia cum Deo est*: Que la joie de celui qui nous étoit si cher en notre Seigneur tempere la tristesse de ceux qu'il a laissés dans la desolation, & que la créance que nous avons qu'il est avec Dieu, nous rende plus supportable de ce qu'il n'est pas avec nous. Passons plus avant. Prions Dieu qu'il remplisse notre cœur des mêmes desirs dont il avoit rempli le sien; & au lieu de nous plaindre de ce qu'il n'est plus avec nous, nous nous plaindrons nous-mêmes de

de n'être pas avec lui, & nous ne penserons comme lui qu'à nous rendre dignes d'arriver à l'éternité bienheureuse, où nous conduise le Pere, le Fils & le S. Esprit.

Fautes à corriger

- Pag. 25. ligne penultieme, *lis.* ma Sœur.
 43. dans le titre *lis* de Mad. Angran, avec
 M le Marquis de Roucy.
 50. lign. 17. *lis.* il.
 60. lign. 22. desorde, *lis.* desordre.
 70. lign. 5. *lis.* que je disse.
 92. dans le titre *lis.* Clement IX.
 100. lign. 7. *lis.* des hommes.
 111 lign. 20 *lis.* qu'ils ne concluent.
 130 dans le titre *lis.* Prunsterer.
 201. à la marge en bas *lis.* vers 33.
 272. lign. 14. *lis.* nette & precise.
 277. li n. 14. *lis.* de sa suffisance.
 282. lign. 11. *lis.* ne sachent.
 294. lign. 2. *lis.* sans enigmes.
 356. lign. 7. *lis.* de la grace, si
 376 lign. 8. *lis.* qu'il lui a plu.
 385 lign. 7. *lis.* ruiner ce livre.
 396 lign. 10. *lis.* selon la disposition.
 422 lign. 14. *lis.* j'en ai appris.
 466. lign. 5. *lis.* que vous n'aimez.
 507. à la marge du titre mettez 29. Avril.
 1683.
 537. lign. 16. *lis.* n'ont point été mis.
 548. lign. 14. *lis.* qu'il n'en auroit.



